Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

RB5682

Library
of the
University of Toronto

ŒUVRES
COMPLETTES
DE M. L'ABBÉ
DE VOISENON,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

OEUVRES
COMPLETTES
DE M. LABBA
DE VOISENON,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.
M. DCC. LXXXI.

LA FAUSSE PRÉVENTION,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

ACTEURS.

HORTENCE, jeune Veuve, ſous le nom de Julie.
MARTON, Suivante d'Hortence.
LA MARQUISE.
MIRVILLE.
LE CHEVALIER.
RUZÉ, Intendant de la Marquiſe.
ALCIPE, Pere de Mirville.
ARLEQUIN, Valet d'Hortence.

La Scène eſt dans la maiſon d'Hortence.

LA FAUSSE PRÉVENTION,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

HORTENCE, *sous le nom de Julie*, MARTON.

MARTON.

LE dépot d'un secret flatte la confiance ;
En feindre une partie eſt toujours une offenſe.
Vous dites que Julie eſt un nom emprunté
Fait pour cacher le vôtre ?

HORTENCE.

Oui, ſans difficulté.

MARTON.

A mon attachement confiez ce myſtere.

HORTENCE.

Mais la choſe, je crois, n'eſt pas fort néceſſaire.

MARTON.

Vous m'impatientez.

HORTENCE.

J'ai grand tort en effet.

MARTON.

Ne me croyez-vous pas capable d'un ſecret?

HORTENCE.

Que ſais-je?...

MARTON.

Dans ce cas, je deviens plus hardie;
Et je ne veux jamais vous appeler Julie.

HORTENCE.

Eh bien donc, je conſens à te confier tout.

MARTON.

Pour moi, je ne puis rien comprendre à votre goût:
Riche, mais le cachant; aimable, mais ſauvage;
Vous ne méritez pas le bonheur du veuvage.
Si j'avois été Peintre, & qu'avec vérité
Un jour j'euſſe voulu peindre la Volupté,
On l'auroit reconnue à la premiere épreuve,
Car je l'aurois d'abord peinte en habit de veuve.

HORTENCE.

La médiſance obſerve & pourſuit cet état;
Une veuve à Paris, vivant avec éclat,
D'une jeuneſſe folle eſt l'idole titrée;
Aux hiſtoires du jour elle ſe voit livrée.

Le Public, au hasard réglant ses sentimens,
La voyant sans époux, lui donne des amans,
Et, par de faux discours qu'elle se plaît à croire,
La force d'immoler son repos à sa gloire;
Déterminée à prendre un parti si cruel,
Au lieu d'examiner le mérite réel,
Et de jeter les yeux sur le plus honnête homme,
Le fat le moins sensible est l'ingrat qu'elle nomme.
Alors, la liberté s'échappe avec son bien,
Et de tout son bonheur il ne lui reste rien
Que la confusion d'avoir été surprise,
Et le vain repentir qui suit une mépriſe.

MARTON.

Oui, loin de se prêter de mutuels secours,
Et l'Amour & l'Hymen s'entrechoquent toujours:
Une femme est maîtresse, étant indifférente;
Mais dès qu'elle aime, elle est la très-humble servante.
Votre genre de vie est peu récréatif;
Mirville cependant, d'un œil tendre, expressif,
Vous regarde souvent.

HORTENCE.

Que prétends-tu me dire?
La Marquise lui plaît, elle seule l'attire.

MARTON.

Vous ne le croyez pas, ou vous en avez peur;
J'ai suivi son maintien, il a trahi son cœur.

HORTENCE.

Je t'avouerai, Marton, qu'il me paroît aimable;
Je crois même qu'il est encor plus estimable.

MARTON.

Je vous fais très-bon gré de bien penſer de lui :

HORTENCE.

Je prétends dans ſon cœur lire dès aujourd'hui,
Ce n'eſt pas que je l'aime au moins.

MARTON.

Non, mais Madame,
On s'amuſe à ſavoir ce qu'un homme a dans l'ame,
Et l'on en parle après.

HORTENCE.

Je compte m'éclaircir,
Si par l'excès du bien il ſe laiſſe éblouir.

MARTON.

Et comment ſaurez-vous ?

HORTENCE.

Il faut bien t'en inſtruire.
Tu connois bien ſon pere ?

MARTON.

Oui.

HORTENCE.

Tu vas lui écrire.

MARTON.

Moi, Madame ?

HORTENCE.

Toi-même, & tu ſauras pourquoi :
Approche cette table ; à préſent place-toi.

MARTON.

Mais je ne comprends pas.....

HORTENCE.

Eh bien, tu vas l'apprendre;
Ecris donc mot à mot ce que tu vas entendre.

MARTON.

Non, avant que j'écrive il me faut un aveu
Qu'on vous aime beaucoup, & qu'on vous plaît un peu.

HORTENCE.

Mais.....

MARTON.

Allons, vous aimez; dictez, je puis écrire.

HORTENCE.

Non, je veux ſimplement....

MARTON.

S'excuſer, c'eſt tout dire:
Si vous vous défendez, je vous déſobéis;
Si vous en convenez, je vais écrire.

HORTENCE.

Ecris:

» Vous ſavez que ma belle-mere
» Me fait un injuſte procès
» Sur la terre d'Elval que me donna mon pere;
» Quoique je ſois certaine du ſuccès,
» Tâchez, Monſieur, d'accommoder l'affaire,
» Je céderai ſans nul effort
» La moitié de mes droits ".

MARTON.

Allons, vous avez tort.

HORTENCE.

» Réuſſiſſant, ainſi que je l'eſpere,
» Plus de cent mille écus me reſteront encor.
» Pour marier un fils, ſi rien ne vous arrête,
» De me voir votre bru je me fais une fête,
» Lorſque ma belle-mere aura ſigné l'accord.
» Hortence..... «.

MARTON.

Hortence ! quoi ! vous êtes cette Hortence
Que pourſuit la Marquiſe avec tant de conſtance.

HORTENCE.

Sans m'avoir jamais vue, elle me condamnoit ;
Lettres, ſermens, reſpects, rien ne la ramenoit ;
Il faut qu'apparemment le nom de belle-mere
Soit un titre fatal de haine involontaire.
Je quittai ma province, & ſous un autre nom
Je m'y fis préſenter ſans affectation.
Je gagnai ſon eſprit ; ſon amitié réelle
Me força d'accepter un logement chez elle.
Je la ramenerai, je connois ſon bon cœur ;
Avec de la droiture, elle a de la candeur.
De ſa prévention je ne ſuis point frappée,
Et pour ſavoir haïr, elle eſt trop diſſipée.

MARTON.

De cette lettre enfin quel eſt donc le ſujet

HORTENCE.

Mon procès n'en eſt pas le véritable objet ;
De mon intention tu vas être éclaircie ;
Je veux plaire à Mirville, en paſſant pour Julie.

MARTON.

Sur le titre d'Hortence on vous refuſera.

HORTENCE.

Ah ! ſi l'on me refuſe, alors on m'obtiendra.

MARTON.

Il faut qu'un inconnu remette cette lettre.

HORTENCE.

On m'acceptera.

MARTON.

Non, je puis vous le promettre.

HORTENCE.

Tu crois donc que Mirville eſt né compatiſſant,
Qu'il prend aux malheureux un intérêt preſſant ?

MARTON.

Oui.

HORTENCE.

Je veux retrancher encor mon domeſtique.

MARTON.

Mais il n'eſt compoſé que d'un valet unique
Et de moi.

HORTENCE.

Qu'Arlequin vienne ici promptement.

MARTON.

Je l'apperçois.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, MARTON, HORTENCE.

MARTON.

Tu viens fort à propos vraiment.

ARLEQUIN.

Eh bien! de votre part la louange eſt nouvelle,
Je ne veux pourtant pas vous faire une querelle;
Mais lorſque vous daignez m'adreſſer quelques mots,
C'eſt pour me dire: Va, tu ſors bien à propos.

MARTON.

Ah! c'eſt pour plaiſanter; mais Madame déſire
Te charger de quelque ordre.

ARLEQUIN.

Elle peut m'en inſtruire,
Je ſuis prêt, & j'écoute avec attention.

HORTENCE.

Je te rendrai ſervice en toute occaſion.

ARLEQUIN.

Mais il ne tient qu'à vous, en augmentant mes gages.

HORTENCE.

Je veux rendre de toi les meilleurs témoignages.

ARLEQUIN.

Voilà comme quelqu'un parle ordinairement,
Lorſqu'il veut renvoyer ſon valet poliment.

HORTENCE.

Ah ! mon pauvre Arlequin, je n'osois te le dire,
Il faut nous séparer.

ARLEQUIN.

Bon, bon, vous voulez rire.

HORTENCE.

J'en suis fâchée.

ARLEQUIN.

Eh quoi ! serois-je ivrogne ?

HORTENCE.

Non.

ARLEQUIN.

Paresseux, indiscret, menteur, gourmand, fripon ?

HORTENCE.

Je n'ai sur tous ces points qu'à louer ton service.

ARLEQUIN.

Mais ma disgrace est donc trahison ou caprice ?

MARTON.

Madame, puisqu'il faut te dire nos secrets,
N'a pas assez de bien pour avoir un laquais.

ARLEQUIN.

Quoi ! voilà la raison ?

MARTON.

Oui, c'est la véritable.

ARLEQUIN.

Je vais vous proposer un moyen admirable
Qui doit vous convenir & me plaît fort.

HORTENCE.

Eh quoi?

ARLEQUIN.

De renvoyer Marton, & de me garder, moi.

MARTON.

Mais Madame feroit une jolie emplette,
Sur-tout tu brillerois beaucoup à ſa toilette.

ARLEQUIN.

Ce ſeroient deux beautés dans un goût différent.

HORTENCE.

Je ne puis te garder.

MARTON.

Mon chagrin en eſt grand.

ARLEQUIN.

Ah! votre raillerie eſt fort peu néceſſaire;
Je veux bien vous ſervir ſans le moindre ſalaire.

HORTENCE.

Non, je ne le veux pas.

ARLEQUIN.

Eh bien! s'il eſt ainſi,
Je reſterai chez vous en qualité d'ami.

HORTENCE.

Non.

ARLEQUIN.

Vous n'y penſez pas; me refuſer ce titre,
A moi, qui des laquais ſuis l'oracle & l'arbitre!
Je vais parler de vous en buvant avec eux,

Je les entretiendrai de vos défauts affreux ;
Enfin je vous peindrai comme une femme ſage ;
Qu'on ſerviroit cent ans ſans avoir l'avantage
De toucher un écu pour garder des ſecrets,
Et je vous décrierai parmi tous les Valets.

MARTON.

La Marquiſe paroît.

HORTENCE.

La crois-tu ſi jolie ?

MARTON.

Non...

SCÈNE III.

LA MARQUISE, HORTENCE, MARTON.

LA MARQUISE.

JE viens tout exprès pour vous parler, Julie ;
Voilà le vrai moment. Retire toi, Marton.

HORTENCE.

Et ſonge à t'acquitter de ta commiſſion.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, HORTENCE.

LA MARQUISE.

MA chere belle-fille enfin commence à craindre :
Juſqu'ici ſa frayeur avoit ſu ſe contraindre ;
Mais mon Intendant dit qu'elle cherche un accord.

HORTENCE.

Le parti paroît ſage, & vous conviendroit fort ;
Vous pourriez à Paris vivre l'une avec l'autre ;
Vous ſeriez ſon amie, elle ſeroit la vôtre.

LA MARQUISE.

Moi, ſon amie ? ô Ciel ! penſez-vous bien cela ?
Ne me parlez jamais de cette eſpece-là :
Pour premiere raiſon, je la crois fort mauſſade ;
Elle me flatteroit, je la trouverois fade.

HORTENCE.

Eh bien ! ſi ſon eſprit ſincere & peu ſuſpect....

LA MARQUISE.

Elle me paroîtroit me manquer de reſpect.

HORTENCE.

Allons, ne parlons plus de votre belle-fille.

LA MARQUISE.

Je déteſte en effet les caquets de famille.

HORTENCE.

Mais, c'eſt demain qu'on doit juger votre procès ;
Vous ſollicitez peu.

LA MARQUISE.

Mon bal eſt fait exprès ;
En agiſſant ainſi, c'eſt avec connoiſſance :
Mes Juges, la plupart, ſont d'un âge où la danſe
Eſt la grande fureur ; je leur donne le bal,
Vous y viendrez ce ſoir.

HORTENCE.

J'y réuſſirois mal.

LA MARQUISE.

Vous.....

HORTENCE.

Mirville en ſera ?

LA MARQUISE.

Comment ! votre artifice
Sous un air ingénu, cache un fond de malice.

HORTENCE.

Qui, moi ? vous vous trompez.

LA MARQUISE.

Parlez ſincérement.
Ce Mirville, à vos yeux, paſſe pour mon Amant ?

HORTENCE.

Chacun croit remarquer que votre accueil l'attire.

LA MARQUISE.

J'en gémis en ſecret, puiſqu'il faut vous le dire ;

Mais d'une femme aimable il faut remplir l'emploi :
Les yeux de tout Paris ſont attachés ſur moi ;
C'eſt moi qui, la premiere, ai changé les uſages :
Au lieu d'enſevelir le ſecret des hommages,
J'ai ſenti que l'orgueil trouve ſon intérêt
A ne point rebuter un Amant que l'on hait,
Et qu'on prépare alors, par le peu de myſtere,
Un voile pour cacher l'Amant qui ſait nous plaire.
Le Chevalier ſeroit plus conforme à mon goût,
Nos eſprits diſſipés ſe reſſemblent en tout ;
Sans nous embaraſſer de faire des conquêtes,
Nous nous diſputons l'art d'imaginer des fêtes.
Il fait rire l'eſprit ſans en troubler la paix ;
Il amuſe toujours, & n'occupe jamais.

HORTENCE.

Il eſt fat.

LA MARQUISE.

J'aime mieux, ayant un choix à faire,
Un fat qui divertit, qu'un ſot qui ſe révere.

HORTENCE.

Quoi ! vous n'attirez pas Mirville ?

LA MARQUISE.

Aſſurément
Je ne connus jamais un ſi cruel Amant ;
Et ſi l'on veut au vrai reſtreindre ſon éloge,
C'eſt un repréſentant dans le fond d'une loge :
Attentif & rempli de ſoins très-obligeans,
Il vous donne la main, il appelle vos gens.
Ces attentions-là méritent qu'on le loue ;

Il a l'extérieur d'un amant qu'on avoue :
Mais avec de l'esprit, il n'a point de brillant ;
Il ne produit jamais rien de vif, de saillant :
Raisonneur juste & sec, que l'amour-propre abuse,
N'aimant mieux dire rien, qu'un rien qui nous amuse;
Fade dans son amour, pesant dans sa raison,
Et par-tout de l'ennui distillant le poison.
Lorsque je le reçois, c'est complaisance entiere ;
C'est afin de ne point passer pour singuliere.
On pourra m'accuser d'un peu de fausseté ;
C'est la base aujourd'hui de la société.
Il faut avec cet art allier les contraires,
Et prendre la couleur de tous les caracteres.
La plupart des vertus que le monde applaudit,
Ne sont que des défauts unis avec l'esprit.

HORTENCE.

Mais il paroît, je sors.

LA MARQUISE.

Non, je vous en conjure ;
Avec cet homme-là je suis à la torture.

HORTENCE.

Une affaire m'oblige à m'éloigner de vous.

SCÈNE V.

MIRVILLE, LA MARQUISE, HORTENCE.

MIRVILLE.

Vous sortez ?

HORTENCE.

Je respecte un entretien si doux.

LA MARQUISE.

Qu'il a l'air emprunté !

MIRVILLE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

(*à la Marquise.*)

N'importunois-je point ?

LA MARQUISE.

(*à part.*)

Vous, Monsieur ? .... quel martyre!

MIRVILLE.

Votre santé paroît moins mauvaise aujoud'hui.

LA MARQUISE.

J'ai beaucoup de vapeurs.

MIRVILLE, *à part.*

Et moi beaucoup d'ennui.

(*à la Marquise.*)

Ah ! c'est qu'à mon amour vous n'êtes pas sensible.

LA MARQUISE.

Je vous aime, Monsieur, autant qu'il est possible.

MIRVILLE.

Et l'on me croit heureux plus que je ne le suis.

LA MARQUISE.

J'en dis autant de moi.

MIRVILLE.

Cependant je ne puis
Ressentir un amour plus fondé sur l'estime.

LA MARQUISE, *bâillant.*

Ah !... Monsieur, de ma part la même ardeur m'anime.

MIRVILLE.

Quoi ! vous m'aimez ?

LA MARQUISE.

Beaucoup.

MIRVILLE.

Je vous adore aussi.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus amusant que de s'aimer ainsi.

MIRVILLE.

Avez-vous entendu dire quelques nouvelles ?

LA MARQUISE.

Non ; Cephise & Delie hier étoient moins belles.

MIRVILLE.

Je n'y pris pas garde.

LA MARQUISE.

Oh ! le fait eſt très-conſtant.

(*à part.*)

La converſation périt à chaque inſtant.

MIRVILLE, *à part.*

Perſonne ne viendra, je crois, nous interrompre.

LA MARQUISE.

Beliſe & Dorimont ſont ſur le point de rompre.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, MIRVILLE, LE CHEVALIER, RUZÉ.

MIRVILLE.

VOICI votre Intendant avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ne me trompé-je point ? quoi ! du particulier ?
Marquiſe, vous jouez la femme raiſonnable,
Et vous me paroiſſez à moi méconnoiſſable.
Vous rêvez ; auriez-vous perdu cet enjouement
Qui chaſſoit, rappeloit & railloit un Amant ?
Aujourd'hui je vous trouve & l'air & la conduite
D'une ſimple Bourgeoiſe aux ſentimens réduite :
Vous vous ferez du tort, prenez-y garde au moins.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, l'amour n'occupe pas nos ſoins,

Il m'ennuie à Paris, & je crains les conquêtes;
Je voudrois seulement multiplier nos fêtes.
(*à Ruzé.*)
Monsieur, m'apportez-vous beaucoup d'argent comptant ?

RUZÉ.

Madame, j'ai l'honneur d'être votre Intendant;
Mais je n'ai pas un sou.

LA MARQUISE.

J'en suis très-étonnée;
Je crois que mes Fermiers doivent plus de l'année.

RUZÉ.

Plus on vous doit, Madame, & moins on vous paiera.

LE CHEVALIER.

Je m'en rapporte à lui pour cet article-là.

LA MARQUISE.

A tel prix que ce soit, je veux mille pistoles.

RUZÉ.

Déjà, pour les trouver, j'ai donné des paroles;
Mais on veut des effets plus solides.

LA MARQUISE.

J'entends.

RUZÉ.

Le siecle où nous vivons est un terrible temps,
Les hommes chaque jour deviennent plus sauvages,
Et l'on appelle amis ceux qui prêtent sur gages.

LA MARQUISE.

J'ai quelques vieux bijoux qui ne me ſervent pas.

RUZÉ.

Il faut vous en ſervir, Madame, en pareil cas :
Sont-ce des diamans ?

LA MARQUISE.

Oui, montés à l'antique.

RUZÉ.

Notre Uſurier, Madame, eſt un homme gothique ;
Il n'y prendra pas garde.

LA MARQUISE.

Il faut donc les donner.

RUZÉ.

Et moi, je me fais fort de le déterminer.

LA MARQUISE.

Vous voyez clairement qu'il faut que je m'abſente,
Meſſieurs, c'eſt une affaire aſſez intéreſſante.
Vendre ſes diamans me paroit d'un grand prix :
Que ne peut-on ainſi changer ſes vieux amis !
Je pourrois en fournir au moins une douzaine
Qui ne font que dîner, ayant la tête pleine
D'Hiſtoires dont le fil ne ſauroit ſe couper ;
Je les donnerois tous pour un joli ſouper.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

MIRVILLE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'ADORE cette femme, elle eſt délicieuſe.

MIRVILLE.

Oui, ſa ſociété doit être précieuſe;
Pour l'amitié, ſur-tout, elle a bien du reſpect.

LE CHEVALIER.

Tu vois tous les objets ſous un fâcheux aſpect;
Ta prudence toujours te cauſe de l'ombrage,
Et te rend bien ſouvent plus épineux que ſage.
Par l'uſage du monde il faudroit t'éclairer;
La méthode du jour eſt d'y tout effleurer;
Vertus, ſcience, eſprit, tout eſt ſuperficie.

MIRVILLE.

Tu fais ton vrai portrait.

LE CHEVALIER.

Mais oui, je m'apprécie:
Cependant tu pourras me trouver ſingulier;
Tu ne le croiras point, je veux me marier,
Cherche quelque parti.

MIRVILLE.

Qui, moi?

LE CHEVALIER.

Je m'en rapporte
A ton goût.

MIRVILLE.

La veux-tu très-jolie ?

LE CHEVALIER.

Il n'importe.

MIRVILLE.

Qu'elle ait un bon esprit ?

LE CHEVALIER.

Cela ne me fait rien ;
Je ne suis qu'un cadet, & je cherche du bien.
Une fille opulente est toujours accomplie,
Aujourd'hui c'est l'argent qui fait la sympathie.
Mon cœur sur ce seul point n'est point indifférent ;
Que ma femme soit noble, ou soit sans un parent,
Qu'elle ait beaucoup d'humeur, qu'elle soit laide ou belle,
Je vis avec son bien, & non pas avec elle.

SCÈNE VIII.

MIRVILLE, *seul.*

Quelle tête, grand Dieu ! mais je voudrois bien voir
Julie, & dans l'instant....

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, MIRVILLE.

ARLEQUIN.

MONSIEUR, je viens savoir
Si vous avez besoin d'un bien bon domestique,
De l'esprit, des talens, beau visage, homme unique.

MIRVILLE.

Et comment se peut-il qu'il soit connu de toi ?

ARLEQUIN.

J'ai pour lui grand respect.

MIRVILLE.

Quel est-il donc ?

ARLEQUIN.

C'est moi.

MIRVILLE.

Toi ?.....

ARLEQUIN.

Moi-même.

MIRVILLE.

Comment, tu n'es plus à Julie ?

ARLEQUIN.

Non vraiment, elle a fait une grande folie ;
Car, sans trop me vanter, je lui faisois honneur ;

Et je ſuis fait pour être auprès d'un grand Seigneur.
Je ſuis...

MIRVILLE.

Apparemment tu l'as mécontentée ?

ARLEQUIN.

Non, quand elle eût été difficile, emportée,
Aigre & farouche autant qu'un monſtre de vertu,
Je n'euſſe pas près d'elle été plus aſſidu.

MIRVILLE.

Mais....

ARLEQUIN.

Ma perfection peut-être a fait ma perte ;
Mon eſprit s'applaudit de cette découverte ;
Elle m'a renvoyé par beſoin de gronder.

MIRVILLE.

Un ſemblable propos ſe peut-il haſarder ?
Dans ſes regards Julie a la douceur écrite.

ARLEQUIN.

Je veux à l'avenir réformer ma conduite,
Et, pour me corriger, je puis vous aſſurer
Que je ſerai toujours exact à m'enivrer.

MIRVILLE.

Allons, de ton congé tu me caches la cauſe,
Je ne te prendrai point.

ARLEQUIN.

Monſieur....

MIRVILLE.

Dis-moi la choſe
Comme elle s'eſt paſſée.

ARLEQUIN.

Oh ! volontiers ; pourtant
Je crains d'être indiscret en vous la racontant.

MIRVILLE.

Seroit-ce quelque fait à sa gloire nuisible ?

ARLEQUIN.

Si cela transpiroit, il seroit impossible
Qu'elle fût estimée.

MIRVILLE.

Ah Dieux ! que me dis-tu ?

ARLEQUIN.

Julie est misérable, & n'a pas un un écu ;
N'est-ce pas là de quoi la perdre sans ressource ?

MIRVILLE.

Ciel ! cela se peut-il ?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, une bourse
Dans le fond de sa poche est un meuble vacant,
Et ses valets aussi vaquent par conséquent.

MIRVILLE.

De ce cruel état j'ai l'ame pénétrée,
Dans le monde, toujours modestement parée,
Et sous les traits décens d'une aimable gaieté,
Elle cache l'excès de son adversité :
Cette force d'esprit est rare & respectable.

ARLEQUIN.

Oui....

MIRVILLE.

Le malheur devroit l'empêcher d'être aimable.

ARLEQUIN.

Oh! cette femme-là, pour ne vous point mentir,
Eſt bonne à reſpecter, & mauvaiſe à ſervir.

MIRVILLE.

Elle devroit avoir l'eſprit dur & farouche,
Se dérober du monde.... Un tel état me touche.

ARLEQUIN.

Si vous continuez, Monſieur, je vais pleurer.

MIRVILLE.

Il faut que je la voie.

ARLEQUIN.

Oui, pour lui déclarer
Ce que je vous ai dit?

MIRVILLE.

Non, tu n'as rien à craindre.

ARLEQUIN.

Ne vous aviſez-pas ſeulement de la plaindre.

SCÈNE X.

MARTON, MIRVILLE.

MIRVILLE.

Julie eſt-elle ici ? je viens la demander ;
Je voudrois cependant ne pas l'incommoder.

MARTON.

Vous, Monſieur ?

MIRVILLE.

Je vous ſuis.

MARTON.

Demeurez, je vous prie ;
Elle reçoit toujours ici la compagnie.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, MIRVILLE.

ARLEQUIN.

Monsieur, puis-je eſpérer que j'obtiendrai l'honneur
De vous ſervir ?

MIRVILLE.

C'eſt toi qui détruis mon bonheur ;
Va-t'en....

ARLEQUIN.

Vous êtes donc amoureux de Julie ?

MIRVILLE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

De ſon malheur votre ame eſt trop remplie ;
Et je vais publier que vous l'aimez.

MIRVILLE.

Coquin,
Je te prends pour valet.

ARLEQUIN.

Soyez ſûr qu'Arlequin
Reconnoîtra toujours la maniere obligeante
Dont vous le retenez.

MIRVILLE.

Sors.

ARLEQUIN.

Il s'impatiente ;
J'obéis....

SCÈNE XII.

MIRVILLE, *ſeul.*

CE balourd a pénétré mon cœur :
En effet, un ami marque moins de chaleur ;
Il s'intéreſſe à nous, mais c'eſt d'une autre ſorte ;
A bien plus de vertus la paſſion nous porte,

Elle rend notre cœur vraiment compatiſſant :
L'amitié plaint les maux, & l'amour les reſſent.

SCÈNE XIII.

HORTENCE, MIRVILLE.

HORTENCE.

Vous voulez me parler, à ce qu'on dit, Mirville?
Je viens ſavoir en quoi je puis vous être utile.

MIRVILLE.

C'eſt pour vous ſupplier de me faire un plaiſir.
Arlequin, malgré lui, ceſſe de vous ſervir ;
Il ſe ſacrifieroit pour vous prouver ſon zele :
Permettez que je prenne un valet ſi fidele,
Madame, je m'en fais le plaiſir le plus doux ;
Il m'en ſera plus cher, ſachant qu'il vient de vous.

HORTENCE.

De vos bontés pour lui je ne ſuis pas ſurpriſe ;
Il pourra vous parler ſouvent de la Marquiſe.

MIRVILLE.

Vous me croyez ſenſible, & c'eſt avec ſujet ;
Mais vous vous méprenez ſur le choix de l'objet.

HORTENCE.

Mais le monde eſt garant de tout ce que je penſe.

MIRVILLE.

Eh ! le monde ne peut juger que l'apparence ;

On croit qu'à ſes regards rien ne peut échapper;
Et rien n'eſt, ſelon moi, plus facile à tromper.
C'eſt un corps diſſonnant, un aſſemblage étrange;
Qui diſpenſe au haſard le blâme ou la louange:
Jouet perpetuel de ſa prévention,
Fait pour accréditer la fauſſe opinion,
Des eſprits dominans il eſt l'écho frivole;
Extrême mais leger, changeant toujours d'idole;
Il ne ſemble inſpiré que par le même eſprit,
Et ſans ceſſe en detail ſe hait & ſe détruit;
Des ſujets les plus vains il s'amuſe, il s'occupe;
Des pieges qu'on lui tend eſt l'éternelle dupe,
Se pique de fineſſe, & penſe pénétrer
Ce que pour l'abuſer on veut bien lui montrer.

HORTENCE.

Non, non, vous vous trompez, le monde eſt équitable;
De quelques préjugés il peut être capable,
Mais ils ſont diſſipés dès qu'ils ſont reconnus;
Ses jugemens ſont vrais lorſqu'ils ſont ſoutenus:
Aux talens, aux Beaux-Arts il donne la lumiere;
Son ſuffrage peut ſeul étendre leur cariere;
Il raffermit les cœurs foibles & combattus;
En piquant l'amour-propre, il produit les vertus:
Le reſpect qu'il attire en dépit de l'envie,
De l'ordre général entretient l'harmonie,
Contre tous les revers ſoutient l'homme d'honneur,
Releve la fortune, & donne le bonheur.

MIRVILLE.

MIRVILLE.

Convenez cependant qu'il prend souvent le change ;
Et qu'on rit en secret des choses qu'il arrange.
Par exemple, je sais qu'il croit très-fermement
Qu'on ne me voit ici venir si fréquemment
Qu'en qualité d'Amant de la belle Marquise.
Eh bien ! il ne sait pas qu'alors je me déguise ;
Et vous vous en doutez, je m'en flatte du moins.

HORTENCE.

La Marquise est aimable, & mérite vos soins.

MIRVILLE.

Quoi ! vous me conseillez un pareil mariage ?

HORTENCE.

Sans contredit, Monsieur, je le trouverois sage ;
Elle a beaucoup de bien, c'est un très-bon parti,
Et tout dans cet hymen me paroît assorti.

MIRVILLE.

La Marquise a du bien, elle est faite pour plaire ;
Mais riche par moi-même, on blâmeroit l'affaire.
Des trésors sont-ils faits pour être confondus ?.....
Je vois avec mépris un si coupable abus :
La richesse est l'éclat dont un sot se renomme ;
Mais le plus grand plaisir que goûte un honnête homme,
C'est de tirer quelqu'un du sein de la douleur,
Et de l'associer à son propre bonheur ;
De chercher la vertu souffrant dans le silence,
Supportant sans aigreur son état d'indigence ;

Et se cachant bien moins par esprit de fierté,
Que par discrétion pour la société.
Le bien est un malheur, & non un avantage,
Lorsque l'humanité n'en reçoit pas l'hommage;
Et le mien paroîtroit augmenter à mes yeux,
S'il essuyoit les pleurs d'un objet vertueux.

HORTENCE.

J'aime qu'en votre cœur la bonté se déclare:
Eh bien! il faut chercher une femme si rare.

MIRVILLE.

Madame, elle est trouvée, & vous la connoissez.

HORTENCE.

Je la connois?...

MIRVILLE.

Sans doute, & je m'explique assez;
De l'amour le plus pur qu'elle soit attendrie,
Qu'elle accepte de moi l'aisance de la vie,
Mon bonheur en dépend, & quand je l'obtiendrai,
Elle me devra moins que je ne lui devrai.
Elle unit à la fois l'esprit & la sagesse;
Moi, je n'apporterai qu'une grande richesse:
Le tout examiné par des yeux d'équité,
Le bien le plus réel sera de son côté.

HORTENCE.

Si je la connoissois, je lui pourrois apprendre.

MIRVILLE.

Eh! pourquoi feindre encore de ne me pas entendre?

Vous faire ſon portrait c'eſt tout vous révéler,
Et quelle autre que vous pourroit vous reſſembler ?

SCÈNE XIV.

ALCIPE, HORTENCE, MIRVILLE.

ALCIPE.

MADAME, permettez que je vous importune;
Vous pouvez de mon fils augmenter la fortune.
Vous connoiſſez Hortence; on dit qu'elle a du bien,
Qu'elle eſt aimable, ſage, & ne prétend à rien;
Eh bien! ſi vous voulez ſeconder l'entrepriſe,
Et finir le procès que lui fait la Marquiſe,
Auſſi-tôt à mon fils elle donne la main.

MIRVILLE.

Mon pere! ſe peut-il ?...

ALCIPE.

Le fait eſt très-certain,
Elle même l'écrit, & daigne ſe promettre;
Et ſi vous en doutez, tenez, liſez ſa lettre.
(Mirville lit bas.)

HORTENCE.

J'ai cette affaire à cœur, Monſieur.

MIRVILLE.

Ah, juſte Ciel!

HORTENCE.

Mes ſentimens m'en font un point eſſentiel.

MIRVILLE.

Que l'on ne compte pas sur mon obéissance.

HORTENCE.

Il faut absolument épouser cette Hortence.

ALCIPE.

Quand d'un autre objet même il seroit entêté.
On manque son bonheur par sensibilité.
Le respect pour un pere est une loi prescrite ;
Faites ce que j'ordonne, ou je vous déshérite.

HORTENCE.

Monsieur, tout vous prescrit de ne pas balancer ;
Et ne me revoyez que pour me l'annoncer.

SCÉNE XV.

ALCIPE, MIRVILLE.

ALCIPE.

Vous avez-là, mon fils, une excellente amie.

SCÉNE XVI.

RUZÉ, ALCIPE, MIRVILLE.

RUZÉ, *tenant les diamans.*

Ils jettent bien du feu, ma vue eſt éblouie.

ALCIPE.

Ah! Monſieur l'Intendant, je vous trouve à propos;
J'allois paſſer chez vous pour vous dire deux mots.

RUZÉ.

En quoi puis-je, Monſieur, vous être néceſſaire?

ALCIPE.

Hortence eſt en procès avec ſa belle-mere;
Engagez la Marquiſe à paſſer un accord,
Je vous ferai donner mille beaux louis d'or.

(il ſort.)

RUZÉ.

Avec quelle clarté cette homme-là s'explique!
Qu'il poſſede ſa Langue, & qu'il eſt énergique!

MIRVILLE.

Ainſi vous eſpérez terminer ce procès?

RUZÉ.

Oui, je compte traiter l'affaire avec ſuccès;
Un accommodement eſt toujours reſpectable.

MIRVILLE.

Votre amour pour la paix me paroît admirable;
Mais si vous rempliſſez votre commiſſion,
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

SCÉNE XVII.

RUZÉ, *ſeul.*

ALLONS, c'eſt converſer d'une façon trop libre;
Et ce dernier diſcours me met dans l'équilibre.
Et le fils & le pere ont tous les deux promis;
Je rendrois volontiers la parole du fils,
Car enfin je ne puis douter qu'il ne la tienne:
L'autre peut demander du crédit pour la ſienne;
Les bâtons ſont bien plus connus que les louis.
Mais je dois augmenter le bien dont je jouis;
Je veux de mon néant ſecouer la pouſſiere,
Et franchir hardiment les bornes de ma ſphere.
Dans un lointain brillant, je vois mes deſcendans
Tirer les fruits heureux de mes travaux ardens:
J'ai droit à leurs honneurs, mon ame en eſt remplie,
J'en jouis avant eux & me les approprie;
Ce qu'ils ſeront un jour m'appartient en entier.
Je veux de la fortune applanir le ſentier;
Ses divers échelons étonnent, effarouchent;
Le premier ſeul eſt haut, tous les autres ſe touchent.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHEVALIER, MIRVILLE.

LE CHEVALIER.

JE brûlois de te voir & de t'entretenir ;
Notre intérêt commun nous force à nous unir.
Parle-moi franchement, tu n'aimes point Hortence ;

MIRVILLE.

Je ne l'ai jamais vue.

LE CHEVALIER.

Ainsi cette alliance
Ne feroit ton bonheur que médiocrement ?

MIRVILLE.

Je le verrois détruit par cet engagement.

LE CHEVALIER.

En ce cas, mon ami, permets que je m'arrange :
A cette aimable veuve, offre moi pour échange.

MIRVILLE.

Je ne la connois point.

LE CHEVALIER.

Julie, à ce qu'on dit,
Sur elle, de tout temps, eut beaucoup de crédit;
Tâche qu'en ma faveur elle la ſollicite.
Je ne te vante pas mon eſprit, mon mérite,
Le bonheur qu'on auroit en vivant avec moi;
Tu me connois, ainſi je m'en rapporte à toi.

MIRVILLE.

J'aime ta modeſtie.

LE CHEVALIER.

Elle eſt des plus complettes.

MIRVILLE.

Tu veux te marier pour acquitter tes dettes.

LE CHEVALIER.

Je n'en diſconviens pas, je ſuis fort endetté,
Mais tu ſais bien qu'il faut l'être par probité;
Payer ſi bien, voilà de ces petites gloires
A dédaigner; il faut arrêter les mémoires,
Et de les acquitter charger ſes héritiers;
On enrichit par-là les fils des créanciers;
C'eſt par honneur qu'on doit ne pas payer les peres.
Tu vois que j'ai ſur tout des principes auſteres:
Et dans un certain rang d'ailleurs lorſqu'on eſt né,
On doit plus que l'on n'a, ſans être ruiné.
On déterre un parti chez quelque pere avare,
Le bien ſe renouvelle; & l'honneur ſe répare;
L'éclat renaît du fonds qui devroit l'obſcurcir,
Et l'on ne vend ſon nom que pour en mieux jouir.

MIRVILLE.

Ce motif eſt flatteur pour toute une famille :
Quel plaiſir de donner pour époux à ſa fille
Quelqu'un qui peut avoir des ſentimens ſi purs !

LE CHEVALIER.

Comptes-tu donc pour rien tous ces entours obſcurs,
Ce cortége importun de tantes, de beaux-freres,
Qui groſſiſſent l'amas des ennuis néceſſaires,
Et tous leurs plats amis, rampans ou familiers
Dont il faut eſſuyer les propos ſinguliers ;
Eſpece dégradée & dans qui la Nature
Semble aſſortir le nom, l'eſprit & la figure ?

MIRVILLE.

Mon ami, s'ils étoient ou nobles ou titrés,
Par ta prévention ils ſeroient révérés :
Telle eſt du préjugé la force condamnable ;
Qu'on décore le vice, il paroît reſpectable.
La foibleſſe & l'orgueil ont produit tous nos maux ;
Les hommes étoient nés pour être tous égaux.
Si la vanité folle & la ſotte ignorance
Ont voulu diſtinguer le rang & la naiſſance,
Le Philoſophe juſte, & frondant les abus,
Sépare les aïeux, & compte les vertus.

LE CHEVALIER.

Avec tes ſentimens & ton ſyſtême ſage,
Tu ne trouveras point de fille en mariage.
Mais dis-moi, notre veuve eſt un fort bon parti ;
Veux-tu me ſeconde rauprès de Julie ?

MIRVILLE.

Oui;
Et s'il eſt vrai qu'elle ait du crédit ſur Hortence,
Je vais lui demander, avec beaucoup d'inſtance,
Que l'on ne ſonge plus à cet hymen pour moi.

LE CHEVALIER.

Il n'eſt dans ce projet queſtion que de toi.

MIRVILLE.

Sois tranquille; elle vient.

LE CHEVALIER.

Elle étoit prévenue
Que je ſerois ici, c'eſt preſque une entrevue.

SCENE II.

HORTENCE, MIRVILLE, LE CHEVALIER.

MIRVILLE.

UN motif différent nous engage à vous voir,
Madame, notre ſort eſt en votre pouvoir;
Faites, en accordant votre avis & le nôtre,
La fortune de l'un, & le bonheur de l'autre.
On aſſure qu'Hortence a confiance en vous;
Le Chevalier voudroit devenir ſon époux,
C'eſt un garçon charmant.

HORTENCE.

Oui, sans doute, & très-sage ;
Mais je ne le crois pas fait pour le mariage.

LE CHEVALIER.

On peut certifier, avec quelque raison,
Que je suis un cadet d'assez bonne maison.

HORTENCE.

La chose assurément est tout-à-fait flatteuse,
Lorsqu'en se mariant on veut se rendre heureuse.

LE CHEVALIER.

Votre discours est vrai ; mais très-exactement
Tout le plaisir consiste à vivre noblement !
Je ne serai jamais assez sot, assez fade,
Pour que l'Hymen m'inspire une flamme maussade ;
Personne sur ce point ne pourra plaisanter :
Je connois la décence & sais me respecter ;
Et comme la vertu regne au fond de mon ame,
Je ferai, si je puis, le bonheur de ma femme.
Je la verrai très-peu ; je veux que ses amis,
Sans m'être présentés, chez elle soient admis ;
Elle tiendra maison, j'en ferai la dépense,
Et m'en absenterai par mode & par prudence.

HORTENCE.

Monsieur, l'esprit d'Hortence est bien provincial ;
Ce système anobli lui conviendroit fort mal.

MIRVILLE, *bas au Chevalier.*

Ne déraisonne pas, ou garde le silence.

LE CHEVALIER.

Je soutiens que mon plan est d'un homme qui pense.
Hortence m'aimeroit, je vous le garantis.

HORTENCE.

Vos esprits en effet seroient bien assortis.

LE CHEVALIER.

On doit fuir la contrainte, elle produit la haine;
L'Hymen pour son profit a relâché sa chaîne:
De cent petits devoirs le détail importun
N'accable maintenant que les gens du commun;
Leurs liens sont de fer: les nôtres, au contraire,
Sont si doux, qu'une femme oublie à s'y soustraire;
Sans se rompre de loin, & sans gêner de près,
Ils laissent au bonheur le soin de leurs progrès;
Prévenant avec art l'humeur & le reproche,
La douceur des époux bien souvent les rapproche,
La liberté riante affermit leur retour,
Et dans des cœurs bien nés fait éclore l'amour.

MIRVILLE.

Ma façon de penser est toute différente;
La chaîne de l'Hymen n'est point indifférente:
Lorsqu'on ne s'aime pas dans le temps qu'on s'unit,
Présens on se déteste, absens on se trahit.
Qu'une femme, il est vrai, soit, malgré son ivresse,
Trompeuse avec égard, & fausse avec adresse,
Le mari qui le sait doit ne pas dire un mot;
On peut paroître dupe, & n'être pas un sot.
Mais quel bonheur amer, & quelle intelligence,
Quand la femme, asservie à la seule prudence,

Donne un air de réſerve à l'infidélité ;
Et l'époux au mépris l'air de crédulité !

HORTENCE.

Vous penſez tous les deux comme je le déſire ;
Hortence le ſaura, je compte l'en inſtruire.

MIRVILLE.

Penſe-t-elle à peu près comme le Chevalier ?

HORTENCE.

Elle veut que l'on s'aime avant de ſe lier.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis donc pas fait pour oſer y prétendre ?

HORTENCE.

Vous l'aimerez, vous dis-je, & vous la rendrez tendre.

LE CHEVALIER.

Moi, je n'en ſuis tenté qu'à cauſe de ſon bien.

HORTENCE.

En perdant ſon procès, elle n'auroit plus rien.

LE CHEVALIER.

Je prétends qu'il ſe juge avant le mariage ;
Pour terminer plutôt je ſuis vraiment trop ſage.
J'ai de puiſſans amis, je ſolliciterai,
J'agirai vivement, & je m'intriguerai ;
Moi-même au Rapporteur j'expliquerai l'affaire ;
Je ſais comme l'on doit parler au Secrétaire :
Hortence avec dépens gagnera ſon procès,
Et notre hymen ſera le prix de ſes ſuccès.

MIRVILLE.

En agissant ainsi, réponds-moi, je te prie :
Que dira la Marquise ? elle est ta tendre amie.

LE CHEVALIER.

Oui, nous allons ensemble au Bal, à l'Opéra.

HORTENCE.

J'ai beaucoup de respect pour cette amitié-là.

LE CHEVALIER.

J'arrange ses plaisirs & non pas sa dépense ;
Nous sympatisons fort en fait de médisance :
Je vais pourtant contr'elle agir tout de mon cœur ;
Sans cesser un moment d'être son serviteur.

SCENE III.

MIRVILLE, HORTENCE.

MIRVILLE.

JE ferai le contraire, & j'agirai pour elle ;
Je sens pour votre Hortence une haine mortelle.

HORTENCE.

Vous tenez ce propos pour me faire la cour ;
Pour elle cependant vous changerez un jour.

MIRVILLE.

Je l'aimerai ?...

HORTENCE.

Sans doute.

MIRVILLE.

Un tel soupçon m'alarme :
Le désirez-vous ?

HORTENCE.

Oui.

MIRVILLE.

Ciel !...

HORTENCE, *à part.*

Son dépit me charme.

MIRVILLE.

J'ai cru que sans chagrin vous voyiez mon ardeur ;
Je connois, mais trop tard, que j'étois dans l'erreur.

HORTENCE.

Vous prenez tout d'abord les choses au tragique :
Ainsi donc à présent votre souhait unique
Seroit de voir Hortence unie au Chevalier.

MIRVILLE.

Oui...

HORTENCE.

Nous ne pourrions plus alors nous marier.

MIRVILLE.

Je ne vous conçois pas ; pour vous c'est une fête
De me persécuter.

HORTENCE.

Non, mais j'ai dans la tête
Que vous ne m'aimez point.

MIRVILLE.

Ce doute est outrageant.

HORTENCE.

Loin de penser ainsi, je le trouve obligeant.

MIRVILLE.

Quel en est le motif?

HORTENCE.

Un homme de votre âge,
Pour être plus aimable, est galant par usage,
A flatter une femme applique tous ses soins:
Je ne vous en ferois aucun reproche au moins;
La mode a consacré toutes ces bagatelles,
Et l'on parle d'amour plutôt que de nouvelles.

MIRVILLE.

Madame, croyez-vous me rendre mes sermens?
Vous ne m'en dégagez qu'à vos propres depens;
Pouvez-vous vous confondre avec ces têtes folles,
Qui, des yeux du public voulant se rendre idoles,
Affectent un maintien indécent & suspect,
Qu'un penchant décidé rendroit plus circonspect?
Voilà les seuls objets que choisit la jeunesse,
Pour prodiguer par air des soupirs sans tendresse;
Et souvent du caprice obtenant un moment,
On cherche à prévenir l'aveu du sentiment:
Mais vous, dont la vertu toujours irréprochable,
Aux yeux des gens sensés vous rend si respectable;
On vous aime, on se tait, on veut vous mériter;
Mais l'amour est trop vif pour ne pas éclater,
Et l'on espere au moins, sans oser rien prétendre,
Qu'un cœur comme le vôtre est né pour être tendre.

HORTENCE.

HORTENCE.

Eh bien ! vous me charmez, je remplirai vos vœux;
Notre union ſera précieuſe à mes yeux,
Pourvu que par un pere elle ſoit établie,
Et que dans la Marquiſe Hortence aït une amie.

SCÈNE IV.

MIRVILLE, *ſeul.*

AH ! c'eſt trop inſulter à ma crédulité,
Et les conditions qu'elle impoſe au traité
Me prouvent qu'elle veut le rendre impraticable :
Hortence m'en paroît encor plus haïſſable.
Par quel fâcheux haſard, par quel triſte aſcendant,
Faut-il que de ſon ſort le mien ſoit dépendant ?

SCÈNE V.

RUZÉ, MIRVILLE.

RUZÉ.

JE travaille, Monſieur, à vous prouver mon zele;
Vous verrez ſi je ſuis un Intendant fidele.
Je ſens de plus en plus que je prends mon eſſor,
Et la Marquiſe en moi poſſede un vrai tréſor.
Pour vous plaire & porter la paix dans ſa famille,
Je ruine ce ſoir ſa chere belle-fille.

MIRVILLE.

Bon !...

RUZÉ.

Vous m'aviez promis certains coups de bâton ;
Le croirez-vous, Monsieur ? en parlant sur ce ton,
Vous m'avez aussi-tôt piqué d'honneur.

MIRVILLE.

Je pense
Que mon pere a pourtant une grande éloquence.

RUZÉ.

Elle est éblouissante, & fait impression ;
Mais la vôtre vraiment a bien plus d'action.

MIRVILLE.

Ainsi vous avez pris d'infaillibles mesures
Pour que je sois content ?

RUZÉ.

Elles sont des plus sûres.
Le Procureur d'Hortence est mon intime ami ;
Dans l'esprit de son art c'est un homme affermi,
Et lorsqu'il l'entreprend, la cause la meilleure
Devient entre ses mains détestable en une heure.

MIRVILLE.

C'est un homme estimable.

RUZÉ.

Il sera notre appui ;
De ma part Arlequin est maintenant chez lui.
Vous voyez qu'à vos vœux j'ai bientôt su me rendre,
Et qu'il n'est avec moi que façon de s'y prendre.

MIRVILLE.

Vous avez très-bien fait de goûter mes raisons.

RUZÉ.

Monsieur, j'ai l'esprit juste.

MIRVILLE.

Et mes motifs sont bons;
Un accommodement me seroit très-nuisible.

RUZÉ.

Je ferai de mon mieux pour le rendre impossible.

SCÈNE VI.

ALCIPE, MIRVILLLE, RUZÉ.

ALCIPE.

COMMENT va le procès ? Je viens dans ce moment
Savoir le résultat de l'accommodement,
Mes louis sont tout prêts.

RUZÉ.

Ce contrepoids m'entraîne.

MIRVILLE, *à Ruzé.*

Je vais faire agir l'autre.

RUZÉ, *à Mirville.*

A quoi bon tant de haine ?

ALCIPE.

Me rendrez-vous raison, Monsieur ?

RUZÉ.

En vérité,
Votre amour pour la paix doit être respecté.

ALCIPE.

Vous vous enrichirez avec la signature.

RUZÉ.

J'espere....

MIRVILLE.

Hem!...

RUZÉ.

Je me trouve en une conjoncture
Où les choses, Monsieur, ont peine à s'allier.

ALCIPE.

Mille bons louis d'or.

RUZÉ.

Que c'est un beau denier!

MIRVILLE.

Hem! vous allez prêter l'oreille à ses promesses?

RUZÉ.

Non vraiment.... cependant l'homme a bien des foiblesses.

MIRVILLE, *bas à Ruzé.*

Un bâton....

RUZÉ.

Je reprends toute ma fermeté.

ALCIPE.

Quel jour donc cet accord sera-t-il arrêté?

RUZÉ.

J'y découvre, Monsieur, des obstacles terribles.

ALCIPE.

Quoi !...

RUZÉ.

Contre Hortence j'ai des titres invincibles.

ALCIPE.

J'entrevois que mon fils manœuvre en tout ceci.

MIRVILLE.

Qui ? moi, mon pere ?

ALCIPE.

Oui, vous; si j'en suis éclairci,
J'ai quatre forts valets, de qui les mains nerveuses
Paieront d'un Intendant les soupleſſes heureuses.

RUZÉ.

Vous prenez le vrai ton de Monsieur votre fils;
Vous pillez ce qu'il dit, cela n'eſt pas permis.

ALCIPE.

Je vais les appeler.

RUZÉ.

(*à part.*)

Non pas.... J'ai tout à craindre.

(*à Mirville.*)

Monsieur, pour un moment permettez-moi de feindre.

MIRVILLE.

Non, je vous le défends.

RUZÉ, *à part.*

Que je suis malheureux!
De quel côté tourner? je suis entre deux feux.
Messieurs.

ALCIPE.

A cœur ouvert expliquez vos pensées.

RUZÉ.

Je me souviens que j'ai des affaires pressées.

MIRVILLE.

Non, non, n'espérez pas qu'on vous laisse échapper.

RUZÉ.

(*bas à Mirville.*) (*à Alcipe.*)
Ne craignez rien. Croyez, loin de vous attraper,
Que l'accommodement dans cet instant s'arrange.

ALCIPE.

Ne vous avisez pas de me donner le change.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, MIRVILLE, ALCIPE, RUZÉ.

ARLEQUIN.

HORTENCE est sur le point de jouer de malheur :
Je quitte en ce moment son digne Procureur ;
Il vous mande qu'avant la fin de la journée,
La belle à tous les frais se verra condamnée.

RUZÉ.

Le butord.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

ALCIPE.

Je ſuis au fait, vraiment.
Ah ! voilà donc, Monſieur, cet accommodement ?
Qu'on appelle Frontin, la Fleur, Paſquin, la Roſe.

RUZÉ.

Non, non, Monſieur, je vais vous expliquer la choſe.

MIRVILLE.

Prenez garde ſur-tout à ce que vous direz.

RUZÉ.

(*bas à Mirville.*)
Je vais mentir pour vous, & vous me troublerez.
(*haut à Alcipe.*)
On dit que vous voulez, en pere tendre & ſage,
Donner à votre fils Hortence en mariage ?

ALCIPE.

Sans doute.

RUZÉ.

C'eſt cela qui me perce le cœur.
Vous ne connoiſſez pas cette Hortence, Monſieur,
C'eſt une femme haute, obſtinée, inégale.

ARLEQUIN.

Faiſant de quereller ſa gloire principale.

MIRVILLE.

Un eſprit dangereux, & pour cette raiſon
La Marquiſe lui fait refuſer ſa maiſon.

ALCIPE.

Tous ces discours sont faux, elle est fort estimable.

RUZÉ.

Pour tous les étrangers elle est polie, affable.

ARLEQUIN.

Contre tous ses parens pleine de passion.

RUZÉ.

Les beaux-peres sur-tout font son aversion.

SCÈNE VIII.

HORTENCE, ALCIPE, MIRVILLE, RUZÉ, ARLEQUIN.

ALCIPE.

Ici fort à propos je vois venir Julie;
On sait qu'avec Hortence elle a passé sa vie;
Je vais la consulter.

MIRVILLE.

Vous n'en tirerez rien,
Elle cache le mal, & ne dit que le bien.

HORTENCE.

La Marquise me fuit, je sais qu'elle s'apprête
A donner en ces lieux une petite fête,
Un joli bal paré.....

ARLEQUIN, *à Alcipe.*

Vous en ferez le Roi,
Monſieur, un bal paré! c'eſt pour vous & pour moi.

ALCIPE.

Je t'apprendrai, faquin, à railler de la ſorte.

ARLEQUIN.

Je prends congé du monde auſſi-tôt qu'on s'emporte,
Et quand les violons viennent dans quelque endroit,
Je me mêle avec eux, parce que l'on y boit.

SCENE IX.

HORTENCE, ALCIPE, MIRVILLE, RUZÉ.

HORTENCE.

Tout ne reſpire ici que joie & qu'alégreſſe,
Et vous ſemblez fâché.

ALCIPE.

Si j'ai de la triſteſſe,
J'en ai bien des raiſons, Madame, & les voici.
Depuis une heure entiere, on me ſoutient ici...

MIRVILLE, *bas à Alcipe.*

Votre diſcours pourra tirer à conſéquence.

RUZÉ.

Vous feriez beaucoup mieux de garder le ſilence.

ALCIPE.

Et moi, je veux parler.

HORTENCE.

D'où vient donc ce dépit ?

ALCIPE.

On dit que votre Hortence eſt un mauvais eſprit ;
Je m'en rapporte à vous, parlez avec franchiſe.

HORTENCE.

Ce diſcours n'eſt pas fait pour que je l'autoriſe.

ALCIPE.

Pourquoi ?...

HORTENCE.

Ce n'eſt point moi qui dois en convenir.

MIRVILLE.

Se taire en pareil cas, c'eſt preſque conſentir.

RUZÉ.

Son grand plaiſir, dit-on, & ſon vrai caractere,
Eſt de faire mourir de chagrin un beau-pere.

ALCIPE.

Ce fait-là me paroît aſſez intéreſſant.

HORTENCE.

Hortence eſt à Paris ; ſon ſoin le plus preſſant
Sera de demander quel Peintre en mignature
D'un ſi beau coloris anime ſa peinture.

ALCIPE.

Il eſt devant vos yeux.

HORTENCE.

Je m'en étois douté.
On paiera ſon portrait.

RUZÉ.

On a trop de bonté :
Ne craignez pas pourtant que je vous inquiete,
Je ne presserai point l'acquit de cette dette.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, HORTENCE, MIRVILLE, ALCIPE.

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc ? Je gage, à votre air sérieux,
Que vous raisonniez tous ; rien n'est plus odieux.
Mes principes vraiment different bien des vôtres ;
On pense avec soi-même, on cause avec les autres.
Sachez que la gaîté, bruyante sans raison,
Est l'uniforme seul pour qui je tiens maison.
Je vais donner un bal enfin, & pour la danse
On n'invita jamais la gravité qui pense.

LE CHEVALIER.

Madame la Marquise a raison de s'aigrir ;
En honneur, je vous trouve ennuyeux à périr :
Comment donc ? mon esprit s'évertue & s'anime ;
Je compose en un jour bal, ballet, pantomime,
Et je ne vois que gens sérieux à glacer,
Qui veulent réfléchir, lorsqu'ils peuvent danser.

MIRVILLE.

Ma tristesse, Madame, en effet vous offense ;
Mais mon pere aujourd'hui veut que j'épouse Hortence.

LA MARQUISE.

Ma ſotte belle-fille ; ah ! quelle abſurdité !
Alcipe, y ſongez-vous ?

ALCIPE.

Le ſort en eſt jeté,
Si vous voulez paſſer un accord avec elle.

LA MARQUISE.

Il faut, mon cher ami, vous remettre en tutelle :
Une Provinciale inconnue aux humains !
Ne vous flattez jamais que j'y donne les mains.
Qu'en dites-vous, Julie, & pouvez-vous comprendre
Comment à ce point-là quelqu'un peut ſe méprendre ?

HORTENCE.

L'époux d'Hortence étoit heureux, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

C'eſt qu'il étoit un ſot : je mourrai de dépit,
Monſieur, ſi vous voulez faire ce mariage.

ALCIPE.

Mon fils dans ce parti trouve un grand avantage.

LA MARQUISE.

Ainſi donc le bien ſeul vous a déterminé ?

ALCIPE.

Je l'avoue....

LA MARQUISE.

Avec ſoin le tout examiné,

Contre Hortence aujourd'hui quand je perdrois ma cauſe,
J'aurois plus de bien qu'elle.

ALCIPE.

Eh bien !

LA MARQUISE.

Je vous propoſe
Un parti ſûrement qui doit vous convenir.

ALCIPE.

Qu'eſt-ce ?...

LA MARQUISE.

Avec votre fils je conſens de m'unir.

MIRVILLE.

Ciel !....

HORTENCE.

Qu'entends-je ?...

LE CHEVALIER.

J'approuve.

ALCIPE.

Et moi je remercie ;
Madame, vous ferez le bonheur de ma vie.

MIRVILLE.

Songez que nos eſprits different en tout point.

LA MARQUISE.

C'eſt un petit malheur, & que je ne crains point.
Julie, ah ! quel plaiſir d'humilier Hortence !

MIRVILLE.

Je ſuis fort ennuyeux.

LA MARQUISE.

Oui, j'en ai connoissance;
Mais je ne gagne rien à n'être point à vous,
Et vous m'ennuyez bien sans être mon époux.
Ne perdez point de temps, qu'on cherche le Notaire;
Alcipe....

ALCIPE.

Il faut ce soir terminer cette affaire.

HORTENCE.

Je vois tous mes projets détruits en un instant.

LE CHEVALIER.

La veuve me revient, & me voilà content.
(*à Julie.*)
Vous aurez la bonté de m'être favorable.

HORTENCE.

Pour bien saisir l'instant vous êtes admirable.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LA MARQUISE, HORTENCE, MIRVILLE.

LA MARQUISE.

DITES la vérité, Julie, avouez-moi
Que mon himen vous choque, & j'ignore pourquoi.

HORTENCE.

Je prévois le chagrin de votre belle-fille.

LA MARQUISE.

Allez-vous me prêcher l'amitié de famille ;
C'eſt un vrai préjugé, c'eſt un lien trompeur
Que forme la contrainte, & non le fond du cœur.
Il n'eſt de vrais amis, pour quiconque raiſonne,
Que ceux qu'on ſe choiſit, & non ceux qu'on nous donne.

HORTENCE.

Ce ſang froid apparent eſt plein de paſſion ;
Je connois tous les maux de la prévention ;
Sa lumiere, trompeuſe à l'œil qui la rencontre,
Entoure de faux jour les objets qu'elle montre ;

De la saine raison altérant la clarté,
Elle égare le cœur & corrompt l'équité;
En créant des défauts, en fomentant la haine,
Elle fait le tourment de l'esprit qu'elle entraîne;
Et les hommes du moins devroient, pour leur honneur,
Ne la faire servir qu'au profit du bonheur.

LA MARQUISE.

C'est son unique objet & son grand avantage;
Le bonheur de la vie est toujours son ouvrage;
Elle produit nos goûts, elle les entretient,
Par son heureuse ivresse elle nous y maintient;
Elle éblouit l'orgueil du Philosophe austere;
Le flambeau de l'amour s'allume à sa lumiere;
Des femmes bien souvent elle fait tout le prix,
Et la crédulité de leurs pauvres maris.
La vérité sans masque humilieroit les hommes,
Et nous rougirions trop de voir ce que nous sommes;
Notre amour propre adroit se devoit un abus
Qui nous fît ériger les défauts en vertus.

MIRVILLE.

Bien loin de m'éblouir, l'illusion m'alarme;
La vérité se venge en détruisant le charme.

LA MARQUISE.

Cet air froid & guindé, ce ton sentencieux,
M'en imposent beaucoup: êtes-vous amoureux?
Quelque illustre Beauté regne-t-elle en votre ame?

MIRVILLE.

MIRVILLE.

Il eſt vrai....

LA MARQUISE.

Nommez-la ?

HORTENCE.

Taiſez-vous.

MIRVILLE.

C'eſt Madame.

LA MARQUISE.

Comment donc ? vous aimez, & je n'en ſavois rien;
Le myſtere m'offenſe, & cela n'eſt pas bien;
Je vois votre ſurpriſe, & la mienne l'égale :
Mais je ne ſerai point dangereuſe rivale;
Vous verrez ſi je ſais avoir des procédés.

HORTENCE.

Sur l'amitié ſans doute ils ſeront tous fondés,
Mais ils ne changeront jamais ce que je penſe.

MIRVILLE.

Quelque rival ſans doute obtient la préférence ?

HORTENCE.

Je ne chercherai point à vous déſabuſer.

LA MARQUISE.

Ne craignez rien, croyez qu'elle veut déguiſer;
Son amour eſt certain, ſon ame en eſt remplie;
Les eſprits ſérieux aiment à la folie.
Je renonce pour vous à mon premier projet,
Reprenez votre Amant, je remplis mon objet,
Et tout ce que je veux, c'eſt d'en priver Hortence.

HORTENCE.

Non, non, Madame, il faut qu'elle ait la préférence.

LA MARQUISE.

Cet entêtement-là me paroît sans égal,
Et Mirville a raison, je lui crois un rival.

MIRVILLE.

N'en doutez pas....

LA MARQUISE.

Pour vous j'en deviendrois jalouse;
Je veux qu'elle y renonce, & qu'elle vous épouse.
Votre pere à présent est sans doute chez lui;
Suivez-moi, je prétends vous y servir d'appui;
D'Hortence dès ce jour nous frustrerons l'attente;
Vous romprez avec elle, & je serai contente.

SCÈNE II.

HORTENCE, *seule.*

A se remarier elle ne songe plus,
Et sous le nom d'Hortence enfin j'ai des refus;
D'intérêt à mon sort Mirville est susceptible,
Puisqu'il est vertueux, il doit être sensible;
J'éprouve qu'en mon cœur il trouve de l'accès,
Je désire pour lui le gain de mon procès;
Sa perte entraîneroit ma ruine totale,
Et mettroit entre nous un trop grand intervalle.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, HORTENCE.

HORTENCE.

Qu'avez-vous, Chevalier, vous paroiſſez ému ?

LE CHEVALIER.

Mal à propos, Madame, un bruit s'eſt répandu,
Qui doit en vérité me perdre auprès d'Hortence;
Je ſais, pour mon malheur, qu'elle en a connoiſſance.

HORTENCE.

Raſſurez-vous, vivez tranquille ſur ce point,
Hortence a l'humeur douce, & ne s'alarme point;
Cependant, Chevalier, expliquez ce myſtere.

LE CHEVALIER.

On dit que je vous aime, & parviens à vous plaire.

HORTENCE.

Quoi ! n'eſt-ce que cela ?

LE CHEVALIER.

Comment ? vous en riez.

HORTENCE.

Ces faits méritent-ils d'être contrariés ?
Je n'en ſuis nullement en peine pour ma gloire,
Et qui vous connoîtra ne pourra pas les croire.

LE CHEVALIER.

Ne vous en flattez point, vous vous trompez vraiment,
J'ai du respect pour vous, beaucoup assurément.

HORTENCE.

Je vous dispense encor d'un sentiment semblable,
Votre respect, Monsieur, ne rend point respectable.

LE CHEVALIER.

Vous voulez me piquer, vous me faites honneur.

HORTENCE.

Eh bien! je n'ai pas cru vous dire une fadeur.

LE CHEVALIER.

De me flatter pourtant vous êtes accusée,
Et je voudrois qu'Hortence en fût désabusée.

HORTENCE.

Peut-être on n'a cherché qu'à vous inquiéter.

LE CHEVALIER.

Non, Hortence le sait, & je n'en puis douter,
C'est Marton qui soutient qu'elle en est avertie.

HORTENCE.

A vos dépens, Monsieur, elle s'est divertie,
Et je vais devant vous l'interroger ici.
Qu'on appelle Marton.

SCÈNE IV.

MARTON, HORTENCE, LE CHEVALIER.

MARTON.

MADAME, me voici.

HORTENCE.

Venez, approchez-vous ; parlez, Mademoiſelle:
Où donc avez-vous pris cette belle nouvelle,
Qui me fait tant d'honneur, & doit tant me flatter,
Que je plais à Monſieur, que j'aime à l'écouter ?

MARTON.

Un tel événement ſeroit-il donc ſi rare?
Bien ſouvent dans ſes goûts une femme eſt bizarre.

HORTENCE.

Non pas à ce point-là.

MARTON.

Monſieur, remerciez.

HORTENCE.

Je veux, ſur ces propos, que vous m'éclairciſſiez.

MARTON, *bas.*

C'eſt moi qui, par plaiſir, ai forgé cette hiſtoire,
Pour le mieux tourmenter, & pour lui faire croire
Qu'Hortence en eſt jalouſe & le refuſera;
Ne me démentez pas.

HORTENCE.

Je n'entends point cela ;
Par malice ſouvent le public eſt crédule :
Mais peut-on me donner un plus grand ridicule ?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt qu'un vain diſcours qu'elle avoit haſardé.

MARTON.

Je ne m'en dédis pas, le bruit eſt bien fondé ;
Madame ſur ce point paroît trop animée,
Par ſon peu de ſang-froid la choſe eſt confirmée.
Je ſerai renvoyée ; eh bien ! je ſortirai,
Et ſans nulle contrainte alors je parlerai.
Vous êtes étourdi, Madame eſt prude & tendre,
Puiſqu'elle vous tolere, elle aime à vous entendre ;
Elle vouloit quelqu'un qu'on ne pût deviner,
Et ſur vous dans ce cas ſon choix devoit tourner ;
Trop de prétention vous rend ſans conſequence,
Elle vous a choiſi par excès de prudence.
Adieu, je vais vanter ſa conduite, ſon goût,
Et je vous réponds bien qu'Hortence ſaura tout.

SCÈNE V.

HORTENCE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

QUEL parti prenez-vous sur ce qu'elle va dire ?

HORTENCE.

Le seul qui soit sensé, Monsieur, celui d'en rire.

LE CHEVALIER.

Vous n'y pensez donc pas ?

HORTENCE.

Je dois vous informer
Que son projet unique est de vous alarmer.

LE CHEVALIER.

Contraignez-la, de grace, à garder le silence.

HORTENCE.

Non, même à mes dépens, j'aime la médisance.

LE CHEVALIER.

Dans ses mauvais propos je serai seul compris ;
Car enfin vous n'avez que d'étranges amis :
A ces bonnes gens-là jamais on n'a pris garde,
Avec eux on ne rit que lorsqu'on les regarde.

HORTENCE.

Avec vous on ne rit que lorsqu'on vous entend.

LE CHEVALIER.

Madame, songez-y, l'avis est important.

HORTENCE.

Eh quoi ! ne peut-on pas, ſi l'on me croit ſenſible,
En accuſer Mirville ? il en eſt ſuſceptible.

LE CHEVALIER.

Il n'eſt point ſoupçonné quand je ſuis avec lui ;
Votre Mirville au moins eſt cruel pour l'ennui ;
C'eſt un particulier, d'ailleurs de qui la flamme
Ne peut jamais piquer l'orgueil d'aucune femme.

HORTENCE.

Fidele citoyen, ſans rang, ſans vanité,
Mirville au lieu de charge a de la probité ;
Ses amis le prenant pour regle & pour arbitre,
D'un homme plein d'honneur lui déferent le titre ;
C'eſt de tous les états le premier, ſelon moi ;
Ce nom ne s'en obtient qu'en pratiquant l'emploi.
Vos Meſſieurs ſi brillans, qu'on fête & qu'on mépriſe,
Ont le cœur trop obſcur pour que j'en ſois épriſe :
D'une race illuſtrée, indignes rejetons,
Ils n'offrent à nos yeux que de vils avortons ;
Ce ſont des fruits tombés de nos arbres ſuperbes,
Que l'on n'apperçoit plus confondus dans les herbes.

LE CHEVALIER.

Votre miſanthropie eſt l'effet de l'amour ;
Tout, excepté Mirville, a pour vous un faux jour ;
Je conviens avec vous qu'il eſt fort eſtimable,
Et même beaucoup trop pour être un homme aimable.

HORTENCE.

Ces titres, il eſt vrai, ſe nuiſent quelquefois,
Et c'eſt de l'agrément que vous avez fait choix.

LE CHEVALIER.

Je ne puis m'aveugler, je ſuis fort à la mode;
Mirville feroit bien de ſuivre ma méthode.

HORTENCE.

Vous m'impatientez par ce ton ſuffiſant,
Et je veux rabaiſſer votre eſprit médiſant.
Vous croyez par vos jours calculer vos conquêtes;
Vous vous imaginez tourner toutes les têtes;
A la Ville important, ridicule à la Cour,
Vous feignez d'être Amant ſans reſſentir d'amour;
Vous trompez par projet, ſans avoir en partage
L'inſtant de bonne foi d'un cœur foible & volage:
Mais en vous contemplant dans vos propres défauts,
Croyez-vous poſſéder tout ſeul l'art d'être faux?
Ce n'eſt plus une mode où l'on puiſſe prétendre,
Elle s'eſt avilie à force de s'étendre;
Ainſi je vous refuſe, en mon particulier,
Juſqu'au petit talent d'être un fat ſingulier.

LE CHEVALIER.

Vous me feriez plaiſir, ſi vous vouliez le dire.

HORTENCE, *ſortant des tablettes.*

Je ferai plus, Monſieur, car je vais vous l'écrire.
(*elle écrit.*)

LE CHEVALIER.

C'eſt tout ce que je veux.

HORTENCE.

Si nous nous faiſons tort,
Je doute que ce ſoit pour être trop d'accord.
(*Elle écrit, & prononce en écrivant.*)
Monſieur le Chevalier eſpere
Donner au ridicule un air de nouveauté:
Mais il ſe flatte en vain de ce moyen pour plaire,
Son talent eſt manqué pour la fatuité.
Voyez, Monſieur....

LE CHEVALIER.

Fort bien, & je vous remercie;
J'en prétends quelque jour tirer une copie:
Mais je veux m'acquitter d'un devoir plus preſſant,
Et vous prouver combien je ſuis reconnoiſſant.
Je ſais écrire auſſi.

HORTENCE.

Le trait eſt admirable.

LE CHEVALIER, *écrivant.*

Sans contredit, Julie eſt adorable,
Mais ſa grande vertu lui donne un peu d'aigreur;
Je la trouve ſi reſpectable,
Que j'en garantirai mon cœur.
(*Mirville paroît dans le fond du Théatre.*)

HORTENCE.

La déclaration me paroît un hommage.

LE CHEVALIER.

Je vous en fais préſent.

HORTENCE.

J'en ferai bon usage.
Prenez aussi ce don.

LE CHEVALIER.

Je l'accepte de vous
Comme un échange heureux qui se fait entre nous.

SCÈNE VI.

HORTENCE, MIRVILLE.

MIRVILLE.

Avec le Chevalier vous changez de tablettes,
Je l'ai vu....

HORTENCE.

Nous avons des affaires secrettes.

MIRVILLE.

Votre mépris pour moi n'est que trop avéré ;
Le voilà découvert ce rival préféré.

HORTENCE.

Ne m'approuvez-vous point, & n'est-il pas aimable?

MIRVILLE.

Sans contredit, il est de plus fort respectable.

HORTENCE.

Vous faites son éloge avec un air piqué.

MIRVILLE.

Je dois vous savoir gré de l'avoir remarqué :

Oui, je le ſuis, Madame, & je ne puis comprendre
Que par de faux dehors vous vous laiſſiez ſurprendre.
J'ai juſqu'à ce moment cru que vous penſiez mieux.
Le ridicule a donc des charmes à vos yeux :
Loin de vous mettre au rang des femmes raiſonnables,
Pour vous plaire il faut être un de ces agréables,
Connus par leurs travers, fameux par leurs éclats,
Effrayant le bonheur qui fuit devant leurs pas,
Et promenant par-tout, d'une marche aſſurée,
Tous les défauts du cœur en voiture dorée.
Je n'ai point le brillant de leur frivolité,
Je ne cherche qu'à vivre avec ſimplicité ;
Eſprit libre, ami ſûr, Philoſophe paiſible,
Dans un carroſſe uni je porte un cœur ſenſible,
Et du ſeul naturel empruntant tout mon art,
J'eſtime ce que j'aime, & je penſe en vieillard.

HORTENCE.

Le monde eſt à préſent dans un autre ſyſtême ;
Lorſqu'on penſe en vieillard, on eſt traité de même.

MIRVILLE.

La Marquiſe pourtant me traitoit un peu mieux.

HORTENCE.

De ſes reſpects pour vous ſoyez moins glorieux,
Elle traite un mari d'homme ſans conſéquence ;
Elle vous acceptoit, jugez ce qu'elle penſe ;
Le commentaire au moins n'eſt pas en votre honneur.

MIRVILLE.

Je ne connoiſſois pas ce petit air railleur.

HORTENCE.

J'éclate malgré moi.

MIRVILLE.

Riez ſans vous contraindre.

HORTENCE.

Monſieur.....

MIRVILLE.

Je le mérite, & je ne puis m'en plaindre;
La Marquiſe vouloit s'intéreſſer pour nous.

HORTENCE.

Il faut la ménager.

MIRVILLE.

Pour moi, mais non pour vous.
Je vous quitte, & je vais, ſans tarder davantage,
La prier de finir ce ſoir le mariage.

HORTENCE.

Non, vous n'en ferez rien.

MIRVILLE.

Et pour quelle raiſon?

HORTENCE.

C'eſt que vous m'aimez trop.

MIRVILLE.

Je vous jure que non.

HORTENCE.

Ce diſcours eſt trop dur pour être véritable;
L'inconſtance eſt plus douce, afin d'être excuſable;
Lorſque l'on veut tromper, on devient plus poli.

MIRVILLE.

Vous connoiſſez mon cœur juſqu'au moindre repli.
Eh bien, je me remets ſous votre obéiſſance :
Que voulez-vous ?

HORTENCE.

Je veux vous voir l'époux d'Hortence.

MIRVILLE.

Ah ! c'eſt trop m'abuſer ; vous me déterminez,
(*Il veut ſortir.*)
Et je vous fuis...

HORTENCE.

Mirville....

MIRVILLE.

Eh bien ! quoi ?

HORTENCE.

Revenez.

MIRVILLE.

Eſt-ce encor quelque trait qui porte à l'ironie ?

HORTENCE.

Non, j'ai pitié de vous.

MIRVILLE.

La pitié m'humilie.

HORTENCE.

Et ſi l'on vous aimoit ?

MIRVILLE.

Non, c'eſt le Chevalier ;
Vous ne pourrez jamais vous en juſtifier ;
Car enfin je l'ai vu vous donner ſes tablettes.

HORTENCE.

Il faut donc vous tirer de l'état où vous êtes :
Liſez....

MIRVILLE.

Que vois-je ? ô Ciel ! ne ſuis-je point ſéduit ?
Il ne vous aime point, & même il vous l'écrit :
Ah ! Madame, à vos pieds ſouffrez que je déploie
L'excès du repentir & l'excès de ma joie.

HORTENCE.

Je n'ai jamais douté d'un ſemblable retour ;
Vos ſoupçons me plaiſoient, ils prouvoient votre amour.

MIRVILLE.

Vous ne voudrez donc plus, par une erreur extrême,
Qu'Hortence....

HORTENCE.

Si vraiment, car Hortence eſt moi-même.

MIRVILLE.

Vous, Hortence ! ah ! je joins mon pere dans l'inſtant.

HORTENCE.

Arrêtez, le ſecret eſt encore important ;
Si vous le révélez, ſi quelqu'un le ſoupçonne,
Je ne m'en prends qu'à vous, & je vous abandonne.

SCÈNE VII.

RUZÉ, HORTENCE, MIRVILLE.

RUZÉ.

MADAME la Marquise est dans les grands succès,
Tout d'une voix Hortence a perdu son procès.

MIRVILLE.

Qu'entends-je!...

HORTENCE.

Ainsi la terre....

RUZÉ.

En plein est adjugée
A la Marquise.

MIRVILLE.

O Ciel!

RUZÉ.

L'affaire est arrangée;
Je vous fais grand plaisir par cet événement,
Car vous le désiriez avec empressement.

MIRVILLE.

Malheureux!...

RUZÉ.

Ces revers me paroissent étranges;
Monsieur, de votre part j'attendois des louanges.

MIRVILLE.

Sortez....

RUZÉ.

RUZÉ.

Un tel accueil m'étonne & me confond,
Et je pourrois fort bien me voir couler à fond :
Mais la Fortune eſt femme, & dans ſes bruſqueries
On doit n'appercevoir que des coquetteries ;
C'eſt un objet armé d'une fauſſe rigueur,
Qui, le moment d'après, ſourit à ſon vainqueur.

SCÈNE VIII.

HORTENCE, MIRVILLE.

HORTENCE.

MON malheur eſt affreux ; mais il ne m'eſt ſenſible
Qu'en rendant pour toujours notre hymen impoſſible.

MIRVILLE.

Ah ! je ne veux jamais appartenir qu'à vous.

HORTENCE.

Non, non, je ne dois pas vous prendre pour époux ;
D'agir par intérêt je ſerois ſoupçonnée,
Et je vous devrois trop pour n'être pas gênée.
Je croirois envers vous ne m'acquitter jamais ;
Ma contrainte viendroit de vos propres bienfaits.
Lorſque l'on veut s'unir ſans ceſſer d'être libre,
Il faut dans la fortune un peu plus d'équilibre,
Et que le moindre égard qu'on fait appercevoir,
Ait l'air du ſentiment, & non pas du devoir.

MIRVILLE.

Non, ne prétendez pas que je vous abandonne ;
L'amour me le défend.

HORTENCE.

Le bonheur vous l'ordonne ;
Car si vous épousiez une fille sans bien,
Votre pere irrité vous priveroit du sien ;
Il vous l'a déclaré ; votre peu d'opulence
Peut-être ameneroit plutôt votre inconstance ;
L'aisance est un soutien nécessaire à l'amour ;
Dans des cœurs inquiets le sang froid de retour
Ne voit, pour s'attendrir, qu'un amas de miseres :
On s'estime, on se plaint, & l'on ne s'aime gueres.
Si le nœud de l'hymen confondoit nos destins,
Renonçant à Paris, renonçant aux humains,
Caché dans une terre avec peu de fortune,
Et peut-être y trouvant ma tendresse importune,
De vos amis de Cour oubliant tout le faux,
Vous pourriez avec moi regretter leurs défauts ;
Quand la raison s'ennuie, elle perd sa lumiere,
Par l'erreur des plaisirs il faut qu'elle s'éclaire.
De mes sages conseils connoissez tout le prix,
Epousez la Marquise, & vivez à Paris :
Au bonheur des humains on devient nécessaire,
Lorsqu'en les instruisant on parvient à leur plaire.

MIRVILLE.

Sans remplir ce projet, sans me conduire ainsi,
Je puis vous épouser, & demeurer ici ;
Vous savez qu'à Paris la fortune bornée

Peut mener une vie obscure & fortunée ;
Le plaisir s'y transforme, & s'accommode au rang ;
Il ne se détruit point, il n'est que différent :
Ayant trop peu de bien pour le monde agréable,
Nous ne fréquenterons que le monde estimable ;
Vivant de mauvais air en simples roturiers,
Nous aurons des amis au lieu de créanciers.
Nos jours se passeront sans bruit, sans étalage ;
On trouve le bonheur souvent sans équipage.
Ne voulant rien devoir qu'à nos seuls sentimens,
Nous aurons peu de bien, mais nous serons Amans.
Heureux cent fois le monde obscur & respectable
Qu'enchaîne sans remords un nœud tendre & durable,
Et dont l'esprit sensé n'admet de vrai bonheur,
Que les plaisirs qu'on tient de la bonté du cœur!

HORTENCE.

Ces sentimens sont beaux, Mirville, & je présume
Que nous pourrions passer des jours sans amertume :
Mais si vous étiez riche, enfin que feriez-vous ?

MIRVILLE.

Si j'étois riche, alors mon plaisir le plus doux
Seroit que l'amitié fît toute ma dépense :
Sans prétendre au tribut de la reconnoissance :
Obliger son ami, secourir l'indigent,
Ce n'est point dépenser, c'est placer son argent.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, HORTENCE, MIRVILLE.

LA MARQUISE.

POUR les remercier je viens de chez mes Juges;
J'ai gagné mon procès sans aucuns subterfuges,
Et sans avoir quitté mes plaisirs un moment;
Ma cause n'étoit pas perdable apparemment.
Vous en êtes charmé, Monsieur, & vous, Julie,
Sur-tout....

HORTENCE.

Je plains Hortence.

LA MARQUISE.

Allons, quelle folie!
Elle étoit sans un titre, & pourtant il en faut.

HORTENCE.

Hortence s'est laissé condamner par défaut,
Et s'est fait une loi de ne jamais paraître,
Par pur respect pour vous.

LA MARQUISE.

Bon! cela ne peut être.

HORTENCE.

Madame, j'en suis sûre, & puis le protester:
Mais n'ayant désormais nul bien pour subsister,

N'ayant plus le pouvoir de vivre dans ſa terre,
Quel ſera ſon deſtin, & que va-t-elle faire ?

LA MARQUISE.

Quoi ! vous me parlerez toujours en ſa faveur ?

HORTENCE.

Je ſais qu'elle vous aime encor dans ſon malheur.

SCÈNE X, & *derniere.*

LE CHEVALIER, & les Acteurs précédens.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc gagné votre procès, Marquise?
J'en suis fâché pour vous, car on vous a surprise.

LA MARQUISE.

Comment?....

LE CHEVALIER.

Dans cette affaire étant intéressé;
Je sais à point nommé tout ce qui s'est passé.
Je viens de menacer le Procureur d'Hortence;
Avec votre Intendant étant d'intelligence,
Ce fripon n'a pas craint de soustraire au procès
L'acte qui contre vous assuroit le succès.

LA MARQUISE.

Quel est cet acte?...

LE CHEVALIER.

C'est le contrat des partages;
Qui d'Hortence pour lors régla les avantages.

HORTENCE.

Hortence m'a mandé qu'elle vous l'envoyoit
Dans une lettre, un jour qu'elle vous écrivoit;
Et même, pour prouver ce que je certifie,
Daignez jeter les yeux sur cette autre copie;
A votre jugement Hortence souscrira.

LA MARQUISE, *prenant la copie.*

Quoi ! m'auroit-on trompée ? Examinons cela.
Ah ! que le procédé d'Hortence eſt reſpectable !
Que je dois à ſes yeux paroître mépriſable !

HORTENCE.

Non, non, elle vous aime, & vous l'aimez auſſi,
Et c'eſt elle en un mot que vous voyez ici.

LA MARQUISE.

Vous portez dans mon cœur la plus ſenſible atteinte,
Julie étoit Hortence !

HORTENCE.

Excuſez cette feinte :
Quand on a ſans raiſon le cœur aliéné,
Il faut qu'il ſoit trompé pour être ramené.

(*Au Chevalier.*)

Je vois votre ſurpriſe, elle eſt des plus complettes,
Chevalier, nous pourrons nous rendre nos tablettes.

LA MARQUISE.

Hortence & vous, Mirville, uniſſez-vous tous deux,
En ne vous quittant plus mes jours ſeront heureux ;
Je vous rends votre terre, & j'y joins l'aſſurance
De tous les autres biens dont j'ai la jouiſſance.

LE CHEVALIER.

Vous aimez donc Monſieur ? je prend très-grande part,
Femme aimant ſon mari nous revient tôt ou tard :
Je veux pendant ſix mois refléchir cette femme,
Après quoi je prendrai les ordres de Madame.

MIRVILLE.

Vous avez vu mon cœur, il étoit ſans détour,
La fortune n'a pas fait balancer l'amour;
Avec tant d'agrément quand la vertu s'expoſe,
La fortune jamais ne doit gagner ſa cauſe.

HORTENCE.

Plus le triomphe eſt rare, & plus il eſt flatteur;
Je connois de mon ſort le charme & la douceur;
Ce jour eſt à mes yeux le plus beau de ma vie,
J'épouſe mon Amant, ſans perdre mon amie.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LA COQUETTE INCORRIGIBLE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN VERS.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

LA Coquette Fixée fit naître à M. l'Abbé DE VOISENON l'idée de cette Comédie ; mais une femme, amie de l'Auteur, lui ayant fait obſerver que le caractere de la Baronne tenoit moins du ridicule que ſe donne une Petite Maîtreſſe, que du manége d'une Courtiſanne, il l'abandonna, & ne ſe donna pas même la peine d'élaguer des Scènes qui lui paroiſſoient trop longues. Cependant les caracteres en eux-mêmes, les peintures du monde, l'eſprit qui y regne, & la gaieté du ſtyle, nous ont fait croire qu'elle ſeroit bien accueillie du Public.

ACTEURS.

LA BARONNE.

Madame DE PLAINVILLE, Mere de Mélite.

MÉLITE.

FINETTE.

DORIMONT.

CLITANDRE.

DAMON.

FLORIMONT.

LINDOR.

UN PEINTRE.

PASQUIN.

La Scène eſt chez la Baronne.

LA COQUETTE INCORRIGIBLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

Madame DE PLAINVILLE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MA tante, avec plaisir je vous vois arrivée;
De Mélite pour moi vous vous êtes privée,
Depuis trois mois entiers elle est dans ma maison.

Madame DE PLAINVILLE.

Je vois que vous avez trouvé le temps bien long;
Ma fille a pris ici le goût de la retraite,
Et pour vivre avec vous sent qu'elle n'est point faite.

LA BARONNE.

Eh bien ! elle ſe rend juſtice ſur ce point ;
Sa figure eſt paſſable, & pourtant ne plaît point ;
Elle a le ton de voix trop niais pour ſon âge ;
En un mot, ſon parler gâte tout ſon viſage.

Madame DE PLAINVILLE.

J'ai pour elle en Province un aſſez bon parti.

LA BARONNE.

Ce mariage-là ſera bien aſſorti ;
Simple, crédule, vraie, ingénue, innocente ;
Elle fera là-bas une femme charmante.
Ainſi vous la venez chercher ?

Madame DE PLAINVILLE.

C'eſt mon projet.
Mon voyage a pourtant encor un autre objet ;
Et comme votre tante & comme votre amie,
Je viens, pour vous gronder, exprès de Normandie.

LA BARONNE.

Si cette affaire ſeule a pu vous amener,
Négligez-la, de peur de vous en retourner.

Madame DE PLAINVILLE.

De la ſincérité ce diſcours-là s'écarte ;
Vous déſirez, je crois, plutôt que je reparte :
Que la franchiſe ſoit établie entre nous ;
Réſervez, croyez-moi, ces petits propos doux
Pour ceux dont vous flattez & vous trompez les flammes :
Quoi ! ſeriez-vous auſſi coquette avec les femmes ?

Ce seroit un projet un peu trop général ;
Je puis vous assurer qu'il réussiroit mal.

LA BARONNE.

On a tort de trouver ma conduite suspecte ;
Si j'ai plusieurs Amans, c'est pour qu'on me respecte ;
Je soupçonne beaucoup celles qui n'en ont qu'un ;
Mon système commence à devenir commun.
Oui, le nombre d'Amans est une bienséance,
Et je suis, en un mot, coquette par décence.

Madame DE PLAINVILLE.

La sagesse viendra vous en remercier.

LA BARONNE.

Mais elle le pourroit, à bien m'apprécier ;
Son rempart le plus sûr est la coquetterie ;
Sans altérer jamais le calme de ma vie,
J'examine l'amour, &, sans y prendre part,
Je me fais un plaisir de voir avec quel art
Il adoucit les mœurs, refond les caracteres,
Ramene au même point tous les esprits contraires ;
Je ne vois qu'en riant les effets qu'il produit,
Il me remet ses traits que ma gaieté conduit.
Représentez-vous bien quinze ou vingt personnages
Dont je regle les pas, les discours, les visages.
Ah ! qu'il est des momens flatteurs pour la Beauté !
Elle inspire l'espoir & la timidité ;
On est esclave-né d'une femme jolie,
Et souvent à ses pieds un Héros balbutie.

Madame DE PLAINVILLE.

Ce badinage peut cauſer de la douleur,
On a ſouvent au jeu des veines de malheur;
Mais avant les plaiſirs & les jours agréables,
Il faut faire paſſer les devoirs reſpectables.
Vous en négligez un pour vous bien capital:
La ſœur de votre pere eſt vraiment aſſez mal;
Vous ſavez qu'elle n'a que vous pour héritiere;
Mais vous vous conduiſez d'une étrange maniere.
Le monde vous enivre, & cette paſſion
Engourdit votre cœur, qui cependant eſt bon;
Un tel oubli lui cauſe une peine cruelle,
Et je viens vous chercher pour vous rendre auprès d'elle.

LA BARONNE.

Cette nouvelle-là me donne un vrai chagrin.
Et.... quand partirons-nous?

Madame DE PLAINVILLE.

Quand? dès demain matin.

LA BARONNE.

J'aime ma tante, au moins; ce ſeroit une perte:
Et tient-elle là-bas une maiſon ouverte?

Madame DE PLAINVILLE.

Elle ne voit perſonne, elle eſt en grand danger.

LA BARONNE.

C'eſt alors que le monde a l'art de ſoulager:
Mais a-t-elle du moins des Médecins aimables?

Madame

Madame DE PLAINVILLE.

Elle n'en a qu'un vieux, qu'on dit des plus capables.

LA BARONNE.

Eh bien ! j'en veux mener six, qui seroient fameux,
S'ils alloient pratiquer autre part que chez eux ;
Ils ordonnent les eaux, les bains, les promenades ;
Et sont charmans pour ceux qui ne sont point malades.

Madame DE PLAINVILLE.

Votre projet seroit de les rendre jaloux,
Et de les voir tous six bien amoureux de vous.

LA BARONNE.

Cela seroit plaisant.

Madame DE PLAINVILLE.

Restez ici, ma niece,
Votre maintien pourroit insulter sa tristesse.
Je crois déjà vous voir près d'un lit de douleurs,
En négligé galant, & respirant des fleurs,
Vous asseoir, vous lever, changer toujours de place,
Pour aller minauder vis-à-vis d'une glace,
Et de ce ton traînant, par la mode introduit,
Nous dire : Eh bien ! comment a-t-on passé la nuit ?

LA BARONNE.

Je ne partirai point ; que je suis soulagée !
Dites que ma santé se trouve dérangée.

Madame DE PLAINVILLE.

Oui, mais écrivez-moi bien souvent, s'il vous plaît ;
Dans vos lettres mettez un grand air d'intérêt.

LA BARONNE.

Non, je vous fais l'aveu de mon insuffisance,
Je ne puis là-dessus vaincre ma répugnance :
A quoi sert une lettre où l'esprit en échec
Prend un ton douloureux avec un cœur bien sec,
Où les mots alignés, faits pour le remplissage,
Sont charmés d'arriver à la fin de la page ?
D'ailleurs, dans notre sexe il est un autre point ;
On s'écrit que l'on s'aime, & l'on ne s'aime point.
Nous avons cependant toutes de belles ames ;
Mais, malgré tout cela, je n'écris point aux femmes.

SCÈNE II.

FINETTE, LA BARONNE, Madame DE PLAINVILLE.

FINETTE.

MADAME, je voudrois vous parler en secret.

LA BARONNE.

Parlez haut.

FINETTE.

Vous pourriez en avoir du regret.

Madame DE PLAINVILLE.

Je sors, si vous voulez.

LA BARONNE.

Non, vraiment.

FINETTE.

Que je meure,
Si....

LA BARONNE.

Quoi!....

FINETTE.

De chez Cléon on revient tout à l'heure.

LA BARONNE, *à Madame de Plainville.*

C'eſt un pauvre garçon dont j'ai tourné l'eſprit.
(*à Finette.*)
Encore une lettre?...

FINETTE.

Et....

LA BARONNE.

Voyons ce qu'il écrit.

FINETTE.

Cette lettre n'eſt pas la ſienne.

LA BARONNE.

Ah! c'eſt d'un autre.

FINETTE.

Non, Madame....

LA BARONNE.

Comment?...

FINETTE.

Cette lettre eſt la vôtre.

Madame DE PLAINVILLE.

Vous écrivez du moins aux hommes.

LA BARONNE.

Quelquefois,
Quand c'eſt pour un ſujet important.

Madame DE PLAIVILLE.

Je le crois,

LA BARONNE.

Mais il falloit toujours la laiſſer à la porte.

FINETTE.

On n'a pas pu, Madame, en agir de la ſorte,
Cléon, qu'on a trouvé, vous l'a fait reporter,
Sans avoir eu le cœur de la décacheter.

LA BARONNE.

Ciel!...

Madame DE PLAINVILLE.

Cléon vous reſſemble, & n'écrit point aux femmes.

LA BARONNE.

Il croit me bien punir; j'ai rebuté ſes flâmmes,
Sans doute il eſt piqué de ſon peu de ſuccès,
Je ne le croyois pas épris à cet excès.

Madame DE PLAINVILLE.

C'eſt bien prendre la choſe.

LA BARONNE.

Et mais je penſe juſte,
A ma façon de vivre il faut bien qu'il s'ajuſte;
Ce Monſieur-là voudroit changer tous mes amis.

Madame DE PLAINVILLE.

Comment ſe peut-il donc croire cela permis?

Une Coquette eſt bien ſujette à ſe commettre ;
Allons, vous n'oſeriez me lire votre lettre.

LA BARONNE.

Si fait, en vérité.

Madame DE PLAINVILLE.

Donnez....

LA BARONNE.

De tout mon cœur ;
Cependant....

FINETTE, *riant.*

Aïe....

LA BARONNE.

Et vous, avec votre air moqueur,
Sortez, je ne crois pas qu'il ſoit une Soubrette
Plus inconſidérée, & qui ſoit moins diſcrete.

FINETTE.

Il eſt vrai, je le vais prouver en ce moment :
Avant que de ſortir ; je veux naïvement
Vous peindre tous les gens que reçoit ma Maîtreſſe.
Il n'en eſt pas un ſeul qui vaille une foibleſſe :
L'un eſt un Magiſtrat qui ſe croit d'un grand prix,
Et qui connoît Madame un peu plus que Themis ;
Un autre eſt un poupin, eſpece d'amphibie,
Dont l'habit eſt modeſte, & la mine étourdie ;
Son jargon contredit l'état dont il paroît :
Je n'ai pas encor pu démêler ce qu'il eſt.
Vient un troiſieme Amant qui vit dans le martyre ;
Il eſt triſte à mourir, & s'efforce de rire ;

Mais sa fausse gaieté, qui cache mal le fond,
Ne va que par élans, & meurt à chaque bond.
Je ne parlerai pas d'un Amant quatrieme,
Qui vous cite de tout l'époque & le quantieme;
Grand guerrier, qui, jamais n'ayant reçu de coups,
Par bonheur pour l'Etat, & par malheur pour nous,
Ne va point à la guerre; il est brûlant de flamme,
Et pour être employé, rend visite à Madame.
Voilà les vrais portraits de ces originaux.
Mais Madame se fâche, & je sors à propos.

LA BARONNE.

Non, cette fille là me devient odieuse.

Madame DE PLAINVILLE.

Elle m'amuse, moi.

LA BARONNE.

Si, pour vous rendre heureuse,
Il faut vous la donner, je ne balance pas.

FINETTE.

Madame, en ce moment je reviens sur mes pas.

LA BARONNE.

Quoi?...

FINETTE.

J'avois oublié la chose essentielle:
Cléon, plus que jamais amoureux & fidele,
A dit qu'à votre porte il avoit ce matin
Fait laisser un billet; mais étant incertain
S'il étoit jour chez vous, apparemment le Suisse
L'a gardé.

LA BARONNE.

Je défie assurément qu'on puisse
Etre plus mal servie.

FINETTE.

A quoi bon vous fâcher ?
Ce billet vous est cher, & je vais le chercher.

SCÈNE III.

LA BARONNE, Madame DE PLAINVILLE.

LA BARONNE.

Vous voyez, les valets prennent toujours le change.

Madame DE PLAINVILLE.

Cléon n'en a pas moins une conduite étrange,
Le renvoi de la lettre....

LA BARONNE.

Est impossible encor.

Madame DE PLAINVILLE.

La voir entre mes mains vous embarrasse fort;
Allez, ne craignez pas, ma niece, que je l'ouvre,
Je vous la rends.

LA BARONNE.

Non, non, lisez-la, j'y découvre
Toute mon amitié.

Madame DE PLAINVILLE.

L'amitié.

LA BARONNE.

Vous riez !

Madame DE PLAINVILLE.

Oui....

LA BARONNE.

De quoi?...

Madame DE PLAINVILLE.

De ce mot qu'ici vous employez.
Vous ſavez donc parler les Langues étrangeres?

LA BARONNE.

Comment, ma tante dit des choſes fort légeres?
Oui, j'aime l'amitié, j'en fais profeſſion;
C'eſt à quoi j'ai voulu toujours borner Cléon:
Sa tête eſt par malheur entiérement perdue,
De l'amour le plus fort ſon ame eſt éperdue;
Il veut en m'épouſant éterniſer ſes nœuds.

Madame DE PLAINVILLE.

Vous épouſer? il faut qu'il ſoit bien courageux.

SCÈNE IV.

FINETTE, LA BARONNE, Madame DE PLAINVILLE.

FINETTE.

AH! Madame....

LA BARONNE.

Comment?...

FINETTE.

Cléon..... qu'il eſt volage!

LA BARONNE.

Quoi?...

FINETTE.

Voilà ſon billet.

Madame DE PLAINVILLE.

Il eſt de mariage.

LA BARONNE.

Cela ne ſe peut pas.

FINETTE.

Hélas! rien n'eſt plus vrai.

LA BARONNE *lit.*

» Cléon eſt venu pour avoir l'honneur de vous » faire part de ſon mariage avec Mademoiſelle » Derneville «.

Madame DE PLAINVILLE.

Eh bien ?....

LA BARONNE.

Mais il m'adore, & ce n'eſt qu'un eſſai
Qu'il fait pour m'oublier.

FINETTE.

Mon avis eſt le vôtre ;
C'eſt par amour pour vous qu'il en épouſe une autre.

LA BARONNE.

Sortez, ou taiſez-vous.

FINETTE.

Je ſors....

LA BARONNE.

Si vous ſaviez
Combien de fois j'ai vu ce Cléon à mes pieds.
Je vois mes Courtiſans, cachons-leur ce myſtere :
Ah ! quel tourment cruel que de ſe contrefaire !

Madame DE PLAINVILLE.

C'eſt un malheur d'état.

SCENE V.

FLORIMONT, CLITANDRE, DAMON, LINDOR, ACTEURS PRÉCÉDENS.

FLORIMONT.

EN arrivant ici
Vous nous éblouissez.

LINDOR.

Quoi ! belle avant midi,
Baronne ? mais, parbleu, la chose est incroyable.

DAMON, *en riant, & finissant tristement.*

Mais, Messieurs, la beauté, quand elle est véritable,
N'a pas d'heure, je crois : Madame est dans ce cas ;
La chose est tout-à-fait plaisante, n'est-ce pas ?

LA BARONNE.

Oui, la beauté toujours doit être naturelle
Comme votre gaieté.

CLITANDRE.

J'ai vu certaine Belle
Fraîche, quoiqu'elle fût réveillée en sursaut ;
C'étoit à Berg-Op-Zoom, quand on le prit d'assaut.

LA BARONNE.

Faites, si vous pouvez, treve à vos anecdotes.

Madame DE PLAINVILLE.

Je les crois pour l'ennui de foibles antidotes.

LA BARONNE.

Florimont, remplissez votre emploi des matins,
Ecrivez le dessus de tous mes buletins,
La liste de leurs noms est sur mon écritoire.

FLORIMONT.

Pouvoir vous être utile est ma plus grande gloire:
Mais comment deviner l'adresse de chacun?

LA BARONNE.

Et mais, vous avez donc perdu le sens commun?
Quelquefois votre esprit a bien des petitesses.

FLORIMONT.

Mais enfin....

LA BARONNE.

Au hasard écrivez les adresses,
(*bas à Lindor.*)
Cela ne me fait rien.... Jugez différemment,
(*à Damon.*)
Quand c'est pour vous, Lindor. Tirez en ce moment
Cette sonnette-là, c'est celle de mes femmes.

Madame DE PLAINVILLE.

Je m'en vais les chercher.

LA BARONNE.

Non, demeurez, les Dames
(*à Dorante.*)
Ne me gênent jamais... Vous, ramassez mes gants;
(*à Clitandre.*) (*à Madame de Plainville.*)
Quoi! vous baisez ma main! Les voilà tous contens.

SCÈNE VI.

FINETTE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

FINETTE.

MADAME m'a sonnée.

LA BARONNE.

Apportez ma toilette.

FINETTE.

Ici?...

LA BARONNE.

Sans doute ici.

FINETTE.

Vous serez satisfaite.

LA BARONNE.

J'attends mon Peintre, il veut me tirer en peignoir,
Et les cheveux épars vis-à-vis d'un miroir.

FLORIMONT.

Cet homme, je le vois, aime à peindre l'aurore,
Quand de ses tendres feux l'univers se colore,
Et lorsque dans son char de perles & d'azur,
Elle vient aux mortels annoncer un jour pur.

LINDOR.

Ah! ce trait est tiré du Roman de Cassandre.

FLORIMONT.

Point du tout, je ne l'ai tiré que d'un cœur tendre.

Madame DE PLAINVILLE.

Que fait ma fille ?

FINETTE.

Elle eſt dans ſa chambre à préſent ;
Elle lit....

LA BARONNE.

Oh ! cela me paroît fort plaiſant ;
Pour lire, il faudroit être en état de comprendre ;
Faites-lui donc, ma tante, ordonner de deſcendre,
Son ingénuité me divertit toujours.

Madame DE PLAINVILLE.

J'y conſens, qu'elle vienne.

FINETTE.

Oui, Madame, j'y cours.
(elle ſort.)

LA BARONNE.

Elle ne ſe fait point, votre fille.

Madame DE PLAINVILLE.

Ma niece,
Vous êtes cependant une bonne maîtreſſe.

DAMON, *avec un ris forcé.*

Ce trait n'eſt pas mauvais, & c'eſt bien s'en tirer ;
Ha ! ha !...

LA BARONNE.

Quand vous riez, je ſuis prête à pleurer.

LINDOR.

Oui, je trouve en effet ſa gaieté larmoyante.

FLORIMONT.

Comme un Auteur moderne.

CLITANDRE.

En mil sept cent cinquante
J'acquis, il m'en souvient, un ami tel que lui,
C'étoit le dix de Mai, jour sombre, jour d'ennui,
Qu'il vint un grand orage.

LA BARONNE.

Ah! la jolie emplette,
Est-il mort?...

CLITANDRE.

Oui, le jour que parut la comete.

SCÈNE VII.

MÉLITE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

MÉLITE.

MA mere, vous voulez me parler, m'a-t-on dit.

LA BARONNE.

Mademoiselle, on veut voir briller votre esprit.

MÉLITE.

Qui? moi? je n'en ai point.

FLORIMONT.

Des yeux tels que les vôtres
Ont toujours de l'esprit.

LA BARONNE, *avec un air piqué.*

Sans en donner aux autres,
Vous en êtes la preuve.

Madame DE PLAINVILLE.

On dit que vous lisiez.

MÉLITE.

Oui....

Madame DE PLAINVILLE.

Quel est le beau Livre où vous vous amusiez?

MÉLITE.

Ma mere, je lisois quelques Fables nouvelles,
Traduites de l'Anglois.

LA BARONNE.

Je crois qu'elles sont belles.

MÉLITE.

Tous les Livres pour moi seroient moins amusans,
Si j'avois, comme vous, nombre de Courtisans.

LA BARONNE.

Je vous les céderois de bon cœur, ma cousine.

MÉLITE.

S'ils vous prenoient au mot, vous en seriez chagrine.

CLITANDRE.

On fit une réponse avec ce naturel,
Du temps de Charles VII, l'Amant d'Agnès Sorel.

DAMON.

Ha! ha!....

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Quoi ! vous pleurez ?

DAMON.

Non, je riois, Madame.

LA BARONNE.

On pourroit s'y méprendre.

LINDOR.

Il n'eſt pas une femme. ...

FLORIMONT.

Plus charmante que vous.

LA BARONNE.

Meſſieurs, vous m'accablez.

Madame DE PLAINVILLE.

Ma niece, apparemment, c'eſt que vous le voulez.

LA BARONNE.

Un pareil entretien eſt très-déſagréable;
Mais, ma petite, allons, dites-nous une Fable.

MÉLITE.

Celle que je vais dire eſt aſſez de ſaiſon.

(La Coquette & le Moucheron.)

» Doris, en ſe mirant, ſongeoit qu'elle étoit belle;
» Lorſqu'un Moucheron vint bourdonner autour
» d'elle.
» Doris l'écarte en vain avec ſon éventail;
» L'inſecte, plus hardi, ſe poſe ſur ſa bouche:
» Qu'il meure l'inſolent!.. Quittez ce ton farouche

» Reprit le Moucheron; si mon erreur vous touche;
» Accusez-en vos levres de corail,
» Je les ai prises pour deux roses
» Nouvellement écloses.
» Lisette, ne l'écrase pas,
» S'écrie alors Doris; je devrois le trépas
» A sa témérité, mais son excuse est bonne,
» Il est galant, je lui pardonne.
» Ivre de son bonheur, l'insecte va par-tout
» Publier que Doris feint d'être fort cruelle,
» Mais que de la fléchir on peut venir à bout.
» Tout l'essain bourdonnant, charmé de la nouvelle;
» Sûr du succès, vole près de la Belle,
» Qui sentit, mais trop tard, que c'étoit s'oublier,
» Que de n'avoir pas pris sur elle
» De punir d'abord le premier ".

LA BARONNE.

La Fable est assez plate.

Madame DE PLAINVILLE.

Elle doit vous apprendre
Que ma fille est pourtant en état de comprendre.

SCÈNE VIII.

FINETTE, *suivant la toilette*, LE PEINTRE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA BARONNE.

LE Peintre & la toilette arrivent à propos.

LE PEINTRE.

Messieurs, voilà des traits aussi piquans que beaux.

LA BARONNE.

Monsieur, vous m'allez peindre avec désavantage,
En peignoir.

LE PEINTRE.

Qu'il va bien avec votre visage!
Un habit du matin, fait pour le petit jour,
Pour rendre ses arrêts fut donné par l'amour,
Et le peignoir flottant, d'une gaze legere,
Est la robe qu'on prend pour juger à Cithere.

FLORIMONT.

Je pense que ce Peintre excelle dans son art.

LA BARONNE.

Suis-je bien?...

LE PEINTRE.

S'il vous plaît, un peu plus en regard;
A merveille à présent, c'est ce que je demande.

Madame DE PLAINVILLE.

Peignez-la comme elle eſt, ſa bouche eſt un peu grande,
Je vous en avertis.

LA BARONNE.

Où prenez-vous cela ?

Madame DE PLAINVILLE.

Mais dans votre viſage.

LINDOR.

En vérité, voilà
Ce que je ne vois point ; j'ai pourtant bonne vue.

Madame DE PLAINVILLE.

Par toutes vos fadeurs, ma niece s'eſt perdue,
Meſſieurs, ſon caractere eſt bien moins naturel,
Et vous lui ménagez un avenir cruel :
Au ſoin de ſa figure uniquement livrée,
Par votre vil encens ſans relâche enivrée,
Rien n'exiſte à ſes yeux prévenus & trompeurs,
Excepté ſon miroir, ſon Peintre, & ſes flatteurs ;
En tirant tous ſes traits, croit-on lui rendre hommage ?
Non, ce ſont ſes défauts qu'on tranſmet d'âge en âge :
Oui, ſans doute, on dira : Voilà donc cet objet
Qui de tant de propos fut jadis le ſujet ?
Alors le ſouvenir de ſes moindres hiſtoires
Revivra de nouveau dans toutes les mémoires.
Un portrait n'eſt ſouvent, au lieu d'être honoré,
Qu'un objet de ſatire en un cadre doré.

On ne devroit tracer que les traits respectables
De ceux que la vertu rendit recommandables ;
C'est l'image de l'ame & non de la beauté
Qu'il faut faire passer à la posterité ;
La peinture doit être une leçon parlante,
Pour nous faire imiter ceux qu'elle représente.

LE PEINTRE.

Oui, mais je vois par-là les Peintres ruinés.

DAMON, *riant tristement.*

Madame a des sermons fort joliment tournés,
Ha ! ha ! ...

MÉLITE, *ironiquement.*

Oui, c'est plaisant.

LE PEINTRE.

Je reprends mon ouvrage.

LA BARONNE.

L'ennui pourroit avoir obscurci mon visage ;
Messieurs, voici l'instant de remplir votre emploi,
Comptez-moi quelque histoire, allons, amusez-moi.

MÉLITE.

Voulez-vous que je dise une seconde Fable ?

LA BARONNE.

Non, vraiment, la premiere étoit trop misérable.

LE PEINTRE.

Pour que votre portrait ait de l'ame & du jeu,
Regardez de côté, là, souriez un peu.

(*elle sourit à Florimont.*)

FLORIMONT, *à part.*

J'entends, c'eſt moi qu'elle aime.

LA BARONNE.

Approuvez-vous, Clitandre?

CLITANDRE, *à part.*

(*haut.*)

C'eſt moi qu'elle préfere.... Oui, vous avez l'air tendre.

Madame DE PLAINVILLE.

Oui, c'eſt le mot.

LA BARONNE.

Damon, vous êtes bien rêveur?

DAMON.

Qui? moi? je ſuis ſi gai!

MÉLITE.

Tout-à-fait.

LINDOR.

Votre cœur
Eſt l'objet qui le jette en cette rêverie.

LA BARONNE.

Eh! vous n'y penſez pas, fi donc! quelle folie!
Mais vous l'embarraſſez.

DAMON.

Madame, point du tout.

LA BARONNE, *bas à Lindor.*

Si j'aimois, vous ſavez pour qui j'aurois du goût.

LE PEINTRE, *se levant.*

Pour en mieux voir l'effet, je veux être moins proche,
(*à Damon.*)
Il reſſemble.... Gliſſez cela dans votre poche.

MÉLITE.

Ah! que je viens de voir quelque choſe de bon;
Monſieur vient de donner en cachette à Damon
Une boîte.

LE PEINTRE.

Quel conte!...

MÉLITE.

Oui, oui, j'en ſuis très-ſûre.

DAMON.

Vous vous trompez.

MÉLITE.

Non, non, c'eſt une mignature,
Et la vôtre, peut-être.

LA BARONNE.

A quoi le jugez-vous?

MÉLITE.

Enfin, quelque myſtere eſt caché là-deſſous;
Ce que j'avance eſt vrai, je l'ai vu par moi-même.

LE PEINTRE.

Vous vous êtes trompée.

LA BARONNE.

On dit que Damon m'aime;
Mais porter mon portrait, ſans avoir mon aveu...

MADAME DE PLAINVILLE.

Vous qui, pour le donner, vous defendez si peu.

LA BARONNE.

Je prends la chose au grave au moins.

FLORIMONT.

Elle est sévere.

DAMON.

Mélite sans raison me suscite une affaire,
Je ne sais pas de quoi vous pouvez vous fâcher:
Ne puis-je pas avoir un secret à cacher?

LA BARONNE.

Monsieur, c'est mon portrait, ou c'est celui d'une autre.

DAMON.

Eh bien! si par hasard, Madame, c'est le vôtre?

LA BARONNE.

J'en serois très-piquée.

DAMON

Et si ce ne l'est pas?

LA BARONNE.

Je ne vous verrois plus.

LINDOR.

Je plains ton embarras.

LA BARONNE.

Au lieu d'être chez moi sans cesse à vous contraindre,
Vivez avec l'objet que vous avez fait peindre.

DAMON.

Madame, j'y consens, regardez le portrait.

LA BARONNE.

C'est Mélite....

MÉLITE.

Qui? moi?...

Madame DE PLAINVILLE.

C'est elle trait pour trait.

DAMON.

Ma passion éclate en dépit de moi-même,
Et Mélite est l'objet de mon amour extrême.

MÉLITE.

Eh bien, en vérité, je ne sais pas pourquoi!
Je ne fais jamais rien, pour que l'on m'aime, moi.

DAMON.

Voilà précisément comme on parvient à plaire.

MÉLITE.

Monsieur, si je vous plais, vous ne me plaisez guere;
Voyez-vous, je suis simple, & parle sans façon.

LA BARONNE.

Vous êtes bien hardi de choisir ma maison
Pour y venir brûler d'un amour ridicule.

MÉLITE.

Ma cousine a raison, c'est pour elle qu'on brûle,
Elle s'en tire bien; & moi, comme l'on voit,
Cela me rend honteuse.

LA BARONNE.

Eſt-ce ainſi que l'on doit
Reſpecter l'amitié ?

CLITANDRE.

L'an mil ſept cent quarante....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Je n'ai point de reproche à me faire, ma tante.

Madame DE PLAINVILLE.

L'aventure eſt fâcheuſe, & vous afflige fort ;
En m'en prenant à vous, je vois que j'aurois tort.

LE PEINTRE.

Madame à ſe raſſeoir veut-elle ſe contraindre,
Et que dans cet inſtant je l'acheve de peindre.

LA BARONNE.

Ayant ſi juſtement mérité mon courroux,
Je ne puis me réſoudre à me ſervir de vous.

LE PEINTRE.

Ayez donc la bonté de me payer l'année.

Madame DE PLAINVILLE.

Comment donc ?....

LE PEINTRE.

Avec moi Madame eſt abonnée.

FLORIMONT.

L'anecdote eſt unique.

CLITANDRE.

Et je la citerai.

LINDOR.

D'honneur, je m'en afflige.

DAMON.

Eh bien ! moi, j'en rirai.

LA BARONNE, *le payant.*

Tenez, Monsieur, sortez, votre vue est choquante.

(*il sort.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, Madame DE PLAINVILLE, MELITE, DAMON, LINDOR, CLITANDRE, FLORIMONT.

CLITANDRE, *à part.*

LE fait est rare, & fait pour être publié.

LA BARONNE.

Quoi ! vous sortez Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui, j'avois oublié
Une affaire pour moi vraiment essentielle.

FLORIMONT, *à part.*

L'aventure mérite une chanson nouvelle ;
J'y vais penser.

LA BARONNE.

Ce Peintre excite mon courroux.
Où va donc Florimont ?

FLORIMONT.

Je vais ſonger à vous.
(*il ſort.*)

LINDOR.

Et moi, j'y vais ſonger auſſi, mais pour en rire;
Ha! ha! ha! ha!...

SCÈNE X.

DAMON, LA BARONNE, MÉLITE, Madame DE PLAINVILLE.

DAMON.

Cet homme aime trop à médire.
Je ne ſuis pas de même, au moins, je vous plains fort.

LA BARONNE.

Vous me plaignez, Monſieur? eh bien! vous avez tort;
Médire, c'eſt ſouvent envier le mérite;
Je vous pardonne moins le portrait de Mélite.
Mais pour la Comédie il faut me diſpoſer,
J'y vais avec Eliſe, & je veux l'écraſer.

SCÈNE XI.

DORIMONT, ACTEURS PRÉCÉDENS.

DORIMONT.

JE la quitte à l'instant, ne comptez pas sur elle;
Si vous voulez aller à la Piece nouvelle.

LA BARONNE.

Elle est insupportable.

DORIMONT.

Oui....

LA BARONNE.

Mon cher Dorimont;
Il faut nous retourner vers la grande Durmont.

DORIMONT.

C'est ce que j'ai tenté; mais elle est engagée.

LA BARONNE.

Et la Comtesse?

DORIMONT.

Elle a sa partie arrangée.

LA BARONNE.

Misis?...

DORIMONT.

Part pour la Cour.

LA BARONNE.

Et Lize?....

DORIMONT.

A des vapeurs.

LA BARONNE.

Je mets ce contre-temps au rang des grands malheurs ;
Comment donc ! je pourrois manquer une premiere
Repréſentation, où la grande lumiere
Intéreſſe, ébloüit le Public attentif !
Notre gloire n'a pas d'inſtant plus déciſif,
Et pour nous, en un mot, c'eſt un jour de bataille ;
Chacune exactement & s'obſerve & ſe raille ;
L'une attendrit ſes yeux, l'autre anime les ſiens ;
Celle-ci ſemble dire : Admirez donc les miens ;
Nos regards adoucis captivent la jeuneſſe,
Et chaque ſpectateur nous juge avant la Piece.

Madame DE PLAINVILLE.

Madame, c'eſt pour vous un triomphe manqué.

LA BARONNE.

Non, cet événement ſeroit trop remarqué,
Ma tante vous pouvez lever un tel obſtacle ;
Venez-y...

Madame DE PLAINVILLE.

Moi, jamais je ne vais au ſpectacle.

LA BARONNE.

Confiez-moi Mélite.

MÉLITE.

On me regarderoit
Peut-être autant que vous, cela vous fâcheroit.

LA BARONNE.

Mais, Monsieur, sachez donc me trouver une femme.

DORIMONT.

La chose est impossible.

LA BARONNE.

Impossible?

DORIMONT.

Madame,
Je crains de vous déplaire.

LA BARONNE.

En quoi donc?

DORIMONT.

Entre nous;
Personne n'ose aller dans le monde avec vous.

LA BARONNE.

Comment!...

DORIMONT.

Certainement je vous crois très-rigide;
Mais l'air est contre vous, & c'est l'air qui décide.
Dans votre loge on voit ces insectes titrés,
Par vos yeux caressans tour à tour attirés;
Oubliant en public les égards qu'ils vous doivent;
On présume aisément par l'accueil qu'ils reçoivent,
Que ces petits Messieurs dans votre appartement
Pourroient bien en agir encor plus librement.

LA BARONNE.

Nous pourrons discuter un jour cette matiere;
Mais à présent, Monsieur, il est très-nécessaire

De chercher une femme avec qui me lier,
Et je la trouverai, dussé-je la payer.

DAMON.

Madame, j'en sais une, il est vrai peu jolie,
Mais telle qu'il la faut pour être votre amie.

LA BARONNE.

Voudra-t-elle venir ?

DAMON.

J'en dispose.

DORIMONT.

Un objet
A vos ordres doit être un étrange sujet.

DAMON.

Je vous la garantis très bonne compagnie.

LA BARONNE.

Damon, amenez-la promptement, je vous prie;
J'oublierai tous vos torts.

DAMON.

Je vole en ce moment.

LA BARONNE, *donnant le bras à Dorimont.*

Passons pour m'habiller dans mon appartement.

Madame DE PLAINVILLE.

Voyez dans quels écarts, ma fille, l'on se jette,
Lorsqu'on a le malheur de devenir coquette.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Madame DE PLAINVILLE, MÉLITE, DORIMONT.

Madame DE PLAINVILLE.

C'est à tort que Monsieur vient dans cette maison;
La Baronne est sortie.

DORIMONT.

Eh! voilà la raison
Pour laquelle je viens pendant qu'elle est absente;
Je voudrois vous parler d'une affaire importante,
Et prendre votre avis sur ce que je ferai.

Madame DE PLAINVILLE.

Vous vous adressez mal, & je ne le pourrai:
Provinciale obscure, & du monde inconnue,
J'ai depuis si long-temps perdu Paris de vue,
Que mes conseils seroient peut-être déplacés;
Je donne dans l'abus des usages passés,
Et je vous parlerois comme une bonne femme.

MÉLITE.

Ah! ma mere, Monsieur, ainsi que vous, déclame
Contre tous les travers dont on se fait honneur.

Madame DE PLAINVILLE, *avec douceur.*

Ma fille, taisez-vous.

DORIMONT.

Pour moi c'est un bonheur,
Madame, que d'avoir un si bon témoignage.

Madame DE PLAINVILLE.

On ne doit estimer qu'en silence à son âge.

MÉLITE.

J'obéirai, ma mere, & ne dirai plus rien.

Madame DE PLAINVILLE.

Mais vous me demandez un secret entretien,
Vous pouvez être sûr de toute ma franchise.

DORIMONT.

J'aime la vérité qui vous caractérise;
Je ne suis plus dans l'âge où l'ennui du loisir
Fait prendre si souvent un air pour un plaisir;
Je ne puis plus souffrir ce tourbillon du monde,
Ces étourdis bruyans dont l'essain nous inonde,
Ces maisons d'opulence, où l'on ne voit jamais
Que des cuisiniers fins & des esprits épais;
Ces bureaux de science, où l'amour & les graces
Empruntent sèchement le froid jargon des classes.
Les Belles ont le don d'éclairer nos esprits,
Mais l'amour doit toujours distribuer le prix:
Je crains tous les accès sûrs & périodiques
De sottises qu'on peut nommer épidémiques;
J'ai beaucoup de respect pour les femmes de bien;

Mais je vois la gaieté fuir devant leur maintien :
Si je veux fréquenter des Beautés moins cruelles
Je m'ennuie à périr avec ces Demoiſelles ;
Sans affaires enfin, & toujours affairé,
Je ne ſuis occupé qu'en homme déſœuvré,
Et je ſuis excédé de paſſer chaque année
A ſoupirer après la fin de la journée.

MÉLITE.

C'eſt un homme ſenſé, comme vous le voyez.

Madame DE PLAINVILLE.

Mélite....

MÉLITE.

Je me tais.

DORIMONT.

Madame, vous croyez
Qu'à mon état peut-être il n'eſt point de remede.

Madame DE PLAINVILLE.

Eh mais....

DORIMONT.

Il faut qu'ici votre prudence m'aide ;
Pour égayer ma vie, il faut la varier,
Et l'unique moyen, c'eſt de me marier.

Madame DE PLAINVILLE.

La choſe eſt dangereuſe.

DORIMONT.

Oui, ſi, lorſqu'on s'engage,
La ſoif de la fortune eſt ce qu'on enviſage ;

Mais lorſque l'on s'unit à quelqu'un qu'on connaît,
Dans le ſein de l'amour, c'eſt l'amitié qui naît :
Par des ſoins mutuels les heures entraînées,
Font comme des momens écouler les journées ;
Et l'honnête homme alors ſent que le vrai bonheur
Prend, comme la vertu, ſa ſource dans le cœur.

MÉLITE.

Ah ! voilà bien comment la vérité s'exprime.

Madame DE PLAINVILLE, *bas à Mélite.*

Encore ?....

MÉLITE.

Je me dis tout bas que je l'eſtime.

DORIMONT.

Eh bien, m'approuvez-vous ?

Madame DE PLAINVILLE.

Vous penſez tout au mieux ;
Mais, à vous parler vrai, je vous crois amoureux.

DORIMONT.

On ne peut pas brûler d'une flamme plus vive ;
La Beauté que j'adore, enjouée & naïve,
Aimable, ingénieuſe, & ſage ſans apprêt,
Me fait prendre à ſon ſort le plus vif intérêt.

Madame DE PLAINVILLE.

Et vous êtes aimé ſans doute ?

DORIMONT.

Je l'ignore.

Madame DE PLAINVILLE.

Vous n'avez pas osé vous déclarer encore ?

DORIMONT.

Non, & voilà pourquoi je veux vous consulter.
Je juge, si je veux ne la pas irriter,
Qu'il faut auparavant que j'en parle à sa mere :
Qu'en pensez-vous, Madame ?

Madame DE PLAINVILLE.

Est-elle bien sévere ?

DORIMONT.

Le monde la respecte & l'aime également.

Madame DE PLAINVILLE.

Elle doit être heureuse, elle aime apparemment
Beaucoup sa fille ?

DORIMONT.

Autant que vous aimez la vôtre.

Madame DE PLAINVILLE.

Eh bien, il les faudroit rassembler l'une & l'autre,
Votre sort incertain bientôt s'éclairciroit,
La fille sans contrainte alors s'expliqueroit ;
Certainement sa mere est sa meilleure amie,
Elle l'approuveroit.

DORIMONT.

Mais oui, j'ai grande envie
De suivre ce conseil, l'expédient me plaît.
Mélite, en cet instant, prononcez mon arrêt.

MÉLITE.

C'eſt moi que vous aimez ?

DORIMONT.

Oui, charmante Mélite !
Mais hélas ! mon amour peut-être vous irrite.

MÉLITE.

Parlerai-je, ma mere ?

Madame DE PLAINVILLE.

Oui, ſans doute, il le faut.

MÉLITE.

Vous me permettez donc de l'eſtimer tout haut ?

DORIMONT.

Qu'entends-je ? de mon cœur acceptez-vous l'hommage ?
Il me tarde déjà que l'hymen nous engage.

MÉLITE.

Je crois que la Baronne en mourra de dépit.

Madame DE PLAINVILLE.

Sur cet article, il faut ménager ſon eſprit.
J'ai cependant à Caen un parti pour ma fille ;
Vous ſavez que c'eſt là qu'eſt toute ma famille.

DORIMONT.

Mais nous pourrions, pour voir tous nos amis contens,
Entre Caen & Paris partager notre temps.

MÉLITE.

Je resterai toujours, s'il le faut, dans vos terres ;
Les plaisirs de Paris sont pour moi des mysteres ;
Je remarque qu'ils sont presque tous en apprêts ;
Ils seduisent de loin, & font bâiller de près.

DORIMONT.

Mélite, en quelque lieu que je passe ma vie
Mon destin y sera vraiment digne d'envie,
Pour n'y pas opposer un instant de retard,
Je vais tout préparer pour notre heureux départ.

SCÈNE II.

Madame DE PLAINVILLE, MÉLITE.

MÉLITE.

MA mere, est-il sincere, & croyez-vous qu'il m'aime ?
Allons, parlez-moi vrai.

Madame DE PLAINVILLE.

Qu'en pensez-vous vous-même,
Vous qui m'interrogez ?

MÉLITE.

Ah ! que j'ai de regret
Qu'il faille à ma cousine en faire un grand [illegible]

Madame DE PLAINVILLE.

Fort bien, & l'amitié, selon toute apparence
Auroit beaucoup de part à cette confidence.

La Baronne a raiſon de ſe plaindre de vous,
Vous lui lancez des traits d'un ton naïf & doux;
Ma fille, & vous avez, pour être plus piquante,
L'eſprit malicieux, & la voix innocente.

MÉLITE.

Je puis vous garantir la bonté de mon cœur;
Mais la Baronne part du fond de ma douceur,
Pour publier par-tout que je ſuis trop bornée;
Tous les jours par ſes traits je me vois mal menée;
Malgré cela je l'aime eſſentiellement,
Et crois, ſans offenſer un pareil ſentiment,
Que je puis me venger de ſes plaiſanteries,
Lorſque je trouve jour à des eſpiégleries.

Madame DE PLAINVILLE.

Quand vous penſez ainſi, vous vous trompez beaucoup,
C'eſt le trait le plus gai qui nuit & porte coup.
Les méchans déclarés ne ſont jamais à craindre,
Leur pinceau trop chargé révolte en voulant peindre;
Inutile ſouvent, faute d'occaſions,
L'amitié s'établit par des attentions;
Mais elle ſe détruit comme elle ſe cimente;
Ainſi, ma fille, il faut que rien ne la démente.
Le charme bienfaiſant de la ſociété
Eſt un don précieux, cher à l'humanité;
C'eſt un enchaînement de nœuds qui ſe confondent,
Leurs rapports différens ſe tiennent, ſe répondent;
Un rien peut quelquefois mettre en jeu leurs reſſorts,
Mais peu de choſe auſſi dérange leurs accords;

Le moindre nœud défait, la chaîne se relâche,
L'union s'affoiblit, ou s'altere; on se fâche,
Et d'amis on devient des ennemis mortels,
Sans avoir jamais eu des torts vrais & réels.

MÉLITE.

Vous m'éclairez; je vais, avec un soin extrême,
Etre à tous les momens en garde sur moi-même:
Mais je ne réponds pas que je puisse en effet,
Dès ce premier moment, me changer tout-à-fait.

Madame DE PLAINVILLE.

Travaillez-y toujours; il faut, pour mes affaires,
Que je donne à l'instant des ordres nécessaires;
Ma fille, attendez-moi, conduisez-vous si bien,
Que la Baronne n'ait à vous reprocher rien;
Evitez avec soin tout sujet de querelle,
Et soyez son amie en vous séparant d'elle.

SCÈNE III.

MÉLITE, *seule.*

MAIS cela se pourra, si nous partons bientôt:
Ma cousine me traite avec un air trop haut;
Elle croit fermement qu'en qualité de veuve,
Elle a bien plus d'esprit que moi; la belle preuve!
De la coquetterie elle sait les détours,
Il est vrai, mais sous elle enfin j'ai fait mon cours;
Et, si je le voulois, je pourrois, tout comme elle,

Agacer, rebuter, flatter, chercher querelle;
Et mon air gauche & neuf, qu'on me reproche tant,
Seroit un nouvel art d'un genre plus piquant:
Mais Florimont paroît, il est si ridicule,
Qu'à ses dépens je puis m'amuser sans scrupule;
Cependant par décence il vaut mieux l'éviter.

SCÈNE IV.

FLORIMONT, MÉLITE.

FLORIMONT.

NON, non, Mademoiselle, il faut vous arrêter;
Je viens vous informer exprès que la Baronne,
Pour aller aux François, n'a pu trouver personne;
Pour se désennuyer elle est chez des Marchands:
Je crois que ces Messieurs, malgré ses yeux touchans,
Tirant du magasin chaque étoffe avec pompe,
L'attraperont encor mieux qu'elle ne vous trompe.

MÉLITE.

Monsieur, en vérité, je ne sais pas pourquoi
Je vous ai donné lieu de penser mal de moi.
La Baronne, en un mot, est ma proche parente.

FLORIMONT.

Parbleu, cette raison me paroît convaincante.
S'il ne falloit des siens parler que prudemment....
Mais il me faudroit donc taire éternellement,

Moi qui, pour mon malheur, tiens à toute la terre;
Je gage qu'à présent dans le Dictionnaire,
Vous n'avez qu'à chercher l'article Parenté;
Vous y lirez, vieux mot, & du peuple usité.

MÉLITE.

Je me fais donc honneur, dans cette circonstance,
D'être peuple.

FLORIMONT.

Tant pis, c'est une extravagance.

MÉLITE.

Monsieur, vous m'amusez si fort en ce moment,
Que je vais retourner dans mon appartement.

FLORIMONT.

Et moi, dans tout Paris, content de ma figure,
Je vais de la Baronne apprendre l'aventure.

MÉLITE.

Oh! j'aime mieux encor que vous restiez ici.

FLORIMONT.

Il faut donc qu'avec moi vous demeuriez aussi,
Et je ne réponds pas de ce qu'on pourra dire.

MÉLITE.

On nous connoît tous deux, cela doit me suffire;
Finette, hola! Finette!

SCÈNE V.

FINETTE, MÉLITE, FLORIMONT.

FINETTE.

EH bien! quoi? me voilà.

MÉLITE.

Demeurez tout le temps que Monsieur restera.

FINETTE.

Tant de précaution marque l'indifférence.

FLORIMONT.

Cela prouve qu'on est un homme à conséquence;
Je suis fort dangereux dans le particulier.

MÉLITE.

Parlez tous deux, je vais me mettre à mon métier.

FLORIMONT.

Parbleu, je prétends bien vous tenir compagnie.

MÉLITE.

Quoi! vous faites aussi de la tapisserie?

(*Ils se placent tous deux au métier, chacun d'un côté.*)

FLORIMONT.

Vous en voulez la preuve, & vous allez la voir.

FINETTE.

Il sait tout, excepté ce qu'il devroit savoir.

MÉLITE.

Finette vous connoît, Monsieur, à ce qu'il semble?

FLORIMONT.

Notre coutume est d'être assez libres ensemble.

MÉLITE.

C'est bien fait, travaillons.

FLORIMONT.

Je prends cet écheveau;
Et je continuerai ce petit arbrisseau....

(*Ils sont quelques momens sans parler.*)

Que je reconnois bien cette gaieté féconde,
Qu'on emploie à présent pour briller dans le monde!

MÉLITE.

Prenez garde, voilà des points faits de travers;
Où vous placez du brun, il ne faut que des clairs.

FLORIMONT.

Oui, j'entends, dans le goût de ces deux tourterelles,
Tout près l'une de l'autre, & qui battent des ailes.

MÉLITE.

Elles sont de la main de ma cousine, au moins.

FLORIMONT.

La constance est toujours chez elle en petits points.

MÉLITE.

Vous feriez beaucoup mieux de garder le silence,
Monsieur....

FLORIMONT.

Cela se peut, en me gênant.

(*Ils restent sans parler.*)

Je pense
Que ce beau berger-là représente Pâris.

FINETTE.

Son code vous plaît mieux que celui de Thémis,
N'est-il pas vrai ?

FLORIMONT.

Ma fille, il me paroît étrange
Que vous vous ingériez....

MELITE.

Oh ! moi, cela m'arrange,
Elle est mon interprete, elle parle pour moi.

FLORIMONT.

Je vous en remercie.

FINETTE.

Et j'aime mon emploi,
Quand il s'agit, Monsieur, de vous louer.

MELITE, *quittant le metier.*

Finette ?

FINETTE.

Que vous plaît-il ?

MÉLITE.

Donnez ces cordons de sonnette.

FLORIMONT.

C'est l'ouvrage à la mode, & c'est mon grand talent.

MÉLITE.

Eſt-il de votre goût ?

FLORIMONT.

Il me paroît galant,
L'argent, entremêlé dans cette ſoie aurore,
Annonce que le meuble eſt plus brillant encore ;
Pour donner au commun l'air de la nouveauté,
La Baronne eſt toujours ſublime, en vérité.
Peut-on vous demander ſi vous travaillez vîte ?

MÉLITE.

La queſtion m'étonne, & me rend interdite.

FLORIMONT.

Je ſuis impatient.

MÉLITE.

Puis-je ſavoir pourquoi ?

FLORIMONT.

Enfin, ſi par haſard l'ouvrage étoit pour moi ?

MÉLITE.

Je ne le croyois pas.

FLORIMONT.

Eh bien, je vous confie
Que c'eſt de la couſine une galanterie,
Pour aſſortir le meuble en tout délicieux,
D'un cabinet nouveau qu'on a fait ſous ſes yeux.

FINETTE.

Oui, c'eſt là que Monſieur ſe retire & s'éclaire,
Lorſqu'il veut travailler de petit commiſſaire.

MÉLITE.

Finette, en vérité, tout cela me surprend.

FLORIMONT.

Je puis vous étonner par un secret plus grand.

MÉLITE.

La Baronne est coquette, & n'aime qu'elle-même;
Je ne vous croirai pas.

FLORIMONT.

Croyez-en cet emblême.

FINETTE.

Oui, Madame l'avoit.

MÉLITE.

Monsieur, vous m'étonnez,
Deux cœurs brûlans de feu.

FLORIMONT.

Par l'amour couronnés;
Ils sont entrelacés avec cette devise :
L'estime les unit, & rien ne les divise.

MÉLITE.

L'estime ?...

FLORIMONT.

Oui, l'estime.

MÉLITE.

Il est bien beau, ce trait;
La Baronne a compté vous donner son portrait.

FINETTE.

J'aime à la voir brûler d'un amour véritable.

MÉLITE.

MÉLITE.

Je crois que ce ſujet eſt tiré de la Fable.

FLORIMONT, *à part.*

La petite eſt piquée, il faut en profiter.

MÉLITE, *à part.*

Tendons le piége, il eſt trop fat pour l'éviter.

FLORIMONT.

Vous rêvez?

MÉLITE.

Il eſt vrai, je rêvois à l'empire
Qu'une Coquette uſurpe, elle que rien n'inſpire.

FLORIMONT.

On aimeroit bien mieux rencontrer un cœur neuf,
Qu'un cœur qui, dans l'année, eſt quatre ou cinq fois veuf.

MÉLITE.

Pour toucher le premier, il faut l'être ſoi-même.

FLORIMONT.

Ce doit être en effet la volupté ſuprême,
De voir un jeune objet, ſimple, plein de candeur,
Etre dans l'embarras de cacher ſon ardeur.

MÉLITE.

Vous n'avez jamais vu cela que dans un Livre,
Je gage....

FINETTE.

Il ne lit point.

FLORIMONT.

Je ne voudrois plus vivre
Que pour aimer ſans ceſſe, & ne jamais tromper.

MÉLITE.

Oh! la Baronne doit ſeule vous occuper.

FLORIMONT.

Mélite, vous pourriez croire qu'elle m'occupe?
Non, non, je la connois, & ne ſuis pas ſa dupe.

MÉLITE.

Mais je crois qu'en effet vous avez un bon cœur.
(*à part.*)
Comme je mens!

FLORIMONT.

Qui? moi? je ſuis plein de candeur,
Et je mériterois de régner ſur une ame
Qui ſentît tout le prix d'une ſincere flamme:
Mais en quels lieux pouvoir trouver cet objet-là?

MÉLITE.

Eh! mais.....

FLORIMONT.

Vous n'aimez point?

MÉLITE.

Je ne dis point cela.

FLORIMONT.

O Ciel! vous aimeriez, vous, Mélite!

MÉLITE.

Oui, j'aime,
(*à part.*)
Ce n'eſt pas lui toujours.

FLORIMONT, *à part.*

C'eſt ſans doute moi-même,
Car je ne ſuis pas fait pour être confident.
(*à Mélite.*)
Et moi je ſens pour vous le feu le plus ardent,
Je veux vous adorer avec delicateſſe;
Oui, de mes volontés devenez la maîtreſſe:
Faut-il cacher l'amour dont nous ſommes épris?
Ou, ſi vous l'aimez mieux, je vais dans tout Paris
Divulguer, publier ma flamme & ma défaite,
Et nous irons enſuite au fond d'une retraite,
Où l'infidélité n'aura jamais d'accès;
Et là nous oublierons le monde.

FINETTE.

Et les procès.

MÉLITE.

Pour vous déſennuyer, vous porterez ſans doute
Le don de la Baronne?

FINETTE.

Il pourra même en route
Le regarder s'il veut.

FLORIMONT.

Tout bien conſidéré,
Vous en êtes jalouſe, & je vous en ſais gré:
Mais ce n'eſt pas, Mélite, un ſacrifice rare,
Et je vous l'abandonne.

MÉLITE.

Et moi je m'en empare.

FLORIMONT.

Puiſque vous l'acceptez, je ne vous déplais pas.

MELITE, *riant fort.*

Ha ! ha ! ha ! ha !...

FLORIMONT.

Quoi donc ?

MÉLITE.

Ha ! ha ! ha !

FLORIMONT.

Ces éclats
Me déconcertent.

MÉLITE.

Non, rien n'eſt auſſi riſible,
Je n'aurois jamais cru que cela fût poſſible ;
Etre aimé, lui !

FLORIMONT.

Comment ?

MÉLITE.

Il n'en eſt pas un mot,
Un ſeul mot : mais un fat peut-il être auſſi ſot ?

FLORIMONT.

Ciel !....

MÉLITE.

Quoi ! ce conquérant, troublant chaque famille,
On l'attrappe, & ce n'eſt qu'une petite fille !

FLORIMONT.

Je ne me connois plus, & je ſuis furieux.

MÉLITE.

Eh bien, vous avez tort ; ne ſoyez que honteux.

C'eſt à ſi peu de frais, réponds-moi donc, Finette,
Qu'on trompe ces Meſſieurs, & que l'on eſt coquette?
J'y renonce, & j'y vois trop de facilité,
Pour que mon amour propre en puiſſe être flatté.
Adieu, fameux héros, trahi par la victoire;
Je ne daignerai pas m'applaudir de ma gloire.

SCÈNE VI.

FLORIMONT, *ſeul.*

VOILA le coup de grace, & je ſuis aſſommé;
A ſeize ans, à ce point avoir l'eſprit formé!
Moi, jouet d'un enfant qui ne fait que de naître,
Dans le monde à préſent je n'oſerai paraître;
Après cette aventure, après un pareil choc,
Il faut aller cacher ma honte ſous un froc:
Mais je veux me venger de cette caraſtrophe,
Enſuite je fais vœu de vivre en Philoſophe.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, FLORIMONT.

LA BARONNE.

COMMENT? c'eſt vous, Monſieur, peut-on ſavoir pourquoi,
Lorſque je n'y ſuis pas, vous vou[illegible]
Vous n'êtes revenu qu'afin de v[illegible]

FLORIMONT.

Mélite ?....

LA BARONNE.

Oh ! oui ; pourquoi cette mine interdite ?

FLORIMONT.

Interdit, moi, Madame ?...

LA BARONNE.

Oui, Monsieur ; je dis plus ;
Vous avez même l'air repentant & confus ;
Votre maintien paroît moins fat, cela vous change ;
Vous semblez craindre moins qu'un cheveu se dérange :
D'où vient négligez-vous ainsi l'essentiel ?

FLORIMONT.

Je suis donc, selon vous, bien superficiel ?

LA BARONNE.

Vous ? vous n'êtes, Monsieur, qu'une superficie,
Et n'êtes important que dans la minutie ;
Vous n'en avez pas moins le ton avantageux ;
Vous paroissez pourtant plus modeste à mes yeux,
Et je suis inquiete.

FLORIMONT.

Et c'est par bonté d'ame.

LA BARONNE.

Ne vous sentez-vous pas incommodé ?

FLORIMONT.

Madame,
Mon air triste & rêveur ne vient que d'avoir tort.

LA BARONNE.

Monsieur, pourquoi cela vous change-t-il si fort?
C'est votre naturel.

FLORIMONT.

Le vôtre y participe:
De vos bontés pour moi c'est donc là le principe?

LA BARONNE.

Mes bontés, mes bontés, le tout dit entre nous,
J'ai la bonté, Monsieur, de me moquer de vous.

FLORIMONT.

Je me crois dispensé de la reconnoissance,
Et je m'éloigne.

LA BARONNE.

Non....

FLORIMONT.

Malgré votre défense.

LA BARONNE.

Vous ne sortirez pas, vous dis-je.

FLORIMONT.

Mais....

LA BARONNE.

Restez:
Comment donc, vous avez, je crois, des volontés?

FLORIMONT.

Eh bien! je reste.

LA BARONNE.

Ici qu'êtes-vous venu faire?

FLORIMONT.

Cet éclairciſſement n'eſt pas fort néceſſaire.

LA BARONNE.

Je l'exige pourtant ſans le moindre délai ;
Vous avez rencontré Mélite ?

FLORIMONT.

Il eſt trop vrai.

LA BARONNE.

Il eſt trop vrai ! ce ton triſte & dolent m'irrite ;
Je vous hais à la mort, vous faites l'hipocrite,
Et pour louer ſans doute un objet ſi charmant,
Vous n'avez pas ceſſé de mentir un moment.
N'eſt-ce pas en effet une belle victoire
D'entreprendre un enfant, à qui l'on fait accroire
Tout ce qu'on veut ? Voilà cependant ce que c'eſt
Que les hommes, voilà quel triomphe leur plaît.

FLORIMONT.

Mélite m'a ſurpris on ne peut davantage ;
Et, s'il faut dire vrai, je ne ſais à quel âge
Les femmes ſont enfans.

LA BARONNE.

Eh bien, Monſieur, croyez
Qu'il n'en eſt pas un ſeul où vous ne le ſoyez ;
La femme la plus ſimple eſt cent fois plus habile
Que l'homme que l'on prend pour l'aigle de la ville ;
Ses yeux, ſans ſe bleſſer, fixent l'aſtre du jour,
Mais ne ſoutiennent pas le flambeau de l'amour,

Et, comme nous voulons, vous vous laissez conduire,
Lorsque vous vous croyez tout prêts à nous séduire.

FLORIMONT.

Vous vous aventurez cependant quelquefois,
Mesdames, l'on vous voit faire d'étranges choix.

LA BARONNE.

Mais ne diroit-on pas, Monsieur, à vous entendre,
Que vous êtes l'objet qui rendez un cœur tendre?

FLORIMONT.

Mais, sans fatuité, je peux l'imaginer.

LA BARONNE.

L'excès de confiance a de quoi m'étonner;
Une tête mauvaise autant que l'est la vôtre,
N'a jamais possédé l'art d'en tourner une autre;
Je crois que je vous dois cet avis en passant.

FLORIMONT.

Je ne suis pas pour vous un être intéressant.

LA BARONNE.

Un être! le grand mot pour vous faire connoître!
Non, Monsieur, à mes yeux vous n'êtes point un être;
Je ne donne ce nom qu'aux hommes révérés,
Qui dans l'emploi qu'ils ont se tiennent encadrés,
Qui rendent à l'Etat leur existence utile;
Tout autre est du loisir un insecte stérile,
Qui bourdonne aux dépens de la société,
Et dont on ne ressent que l'importunité.

FLORIMONT.

Dans l'aviliſſement un tel propos me jette.

LA BARONNE.

Eh bien! dans cet inſtant, me trouvez-vous coquette?

FLORIMONT.

Ah! je n'écoute plus que l'excès du courroux.

LA BARONNE.

Quoi! je vous ai piqué? j'eſpere encor de vous.

FLORIMONT.

Je pourrois me venger de la main qui m'aſſomme;
J'ai vos lettres enfin, mais je ſuis honnête homme.

LA BARONNE.

Ah! Monſieur l'honnête homme, on vous permet très-fort
De les montrer par-tout où vous n'aurez pas tort.

FLORIMONT.

Vous oſez me pouſſer juſqu'au point de produire,
Ces billets où l'amour a paru vous conduire?

LA BARONNE.

L'amour? non, il ne fut jamais à mon bureau.

FLORIMONT.

Je ne vous en vois pas pour cela plus en beau;
Vous feignez tour à tour d'être indolente, vive,
Confiante, jalouſe, affectée & naïve;
Dans vos phraſes, le ſens, quelquefois ſuſpendu,
Y laiſſe adroitement l'eſpoir ſous-entendu:

On croiroit que ce ſont vingt femmes différentes,
Dont l'agrément éclate en ces lettres charmantes;
Pas un mot répété, pas un ſeul lieu commun.

LA BARONNE.

L'eſprit a tous les tons, & le cœur n'en a qu'un.

FLORIMONT.

Enfin, vous conſentez qu'en public on les liſe?

LA BARONNE.

On n'y trouvera pas un mot qui donne priſe;
J'écris pour enchaîner les eſprits inconſtans;
Mes lettres ſont toujours des piéges que je tends:
Piqués par l'amour propre & par la confiance,
Tous nos Amans, bercés d'une vaine eſpérance,
Redoublent à l'envi d'attention, d'ardeur,
Et chacun imagine être près du bonheur;
Mais, trompé par l'appât qu'offre la perſpective,
On voyage ſans ceſſe, & jamais on n'arrive.

FLORIMONT.

Vous me développez ici tous vos ſecrets,
Cela n'eſt pas adroit.

LA BARONNE.

Avec quelques attraits,
Les hommes ſont toujours diſpoſés à nous croire;
Quand ils perdent la tête, ils perdent la mémoire.

FLORIMONT, *à part.*

Je ne puis m'empêcher d'admirer ſon eſprit.
Je mettrai déſormais la leçon à profit,
Et je ne verrai plus quelqu'un qui me mépriſe.

LA BARONNE.

Mépriſer eſt bien fort.

FLORIMONT.

Avec trop de franchiſe
Vous avez expliqué vos ſentimens pour moi.

LA BARONNE.

Je n'étois pas peut-être alors de bonne foi.

FLORIMONT.

La façon de parler n'étoit pas compliquée.

LA BARONNE.

N'avez-vous vu jamais une femme piquée?

FLORIMONT.

Le mot en ma faveur pourroit s'interpréter.

LA BARONNE.

Vous ſemblez ne m'aimer que pour m'inquiéter;
Mélite eſt ſûrement l'objet de preférence.

FLORIMONT.

Ah! Baronne, eſt-ce à vous de craindre l'inconſtance?

LA BARONNE.

La jeuneſſe à préſent connoît ſi peu l'amour!

FLORIMONT, *tranſporté.*

Croyez... Mais c'eſt un piege, ô Ciel! que ce retour;
Vous cachez à mes yeux un ſourire perfide.

LA BARONNE.

Vous extravaguez.

FLORIMONT.

Non, cet instant me décide,
Et je vous dis adieu.

LA BARONNE.

Comme Monsieur voudra.

FLORIMONT, *en s'en allant.*

J'aurois dû m'en douter.

LA BARONNE.

Il parle, il reviendra.

FLORIMONT, *revenant.*

Si je croyois pourtant que vous fussiez sincere.

LA BARONNE.

Justement, le voilà. Que revenez-vous faire?

FLORIMONT.

Je reviens m'engager avec vous pour jamais.

LA BARONNE.

Ah! si vous vous flattez d'une aussi prompte paix,
Vous vous trompez, Monsieur; vous m'avez offensée.

FLORIMONT.

Moi? je n'en ai pas eu seulement la pensée.

LA BARONNE.

J'ai l'ame délicate, & le moindre propos
Suffit pour me priver long-temps de mon repos.

FLORIMONT.

Mais....

LA BARONNE.

Je ſerai malade, & vous en ſerez cauſe.

FLORIMONT.

Mais moi, je mourrai donc ?

LA BARONNE.

Qu'une femme s'expoſe !
Menacer de montrer mes lettres en public !

FLORIMONT.

Elles ne diſent rien.

LA BARONNE.

Mais le monde a le tic
D'interpréter toujours les billets d'une femme,
Et c'eſt fournir enfin matiere à l'épigramme ;
Je n'ai nul goût pour vous ; peut-être en aurois-je eu,
Si vous euſſiez été plus doux, plus retenu.

FLORIMONT.

Si le repentir peut ramener la tendreſſe ?

LA BARONNE.

Mélite eſt jeune, aimable, elle vous intéreſſe.

FLORIMONT.

Ah ! mon cœur à vos pieds jure qu'il n'en eſt rien :
Oubliez-vous mes torts ?

LA BARONNE.

Fripon, il le faut bien.

SCÈNE VIII.

MÉLITE, LA BARONNE, FLORIMONT.

MÉLITE.

MA cousine, il vous trompe.

FLORIMONT.

O Ciel!....

LA BARONNE.

Mademoiselle.

MÉLITE.

C'est-là son attitude auprès de chaque Belle;
Je ne suis pas encor si savante que vous,
Sans quoi je l'aurois vu tantôt à mes genoux.

LA BARONNE.

Vous?...

MÉLITE.

Je puis aisément prouver ce que j'avance;
Je crois ce meuble-là de votre connoissance.
(*Elle tire l'emblême.*)

LA BARONNE.

Florimont.....

MÉLITE.

Remarquez comme il est confondu.

FLORIMONT.

Moi?...

LA BARONNE.

Justifiez-vous.

FLORIMONT.

C'eſt un mal-entendu.

MÉLITE.

Vous vouliez, par ce don, me prouver votre flamme.

FLORIMONT.

Oui, mais ce n'étoit pas pour le rendre à Madame.

LA BARONNE.

Monſieur, je vous defends de paroître à mes yeux.

FLORIMONT.

Baronne, vous prenez la choſe au ſérieux.

SCÈNE IX.

DAMON, ACTEURS PRÉCÉDENS.

DAMON.

JE vous amene enfin ce Chanteur admirable,
Qui joint à ſon talent le grand art d'être aimable.

LA BARONNE.

Monſieur de la Cadence?

DAMON.

Oui, vraiment.

LA BARONNE.

Quel bonheur!
Je ſens qu'il a déjà diſſipé mon humeur.

FLORIMONT.

FLORIMONT.

Pour vous accompagner je ſerai néceſſaire.

LA BARONNE.

Soyez ſûr que de vous on n'a jamais affaire,
Et je refuſe net votre accompagnement,
Il me feroit chanter faux à chaque moment.

FLORIMONT.

Ma muſique pourtant paſſe pour être exquiſe,
Et je viens d'envoyer tout à l'heure à Veniſe
Un Opera Bouffon qu'on ne peut trop vanter.

LA BARONNE.

Eh bien! Monſieur, allez le faire exécuter.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LA BARONNE, FINETTE.

FINETTE.

Vous n'avez pas brillé; Monsieur de la Cadence
A Melite toujours donnoit la préférence;
Charmé de sa figure, il admiroit sa voix,
Trouvoit que vous chantiez un peu faux quelquefois.

LA BARONNE.

Il ne s'y connoît pas.

FINETTE.

Je l'ai jugé de même.

LA BARONNE.

Mélite étoit d'ailleurs d'une indécence extrême,
Sur-tout dans ses Duo.

FINETTE.

Chacun l'applaudissoit.

LA BARONNE.

Oui; mais pour s'en moquer.

FINETTE.

Cela vous offensoit;
Vous l'aimez tant!

LA BARONNE.

Elle eſt ma couſine germaine,
Sa mere, grace au Ciel, aujourd hui la ramene,
Je n'en répondrai plus.

FINETTE.

C'étoit un triſte emploi,
C'eſt bien aſſez d'avoir à repondre de ſoi.

LA BARONNE.

Terminons ce propos qui m'eſt déſagréable;
Parlons de Dorimont; ſais-tu qu'il eſt aimable?

FINETTE.

Ce Pédant gauche & froid, faiſant l'homme profond,
Qui cenſure toujours ce que les autres font?
Fort ennuyeux.

LA BARONNE.

Il eſt fort amuſant, il m'aime.

FINETTE.

Ce ſeroit un défaut de plus dans mon ſyſtême;
Peut-être a-t-il deſſein de vous jouer un tour.

LA BARONNE.

Je m'y connois, te dis-je, il eſt brûlant d'amour,
Mais ne s'en doute pas, & ſa philoſophie
Aſpire à me guérir de la coquetterie.

FINETTE.

C'eſt une belle cure.

LA BARONNE.

Il eſt divertiſſant ;
Il veut par ſes conſeils ſe rendre intéreſſant :
Attentive aux leçons du maître qui me guide,
Je prends en l'écoutant l'air docile & timide ;
Je parois déférer à tous ſes lieux communs ;
J'abjure de l'amour les ſermens importuns ;
De la plate raiſon j'exalte les délices ;
Ce pauvre homme ſe livre à tous mes artifices.
L'eſprit d'un Philoſophe aride & peu liant,
A trop de vanité pour être défiant ;
Je le vois s'attendrir, mais de mauvaiſe grace ;
Un Sage en ſoupirant fait toujours la grimace ;
Il me ſerre la main, il m'en croit de moitié ;
Et j'en fais tout l'honneur à la ſimple amitié.
Je m'apperçois du trouble où le jette ſa flamme,
Je fais l'éloge alors du calme de ſon ame ;
Il croit mes complimens : quoique peu meſurés,
L'amour propre à mon char l'enchaîne par degrés ;
Il eſt ma dupe enfin de toutes les manieres,
Et j'aveugle mon ſot en vantant ſes lumieres.

FINETTE.

Je ne ſais, mais ceci pourroit bien tourner mal.

LA BARONNE.

Point de réflexions.

FINETTE.

Le tout m'eſt fort égal.

SCÈNE II.

LA BARONNE, DORANTE, DAMON, LINDOR, CLITANDRE.

DAMON.

Tous quatre nous venons vous parler de Mélite;
Elle chante à ravir.

LA BARONNE.

Oui, la pauvre petite
Fait tout ce qu'elle peut.

DORANTE.

Elle a le goût du chant.

LINDOR.

Et le son de sa voix est tout à fait touchant.

CLITANDRE.

Il me souvient qu'un jour j'entendis à Cambrige
Une semblable voix, qu'on trouvoit un prodige.

LA BARONNE.

Mélite doit bientôt vous donner du chagrin,
Avec sa chere mere elle s'en va demain.

SCÈNE III.

DORIMONT, ACTEURS PRÉCÉDENS.

DORIMONT.

JE sors d'une maison, où, par plaisanterie,
La Maîtresse a voulu faire une Loterie.

LA BARONNE.

Sans doute de bijoux dès long-temps amassés,
D'une forme ancienne & de mode passés,
Que l'on vend au profit de quelque vétérante,
Qui de son caduel veut se faire une rente ?

DORIMONT.

Le trait est singulier, je n'en connois aucun
Qu'on puisse y comparer ; on veut jouer quelqu'un ;
Je ne sais pas trop qui, mais cette trame est faite,
Afin de corriger, dit-on, une Coquette.

FLORIMONT.

C'est bien fait.

LINDOR.

Je voudrois être un des conjurés.

DORANTE.

Il faudroit un exemple.

LA BARONNE.

Et vous vous égarez,
Messieurs, je prends parti pour la coquetterie
Et cela par l'amour que j'ai pour la patrie :

Je vais vous démontrer ma propoſition :
C'eſt un fait très-prouvé, que toute nation
Chez qui la Beauté brille & ſe voit encenſée,
Eſt une nation ſoumiſe & policée,
Dont l'eſprit général, doux, flexible & liant,
Ne remplit ſes devoirs qu'en les multipliant.
Une Coquette adroite abolit tout ſyſtême,
Dans le monde elle n'a d'autre objet qu'elle-même.
Si l'on veut d'un Etat aſſurer le repos,
Et le mettre toujours à l'abri des complots,
Il faut y transformer les eſprits qui fermentent,
Aigris par le levain que leurs vapeurs fomentent,
Philoſophes amers, chagrins & concentrés,
Que la miſanthropie allume & rend outrés :
Le moyen d'éclaircir leur teint atrabilaire
Eſt de leur préſenter l'eſpérance de plaire ;
C'eſt l'art qu'une Coquette emploie avec ſuccès :
Par l'attrait ſéduiſant de ſon facile accès,
Par un ſimple regard, par un mot de ſa bouche,
Elle change & refond l'ame la plus farouche.
L'homme Républicain, ſédentaire & grondeur,
Docile & tendre Amant, ceſſe d'être frondeur ;
Oui, la coquetterie eſt un vrai ſpécifique
Qui doit toujours entrer dans le plan politique ;
Elle fait corriger les cœurs en les touchant,
Et lorſqu'on eſt ſenſible, on n'eſt jamais méchant.

DORIMONT.

S'il faut qu'à ce mérite une femme parvienne,
Vous nous prouvez combien vous êtes citoyenne.

Vous portez ce talent à la perfection,
Et l'Etat vous devroit faire une penſion.

LA BARONNE.

Je crois la mériter au moins ſans raillerie;
Mais enfin revenons à votre Loterie.

DORIMONT.

Non, je ne veux qu'à vous confier le ſecret,
Je ſais que votre eſprit, quoique vif, eſt diſcret;
Mais duſſent ces Meſſieurs m'honorer de leur haine,
Je le dis franchement, leur préſence me gêne.

FLORIMONT.

Vous pour qui nous avons un ſi profond reſpect!

LA BARONNE.

Meſſieurs, délivrez-nous de votre triſte aſpect.

LINDOR.

Le compliment eſt doux.

LA BARONNE.

Eh bien, s'il vous offenſe,
Vous ne reviendrez plus, & j'y ſouſcris d'avance.

DORANTE.

Non, non, nous reviendrons, & très-inceſſamment.

FLORIMONT.

Vous êtes un tréſor pour notre amuſement.

CLITANDRE.

Les Coquettes n'ont point de ruptures à craindre.

LINDOR.

Connus dans tout Paris, nous allons vous y peindre,
Et nous nous servirons de toutes les couleurs,
Sans cesser un moment d'être vos serviteurs.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, DORIMONT.

DORIMONT.

CES Messieurs sont allés se répandre en injures.

LA BARONNE.

Ils me supposeront de fausses aventures.

DORIMONT.

Auriez-vous à leurs traits un tant soit peu prêté,
Rien ne donne le droit d'outrager la Beauté;
L'honnête homme, ignorant dans l'art d'ourdir des trames,
Doit, bien loin de chercher à décrier les femmes,
Respecter leurs vertus, admirer leurs attraits,
Profiter de leur foible, & n'en parler jamais.

LA BARONNE.

La façon de penser est vraiment fort honnête.

DORIMONT.

Votre air paroît distrait, qu'avez-vous dans la tête?
Vous rêvez.....

LA BARONNE.

Oui, je suis dans les réflexions.

DORIMONT.

Oh ! tant mieux.

LA BARONNE.

Je faisois mes observations,
Que ces histoires-là sont de cruels remedes,
Mais qui n'arrivent pas aux femmes qui sont laides.

DORIMONT.

Beau correctif !

LA BARONNE.

Parlons du tour divertissant
Dont vous êtes instruit.

DORIMONT.

Il est intéressant.

LA BARONNE.

Ah ! si touchant qu'il soit, j'en rirai, je vous jure.

DORIMONT.

Mais je ne le crois pas, même je conjecture
Qu'il vous attristera ; voici la vérité :
Cinq ou six petits fats d'une société
Ont montré des bijoux de différente espece,
Qu'ils prétendent tenir chacun de leur Maîtresse.
Un de ces bijoux-là, sous un ressort secret,
D'un objet accompli renferme le portrait,
Et pour pouvoir au vif piquer cette Coquette,
Tout le profit des lots sera pour la Soubrette.

LA BARONNE.

Connois-je cette femme ?

DORIMONT.

Un peu.

LA BARONNE.

Nommez-la moi.

DORIMONT.

Mais.....

LA BARONNE.

J'y prends intérêt, je ne sais trop pourquoi.

DORIMONT.

De l'histoire en effet vous paroissez frappée.

LA BARONNE.

Oui, cette femme doit être bien attrapée.

DORIMONT.

Non, j'ai cru lui devoir épargner des regrets.

LA BARONNE.

Comment avez-vous fait ?

DORIMONT.

J'ai pris tous les billets;
Par cet expédient je me vois seul le maître
Du portrait que jamais je ne ferai connaître.

LA BARONNE.

Voilà ce qui s'appelle un bien bon procédé,
Et par la probité votre esprit est guidé ;
Allons, parlez-moi vrai, vous aimez cette femme ?

DORIMONT.

Non, je m'en garde bien assurément, Madame.

LA BARONNE.

Ce procédé pourtant exposé dans son jour....

DORIMONT.

La probité n'est point une marque d'amour;
Ma seule intention étoit, je vous le jure,
De prévenir l'éclat qu'eût fait cette aventure;
Le present du portrait est mal interprété,
Cela vaut pour un fat un drapeau remporté:
Le monde en eût tiré de fausses conséquences.
Moi qui de cette femme ai quelques connoissances;
Je gage qu'à son don son cœur n'a point de part,
Et tout son sentiment consiste en un regard.
Vous pensez comme moi, n'est-il pas vrai?

LA BARONNE.

Peut-être.
Vous imaginez donc que je peux la connoître?

DORIMONT.

Ah! oui, oui, je n'ai pas besoin de la nommer;
Mais pour la mieux servir & la moins alarmer,
Pour que sa vanité ne soit point compromise,
Je veux qu'entre vos mains la boîte soit remise;
Elle souffrira moins lorsqu'elle la verra,
Et sur-tout, si je sors, lorsqu'elle l'ouvrira.

LA BARONNE.

Arrêtez, Dorimont, votre délicatesse
Mérite qu'à vos yeux je montre ma foiblesse.

Eh bien ! je l'avouerai, ce portrait eſt le mien,
Et ma coquetterie, à ne vous cacher rien,
Etoit de l'amour propre une mépriſe extrême ;
Mais votre probité m'éclaire ſur moi-même,
Et juſques à préſent mon erreur, je le vois,
Tient de ce que mon cœur n'a pas ſu faire un choix.

DORIMONT, *à part.*

Ah ! fort bien, elle veut m'attraper.

LA BARONNE, *à part.*

Il m'écoute.

DORIMONT.

Quoi ! vous vous flattez donc d'avoir un cœur ?

LA BARONNE.

Sans doute ;
Mais on ne tint jamais un ſemblable propos.

DORIMONT.

Point de vivacité, j'aime votre repos,
Et je vous laiſſe.

LA BARONNE.

Non, vous reſterez, j'exige
Que vous interprétiez un diſcours qui m'afflige.

DORIMONT.

Il me paroît très-clair.

LA BARONNE.

J'aime cet air moqueur ;
D'où partez-vous ? pourquoi me refuſer un cœur ?

DORIMONT.

C'eſt que vous n'aimez rien.

LA BARONNE.

Qu'en savez-vous?

DORIMONT.

La preuve
En est claire.

LA BARONNE.

Voyons....

DORIMONT.

Avant que d'être veuve.

LA BARONNE.

Ah! grand Dieu! vous m'allez parler de mon mari?
Passons à mon veuvage.

DORIMONT.

Il le faut donc ainsi.
Depuis ces heureux temps, quelle est votre conduite?
D'un seul attachement démontrez-moi la suite;
Un mélange sans choix de monde différent,
Admis auprès de vous, y tient le même rang.
Tous nos petits Messieurs citent vos anecdotes
A des femmes qui sont jeunes, belles & sottes.
Je prends votre parti, je m'anime très-fort,
J'offre de parier, peut-être que j'ai tort;
Mais je ne sais de vous que plusieurs imprudences,
Et vous crois sage au moins malgré les apparences.

LA BARONNE.

C'est me faire beaucoup de grace, en vérité.

DORIMONT.

Je crois le fait très-vrai, mais il est contesté.

LA BARONNE.

Si je me suis livrée à la coquetterie,
Si je me suis fait tort par mon étourderie,
Monsieur, vous ne devez vous en prendre qu'à vous.

DORIMONT.

A moi?...

LA BARONNE.

Oui, de ma gloire un homme bien jaloux,
Auroit mis tout en œuvre, afin de me distraire
Du desir insensé que j'avois de trop plaire;
Ma raison se pouvoit ramener aisement.

DORIMONT.

Madame, en vérité, je ne sais pas comment.

LA BARONNE.

C'est en fixant le cœur, qu'un honnête homme arrive
Au bonheur d'arrêter une tête trop vive.

DORIMONT.

Tout le monde, Madame, a de l'amour pour vous,
Je me suis défendu d'un sentiment si doux;
J'occupe auprès de vous un titre plus unique,
Celui de votre ami.

LA BARONNE.

Ce propos-là me pique,
Mes amis sont réduits à vous seul.

DORIMONT.

J'en ai peur.
Un jour dans l'amitié vous verrez le bonheur;

Née estimable, au fond vous pourrez le connoître;
Quand vous vous lasserez de tromper & de l'être.

LA BARONNE.

Qui? moi, tromper quelqu'un?

DORIMONT.

Tout le monde, hors moi.

LA BARONNE.

Vous me désespérez.

DORIMONT.

Madame, je le croi.

LA BARONNE.

Mais pourquoi d'amitié me juger incapable?

DORIMONT.

Vous me le demandez? c'est un sentiment stable
Que l'on conserve à ceux qui nous l'ont inspiré;
Au lieu de l'affoiblir, le temps le rend sacré;
Loin d'applaudir chez vous à de si saints usages,
La scène à tout moment change de personnages.
Vos anciens amis sont ceux de quinze jours,
Et la légéreté qui vous conduit toujours,
Presque tous les trois mois fait, sans aucune forme,
Une promotion avec une réforme.

LA BARONNE.

Si vous étiez, Monsieur, vraiment bien informé,
Ce seroit votre tour pour être réformé.

DORIMONT.

DORIMONT.

Oh ! non vraiment, ma charge eſt unique, vous dis-je ;
Vous n'avez qu'un ami, c'eſt moi ; je vous afflige,
Il faut me ſupprimer de votre plein pouvoir,
Comme ayant une place où je fais mon devoir.

LA BARONNE.

Vous avez un ſang froid qui m'eſt inſupportable.

DORIMONT.

Je conçois qu'à vos yeux je ne ſuis point aimable.

LA BARONNE.

Mais à d'autres qu'à moi le paroîtriez-vous ?
Monſieur, vous n'êtes bon que pour faire un époux.

DORIMONT.

Mon emploi ceſſeroit d'être unique peut-être ;
Mais je me rends juſtice & je ſais me connoître,
Je vais remplir l'état que vous me preſcrivez.

LA BARONNE.

Cela ne ſera pas ; mais non, vous m'éprouvez.

DORIMONT.

Que vous importeroit ?

LA BARONNE.

Dans mon dépit extrême,
J'aimerois mieux, je crois, vous épouſer moi-même.

DORIMONT.

Mais le motif ſeroit flatteur.

SCÈNE V.

LA BARONNE, DORIMONT, PASQUIN.

PASQUIN.

DANS cet instant
Le Notaire, Monsieur, arrive & vous attend.

LA BARONNE.

Comment chez moi, Monsieur? la liberté m'irrite.

DORIMONT.

Où peut-il donc passer le contrat de Mélite?

LA BARONNE.

Ah! vous êtes un monstre, & je m'en vengerai.

DORIMONT.

Plus vous vous vengerez, plus je triompherai.

LA BARONNE.

Je ne puis renfermer l'excès de ma colere.

DORIMONT.

Allons, cette leçon vous étoit nécessaire.

LA BARONNE.

Je déteste le monde, & j'y veux renoncer.

DORIMONT.

Oui, pour trois jours au moins.

SCÈNE VI.

FINETTE, LA BARONNE, DORIMONT.

FINETTE.

JE viens vous annoncer
Votre Maître de harpe.

LA BARONNE.

Il eſt trop incommode,
Qu'il s'en aille.

FINETTE.

Mais c'eſt pourtant l'homme à la mode.

LA BARONNE.

Maintenant je mépriſe & la mode & les airs,
Les hommes à mes yeux ſont des monſtres pervers,
Des tyrans déguiſés, dont le trompeur hommage,
En demandant des fers, nous mene à l'eſclavage;
De toute femme aimable ennemis & flatteurs,
Notre beauté leur ſert à ſurprendre nos cœurs,
Et le ſot amour propre, ivre de la louange,
Nous conduit malgré nous à l'inſtant qui les venge.
Je les déteſte trop pour chercher des talens:
Quel fruit nous revient-il de tous nos agrémens?
C'eſt vouloir d'un ingrat embellir la victoire;
Nos talens ſont toujours des lauriers pour ſa gloire.

FINETTE.

Ainſi, l'homme à la harpe....

LA BARONNE.

Il faut le renvoyer ;
Tenez, voilà ſon mois, courez le lui payer.

DORIMONT.

Madame....

LA BARONNE.

Je renonce à vous voir de la vie ;
Et demain au plus tard je vais en Normandie.

SCÈNE VII.

Madame DE PLAINVILLE, MÉLITE, LA BARONNE, DORIMONT.

Madame DE PLAINVILLE.

MA niece, dans l'inſtant je reçois un exprès
Qui porte dans mon cœur les plus juſtes regrets.
Par la longueur des maux votre tante affoiblie,
Dans un âge encor jeune a terminé ſa vie.
Depuis plus de deux ans elle vouloit vous voir,
Et vous avez toujours négligé ce devoir ;
Vous en êtes punie, elle vous déshérite,
Et laiſſe tout ſon bien à ma fille Mélite.

LA BARONNE.

Je ne puis la blâmer, je ſuis de bonne foi,
Car je n'avois pas trop l'apparence pour moi ;
Je l'aimois cependant, & ſa perte m'afflige.

MÉLITE.

J'en ſuis perſuadée, & ma tendreſſe exige
Que je rende juſtice à votre attachement:
Retenue à Paris par votre amuſement,
Votre coquetterie a fait tout votre crime;
Mais ſi je vous laiſſois en être la victime,
J'aurois plus de reproche à me faire que vous.
Les biens qu'on m'a donnés vous appartiennent tous,
L'opulence à ce prix me rendroit trop honteuſe;
Je ſerois riche, mais j'aime mieux être heureuſe;
Rentrez dans tous vos droits inconteſtablement,
Et que votre amitié ſoit le remercîment.

Madame DE PLAINVILLE.

Ma fille, embraſſe moi.

LA BARONNE.

Je ſens couler mes larmes.

DORIMONT.

Du plaiſir le plus pur j'éprouve tous les charmes.

LA BARONNE.

Quels torts vous me donnez, Mélite! c'eſt agir
D'une façon qui doit me forcer à rougir;
Quand de la vanité l'aveuglement extrême
M'égare au point d'avoir des torts avec vous-même,
Vous ne vous en vengez qu'en me cédant un bien
Dont je n'ai pas le droit de vous diſputer rien.
Un procédé ſi beau me paroît un prodige,
Qui me fait réfléchir, m'éclaire, me corrige;

De toutes mes erreurs je reconnois le faux,
Et vos vertus me font sentir tous mes défauts.

DORIMONT.

Vous me promettez donc de n'être pas jalouse;
En sachant qu'elle va devenir mon épouse?

LA BARONNE.

Non, je le vois d'un œil si content & si doux,
Que je ne veux jamais me séparer de vous.

DORIMONT.

Mon plan pourroit fort bien vous en ôter l'envie;
Je vais dans mes Châteaux passer toute ma vie.

LA BARONNE.

Monsieur, dans ce projet gardez-vous d'insister;
Que dira le Public? il faut le respecter.

DORIMONT.

Madame, le Public sans doute est respectable,
Mais il faut distinguer le faux du véritable;
Car un nombre ameuté d'esprits capricieux
Ne passera jamais pour Public à mes yeux.
C'est le peuple tout pur, ce mot, dans son essence,
Ne doit pas renfermer une basse naissance;
Mais un monde orgueilleux de cerveaux turbulens,
Sans principes, sans mœurs, sans goût & sans talens;
Mépriſables mortels, qui n'offrent à l'idée
Qu'un vain nom qui décore une ame dégradée;
Ces cœurs en qui le faste éteint la bonne foi;
C'est le public des sots, c'est le peuple pour moi.
Qu'une ame du néant, aussi vile qu'ingrate,

Aille ramper chez eux, les encenſe & les flatte,
Je ne puis l'empêcher; mais, moi, les fréquenter,
Quand je reproche au Ciel de les faire exiſter!
Moi qui m'enfermerois toute ma vie entiere,
Afin de ne point voir le vice à la lumiere!
Qu'ils n'attendent de moi, que le plus froid mépris;
Sans le moindre regret je quitterai Paris.
Je ſerai délivré de ces triſtes viſites
Où l'on eſt accablé d'aſſommantes redites,
Où l'ennui, couvert d'or, ſoutient ſa dignité,
Et répand ſon poiſon dans la ſociété:
Le Genie étouffé n'y rend qu'un éclat terne,
Le flatteur s'y nourrit d'un orgueil ſubalterne,
L'honnête homme s'y montre en qualité d'ami;
Mais par ce titre même, ou ſuſpect, ou haï,
Il ſent qu'un tort cruel, dans le ſiecle où nous ſommes,
Eſt la ſincérité qui fait rougir les hommes.

LA BARONNE.

Les traits de ce portrait ne ſont point trop chargés,
Et me font revenir de tous mes préjugés.
Je ſuis déterminée, & je vous accompagne;
Moi, j'ai toujours été folle de la campagne:
Quand comptez-vous partir?

MÉLITE.

Demain tout au plus tard.

LA BARONNE.

Pour ce ſoir, s'il le faut, j'arrange mon départ:

Je me fais un plaiſir charmant de la retraite ;
Ah ! que je m'applaudis de n'être plus coquette !

SCÈNE VIII, *& derniere.*

FLORIMONT, ACTEURS PRÉCÉDENS.

FLORIMONT.

MADAME, nous aurons beſoin de vous demain
Pour faire l'agrément du ſouper le plus fin.

LA BARONNE.

Monſieur, je ne le puis, je vais en Normandie.

DORIMONT.

Fort bien...

FLORIMONT.

C'eſt à Neuilli que je fais la partie ;
Nous aurons un ſpectacle à ſept heures du ſoir.

LA BARONNE.

Un ſpectacle !.... ſeroit bien agréable à voir.

Madame DE PLAINVILLE, *bas à la Baronne.*

Adieu tous vos projets.

LA BARONNE, *bas à Madame de Plainville.*

Non, non, laiſſez-moi faire.

(*haut.*)

Ce ſouper me plairoit, mais je pars pour affaire.

FLORIMONT.

J'aurai le Cuiſinier du petit Préſident.

LA BARONNE.

Y ſera-t-il ?

FLORIMONT.

Sans doute.

LA BARONNE.

Il eſt bien imprudent.

FLORIMONT.

Il trouve, à ce qu'on dit, peu de Beautés cruelles.

LA BARONNE.

Peut-être aurez-vous bien des femmes ?

FLORIMONT.

J'aurai celles

Que vous amenerez.

LA BARONNE.

Ma tante, venez-y.

Madame DE PLAINVILLE.

Qui ? moi ? demain au ſoir je ſerai loin d'ici.

LA BARONNE.

Eh bien ! je vous ſuivrai, la choſe eſt réſolue.

FLORIMONT.

Mais.....

LA BARONNE.

Vous m'importunez, ma retraite eſt conclue.

FLORIMONT.

Je ſors....

LA BARONNE, *lui criant de loin.*

Et quels ſeront vos hommes ?

FLORIMONT, *revenant.*

Le Marquis,
Le Vidame, le Duc, & ce Baron exquis,
Qui s'eſt toujours piqué d'avoir l'ame inſenſible,
Et prétend que ſon cœur à vaincre eſt impoſſible.

LA BARONNE.

Par exemple, cela me paroît révoltant;
Le ſoumettre ſeroit un honneur éclatant.
Vous avez beau, ma tante, avoir un air perplexe,
Un triomphe pareil regarde tout le ſexe.
Partez toujours, je dois vous rejoindre bientôt,
Une ſemaine, au plus, eſt tout ce qu'il me faut.
Qu'à venir dans l'inſtant ma coiffeuſe s'apprête.
Mon cher petit Baron, vous ſerez ma conquête,
De l'amour le plus vif vous ſentirez les traits,
Après quoi je renonce au monde pour jamais.

(*Elle ſort avec Florimont.*)

MÉLITE.

Elle va s'expoſer à de nouvelles ſcènes.

FLORIMONT.

Eh bien! ſentons-en mieux tout le prix de nos chaînes.
Aſſurés de nous plaire & de nous eſtimer;
Quel bonheur nous allons goûter à nous aimer!
Un ſeul inſtant d'amour eſt plus doux dans la vie,
Que tout le temps perdu de la coquetterie.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

COULOUF,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE;

Mêlée de Chants & de Danſes.

ACTEURS.

L'IMAN.
LE CADI.
LE CALIFE.
COULOUF, Gouverneur de Samarcande.
DILARA, jeune Veuve.
MOUZAPHER, Favori du Calife.
THÉMIRE, Suivante de Dilara.
NADA, vieille Eſclave de Dilara.
SÉLIM, Confident de Coulouf.
SUITE DU CALIFE.
ESCLAVES danſantes & chantantes.

COULOUF,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DILARA, MOUZAPHER, THÉMIRE.

DILARA.

NON, Seigneur, vos conseils, vos remontrances, vos prieres, vos menaces sont inutiles. Vous ne me persuaderez point de me réconcilier avec Maïr mon époux.

MOUZAPHER.

Mais cependant la raison....

THÉMIRE.

La raison? ah! quel mot prononcez-vous là? Dilara & moi nous nous y connoissons trop pour vous le passer légérement.

MOUZAPHER.

Voilà en effet une belle connoiſſeuſe en raiſon; qui veut ſe ſéparer avec ſon mari.

DILARA.

C'eſt l'action la plus ſenſée de ma vie.

THÉMIRE.

C'eſt la plus inſenſée que Madame ait pu faire que de l'épouſer. C'eſt un homme décent, ſans être humble; infidele, ſans être libertin; dur, ſans être aimable; enfin, jaloux, ſans être amoureux; & je vous avertis que c'eſt être un monſtre que de ſe donner le plaiſir d'obſerver ſa femme ſans prendre la peine de l'aimer. Oh! j'en dirois bien davantage, ſi ce n'étoit pas votre fils; mais je n'ai garde de manquer au reſpect que je vous dois.

DILARA.

D'ailleurs, pourquoi m'engager à me réunir? C'eſt lui-même qui m'a répudiée devant témoins.

THÉMIRE.

Oui, devant témoins, & voilà le bon. Il a dit, une fois, deux fois, trois fois, je te répudie; & Madame a répondu, ou a dû répondre, une fois, deux fois, trois fois, je t'en remercie.

MOUZAPHER.

Ne voyez-vous pas que ces vivacités vous annoncent l'excès de ſa paſſion?

DILARA.

Ah! lorſqu'on ſent de l'amour, il faut choiſir de meilleurs interpretes.

MOUZAPHER.

Je veux bien vous accorder qu'il ne vous aime pas ; mais pourrez-vous écarter l'idée desavantageuse qu'on a d'une femme qui se sépare de son mari ?

DILARA.

En vérité, vous êtes admirable ; vous autres hommes, vous croyez que la honte d'une separation retombe sur la femme. Quoi ! lorsqu'un mari sera plein d'humeur, d'injustice, de soupçons taciturnes, enfin lorsque toutes ses actions formeront une chaîne de mauvais procédés, & qu'il les comblera en répudiant une femme ménagere quoiqu'opulente, retirée quoique jeune, respectable quoiqu'outragée, & sage quoiqu'abandonnée, vous croyez qu'alors elle sera tachée par l'opprobre du divorce ? Non, Seigneur, c'est sa conduite qui dicte son arrêt, & les femmes qui vivent mal avec leurs maris, sont bien plus déshonorées que celles qui s'en séparent pour des causes que leur douceur cache au public qui en est trop informé.

MOUZAPHER.

Ainsi, vous êtes résolue de profiter du privilége de la Loi qui vous déclare bien répudiée, & vous ne sentez pas que c'est une autorité publique qu'une honnête femme ne doit jamais réclamer ?

DILARA.

Non seulement je veux profiter de la Loi, mais je ne puis moi-même m'en dispenser ; & puis-

qu'il ne m'eſt plus poſſible de retourner avec mon mari, je vais en épouſer un autre.

THÉMIRE.

Il y a bien des femmes dans le monde, qui ſe diſpenſent ainſi de retourner avec leurs maris.

MOUZAPHER.

Vous vous ſervez d'une excuſe frivole, & vous n'ignorez pas que dépouſer un nouveau mari, c'eſt-à-dire de prendre un Hulla, eſt une pure cérémonie qui n'a rien de réel.

THÉMIRE.

C'eſt même une cérémonie à la mode; un Hulla eſt un homme à qui l'on donne ſon congé le lendemain.

DILARA.

C'eſt préciſément ce qui fait voir la rigueur de la Loi, puiſqu'il faut, pour s'y ſouſtraire, faire du moins ſemblant de s'y être ſoumiſe. Je vous avoue que ma délicateſſe auroit honte de cette fraude & de cette cérémonie humiliante, & je n'en puis avoir de reſter libre, & de mépriſer un mari qui me mépriſe.

THÉMIRE.

A merveille, Madame, tenez bon, & ſentez bien tous les avantages d'un pareil veuvage. Encore, ſi vous aviez épouſé Maïr par inclination; mais vous y avez été forcée. Votre pere, qui, grace au Ciel, eſt mort, ne vous avoit pas conſultée en vous mariant; ne conſultez perſonne pour votre ſéparation;

séparation; vous êtes prodigieusement riche, profitez de la colere d'un époux qui vous répudie. Si vous le repreniez, il se corrigeroit peut-être. Cette petite fortune n'arrive pas à toutes les femmes.

MOUZAPHER.

Assurément, on vous donne là de bons conseils.

THÉMIRE.

Seigneur Mouzapher, ils sont désintéressés, & ne ressemblent point aux vôtres. Voulez-vous que je vous en expose les motifs secrets? Vous êtes fort avare, & Dilara est fort riche; voilà deux faits inconteſtables : le désir de conserver le bien de Madame à Maïr, vous inspire l'esprit de paix, de concorde & de réunion. D'ailleurs, ce mariage est le fruit de vos soins, & vous voudriez persuader à Dilara de se remettre par honneur dans un esclavage que vous ne lui conseillez que par intérêt. Vous avez encore d'autres raisons que vous taisez, & que je ne dis pas, à cause de la grande vénération que j'ai pour vous.

MOUZAPHER.

Eh bien, puisque vous ne voulez écouter que les conseils d'une esclave qui sacrifie votre bonheur, votre vertu & votre réputation, vous me forcerez d'employer la justice du Calife. Il est au dessus des loix; j'ai du crédit sur lui, & il vous forcera de retourner avec votre époux.

THÉMIRE.

Vous avez du crédit sur lui? en êtes-vous bien persuadé? Vous pourriez le faire accroire à Madame, mais pas à moi, cela est impossible.

MOUZAPHER.

Comment! par quelle audace....

THÉMIRE.

Vous parlez avec autant d'assurance que si nous autres esclaves nous ne nous disions pas toutes les sottises de nos maîtres. Allez, allez, Seigneur, croyez que nous ne redoutons point votre crédit contre Dilara, sur-tout lorsqu'il faudra qu'il tourne en faveur de Maïr.

MOUZAPHER.

Je suis furieux, je vais chez le Calife, & je vous jure qu'avant la fin du jour vous serez forcée de vous défaire de cette esclave & de reprendre votre époux.

SCÈNE II.

DILARA, THÉMIRE.

DILARA.

TU n'y penses pas, Thémire, pourquoi l'irriter à cet excès ? Tu vas me perdre, car enfin je ne serois pas contente que le Calife voulût se mêler de cette affaire.

THÉMIRE.

Il ne s'en mêlera pas, Madame; je n'aurois pas voulu vous exposer. Plus je parois avoir tort, & plus vous devez croire que je ne l'ai pas; moi, je ne me méfie jamais que des gens qui veulent toujours paroître avoir raison.

DILARA.

Mais son crédit ....

THÉMIRE.

Est tombé, est réduit à rien, est nul : moi, qui vous parle, moi, j'aurois à présent plus de pouvoir que lui sur l'esprit du Calife, parce que je suis jolie, car tout le monde me le dit, & personne ne me l'a jamais appris, attendu que sur cet article une femme est toujours la premiere dans le secret.

DILARA.

Quel événement a donc pu faire si promptement changer le Calife ?

THÉMIRE.

Un événement qui vous comblera de joie ; car c'eſt une nouvelle ſottiſe de votre mari : je n'ai jamais oſé vous le dire tandis que vous viviez enſemble ; à préſent que vous êtes répudiée, dire du mal de lui, doit vous faire plus de plaiſir que de dire du bien de vous.

DILARA.

Je t'abandonne Maïr, parle en liberté.

THÉMIRE.

Eh bien donc, Mouzapher avoit acheté pour le Calife une eſclave admirable. Elle étoit preſque auſſi belle que vous. Maïr l'a vue, l'a déſirée, l'a enlevée. Le Calife l'a ſu, &, depuis ce temps, Mouzapher paroît inquiet lorſqu'il va au Palais, & triſte lorſqu'il en ſort. Il diſſimule cependant ; mais il a beau faire, il ne peut pas cacher ſon chagrin ; & je vous en avertis, afin que vous ne puiſſiez pas cacher votre joie. Vous me demandiez d'où je ſais cela ? d'une eſclave de chez Mouzapher, qui paſſe ſa vie à remarquer, à réfléchir, à conclure, à ſavoir tout, & à ne rien taire.

DILARA.

Ah ! Thémire, je vais donc jouir des biens que la fortune m'a donnés ! Que de jeux, d'aſſemblées, de fêtes je vais donner pour mon plaiſir ! & que de malheureux je vais ſoulager pour mon bonheur !

THÉMIRE.

Tous ces projets ſont admirables ; mais parlez-moi ſincérement, l'amour n'entrera-t-il pour rien dans tous vos plaiſirs ? ne fera-t-il pas les honneurs de quelques-unes de vos fêtes ? C'eſt lui qui en fait le charme & le piquant ; & cela eſt ſi vrai, que ceux qui ſans amour vont à de fêtes, ne s'y amuſent guere, & ceux qui ont de l'amour s'amuſent ſans aller à des fêtes.

DILARA.

Ce que tu dis peut être vrai ; mais pour aimer, il faut connoître quelque choſe d'aimable. Lorſque nous ſommes aux ordres de l'amour, il n'eſt jamais aux nôtres.

THÉMIRE.

Vous avez cependant envoyé Nada chez Coulouf ; c'eſt le favori du Calife ; vous déſirez le voir ; hom ! cette impatience m'eſt ſuſpecte.

DILARA.

Je ne déſirois l'entretenir que pour l'engager à balancer, par ſon crédit ſur le Calife, celui de Mouzapher.

THÉMIRE.

Voilà une politique qui m'a tout l'air d'être intéreſſée par le ſentiment. Je ſuis sûre que vous n'auriez jamais ſongé à recourir à Coulouf, s'il eût été auſſi vieux que Mouzapher, auſſi déplaiſant que Maïr ; & c'eſt moins la protection que

vous demandez, que le choix du protecteur qui vous répond de votre fermeté contre votre mari.

DILARA.

Je t'avoue qu'un jour, en faisant des emplettes, on m'a montré dans la place, ce favori qui entroit au Palais.

THÉMIRE.

J'entends, il vous parut assez aimable de loin; pour être curieuse de le voir de plus près.

DILARA.

Je ne disconviens pas que je le trouvai fort bien de figure.

THÉMIRE.

On vous vanta sa galanterie, on vous assura qu'il aimoit les jolies femmes, & votre miroir vous a conseillé de le choisir plutôt qu'un autre pour vous servir.

DILARA.

D'ailleurs ce qu'on ma raconté lui a attiré mon estime.

THÉMIRE.

Précisément, l'estime, voilà ce qu'accordent d'abord les femmes; mais l'on ne s'y borne pas.

DILARA.

Il ne s'en fait point accroire sur sa naissance; il dit tout naturellement qu'il est le fils d'un riche Négociant de Balzora.

THÉMIRE.

Sans doute, il est si humble, qu'il n'a pas voulu

que sa fortune l'emportât sur sa naissance; car à dix-huit ans son pere mourut, & lui laissa des biens immenses; il en usa avec tant de générosité, qu'à dix-neuf il ne lui resta qu'un bon cœur.

DILARA.

Son histoire est trop singuliere, & lui fait trop d'honneur pour n'être pas publique. On sait que l'article le plus fort de sa dépense consista dans les secours qu'il donna à ses amis : mais sa misere le rendit sûr de leur ingratitude, il s'eloigna avec horreur de Balzora.

THÉMIRE.

Bien lui en prit de venir de nuit à Samarcande, & de se dire le plus malheureux des hommes.

DILARA.

Ce qui fit principalement son bonheur, fut l'amour du Calife pour les aventures singulieres; car il eût long-temps gémi en vain, si le hasard n'eût pas voulu que le Calife, déguisé en Marchand, l'eût rencontré, lui eût donné mille séquins, qu'il prit sans balancer.

THÉMIRE.

J'en aurois bien fait autant; mais je crois qu'il fut bien sot, lorsqu'un moment après il fut saisi, & accusé de les avoir volés.

DILARA.

Le Calife lui voulut faire sentir que cette ignominie étoit plus cruelle que tous ses malheurs, car

un malhonnête homme ſupporte le mépris pourvu qu'il ſoit riche ; & un galant homme ſoutient l'indigence pourvu qu'il ne ſoit pas mépriſé.

THÉMIRE.

Ce fut la fin de ſes infortunes ; car le Calife confiſqua en ſa faveur le bien de ſes amis ingrats, & tous les jours il y joint des graces & des faveurs nouvelles ; je conclus que vous & moi nous ſavons très-bien l'hiſtoire du Coulouf, avec cette différence que je ne l'ai appriſe que par curioſité, & vous par inclination, & je gagerois que vous avez toujours été contente de ſa fortune, & moi je n'en ai jamais été qu'envieuſe ; ainſi donc un ſentiment différent nous guide l'une & l'autre ; car, quoique je l'évite, je ne le hais point ; vous qui penſez plus delicatement, vous êtes charmée de ſon élévation ; & ſi, ſans le connoître, vous applaudiſſez au bien qu'on lui a fait, il y a à parier que vous lui en feriez vous-même lorſque vous le connoîtrez.

DILARA.

J'attends avec impatience le retour de Nada.

THÉMIRE.

Avec impatience, le terme eſt ſignificatif.... Mais la voilà préciſément : ſi le récit qu'elle va vous faire reſſemble à ſa démarche, l'hiſtoire durera longtemps.

SCÈNE III.

NADA, DILARA, THÉMIRE.

NADA.

ON peut dire qu'il faut avoir bien des peines pour aborder un favori.

THÉMIRE.

Oui, mais c'eſt en prendre de nouvelles que de les raconter.

DILARA.

Thémire a raiſon. As-tu vu Coulouf ?

NADA.

Sans doute, car ſi je ne l'avois pas vu, vous ne me verriez pas encore.

DILARA.

Eh bien ! viendra-t-il ?

NADA.

Vous ne pouvez vous imaginer les obſtacles, les difficultés qu'il m'a fallu ſurmonter.

DILARA.

Ils le ſont, & cela ſuffit.

NADA.

Ah ! que les valets d'un homme en faveur ſont ſecs & rebutans ; cela faiſoit un contraſte admirable avec l'humilité des cliens : il y avoit cinq

Imans qui avoient laiſſé leur arrogance à la porte de l'antichambre, & qui n'avoient fait entrer que leurs ſoupleſſes. Que voulez-vous, leur diſoit-on bruſquement? Helas! répondoient ils humblement l'un après l'autre, nous venons prier le Seigneur Coulouf de demander pour moi une petite place vacante dans la Moſquée, dont je ſuis beaucoup plus digne que mes confreres que vous voyez. Quatre ou cinq Juges ſubalternes ſollicitoient la place d'un Cadi, & comptoient leurs ſervices par le nombre de ceux qu'ils avoient fait empaler. Six veuves....

DILARA.

Ah! paſſe à ce qui me regarde.

NADA.

Volontiers. Un Officier de la Chambre m'a abordée, & m'a demandé aſſez brutalement ce que je voulois. Je lui ai répondu: Seigneur, telle que vous me voyez, j'ai été jeune & jolie.

THÉMIRE.

Je gage qu'il n'en a cru que la moitié.

DILARA.

Enſuite....

NADA.

Tous ces gens-ci, ai-je continué, qui vous importunent, viennent demander des plaiſirs à Coulouf, & moi je viens lui en faire; je ſuis, ai-je ajouté, plus puiſſante que lui, il ne peut faire que la fortune des hommes, & mon métier eſt d'en faire le bonheur.

THÉMIRE.

Vous l'avez étonné ; car, soit dit sans vous déplaire, vous n'en avez pas la mine.

NADA.

Eh ! quel métier faites-vous donc, m'a-t-il demandé ? Je vends des esclaves admirables, ai-je répondu.

DILARA.

Comment ! tu ne m'avois point dit que tu te ferois présenter sous ce titre là.

NADA.

J'en conviens, mais j'ai imaginé que le moyen de parler à un homme en place, étoit de se faire annoncer sous un titre qui lui pût être utile.

THÉMIRE.

Cet expédient a hâté le moment d'audience.

NADA.

Oui, l'on m'a introduite, & j'ai tant vanté le prix, la beauté, les talens de mes esclaves, que le Coulouf m'a promis de passer chez moi avant le concert ; c'est le lever du Calife, je suis sûr qu'il me suit.

DILARA.

Je trouve l'idée plaisante, & je suis déterminée à pousser le stratagême ; je veux te laisser seule ici, & moi j'arriverai confondue parmi toutes les esclaves, pour voir Coulouf avant que de lui parler.

THÉMIRE.

Madame, permettez-moi de vous dire que dans

cette façon de recevoir, il entre plus d'amour que d'envie de solliciter.

DILARA.

Tu te trompes assurément, & cette fête n'est qu'un essai des plaisirs que je veux me donner.

THÉMIRE.

Je suis sûre qu'il ne vous ennuiera pas.

NADA.

J'entends du bruit, c'est apparemment Coulouf.

DILARA.

Rentrons, Thémire, pour prendre promptement les déguisemens favorables à notre projet.

SCÈNE IV.

NADA, COULOUF, SÉLIM.

NADA.

SEIGNEUR Coulouf, je ne comptois pas vous voir si-tôt, & vous me surprenez.

COULOUF.

Lorsqu'il s'agit de voir des trésors aussi rares que ceux que vous m'avez vantés, on ne peut jamais assez se hâter.

NADA.

Je vous prie d'attendre un moment dans ce sallon; votre discernement, votre goût & votre délicatesse

ſont trop connus, pour que mes eſclaves n'emploient pas tous les moyens poſſibles pour vous plaire, & je ne doute pas qu'il n'y en ait quelques-unes qui méritent ce bonheur.

COULOUF.

Allez, Nada, allez le preſſer : je ſuis ſûr que ces Beautés répondent à l'opinion que j'en conçois, & à l'impatience que j'ai de les admirer.

SCÈNE V.

COULOUF, SÉLIM.

SÉLIM.

SEIGNEUR Coulouf, je vois que vous regardez attentivement ce ſallon, & que ſa magnificence vous étonne.

COULOUF.

J'en ſuis ſurpris, il eſt vrai, & j'ai peur que les eſclaves de la Marchande ne ſoient pas ſi belles que ſa maiſon.

SÉLIM.

Cela ſeroit piquant; pour moi, ſi j'étois Calife ou ſon favori comme vous, j'établirois une nouvelle loi, qui défendit aux laides femmes d'habiter dans de belles maiſons; cela ſe contredit, la laideur eſt faite pour être mal logée.

COULOUF.

Sélim, une cabane ſuffit à la Beauté, & la lai-

deur doit faire en ſorte que l'on regarde plutôt ſes meubles qu'elle.

SÉLIM.

Laiſſons donc les choſes comme elles ſont. Mais revenons à ce qui vous amene ici; car, quoique je ne ſois que votre eſclave, vous me permettez d'être libre, & j'en profite pour être curieux : voulez-vous ſérieuſement acheter des eſclaves ?

COULOUF.

En es-tu ſurpris ?

SÉLIM.

Oh ! de la plus grande ſurpriſe ; car je vous ai toute ma vie connu plus de ſentiment qu'il n'en appartient à un Turc ; vous avez toujours cru que le plaiſir s'obtenoit, & ne s'achetoit pas. Vous n'avez juſqu'à préſent eu que des amourettes qui ſe ſont données à vous, & qui vous ont plus couté que ſi vous les aviez payées ; mais enfin ce qu'il vous en coutoit étoit le ſeul effet de votre délicateſſe ; vous penſez qu'on eſt bien plus ſûr d'une femme dont on eſt le ſerviteur, que de celle dont on eſt le maître.

COULOUF.

Je n'ai point changé de façon de penſer.

SÉLIM.

Pourquoi donc changez-vous de façon d'agir ?

COULOUF.

Je viens ici par ſimple curioſité.

SÉLIM.

Oui, pour faire quelque choſe de ſingulier.

COULOUF.

Tu ne te trompes pas. La vie de la Cour, quoiqu'agitée, devient uniforme par le retour perpétuel des mêmes occupations. Il n'y a point d'amuſemens, point de plaiſirs, point de paſſions même qui tiennent contre l'habitude ; je dirai plus, ici le chagrin & la joie, la défiance & l'eſpoir, l'amour & l'inconſtance, l'amuſement & l'ennui, ſe ſuccedent ſi rapidement, ſont, pour ainſi dire, ſi mêlés, qu'on n'en peut pas diſtinguer les nuances, & nous ſerions trop à plaindre, ſi le Calife, notre Maître, n'étoit pas auſſi affable que puiſſant ; nos devoirs ſont nos premiers plaiſirs, & ſes vertus, qui paroiſſent toujours nouvelles, rendent toujours nouveau le bonheur de l'approcher & d'être ſes ſujets.

SÉLIM.

A votre place, je me ſerois épargné la peine de dire tout ce que le monde ſait.

COULOUF.

Le bien qu'on publie des Souverains ne fait jamais plus de plaiſir, que lorſque tout le monde ſe le dit, & que perſonne ne ſe l'apprend.

SÉLIM.

Moi, je vous loue d'en parler ainſi ; car au fond vous lui avez quelques petites obligations.

COULOUF.

Je ne ceſſe de répéter que ſans lui je ſerois mort dans l'opprobre de la miſere.

SÉLIM.

Le premier plaisir qu'il vous fit, fut de vous donner mille sequins; vous ne vous fîtes pas prier pour les accepter, quoique vous ne le crussiez qu'un Marchand.

COULOUF.

J'avois trop prodigué mon bien pour avoir honte d'en recevoir; j'avois eprouvé le sort de la Divinité en obligeant des ingrats, il etoit juste que je subisse le sort de l humanité en implorant le secours des hommes, & je les recevrois encore, si quelque revers me replongeoit dans un semblable etat.

SÉLIM.

Ah! vous êtes à présent au dessus de vos affaires, & je suis bien sûr qu'il ne tiendroit qu'à vous d'acheter toutes les esclaves que vous êtes venu voir ici; je n'en serois pas fâché, car vous m'en céderiez quelques unes: mais vous allez être en état de choisir, car j'apperçois la vieille qui vous les amene toutes.

COULOUF.

Elles sont vraiment bien parées.

SÉLIM.

Et, ce qui me paroît plus difficile, elles me paroissent fort jolies.

SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

COULOUF, SÉLIM, NADA, THÉMIRE, TROUPE DE FEMMES ESCLAVES.

NADA *aborde Coulouf, & lui préſente ſes eſclaves.*

SEIGNEUR, voilà les eſclaves dont je vous ai parlé; je me flatte que leur préſence ne fera point de tort à ce que je vous en ai dit.

COULOUF.

Vous vous trompez, je les trouve au deſſus des louanges que vous leur avez données.

NADA.

Seigneur Coulouf, vous me paroiſſez trop galant pour être tendre; j'ai remarqué que je ne fais jamais de bons marchés avec les diſeurs de bons mots.

COULOUF.

Cependant vanter ce qu'on préſente, c'eſt prouver qu'on en ſent le prix.

NADA.

L'expérience eſt contraire; j'aime mieux avoir affaire à ces gros Turcs ſombres & taciturnes; ces gens-là regardent avec réflexion, ſentent vivement, ne diſent mot, & payent beaucoup.

SÉLIM.

Il me paroît que ce n'eſt pas d'aujourd'hui que Nada fait des dupes.

NADA, *montrant une eſclave.*

Il me ſemble que vous conſidérez celle-ci ?

COULOUF.

Je trouve bien de la nobleſſe dans toute ſa perſonne.

NADA.

Elle vous couteroit beaucoup, car c'eſt une vertu révoltante.

SÉLIM.

Si cela eſt, je ne la prendrois pas quand on voudroit me la donner.

COULOUF.

Cela me la rend plus précieuſe ; l'air décent de la ſageſſe eſt un mérite de plus, aux yeux même de ceux qui craignent de la rencontrer.

NADA.

Elle a d'ailleurs une voix admirable, qui a l'art d'exprimer ce qu'elle inſpire.

COULOUF.

En voici deux autres qui paroiſſent avoir bien des graces.

NADA.

Elles ont un talent merveilleux pour la danſe ; leurs pas, leurs geſtes, leurs regards ſont des tableaux naturels & variés de toutes les paſſions.

SÉLIM.

En fait de ces ſortes de tableaux, j'aime mieux le modele que la peinture.

COULOUF.

Toutes me paroiſſent ſe nuire par l'égalité de leurs charmes, & je vous avoue que l'embarras du choix m'arrête.

NADA.

Eh bien ! leurs graces & leurs talens dans la muſique & la danſe vous décideront peut-être.

COULOUF.

J'y conſens : je ne vous cache pas que je ſuis étonné de tout ce que je vois ici.

NADA, *aux eſclaves.*

Vous de qui la fortune eſt de plaire, & dont le bonheur eſt d'aimer, employez tout votre art à ſéduire Coulouf, & que chacune le regarde comme pouvant devenir ſon Maître.

DIVERTISSEMENT.

Un Ballet général commence le Divertiſſement.

UNE ESCLAVE *chante.*

Quelle gloire eſt égale
A celle d'abaiſſer l'orgueil d'une rivale !
Quel triomphe en effet
De voir ſon déſeſpoir extrême !
On en retire un bonheur plus parfait
Que des plaiſirs de l'amour même.

UNE AUTRE ESCLAVE.

Redouter un vainqueur, fléchir & lui céder,
Eſt un nouveau plaiſir encore ;
Obéir à ce qu'on adore
Eſt un plus grand bonheur que de lui commander.

UNE ESCLAVE.

Fuis un amour jaloux, il reſſemble à la haine;
Par les jeux & les ris explique tes ſoupirs :
L'amour doit charger les plaiſirs
De cacher les malheurs attachés à ſa chaîne.
Regne ſur nous ſans crainte & ſans fierté,
Sois un vainqueur doux & traitable;
Nos agrémens naîtront par la félicité;
C'eſt le haſard qui donne la beauté,
C'eſt le cœur qui la rend aimable.

UNE AUTRE ESCLAVE.

La douceur d'un Amant augmente ſa puiſſance,
Une Beauté qui lui doit du retour;
En l'aimant par reconnoiſſance,
Croit ſouvent l'aimer par amour.

CHŒUR.

Regne ſur nous, jouis de ta victoire,
L'amour te préſente nos cœurs;
Il vole ſur tes pas, il bannit les rigueurs;
De tes plaiſirs fais notre gloire.

(Un Ballet termine le Divertiſſement.)

COULOUF.

Je ſuis très-content de toutes vos eſclaves; mais en voilà une que je n'ai point vu danſer, & que je n'ai point entendu chanter; ſa figure cependant annonce des talens; elle ne s'eſt jamais confondue avec les autres, elle a piqué ma curioſité.

NADA.

C'eſt une eſclave qui m'a vraiment couté beaucoup.

COULOUF.

Si cher que vous l'ayez achetée, vous y gagnerez toujours quand vous voudrez ; je ne l'ai point perdue de vue pendant tout ce divertiſſement, elle m'a fait concevoir l'idée de la beauté.

NADA.

Approchez, Dilara, venez rendre grace au Seigneur Coulouf, de ce qu'il a daigné vous regarder.

COULOUF.

Belle Dilara, je ſuis étonné de votre peu d'empreſſement à vous faire valoir ; toutes vos compagnes, à force de chercher à plaire, pourroient n'y pas parvenir ; & vous, au contraire, vous y réuſſiſſez facilement, ſans peut-être le déſirer.

DILARA.

Seigneur, je me ſuis très-peu appliquée à la muſique & à la danſe, mon peu d'empreſſement ne venoit que de mon peu de talent.

COULOUF.

Ces talens ne produiſent ſouvent que de l'orgueil dans une eſclave.

NADA.

C'eſt un défaut qu'on ne peut reprocher à Dilara.

COULOUF.

Ainſi vous n'exercez point avec elle un empire trop dur ?

DILARA.

Nada fait généralement tout ce que je veux.

NADA.

Si l'on nous voyoit toutes deux en particulier, on la prendroit pour la maîtreſſe, & moi pour l'eſclave.

COULOUF.

Rien ne prouve tant la ſoumiſſion, que l'autorité qu'on lui laiſſe.

NADA.

Je ſuis certaine que vous lui en laiſſeriez encore davantage que moi.

DILARA.

Je ferois de mon mieux pour m'attirer la bienveillance du Seigneur Coulouf.

COULOUF.

Le ſon de ſa voix eſt auſſi intéreſſant que ſa figure; Quel dommage qu'elle ne ſoit qu'une eſclave!

NADA.

Je ſuis perſuadée que ſon eſprit vous plairoit.

COULOUF.

Comment? elle a de l'eſprit, & elle ſe plaint de n'avoir point de talens; l'eſprit eſt un tréſor, & les talens ne ſont que des reſſources.

DILARA.

Il y a bien des momens où ce tréſor ne fournit rien, & l'on eſt trop heureux alors de ſe rejeter vers les reſſources.

COULOUF.

Sa modeſtie eſt égale à ſa juſteſſe.

NADA.

Seigneur, je vais, si vous voulez, vous laisser avec elle, vous verrez qu'elle n'est pas indigne de vous entretenir.

COULOUF.

J'y consens volontiers; je suis sûr que cette conversation me confirmera dans l'opinion que j'ai d'elle.

SCÈNE VII.

DILARA, COULOUF.

COULOUF.

JE ne puis vous cacher ma surprise; un simple mouvement de curiosité m'avoit attiré ici, je n'y envisageois de plaisir que celui de voir des esclaves s'observer, se craindre & se haïr. Je m'attendois bien à y voir la beauté; mais je comptois l'y surprendre dans l'humiliation; enfin, je croyois la trouver telle qu'elle doit être lorsqu'elle demande des fers; mais je la vois telle qu'elle est lorsqu'elle en donne.

DILARA.

Je ne puis vous savoir mauvais gré du motif qui vous a guidé; nous sommes faites pour flatter la vanité des hommes aux dépens de la nôtre. Bien loin de penser comme les autres esclaves, de briguer avec bassesse les regards d'un Maître, la préference du

choix m'a toujours paru un malheur : quel regret ne doit-on pas éprouver d'avoir employé ſes talens, d'avoir embelli ſes charmes pour ſéduire un homme qui vous admire ! S'il eſt épris, & qu'il vous mépriſe même en vous admirant, quelle honte ne ſent-on pas lorſqu'on réfléchit qu'on n'a brigué que l'opprobre & l'outrage ? Ah ! ſans doute, les plus grandes punitions de l'orgueil conſiſtent dans les mépriſes de l'amour propre.

COULOUF.

Cette façon de penſer eſt au deſſus de votre état, vous en méritez un dans lequel vous puiſſiez connoître tous les plaiſirs d'un amour délicat ; mais étant née ce que vous êtes....

DILARA.

Hé ! qui vous a dit que le mien ne connoiſſe pas tout le prix d'une paſſion tendre & durable ? La nature, en formant nos cœurs, ne prend point conſeil du deſtin ; l'un & l'autre ſont des eſclaves, & l'on ne doit donner ce nom qu'à celles qui en ont les ſentimens ; le deſtin m'a fait eſclave, il eſt vrai, ce joug eſt ſans honte pour moi, je n'en murmure point : les plaintes marquent une ame foible.

COULOUF.

Quoi ! votre vanité ne ſeroit point flattée de l'éclat d'un Amant ? vous ne vous applaudiriez pas de devenir la Maîtreſſe abſolue d'un Courtiſan en faveur ?

DILARA.

Non, ſi ce Courtiſan, ſi le Calife lui-même vouloit employer ſon crédit, ſes richeſſes, ſon autorité, comme des droits ſur mon cœur ; s'il vouloit me faire porter le titre de ſon eſclave ; ſi mon peu de beauté le faiſoit s'applaudir de ſa puiſſance, au lieu de la lui faire oublier ; en un mot, s'il ne me trouvoit belle que pour m'humilier, & non pour me plaire, mon orgueil étonné donneroit des forces à ma vertu, & je ſerois toujours avec lui dédaigneuſe par équité, & ſage par vengeance.

COULOUF.

Ainſi vous ſeriez ſenſible aux ſoins d'un Amant qui ne voudroit tenir ſon bonheur que de vous, qui ne vous déclareroit ſes ſentimens que par des attentions, qui ne ſentiroit le prix de ſa puiſſance que pour vous faire un ſacrifice de ſes volontés, & qui, pouſſé par l'amour & retenu par le reſpect, chercheroit avec crainte dans vos regards, l'aveu de ce qu'il n'oſeroit vous dire ?

DILARA.

Ah ! Seigneur, qu'un pareil Amant ſeroit dangereux pour moi ! plus il oublieroit ſon élévation, & plus je m'en ſouviendrois. Quels charmes n'auroit pas à mes yeux un homme qui devroit des vertus à la fortune, lorſqu'on a coutume de ne lui devoir que des vices ?

COULOUF.

Alors vous ſentiriez donc le plaiſir de le rendre heureux ?

DILARA.

Sa ſoumiſſion me rendroit ſon eſclave ; je ſentirois que le bonheur qu'on procure forme celui que l'on reſſent, & que lorſqu'un homme peut devenir humble, une femme ſévere peut devenir tendre.

COULOUF.

Ah ! Dilara, votre entretien me charme ; mais qu'il eſt dangereux ! On s'apperçoit que l'on prend des chaînes, en découvrant que vous n'en méritez pas.

DILARA.

Ah ! le Courtiſan reparoît en vous ; vous êtes plus accoutumé à l'habitude de ſéduire qu'à aimer, & vous ne dédaignez pas d'employer cet art avec moi. Vos diſcours ſeroient plus vraiſemblables, ſi vous me connoiſſiez mieux ; & ſi j'avois moins d'amour propre, vous me perſuaderiez peut-être.

COULOUF.

Ce n'eſt point l'amour-propre, c'eſt la connoiſſance de vous-même qui vous perſuadera de ma ſincérité.

DILARA.

Je ſais que je n'ai point ce qui eſt néceſſaire à une fille de mon état, pour faire des paſſions rapides ; je ne reſſemble point à mes compagnes, je n'ai point de talens.

COULOUF.

Des talens ne ſont néceſſaires que pour ſe déſennuyer ſoi-même, ou pour rompre la converſation des gens qui nous ennuient; mais on oublie qu'on les a, lorſqu'on ſe trouve avec ce que l'on aime.

DILARA.

Eh bien! je penſe comme vous, & je crois, en amour, l'eſprit, le ſentiment & la probité plus néceſſaires que les talens. L'eſprit l'amuſe, le ſentiment l'anime, & la probité le ſoutient.

COULOUF.

Dilara, de pareils ſentimens m'arrachent le ſecret des miens; je ne puis plus vous cacher à quel excès je vous aime, & je ſuis déterminé à vous acheter, à quelque prix que ce ſoit.

DILARA.

Vous voulez m'acheter? Hé! qu'eſt donc devenu cette délicateſſe que vous me vantiez tant? Quoi! vous voulez diſpoſer de moi, & vous ignorez ſi vous en êtes aimé.

COULOUF.

Je ne veux prendre ce parti que pour déterminer votre eſclavage, & que pour réparer l'injuſtice du deſtin; mais il n'eſt pas poſſible qu'il ſe ſoit ſi mal accordé avec la nature; non, quand on penſe comme vous, on ne peut être née eſclave, & vous ne pouvez dépendre de quelqu'un; c'eſt de vous que tout le monde doit dépendre.

(*Il lui baiſe la main.*)

DILARA.

Arrêtez, je ne ſuis pas eſclave, je vous trouve bien hardi d'en agir avec moi comme ſi je l'étois.

COULOUF.

Pardonnez, belle Dilara, l'excès de ma paſſion.....

(*Dilara frappe des mains, pluſieurs Eſclaves arrivent.*)

DILARA.

Sortez, Coulouf, & ne revenez plus; oubliez ſur-tout ce que vous avez vu; le favori du Calife auroit peu de gloire de raconter cette aventure: ceux qui connoiſſent la ſingularité des femmes, verroient aiſément qu'il y en a une qui s'eſt voulu divertir de vous.

SCÈNE VIII.

COULOUF, SÉLIM.

SÉLIM.

Vous m'avez tout l'air de n'être pas content, & je juge, à la façon dont vous venez d'être congédié, qu'on vous a mal reçu dans cette maiſon.

COULOUF.

Ah! Selim, c'eſt la plus étrange aventure qui puiſſe arriver. Non, je n'ai jamais vu tant de

charmes, tant d'esprit, tant de séduction & tant de fausseté : je suis également troublé, piqué, amoureux & désespéré.....

SÉLIM.

Voilà des égalités dont je serois furieusement embarrassé.

COULOUF.

Mais l'heure me presse, il faut me rendre au lever du Calife ; je t'ordonne de ne point quitter ce logis ou ses environs, sans savoir quelle est la personne qui l'habite ; en un mot, prends tes mesures comme tu le voudras, cours des dangers, mais ne reparois pas à mes yeux sans être en état de me donner tous les éclaircissemens dont ma nouvelle passion a besoin.

SCENE IX.

SÉLIM, *seul.*

LE plus pénible de son rôle est joué, & les périls du mien ne font que commencer ; au fond, ceci devient plus intéressant pour moi que pour mon Maître. Comment dois-je me conduire pour le satisfaire ; c'est un conseil que j'aimerois mieux donner à un autre qu'à moi. J'entends du bruit ; je pense que le premier avis que j'aie à me donner, c'est de me bien cacher.

SCÈNE X.

DILARA, THÉMIRE, SÉLIM, *caché dans la couliſſe.*

THÉMIRE.

MADAME, vous pouvez maintenant paroître, Coulouf & ſon Eſclave ſont ſortis; je les ai obſervés avec ſoin.

DILARA.

Eh bien! Thémire, que dis-tu de la ſcène que je viens de me donner?

THÉMIRE.

Eh bien! Madame, que dites-vous de Coulouf?

DILARA.

Il a de l'eſprit, il eſt aimable, & j'en dirois encore plus de bien, s'il n'étoit pas amoureux de moi.

THÉMIRE.

Vous ſavez donc qu'il eſt amoureux de vous?

DILARA.

Oui certainement.

THÉMIRE.

Et ne ſavez-vous que cela?

DILARA.

Que veux-tu que je ſache encore?

THÉMIRE.

Ce que je sais moi, c'est que vous l'aimez.

DILARA.

Quelle extravagance ! comment, je l'aime, parce que je me suis rejouie à ses dépens ?

THÉMIRE.

C'est vous qui les payerez, à ce que je crois.

DILARA.

Mon unique objet étoit de connoître son caractere, sa façon de penser.

THÉMIRE.

On a moins de curiosité pour quelqu'un qui nous est indifférent.

DILARA.

Voilà ce dont je ne conviens point, & je prends si bien cette aventure pour une plaisanterie, que je ne compte pas le revoir davantage, & sans doute c'est son dessein aussi, car il n'a seulement pas daigné demander qui j'étois.

THÉMIRE.

Et vous en êtes piquée ?

DILARA.

Mais dans le fond je le devrois.

SÉLIM, *paroissant.*

Vous auriez tort, Madame, car mon Maître m'a fait rester tout exprès pour vous le demander.

DILARA.

Comment, malheureux, par quelle audace oses-tu te cacher dans ma maison ?

SÉLIM.

Madame, en vérité, j'ai cru vous faire plaisir.

THÉMIRE.

Il est juste de récompenser des esclaves qui s'acquittent de leurs commissions avec autant de finesse.

SELIM.

Vous avez trop de bonté, & je ne suis pas intéressé.

THÉMIRE.

Holà ! Esclaves noirs, venez faire briller sur les épaules du Seigneur Sélim, votre talent pour la bastonnade.

SÉLIM.

Miséricorde ! Ah, misérable Sélim ! Madame, arrêtez-les, je vous conjure.

THÉMIRE.

Ce sont des gens merveilleux pour cet exercice.

SÉLIM.

Hélas ! je n'en doute point, & je leur promets de publier qu'ils donnent supérieurement des coups de bâtons, pourvu qu'ils ne m'en donnent aucun.

DILARA.

Mais aussi tu t'es attiré ce châtiment.

SÉLIM.

Ah ! Madame, je voulois savoir qui vous étiez. Vous avez eu la bonté de me laisser voir quel étoit votre visage, je n'ai pas cru que ce fût un plus grand mal de vouloir apprendre quel étoit votre nom.

DILARA.

Thémire, ce garçon me fait pitié, je lui pardonne, & je ne veux point faire de peine à Coulouf, dont tu sais bien que j'attends quelques services.

THÉMIRE.

Vous lui avez donc parlé des menaces de Mouzapher ?

DILARA.

Je t'avoue que je l'ai oublié.

THÉMIRE.

Vous ne l'aviez mandé que pour cela.

DILARA.

J'en conviens, mais je me suis engagée dans une conversation qui m'a éloignée de mon sujet.

THÉMIRE.

Je vous entends ; vous avez employé la premiere visite en discours inutiles, afin d'en demander une seconde pour les choses nécessaires.

DILARA.

Mais non, je me ferois une peine de l'engager à revenir.

THÉMIRE.

Je vois que votre entretien avec lui vous a fait prendre la résolution de vous remettre avec votre mari.

DILARA.

Non, je hais plus que jamais Maïr & Mouzapher.

THÉMIRE.

Vous voilà donc dans la nécessité absolue de rappeler Couloufe, & de le bien traiter pour le mettre dans vos intérêts.

DILARA.

Mais en effet.....

THÉMIRE.

Allez, Sélim, allez trouver Coulouf; dites-lui que ma Maîtresse veut le revoir incessamment.

SÉLIM.

J'y vais de tout mon cœur; ma commission auprès de lui réussira mieux que celle qu'il m'avoit donnée auprès de vous.

DILARA.

En vérité, Thémire, je crains que vous ne m'engagiez dans une fausse démarche.

THÉMIRE.

Elle est indispensable; mais quand elle seroit fausse, je me crois sûre que vous m'en saurez gré.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

COULOUF, LE CALIFE, *déguisé en esclave.*

COULOUF.

Oui, Seigneur, voici le lieu où j'ai été ce matin l'objet de la plaisanterie de la fausse Esclave ; mais si j'avois cru piquer votre curiosité au point de cacher sous des habits aussi vils votre dignité de Calife, je vous avoue, Seigneur, que je vous aurois tu mon aventure.

LE CALIFE.

Coulouf, vous auriez lieu d'être étonné, si c'eût été le premier déguisement que vous m'eussiez vu prendre ; mais vous savez que c'est un de mes plaisirs, & même c'est ainsi qu'a commencé notre connoissance.

COULOUF.

Seigneur, je conviens que je vous ai vu plus d'une fois travesti, mais jamais aucun de vos déguisemens n'a été si embarrassant pour moi ; comment voulez-vous que je paroisse votre Maître, & que je vous traite comme mon esclave ? Votre

amitié, vos bienfaits, mon attachement, le profond respect que vous m'imprimez, en un mot, ma reconnoissance, qui auroit l'air de l'ingratitude si j'en suspendois les preuves un instant; tous ces titres contrarient trop le rôle que vous m'imposez.

LE CALIFE.

Je conçois que vous n'aurez pas avec moi un empire; mais tout ce qu'on en pourra conclure, c'est que vous êtes un bon Maître: d'ailleurs, je n'eus jamais des raisons aussi fortes pour me déguiser; premièrement je suis curieux de voir une maison aussi singuliere, & j'ai votre bonheur pour objet, en cas qu'il dépende de moi.

COULOUF.

Je crains que vous ne vous commettiez.

LE CALIFE.

Non, un Souverain qui se travestit, s'instruit & ne se commet pas; ceux qui m'approchent se déguisent bien plus que moi. L'amour-propre d'un Prince & la flatterie des Courtisans forment presque toujours entre eux & lui, un voile impénétrable: pour se mettre au dessus des hommes, il faut le devenir soi-même. Si je n'avois cherché souvent à voir tout par mes yeux, je n'aurois rien connu que par des récits trompeurs ou mal rendus. J'ai toujours trop peu de part à ce qui se fait publiquement, & je ne suis jamais spectateur désintéressé que dans les occasions où, par mon déguisement, j'augmente le nombre de ceux qui

me jugent. Je me vois sans cesse entouré de Grands qui m'en imposent. Ce n'est que dans le peuple que je trouve la vérité, la candeur & l'équité; lorsque j'en prends l'habit, il me semble que j'en emprunte le cœur en même temps, & que je m'approprie ses vertus. Il faut que tous les hommes soient nés pour être courtisans; j'ai plus de plaisir à être celui de mon peuple, que les Grands du Royaume n'en ont à se voir les miens. Les Grands ont en vue la faveur, & les Rois ont en vue l'amour des peuples.

COULOUF.

De pareils sentimens sont dignes de vous, Seigneur; vous jouissez par-là de votre propre réputation, & c'est le bien que vous entendez dire de vous, qui vous en fait faire tant: mais enfin, songez-vous aux périls que vous courez dans une maison étrangere?

LE CALIFE.

Il ne m'est jamais rien arrivé, & d'ailleurs j'ai cinq ou six de mes Gardes déguisés comme moi, sous les habits de vos esclaves, & qui seront à portée de me prêter main-forte.

COULOUF.

Vous avez encore une garde plus sûre, c'est l'amour de vos Sujets; vos vertus sont votre réputation, & votre nom sera votre défense.

LE CALIFE.

Je suis ravi de voir toutes vos inquiétudes dissi-

pées, & je partagerai avec vous le plaisir d'une aventure singuliere.

COULOUF.

Faut-il vous l'avouer, Seigneur? la singularité de l'aventure me pique, & m'attire moins que la beauté de la fausse Esclave. Je sens, à ma honte, que j'en suis furieusement épris; en un mot, c'est ma Maîtresse que je viens voir.

LE CALIFE.

Comment, Coulouf, vous êtes sérieusement amoureux? Vous n'êtes guere formé, pour un courtisan.

COULOUF.

Vous m'allez railler sans pitié, & rien ne déconcerte tant un homme amoureux que les plaisanteries.

LE CALIFE.

Je vous promets de ne vous rien dire pendant votre entretien.

COULOUF.

Oui, mais je songerai que vous m'examinez; que vous riez en secret de l'air timide, emprunté que le véritable amour donne en présence de l'objet aimé, & cette idée me rendra encore plus sot; non, Seigneur, il n'est pas possible d'entretenir sa Maîtresse en présence de son Maître.

LE CALIFE.

Mais j'admirerai la fausse Esclave.

COULOUF.

Je vous en dispense, Seigneur, vous l'admirerez peut-être trop.

LE CALIFE.

Ah ! vous êtes jaloux.

COULOUF.

Du moins je suis inquiet.

LE CALIFE.

Vous avez l'habillement de mon Maître.

COULOUF.

Ah ! Seigneur, qui pourra s'y méprendre ? Les femmes ont le coup d'œil si juste, que je ne puis vous cacher ma crainte.

LE CALIFE.

Soyez tranquille, mon cher Coulouf, je ne suis point si prompt à m'enflammer ; d'ailleurs, je sais ce que je dois à l'amitié.

COULOUF.

Ah ! Seigneur, l'amitié perd toujours sa cause, lorsque ses droits sont en discussion avec ceux de l'amour ; & si cela arrivoit, jugez de ma situation ; personne ne seroit si malheureux.

LE CALIFE.

Sans doute, car je tâcherois que personne ne fût plus heureux que moi.

COULOUF.

Eh bien ! Seigneur, ne voyez donc point Dilara.

LE CALIFE.

Dilara ! dites-vous ?

COULOUF.

Oui, Seigneur, c'eſt ſon nom, du moins la prétendue Marchande d'Eſclaves l'appeloit ainſi ; mais ſans doute c'eſt un nom ſuppoſé. J'avois chargé Sélim d'en tirer des éclairciſſemens ; mais j'ai été ſi tranſporté de joie, lorſqu'il m'a dit qu'elle vouloit me revoir, que je ne lui ai pas fait la moindre queſtion.

LE CALIFE.

J'ai ſouvent entendu parler de Dilara, & même il n'y a pas long-temps ; ſi c'étoit celle dont il s'agit, vous auriez beſoin de moi, & j'en ſerois charmé.

COULOUF.

Quoi ! Seigneur, il ſeroit vrai que vous pourriez me ſervir ? Ah ! que le prix de mon amour augmenteroit à mes yeux, s'il me ménageoit une nouvelle obligation envers celui à qui je dois tout ! Oui, Seigneur, juſqu'à préſent vos bienfaits ont fait ma fortune, & ma reconnoiſſance a fait mon bonheur ; ſi vous pouvez me rendre maître de Dilara, je vous la demande à genoux.

LE CALIFE.

Je ſuis ſurpris, je vous l'avoue, d'une paſſion auſſi violente ; je crains qu'elle ne nuiſe trop à l'amitié que je prétends de vous.... J'entends du

bruit, relevez-vous promptement, on ne doit point être aux genoux de ſon eſclave.

SCENE II.

THÉMIRE, COULOUF, LE CALIFE.

THÉMIRE.

Seigneur, ma Maîtreſſe eſt inſtruite de votre arrivée, & va venir bientôt vous joindre.

COULOUF.

Ah, ah! puiſqu'elle eſt votre Maîtreſſe, elle n'eſt donc plus eſclave?

THÉMIRE.

Vous avez dû voir qu'elle ne l'étoit pas, à la façon dont elle a pris congé de vous.

LE CALIFE.

Le Seigneur Coulouf trouve qu'elle fait très-bien les honneurs de la maiſon; mais qu'elle eſt un peu trop ſans cérémonie à la fin de la viſite.

THÉMIRE.

Comment donc? vous n'avez plus le même Eſclave, & en voici un qui, à ce que je crois, veut faire le bel-eſprit.

COULOUF.

Vos menaces ont ſi fort épouvanté le premier, qu'il a cédé ſes droits à celui-ci.

THEMIRE.

C'eſt un garçon qui n'eſt pas intéreſſé ; mais vous auriez tout auſſi bien fait de venir ſeul.

COULOUF.

J'ai cru vous faire plaiſir, en vous amenant quelqu'un qui ſera toujours touché de votre beauté.

THEMIRE.

Voilà en effet un ſuffrage d'une grande importance !

LE CALIFE.

Plus que vous ne penſez.

THÉMIRE.

Vous avez l'air confiant, mon cher ami ; je conviens que votre figure n'eſt pas mal, c'eſt dommage que votre tête ſoit ſur les épaules d'un eſclave.

COULOUF.

Que ſavez-vous ſi Dilara & moi nous ne nous ſommes pas trompés mutuellement ? Je l'ai crue une eſclave, elle ne l'eſt pas ; elle m'a pris pour Coulouf, & c'eſt peut-être lui qui l'eſt.

THÉMIRE.

Mais il en eſt bien capable ; mettez-moi dans le ſecret, afin que je lui permette de me regarder, de m'admirer, de me louer & de m'aimer.

LE CALIFE.

Profiter de votre permiſſion, n'eſt-ce pas vous confier le ſecret ?

THÉMIRE.

Vous vous ſentiriez donc de la diſpoſition à m'aimer ?

LE CALIFE.

Comment, de la diſpoſition ! le terme eſt trop foible

THÉMIRE.

Ainſi vous ſeriez bien ſatisfait, ſi je vous confiois que celle qu'on a priſe pour Dilara n'eſt que mon eſclave.

COULOUF.

Quoi ! c'eſt vous qui ſeriez Dilara ?

THÉMIRE.

En ſeriez-vous fâché ?

COULOUF.

J'en ſerois enchanté ; je pourrois acheter Dilara, que j'aime éperdument.

THÉMIRE.

Vous l'aimez éperdument ? mais c'eſt vraiment bien fait ; & vous voudriez l'acheter ?

COULOUF.

Sans doute, ſi elle m'aimoit.

THÉMIRE.

Si vous voulez l'acheter, vous êtes donc Coulouf, & lui n'eſt qu'un eſclave ?

LE CALIFE.

Nous vous avouerons la vérité, ſi vous voulez nous dire, ſans déguiſement, qui de vous s'appelle ici Dilara.

THÉMIRE.

Eh bien, puiſque vous voulez abſolument ſavoir le vrai, il n'y a point de Dilara dans cette maiſon.

COULOUF.

Je me doutois bien que c'étoit un nom ſuppoſé.

LE CALIFE.

Quoi ! c'eſt un myſtere que le nom de celle à qui appartient cette maiſon ?

THÉMIRE.

Oui, ſans doute, c'eſt un myſtere.

LE CALIFE.

Eh ! quel en eſt l'objet ?

THÉMIRE.

Nous n'avons d'autre objet que le plaiſir de voir un ſecret ſi bien gardé par vingt femmes ; mais, pour ſoulager l'oppreſſion que cela nous cauſe, on permet de donner des indices qui la font ſûrement reconnoître.

COULOUF.

Voilà préciſément ce que je demande.

THÉMIRE.

Je vais la peindre avec des traits ſi reſſemblans, qu'en écoutant ſon portrait, vous devinerez ſon nom. C'eſt une femme d'un caractere admirable ; elle a perdu ſon pere, ſa mere, ſes ſœurs, ſes freres ; mais le malheur d'avoir encore ſon mari, l'empêche de ſentir tous les bonheurs.

LE CALIFE.

Avec cette façon de penſer, elle doit avoir des Amans.

THÉMIRE.

Non, car on l'obſerve avec trop de ſoin; ainſi elle eſt ſage: mais je ne ſais ſi la ſageſſe doit lui en ſavoir beaucoup de gré.

LE CALIFE.

Il me paroît qu'elle a en vous une eſclave bien zélée.

THÉMIRE.

Oui, car je garde bien le ſecret, en vous diſant le contraire de ce qu'elle eſt.

COULOUF.

Eh bien, vous ne ſaurez pas qui de nous deux eſt Coulouf.

THÉMIRE.

Ah! dites-le moi, je vous conjure, & vous ſaurez tout; ma curioſité l'emporte ſur ma diſcrétion.

COULOUF.

Ah! j'apperçois l'objet dont je ſuis ſi enchanté.

SCENE III.

DILARA, COULOUF, LE CALIFE.

LE CALIFE.

EN effet, il me paroît qu'elle a une figure bien intéressante.

COULOUF.

Madame, vous voyez l'homme du monde le plus honteux & le plus humilié ; je ne puis me pardonner la méprise de tantôt ; cependant qui n'y seroit pas tombé comme moi ? Je voyois l'image d'une divinité sous l'habit d'une esclave ; j'envisageois la possibilité de l'acquérir ; cet espoir flattoit trop ma passion, pour ne pas augmenter mon erreur : en me faisant imaginer qu'on pourroit vous acheter, vous vouliez sans doute me faire sentir le prix de mes richesses. Mon intention n'étoit point de vous posséder en maître impérieux ; c'étoit un esclave qui brisoit vos fers, & qui payoit les siens. Je voulois vous rendre libre, & faire naître votre bonheur, pour assurer le mien.

DILARA.

Seigneur, oubliez une aventure dans laquelle j'ai voulu jouir de votre embarras ; c'étoit compter sur la bonté de votre caractere, que de me donner à vos dépens un plaisir aussi singulier ; j'ai espéré que mes intérêts ne vous en seroient pas moins chers,

& que vous vous croiriez dedommagé de la perte de l'esclave, en trouvant en moi une veritable amie.

COULOUF.

C'est un titre que je suis certain de mériter, puisqu'il est dû aux sentimens du cœur ; mais ne me donnerez-vous pas la premiere preuve de cette amitié, en me déclarant qui vous êtes ?

DILARA.

Les nuances de votre amitié me paroissent vives, & si différentes de la mienne, que vous m'êtes suspect. Je me defie de l'Amant ; cependant je ne regarde pas vos galanteries comme sérieuses, de crainte d'être obligée de ne les pas écouter : mais pour commencer à vous marquer ma confiance, je dois vous dire que je ne vous ai prié de revenir, que pour vous communiquer une affaire sérieuse.

COULOUF.

Vous intéresse-t-elle personnellement ?

DILARA.

Oui, sans doute.

COULOUF.

Ah ! n'en soyez donc plus inquiete ; telles difficultés qui s'y rencontrent, telles peines qu'il faille se donner, tel crédit qu'il faille employer, il n'y aura rien que je n'applanisse facilement pour exécuter vos ordres, pour vous montrer mon zele, & mériter votre amitié.

DILARA.

L'affaire dont il s'agit eſt d'une nature à n'avoir beſoin de vous que dans l'extrémité, & je n'exige que votre promeſſe de me ſervir quand je vous le demanderai.

COULOUF.

Mes biens, mon bras, ma perſonne, ma vie, ſont en votre diſpoſition, & n'auront de mérite à mes yeux que par les ſervices qu'ils vous rendront.

DILARA.

Ceux que j'exige de vous n'ont rien d'imprudent, & ne vous expoſeront jamais au moindre danger. Votre crédit auprès du Calife eſt la ſeule choſe que je veuille mettre en uſage.

LE CALIFE.

Ah! ſi ce n'eſt que cela, je puis vous aſſurer, Madame, que le Calife ſera trop heureux de vous être utile.

DILARA.

Voilà une caution à laquelle je ne m'attendois pas.

COULOUF.

Cet eſclave connoît les bontés dont m'honore le Calife.

LE CALIFE.

Je connois encore plus le plaiſir qu'il a d'admirer la beauté, & de lui offrir des hommages, plutôt en rendant des ſervices, qu'en lui donnant des louanges.

DILARA.

DILARA.

Comment donc ! cet eſclave paroît avoir de l'eſprit.

COULOUF.

Voilà pourquoi je lui permets d'être libre avec moi.

LE CALIFE.

Vous l'êtes encore plus avec Madame, en lui parlant de ſes attraits. Louer une Beauté en ſa préſence, c'eſt commencer à être libre avec elle; l'admirer, la ſervir & ſe taire, c'eſt l'honorer véritablement, & c'eſt ainſi que penſe le Calife.

DILARA.

Mais, en vérité, cet eſclave m'étonne.

COULOUF.

Je commence à trouver qu'il s'oublie un peu trop.

LE CALIFE.

Où m'oublierois-je, ſi ce n'étoit pas ici?

COULOUF, *bas au Calife.*

Seigneur, ne vous plaiſez pas, je vous conjure, à m'inquiéter.

DILARA.

Que lui dites-vous, Coulouf?

LE CALIFE.

Madame, il me diſoit qu'il eſt permis à un eſclave d'oublier ſa baſſeſſe, puiſque le Calife lui-même oublieroit ſa grandeur.

DILARA.

Il me ſemble que c'eſt à moi qu'il auroit dû adreſſer vos excuſes.

LE CALIFE.

Il a voulu, ſans doute, m'en laiſſer le mérite.

COULOUF.

Seigneur, vous allez infailliblement vous découvrir.

LE CALIFE.

Je la trouve admirable.

COULOUF.

Ah! voilà ce que je craignois.

DILARA.

J'admire votre bonté, Coulouf; je vois que cet eſclave vous impatiente, & vous n'oſez le maltraiter.

COULOUF.

Mon reſpect pour vous me retient; on déſire trop le bonheur avec vous, pour ſonger à faire le malheur de quelqu'un.

DILARA.

Je ſuis flattée de vous croire au nombre de mes amis, & j'y compte ſi fort, que j'eſpere que vous voudrez bien être mon convive aujourd'hui; voici l'heure de ſe mettre à table, partagez-en le plaiſir avec moi.

COULOUF.

Je reçois cet honneur avec plus de ſenſibilité, que ſi l'on m'admettoit à la table des Dieux.

(*Divertiſſement.*)

SCÈNE IV.

ACTEURS PRÉCÉDENS.

DILARA.

Seigneur, j'oſe me flatter que cette réception eſt plus de votre goût que celle de ce matin.

COULOUF.

C'eſt une ſatisfaction qui me coute trop cher; vous n'avez diſſipé mon erreur, que pour augmenter mon trouble. Les ſentimens qu'inſpire votre vue, deviennent plus tendres en vous connoiſſant. Votre beauté & votre eſprit font naître la paſſion; bien loin d'en triompher, en voyant que vous n'êtes pas eſclave, je vous en aime davantage: je ne trouvois que du plaiſir à vous devoir à mes richeſſes, & je trouve la volupté à ne vous attendre que de vous-même.

LE CALIFE.

Je penſe comme le Seigneur Coulouf.

DILARA.

Mon ami, il ne s'agit pas de ſavoir comme vous penſez.

LE CALIFE.

Mes ſentimens vous rendent trop juſtice, pour ne pas les déclarer. Plus mon état me force de les taire, plus vous devez être flattée que je ne puiſſe pas les cacher.

DILARA.

Coulouf, vous avez un eſclave dont la liberté m'offenſe; je l'en punirois, s'il ne vous appartenoit pas.

COULOUF.

Madame, ſoyez ſûre que j'en ſouffre plus que vous; c'eſt ſans doute le vin qu'on lui a verſé qui...

LE CALIFE.

Ah! c'eſt trop humilier la beauté de Dilara, que d'imputer à une autre cauſe qu'à elle même, les ſentimens qu'on a pour elle; l'ivreſſe du vin, l'ivreſſe de la faveur, l'ivreſſe de l'amour propre, doivent s'éteindre en ſa préſence; on ne doit ſentir que celle qu'elle allume.

DILARA.

Ah! Coulouf, je vous demande raiſon de cette inſolence, & je m'en prends à vous d'avoir amené cet eſclave.

COULOUF.

Puiſque vous avez outragé Dilara, ſortez de ſa préſence.

LE CALIFE.

Moi, que j'abandonne Dilara! Non, elle m'eſt devenue néceſſaire; à quoi me ſerviroit ma puiſſance, ſi ce n'étoit pour lui en offrir l'hommage? Le plaiſir d'être admiré de mes peuples ne vaut pas celui d'admirer Dilara.

DILARA.

Coulouf, n'eſt-ce pas un ſonge que tout ce que j'entends?

COULOUF.

Je ſuis le plus malheureux des hommes.

LE CALIFE.

Non, charmante Dilara, il n'eſt plus temps de feindre ; vous voyez le Calife à vos pieds, qui eſt ébloui de vos attraits, qui eſt enchanté de votre eſprit, & qui ne s'applaudit de ſon élévation, que pour en faire un eſclave bien plus digne de vous.

DILARA.

O Ciel ! quel eſt mon malheur ? Permettez, Seigneur, que je vous fuie.

(*Elle s'échappe.*)

SCÈNE V.

LE CALIFE, COULOUF.

COULOUF.

EH bien ! Seigneur, vous m'avez voulu perdre, & vous m'avez perdu.

LE CALIFE.

Coulouf, ſoyez dans le reſpect & dans le ſilence que je dois vous impoſer. Je n'ai point de compte à vous rendre de mes volontés, & vous devez vous tenir heureux d'avoir quelque part à cette aventure.

COULOUF.

Je l'étois bien plus d'avoir un bienfaicteur qui me forçoit de l'eſtimer. Après le coup affreux dont

vous venez de m'accabler, je ne crains rien de vous. Vous m'avez tiré, il eſt vrai, de l'excès de la miſere, mais j'en découvre le motif. La vanité me ſecouroit bien plus que la pitié ; j'étois plus flatté de votre confiance que de votre faveur. Reprenez les tréſors que vous m'avez donnés, dépouillez-moi de mes charges & de mes dignités. L'éclat de ma fortune faiſoit paroître davantage celui de votre puiſſance. L'humanité, la clémence, l'amitié, étoient ce que j'admirois en vous. C'eſt la bonté qui honore les Rois, & la ſeule richeſſe qui ſoit indépendante de leur trône. Vous les avez violées, ma reconnoiſſance & mon admiration ceſſent, & je perds de vue vos bienfaits, quand je ne vois pas vos vertus.

LE CALIFE.

Hola ! Gardes, recevez mes ordres en tremblant : Coulouf étoit un exemple de ma faveur & de ma bonté, il en donne un de ſon ingratitude, conduiſez-le hors des murs de Samarcande, qu'il ſoit dépouillé de tous ſes biens, & qu'il rentre à jamais dans l'opprobre & dans la miſere dont je l'avois tiré.

COULOUF.

Elle me ſera chere, lorſque je ſongerai que mon amour en eſt la cauſe.

(Il ſort.)

SCÈNE VI.

THÉMIRE, LE CALIFE, deux GARDES du Calife.

THÉMIRE.

SEIGNEUR, je viens vous trouver, interdite & tremblante : Dilara eſt accablée de douleur ; votre rang & votre colere ont imprimé dans ſon cœur le reſpect & la crainte ; elle n'oſe paroître en votre auguſte préſence, mais elle implore, en faveur d'un malheureux, votre bonté, votre clémence, & toutes les vertus qui vous rendent reſpectable aux yeux de vos Sujets.

LE CALIFE.

Dilara n'a rien à redouter ; elle a dû connoître que je ne prétends pas lui déplaire, & j'écouterai ma clémence, ſi elle écoute mon amour.

SCÈNE VII.

THÉMIRE, *ſeule.*

CETTE condition-là me paroit de la nature de celles qui rendent un traité impraticable. Coulouf eſt criminel, parce que le Calife eſt amoureux. Je céderois, à ſa place, mes prétentions ſur Dilara. Si j'avois été homme, ma fortune auroit toujours

été ma premiere maîtreſſe, lorſqu'on eſt ſûr de celle-là, on n'éprouve guere la rigueur des autres, & c'eſt bien ſouvent à ſon éclat que la ſympathie doit ſes droits & ſes miracles.

SCÈNE VIII.

DILARA, THÉMIRE,

DILARA.

AH ! Thémire, mon impatience ne m'a pas permis d'attendre ton retour ; ſans doute Coulouf eſt le plus malheureux des hommes.

THÉMIRE.

Et le Calife le plus amoureux.

DILARA.

La perte de Coulouf eſt donc certaine !

THÉMIRE.

Il me paroit que ſi vous n'aimiez pas Coulouf, vous ne prendriez pas garde que le Calife vous aime.

DILARA.

Pourquoi faut-il auſſi que Coulouf l'ait amené ; mais, ſans doute, il y aura été forcé ; il me fait trop de peine pour n'être pas blâmé, & il m'eſt trop cher pour n'être pas excuſe. Je n'en puis pas douter, je le perds pour jamais, & je n'ai plus pour reſſource que le malheur que je craignois.

THÉMIRE.

Quel projet formez-vous donc ?

DILARA.

Celui de retourner avec Maïr.

THÉMIRE.

Ah ! Madame, ne vous arrêtez point à cette réſolution.

DILARA.

Ce malheur m'eſt trop utile, pour ne m'être pas néceſſaire. Puis-je, avec une paſſion dans le cœur, écouter celle du Calife ? Je pardonne aux eſclaves de briguer les honneurs du ſérail & les faveurs d'un Maître ; l'amour ſe pare à leurs yeux des attraits de l'ambition ; mais une femme libre ne doit le voir que ſéparé de l'intérêt, des honneurs & de l'éclat. Tous ces motifs étrangers, qui font l'excuſe & la gloire d'une eſclave, font le crime & la honte d'une femme libre ; elle ne doit écouter l'amour que ſous les traits de l'amour même. Je prouverai à Coulouf que je n'aime point ſon Rival, puiſque je me mets à l'abri de ſon autorité. Retourner avec un époux qu'on n'aime point, eſt un malheur, mais ce n'eſt pas une honte ; & mon averſion pour cet époux me coutera moins à ſurmonter, puiſque cet effort ſera une preuve de mon amour.

SCÈNE IX.

MOUZAPHER, DILARA, THÉMIRE.

MOUZAPHER.

DILARA, malgré les sujets de plainte que vous m'avez donnés, je ne puis m'empêcher de m'intéréresser à vous. Il se répand un bruit qu'il s'est passé ici quelques événemens qui vous affligent, & j'accours pour savoir ce que ce peut être, & si je puis calmer votre inquiétude.

THÉMIRE.

Qui? vous, calmer des inquiétudes? ah! vraiment si l'on s'adressoit à vous dans cette vûe, ce seroit prendre la cause pour le remede.

MOUZAPHER.

C'est à Dilara, & non point à vous, que je fais des questions.

DILARA.

Seigneur, je ne sais ce que vous voulez dire, & vous êtes mal informé; mais je suis bien aise que vous soyez venu, j'ai fait des réflexions depuis notre dernier entretien, & je consens à reprendre mon époux.

MOUZAPHER.

Eh bien, je suis charmé que vous soyez devenue raisonnable. Je n'ai pas voulu tantôt vous obstiner,

de peur de vous aigrir ; mais vous ſentez bien à préſent qu'une femme doit attendre de ſon mari ſa tranquillité, ſon bonheur & ſa réputation.

THÉMIRE.

Attendre ſon bonheur d'un mari, c'eſt attendre le beau temps d'un nuée qui amene un orage.

MOUZAPHER.

Dilara, vous avez-là une eſclave bien ſinguliere. J'eſpere que vous n'écouterez point ſes mauvais conſeils, & que votre douceur, votre complaiſance, votre reſpect pour votre époux.....

DILARA.

Seigneur, épargnez-vous vos remontrances ; elles ennuient quand on n'en veut point profiter, elles impatientent lorſqu'on a pris ſoi-même ſa réſolution. J'ai formé celle de retourner à Maïr ; j'exige que vous ne perdiez pas un ſeul moment pour la cérémonie ; je vous laiſſe le ſoin des attentions néceſſaires pour que tout ſe paſſe avec le reſpect qui m'eſt dû.

SCÈNE X.

MOUZAHER, THÉMIRE.

MOUZAPHER.

JE vous avoue qu'un changement auſſi grand & auſſi prompt m'étonne ; je ſerois envieux d'en ſavoir la raiſon.

THÉMIRE.

Cela ne doit pas vous embarraſſer ; vous avez obtenu ce que vous voulez, vous devez être content, car vous & votre fils vous n'aimez Dilara que pour le bien qu'elle poſſede. Maïr en agira avec elle comme il a déjà fait, n'aura pour elle ni haine, ni amour, ni mépris, ni eſtime ; vous ne vous appercevrez qu'elle habite chez lui, que par l'augmentation de ſes richeſſes, & en la regardant comme une terre que l'on achete pour en toucher les revenus ſans y aller jamais.

SCÈNE XI.

MOUZAPHER, *seul.*

IL n'y a pas un instant à perdre pour précipiter une affaire aussi importante. Tout ce que je crains, c'est que mon fils ne puisse adoucir la dureté de son caractere, & que sa maudite brusquerie ne lui fasse encore perdre avant peu le bien que son bonheur lui rend.

SCÈNE XII.

UN GARDE du Calife, MOUZAPHER.

LE GARDE.

SEIGNEUR, le Calife vous mande, il a des choses importantes à vous communiquer.

MOUZAPHER.

Je me rends à ses ordres.... Depuis que mon fils lui a enlevé cette esclave si belle, je ne vais jamais au Palais qu'en tremblant.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

SÉLIM, THÉMIRE.

SÉLIM.

SANS vous je n'aurois jamais pu pénétrer jusqu'ici; & j'allois m'en retourner, pour éviter les suites brutales des questions que me faisoient quatre grands coquins qui gardent votre porte.

THÉMIRE.

Je me suis doutée de ta prudence, voilà pourquoi je t'ai secouru.

SÉLIM.

Et dites-moi, je vous prie, pourquoi avoir quatre Portiers? Voilà une augmentation de maison que j'ai trouvée très-déplacée, & jamais je n'ai plus blamé l'abus du luxe.

THÉMIRE.

C'est Mouzapher qui a ordonné qu'aucun n'entrât ni ne sortît que par son ordre.

SÉLIM.

Il pouvoit prendre une précaution moins couteuse. Il n'avoit qu'à faire dire que Dilara n'habi-

toit plus dans la maiſon, & qu'il n'y avoit que lui, perſonne n'y ſeroit venu.

THÉMIRE.

Oui, mais tout le monde eſt informé qu'elle va prendre un Hulla qui la répudiera auſſi-tôt, & qui la mettra en état de reprendre ſon époux. C'eſt pour que cette cérémonie ſe paſſe ſans trouble, que Mouzapher a pris tant de précautions.

SÉLIM.

Et pourquoi Dilara veut-elle reprendre ſon époux? Je trouve qu'une femme a fait ſon chemin très-joliment, lorſque, par ſes ſoins & ſon bon eſprit, elle a pu parvenir à être répudiée. Mais n'y auroit-il pas moyen de lui parler?

THÉMIRE.

Reſte ici un moment, je vais la faire venir.

SCÈNE II.

SÉLIM, *ſeul.*

MAIS ſi ces quatre coquins que j'ai laiſſés là-bas venoient me tenir compagnie? Dans le fond cette maiſon eſt bien ſujette aux aventures ſingulieres, par conſéquent n'eſt point faite pour y recevoir bonne compagnie; auſſi n'y ſerois-je pas venu ſans la priere de mon pauvre Maître. Je l'ai trouvé trop à plaindre pour lui refuſer cette der-

niere marque de mon amitié. Je ne veux point l'abandonner. Tant qu'il a été riche, ceux qu'il regardoit comme ſes amis n'étoient que ſes eſclaves; c'eſt à moi de lui prouver que celui qu'il regardoit comme ſon eſclave étoit ſon véritable ami. Mais j'entends du bruit.

SCÈNE III.

DILARA, THÉMIRE, SÉLIM.

DILARA.

THÉMIRE, tu m'engages à l'entretenir malgré moi; ſonge que je reprends mon époux, & que je ne dois jamais parler de Coulouf avec perſonne.

THÉMIRE.

Il vaut autant en parler à quelqu'un, que de vous en parler à vous.

DILARA.

Ah! malheureux eſclave, étois-tu véritablement attaché à ton Maître?

SÉLIM.

Hélas! oui, Madame; & cela me corrigera pour la vie de m'attacher à quelqu'un: je vous conſeille d'en faire autant que moi.

DILARA.

Ah! dans quels malheurs affreux me précipite-t-il!

THÉMIRE.

THÉMIRE.

Il oblige Madame de reprendre ſon époux.

SÉLIM.

Je n'en vois pas la raiſon. Je conçois qu'un amant peut tenir lieu d'un époux ; mais je ne conçois pas qu'un époux puiſſe tenir lieu d'un amant.

DILARA.

Ah ! que fait-il ? Je crains bien que le Calife....

SÉLIM.

Ne craignez rien, Madame, tout ce qu'il y avoit à craindre eſt arrivé. Il ne faut plus que le plaindre.

DILARA.

Il n'eſt plus dans Samarcande ?

SÉLIM.

Il eſt bien vrai, Madame, que le Calife avoit chargé ſes gardes de lui faire les honneurs de la ville. Ils l'ont conduit par-delà les portes ; & comme ils ne vouloient rien laiſſer dans ſes poches, afin de les viſiter plus commodément, ils lui ont ôté ſon habit, & le lui ont troqué poliment contre celui d'un eſclave. Son état d'humiliation m'a percé le cœur. J'avois bien affaire qu'il eût des bontés pour moi ; ma reconnoiſſance ne me ſert qu'à m'approprier ſes malheurs.

DILARA.

Son imprudence nous a perdus l'un & l'autre ; pourquoi a-t-il amené ici le Calife ?

SÉLIM.

Un Calife eſt-il fait pour qu'on l'empêche de vouloir quelque choſe ? & dès qu'il vous a vue, Coulouf pouvoit-il l'empêcher d'être amoureux de vous, puiſqu'il n'a pas pu s'empêcher de le devenir lui-même ?

THÉMIRE.

Les gardes l'ont donc abandonné ?

SÉLIM.

Oh ! Ces gens-là ont un talent bien ſupérieur pour déshabiller quelqu'un. Il n'y a que le grand exercice qui puiſſe leur donner cette facilité. Tandis qu'ils s'occupoient à mettre mon Maître dans ſon négligé, je me ſuis approché de lui, & tout ce qu'il m'a dit, c'eſt qu'il retournoit à Balſora, & qu'il ne ſentoit d'autre malheur que de ſe voir forcé de s'éloigner de la ſeule perſonne qu'il eût jamais aimée, & qu'il aimera toujours.

DILARA.

Ah ! mon cher Sélim, que ſon amour me coute cher ! J'éprouve que le malheur eſt moins ſenſible pour celui qui l'eſſuie, que pour ceux qui le partagent.

SÉLIM.

Je lui ai offert de le ſuivre : il acceptoit cette marque de mon zele ; mais les ſoldats du Calife n'ont pas voulu apparemment qu'il fût en bonne compagnie ; ils m'ont obligé de le quitter. Je ſuis retourné chez lui, & j'y ai trouvé un Cadi avec

ſa troupe, qui s'étoient emparés de ſa maiſon, & qui traitoient ſes meubles comme les gardes avoient traité ſes poches.

DILARA.

Le Caliſe croit-il trouver par-là le moyen de me plaire ?

SÉLIM.

Outré de douleur, je ſuis revenu vous rendre les dernieres paroles de mon cher Maître. Je ſuis réſolu de le rejoindre à Balſora, après que j'aurai reçu vos ordres. Je différerai mon départ à demain, afin de n'être pas ſoupçonné de le ſuivre ; je ne le quitterai qu'à mon dernier ſoupir. J'irai par-tout mendier des ſecours pour me faire ſubſiſter ; & comme ce ne ſera que pour les lui rapporter, & pour lui épargner l'humiliation d'avoir beſoin des autres, je me procurerai la ſatisfaction de ſecourir un Maître qui m'a tant obligé.

DILARA.

Tu peux voir par mes larmes, combien ces ſentimens pénetrent mon cœur. C'eſt moi ſeule qui ai réduit ton Maître dans cet état affreux. Je ſuis la cauſe de ſes malheurs ; c'eſt à moi ſeule de les adoucir, & de réparer ſa miſere. Remets-lui de ma part cet écrin de pierreries ; il en pourra faire uſage.

SÉLIM.

Ah ! Madame, je vois bien que vous ne le connoiſſez pas encore ; il a ſans doute beſoin d'un pareil ſecours, mais il ne l'acceptera pas, ou s'il

l'accepte, ce ne ſera pas pour en tirer le moindre avantage.

THÉMIRE.

Oh! Si cela eſt, il eſt trop ſot pour qu'on le plaigne; car Madame eſt riche, ces pierreries ſont à elle, elle en peut diſpoſer ſans faire tort à ſon mari; d'ailleurs elle ne lui eſt pas encore rendue. Le Seigneur Coulouf a bien reçu les bienfaits du Calife; il me paroît tout ſimple qu'il accepte ceux de Madame; c'eſt une délicateſſe de dupe qu'un pareil déſintéreſſement.

SÉLIM.

Non, non, le ſentiment ſeul l'anime.

DILARA.

Eh quoi! me refuſeroit-il ce qu'on accorde à une amie? S'il m'a obligation d'avoir accepté l'hommage de ſon amour, n'eſt-il pas juſte que je lui en aie à mon tour, en lui faiſant accepter les hommages de l'amitié?

THÉMIRE.

Terminons ces conteſtations, j'entends du bruit; viens, ſuis-moi, je vais juſqu'à demain te cacher dans cette maiſon. Ce ſeroit vraiment une belle aventure, ſi dans les circonſtances préſentes on trouvoit Dilara avec quelqu'un qui appartienne à Coulouf.

SCENE IV.

MOUZAPHER, DILARA, THÉMIRE.

DILARA.

IL étoit temps, c'eſt l'odieux Mouzapher.

MOUZAPHER.

Ma chere Dilara, je viens vous rendre compte de tout ce que j'ai fait, tout ſera ſelon vos ſouhaits, vous vous réunirez ce ſoir avec votre époux; admirez votre bonheur!

THÉMIRE

Voilà qui eſt admirable.

MOUZAPHER.

En ſortant, j'ai trouvé un Cadi qui venoit me parler d'une affaire de la part du Calife.

THÉMIRE.

Le Calife eſt très-digne d'avoir un conſeil tel que vous.

MOUZAPHER.

Ce Cadi étoit l'homme le plus obligeant.

THÉMIRE.

Voilà qui commence de devenir ſingulier.

MOUZAPHER.

Il m'a vu embarraſſé.

THÉMIRE.

Cela retombe dans le commun.

MOUZAPHER.

Il s'eſt offert avec zele à me rendre ſervice; j'ai profité de ſon offre & de ſon intelligence. Il ſemble que la fortune l'ait envoyé au devant de moi; je l'ai chargé de chercher promptement un Hulla & un Iman.

THÉMIRE.

On trouve les uns pour de l'argent, & les autres pour rien.

MOUZAPHER.

Enfin, il s'eſt chargé de tout, moyennant deux cents ſequins. Je lui ai donné rendez-vous ici, il ne manquera pas de s'y rendre à l'inſtant.

DILARA.

Hélas! ....

MOUZAPHER.

Mais, qu'eſt-ce que cela ſignifie? Dilara ſoupire.

THÉMIRE.

Oui, ſans doute, elle ſoupire pour moi, & je parle pour elle.

MOUZAPHER.

Au reſte, je dois vous faire obſerver que j'ai pouſſé la prudence.....

THÉMIRE.

Auſſi loin que l'avarice.

MOUZAPHER.

Je vous dispense de vos réflexions. J'ai donc poussé la prudence & les précautions au point de faire en sorte que le Hulla ne saura pas même où l'on le menera.

THÉMIRE.

Précaution utile. Il n'y a que Madame, dans le monde, capable de reprendre son époux; ainsi, la rareté du fait la fera reconnoître.

MOUZAPHER.

Je ne puis assez vous exprimer la joie, la reconnoissance & l'ardeur de mon fils; il brûle d'impatience d'obtenir son pardon, & n'attend que la fin de la cérémonie, pour venir se jeter à vos pieds.

DILARA.

Je vais attendre le coup de la mort.

MOUZAPHER.

Dilara me paroît bien accablée, j'aurois attendu d'elle moins de tristesse.

THÉMIRE.

Comment voulez-vous qu'elle soit aussi gaie que si elle étoit veuve d'aujourd'hui ?

MOUZAPHER.

Thémire, vous avez du crédit sur elle, employez-le, je vous prie, à vaincre sa répugnance & son chagrin. Mon fils & moi nous en aurons de la reconnoissance; &, pour commencer à vous prouver la mienne, je t'offre ces sequins.

THÉMIRE.

Oh ! non, Seigneur, je veux que ce jour-ci soit consacré aux choses extraordinaires. Vous offrez de l'argent, & je le refuse. Tenez, tenez, voilà votre Cadi & sa troupe ; achevez votre belle aventure, je vous laisse avec eux.

SCÈNE V.

MOUZAPHER, LE CADI, L'IMAN.

LE CADI.

Vous serez content, Seigneur, ou je suis bien trompé ; j'ai trouvé un Hulla tel qu'il le falloit.

MOUZAPHER.

Je m'en rapporte bien à vous, vous avez une intelligence que je ferai valoir auprès du Calife.

LE CADI.

Ce n'est pas pour me flatter, mais je crois être au dessus de mon état.

MOUZAPHER.

Sans difficulté, car enfin votre charge de Cadi se borne à rendre justice.

LE CADI.

Et avec si peu de profit, vous en seriez étonné ; je ne travaille que pour ma réputation.

MOUZAPHER.

Oh ! c'est semer en mauvaise terre.

LE CADI.

Le prix des moindres choſes devient exorbitant ; il n'y a pas juſqu'à un Hulla qui eſt d'une cherté exceſſive.

MOUZAPHER.

Comment donc ?

LE CADI.

Je n'oſe vous le dire.... En un mot, ſi j'avois à renaître, je me ferois Hulla, Médecin ou Iman.

L'IMAN.

Ah ! vous faites trop d'honneur à mon miniſtere ; ſi vous vouliez me donner votre ſavoir & votre eſprit, je vous prierois d'y joindre votre charge, & j'en tirerois parti.

MOUZAPHER.

Je n'ai pas beſoin de tous vos complimens. Revenons au ſujet qui m'intéreſſe. Ce Hulla demande donc beaucoup ?

LE CADI.

Mille ſequins.

MOUZAPHER.

Miſéricorde ! mille ſequins, un mari effectif ne coute pas cela.

L'IMAN.

Le Hulla en queſtion me paroît un homme qui a des ſentimens.

MOUZAPHER.

Qu'il garde ſes ſentimens, je ne veux point les acheter.

LE CADI.

Je crois en effet qu'il remplira son emploi avec distinction.

MOUZAPHER.

Voilà qui est bien difficile, il ne faut qu'être un quart-d'heure avec une femme sans songer qu'on y est.

L'IMAN.

Croyez-vous cela si aisé?

MOUZAPHER.

Non pas pour un Iman.

LE CADI.

Il y a encore d'autres petits frais.

MOUZAPHER.

Comment?

LE CADI.

Vous ne pouvez pas vous dispenser d'avoir un très-beau voile brodé en or pour les époux.

MOUZAPHER.

Passe pour cela.

LE CADI.

Il faut beaucoup de flambeaux.

MOUZAPHER.

Je les trouve inutiles.

LE CADI.

Ils sont indispensables. Il faut donner à ceux qui les portent. Il y a outre cela les Imans subalternes.

MOUZAPHER.

C'en eſt déjà trop d'un.

LE CADI.

On paye auſſi le déplacement de l'Alcoran.

MOUZAPHER.

Comment le déplacement de l'Alcoran ?

LE CADI.

Oui, ſans doute, un Iman ne porte point ſon Alcoran en maiſon étrangere, ſans qu'on lui en paye le loyer.

MOUZAPHER.

J'en ai un, je n'ai que faire du ſien.

LE CADI.

Ce ſeroit alors une nullité dans la cérémonie. Je ne parle pas d'un préſent très-honnête qu'il faut faire à ce premier Iman.

MOUZAPHER.

Qu'appelez-vous un préſent ? je lui donnerai le bon jour.

LE CADI.

Oui, mais il donnera le bon ſoir aux époux, & cela ſe paye.

MOUZAPHER.

Voilà une aventure qui me coutera la vie, à force de me couter de l'argent.

LE CADI.

Vous êtes le maître de vous adreſſer à d'autres.

Nous allons ramener le Hulla; mais en vérité, je vous ai servi en ami.

MOUZAPHER.

Il faut bien en passer par-là; & où est-il?

LE CADI.

Mes gens le gardent dans la chambre prochaine avec les yeux bien bandés: oh! c'est un garçon d'une douceur qui fait plaisir.

MOUZAPHER.

Ce n'est pas au moins à ceux qui l'achetent. Il n'y a qu'à le faire venir.

LE CADI.

Comme vous pourriez en être connu, il est à propos que vous rentriez, & que vous envoyiez Dilara seule.

MOUZAPHER.

Très-volontiers. Je voudrois déjà voir tout cela fini.

SCÈNE VI.

LE CADI, L'IMAN.

L'IMAN.

Il en mourra.

LE CADI.

C'est le plus petit malheur qui puisse arriver. Nous ne laisserons pas que de tirer parti de cette affaire.

L'IMAN.

Ces profits-là nous sont bien dus.

LE CADI.

Mais je crois réellement que ce n'est pas une friponnerie.

L'IMAN.

Comment ! on n'appelle friponnerie que ce que l'on obtient par force ; mais il en est bien autrement de ce que l'on gagne par adresse.

LE CADI.

Je me flatte de n'en avoir pas manqué dans la conduite de cette aventure ; & ceux qui m'en ont chargé m'en récompenseront, à ce que je crois : mais il est temps de la terminer ; allons, que l'on fasse entrer le Hulla.

SCÈNE VII.

COULOUF, LE CADI, L'IMAN.

LE CADI.

Qu'on retire toutes les lumieres maintenant ; qu'on lui ôte son bandeau ; après la cérémonie je te compterai les trois cents sequins que je t'ai promis.

COULOUF.

Ah ! qu'une pareille ressource est cruelle pour quelqu'un qui aimoit tant à être celle des autres !

LE CADI.

Je dois te répéter que le mariage que tu vas contracter n'eſt qu'une ſimple forme, une pure cérémonie faite pour rejoindre deux époux; ainſi, promets de ne point chercher à connoître la femme que l'on va t'amener.

COULOUF.

Il n'y a aucune femme au monde qui puiſſe exciter ma curioſité.

LE CADI.

Par conſéquent tu t'engages à la reſpecter? ſans quoi tu courrois riſque de la vie.

COULOUF.

Votre menace ne m'effraye point, je mépriſe la vie; mais j'ai bien d'autres idées que de ſonger à ne pas reſpecter les femmes.

LE CADI.

Ainſi, tu tiendras la parole que tu m'a donnée; tu la répudieras un moment après que tu auras reſté avec elle?

COULOUF.

Ah! je la répudierai très-fort, je ſerois trop fâché de la garder; il n'y aura point dans Samarcande de femmes mieux répudiées.

LE CADI.

Je vais donc la chercher, & la conduire en ce lieu.

SCÈNE VIII.

DILARA, *voilée*, COULOUF, LE CADI, L'IMAN.

LE CADI.

IMAN, faites votre charge.

L'IMAN.

Approchez.... Que l'esprit de paix & de concorde forme & entretienne vos nœuds; que la pureté de vos cœurs s'éleve jusqu'au divin Prophete; mettez vos mains sur son saint Alcoran; soyez époux, je vous unis.

SCÈNE IX.

COULOUF, DILARA.

DILARA.

ME voilà donc au comble du malheur?

COULOUF.

C'en est donc fait, je ne la reverrai plus? ô funeste passion!

DILARA.

O trop cruel amour!

COULOUF.

Je crois qu'elle se plaint.

DILARA.

Que ne puis-je mourir !

COULOUF.

O vous ! dont la voix m'attendrit, gémiſſez-vous ſous le poids affreux du malheur ?

DILARA.

Quel eſt ce malheureux que mon infortune intéreſſe ?

COULOUF.

Seriez-vous la victime de la violence & de l'autorité ? Sans vous connoître, je n'en chercherai pas moins l'avantage de vous ſervir.

DILARA.

Voilà donc la reſſource que le deſtin m'envoie pour adoucir mes maux ? un vil eſclave, un homme mercenaire. Ah ! que je ſuis à plaindre !

COULOUF.

Sa voix entrecoupée de ſoupirs & de ſanglots me pénetre le cœur.

DILARA.

O toi ! qui exerces un emploi ſi bas, & qui parois avoir l'ame ſi tendre, malheureux, qui peux-tu être ?

COULOUF.

Je ne ſuis en ce lieu que par un excès d'adverſité, & j'y cours riſque de la vie.

DILARA.

Ah ! si tu crains pour elle, tu es moins à plaindre que moi.

COULOUF.

Hélas ! que ne l'ai-je perdue avant que d'avoir aimé !

DILARA.

Eh quoi ! tu es capable d'aimer ? ah ! tu n'es donc pas mépriſable !

COULOUF.

Vous avez donc un cœur ſenſible ?

DILARA.

Sans cela, mériterois-je de vivre, & déſirerois-je de mourir ?

COULOUF.

Laiſſez un libre cours à votre douleur, elle n'eſt écoutée que de quelqu'un qui a appris à être compatiſſant.

DILARA.

Qu'il eſt affreux de ſavoir que ce que l'on aime eſt malheureux !

COULOUF.

On n'eſt malheureux en effet que lorſqu'on ignore ſi l'on eſt aimé.

DILARA.

En me parlant ainſi, vous me pénétrez de douleur.

COULOUF.

Eh quoi ! auriez-vous la cruauté de cacher à votre amant ? ....

DILARA.

Oui, j'ai cru devoir ſuſpendre l'aveu de mes ſentimens. Plus je voulois les réprimer, & plus ils étoient tendres.

COULOUF.

Ah! que vous êtes coupable, & que vous m'attendriſſez!

DILARA.

Hélas! ſi je ſuis coupable, je ſuis encore bien plus punie, j'ai perdu mon amant.

COULOUF.

Il eſt mort?

DILARA.

Il ſeroit plus heureux.

COULOUF.

Votre amant n'eſt pas mort? qu'entends-je? quelle conformité!....

DILARA.

Chaque mot que je prononce paroît vous émouvoir.

COULOUF.

Oui, chaque moment accroît mon trouble.

DILARA.

Par quelle fatalité augmentez-vous le mien?

COULOUF.

Je crois, à travers ces ſanglots, reconnoître le ſon de ſa voix; ô Ciel! ſeroit-il poſſible?....

DILARA.

Ah! de grace, expliquez-vous donc, dites-moi qui vous êtes.

COULOUF.

C'eſt elle, je n'en puis plus douter.

DILARA.

Que dites-vous?.... ah! tirez-moi du déſordre où je ſuis.

COULOUF.

Je ne connois que Dilara auſſi malheureuſe que vous.

DILARA.

Dilara! quel nom pouvez-vous prononcer? Ah! par haſard, connoiſſez-vous Coulouf?

COULOUF.

Ah! ſi je le connois! Je ne puis plus me contraindre.

DILARA.

Qu'eſt-il devenu? en quel lieu eſt-il?

COULOUF.

Il eſt à vos genoux.

DILARA.

Que vois-je? Coulouf à mes pieds! Coulouf que j'adore!

COULOUF.

Il eſt donc le plus heureux des hommes. Mais, ô Ciel! vous avez conſenti à reprendre Maïr, &, ſans le coup le plus heureux de la fortune, j'allois vous perdre pour jamais.

DILARA.

J'ai formé ce projet, pour oppoſer un obſtacle à l'amour du Calife, & d'ailleurs j'avois perdu toute eſpérance de vous revoir. Reprendre mon époux, c'étoit vous rendre un nouvel hommage ; ſe renfermant avec un objet qui ne peut exciter que la haine, on s'en rapelle bien plus alors l'objet que l'on aime.

COULOUF.

Le Ciel n'a pas voulu nous ſéparer ; il ne m'a ſans doute réduit dans la miſere, que pour me ramener au comble du bonheur.

DILARA.

Ah ! ſonge donc que tu t'es engagé de me répudier.

COULOUF.

Répudier Dilara ! Quoi ! je pourrois faire cet outrage à l'amour ?

DILARA.

C'eſt au nom du mien que je t'en conjure ; ſonge à la colere du Calife, aux dangers que tu cours, à ſa haine pour toi.

COULOUF.

Quand Dilara m'aime, puis-je m'appercevoir que quelqu'un me hait ?

DILARA.

Ah ! préviens mes craintes mortelles. Plus je t'aime, plus tu deviens coupable. Epargne-moi

l'horreur de terminer tes jours ; ſonge que tous les miens ſeroient empoiſonnés, ſi je penſois que c'eſt moi qui ai cauſé ta diſgrace, tes malheurs, & ta mort. Mais, ô Ciel ! j'entends du bruit.

COULOUF.

Non, perſonne ne vient, & rien ne pourra m'engager à me ſéparer de toi : ne ſuis-je pas ton époux ?

DILARA.

Qui va m'être enlevé pour jamais. Je crois voir entrer le Cadi, Maïr & le Calife, te reconnoître, te faire arracher de mes bras, te traîner au ſupplice. Ah ! cher Amant, s'il eſt vrai que tu m'aimes, éloigne-toi ; le ſort moins contraire nous réunira peut-être un jour ; l'eſpoir de te revoir me fera ſupporter le poids de mes maux & de la vie. Je ſongerai que tu reſpires, que tu m'aimes, que je t'adore ; quoique ſéparés l'un de l'autre, mon eſprit ne penſera qu'à toi, mon cœur n'aimera que toi, mes yeux même ne verront que toi.

COULOUF.

Non, j'aime mieux mourir que de te voir paſſer dans les bras d'un autre ; que de céder les droits que le titre de ton époux me donne.

DILARA.

Cruel, tu veux donc ma perte ? Mais je vois des flambeaux, j'apperçois le Calife : ah ! c'en eſt fait, je me meurs.

SCÈNE X, *& derniere.*

LE CALIFE, DILARA *évanouie*, COULOUF.

COULOUF.

BARBARE, viens jouir de ton ouvrage ; vois Dilara mourante ; en craignant pour sa vie, tu dois sentir tous mes malheurs.

LE CALIFE.

Que vois-je ! quel spectacle ! quel exemple d'amour!

COULOUF.

Je te demande à présent la mort comme un bienfait.

LE CALIFE.

Ah ! mon cher Coulouf, cesse de me craindre, c'est à moi à te demander grace de t'avoir fait souffrir.

COULOUF.

Qu'entends-je ? quel retour ! ouvre les yeux, ma chere Dilara, notre sort est changé..... Elle ne me répond rien, ô Ciel ! est-elle privée de la lumiere ?

LE CALIFE.

Dilara, Dilara, vivez pour l'être heureux, pour votre Amant.

DILARA.

Quelle voix me rappelle à la vie ? Ah ! cruel, rejoignez-moi à l'objet que j'aime.

LE CALIFE.

Tournez les yeux, il eſt à vos genoux.

DILARA.

Coulouf !...

COULOUF.

Dilara !.....

LE CALIFE.

Je viens faire ceſſer vos maux & votre erreur. Mon deſſein a toujours été de vous unir ; c'eſt moi ſeul qui ai tout conduit ; je n'ai feint de la tendreſſe pour Dilara, que pour éprouver la ſienne : un amour ſi nouveau avoit beſoin d'une épreuve un peu rude, pour mériter d'être couronné ſi promptement.

DILARA.

O Dieux ! eſt-il bien vrai qu'il nous ſoit permis de nous aimer ? Mais hélas ! j'ai conſenti à reprendre Maïr.

LE CALIFE.

Ne craignez plus ni Maïr ni ſon pere. J'ai découvert des perfidies, dont ils viennent par l'exil de ſubir le juſte châtiment. Vivez heureuſe, Dilara, avec le tendre Coulouf. Toi, reprends auprès de moi tout ton crédit ; j'ajoute à tes anciens honneurs le Gouvernement de Samarcande ; partage ta vie entre ton ami & ta maîtreſſe, & reçois en même temps les faveur de la fortune, de l'amitié, & de l'amour.

COULOUF.

Ah ! Seigneur, comment vous exprimer notre reconnoiſſance ?

C'eſt en étant toujours heureux. Et vous, que j'ai fait aſſembler ici, uniſſez ces Amans, que tout contribue à leurs plaiſirs ; ſongez qu'en célébrant leur bonheur, vous célébrez ma gloire.

(Un Divertiſſement termine la Piece.)

Fin du troiſieme & dernier Acte.

COMÉDIES

MÉLÉES

D'ARIETTES.

ACTEURS.

LA FÉE UTILE, ſous le nom de DILARA.
THAIS, Confidente de la Fée.
MEMNON.
OSMIN, Eſclave de Memnon.
ASSAN.
LE GOUVERNEUR de Ninive.
DEUX DAMES, de la Cour du Gouverneur.
LE SECRÉTAIRE du Gouverneur.
ZOPIRE.
UN CHIRURGIEN.
UN HUISSIER.
PLUSIEURS TAPISSIERS.
PLUSIEURS JOUEURS.

MEMNON,

SUJET TIRÉ DE VOLTAIRE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une Promenade publique.

SCÈNE PREMIERE.

DILARA, THAIS.

THAÏS.

CHARMANTE Dilara, ma chere Maîtreſſe, à quoi penſez-vous d'aimer Memnon, qui ne vous aime point ?

DILARA.

Qui ne m'aime point ?

THAÏS.

ARIETTE.

MEMNON, dans la fleur de son âge,
Se croit l'homme le plus prudent;
Compter qu'on sera toujours sage,
Est un projet extravagant.
C'est le sien cependant;
Sans être tendre, ni sauvage,
Dans les femmes il n'envisage
Qu'un simple amusement,
Et sa raison croit fièrement
Qu'elle ne peut faire naufrage;
Compter qu'on sera toujours sage
Est un projet extravagant.

DILARA.

C'est précisément le projet de perfection qui me le rend intéressant.

THAÏS.

Ah ! Madame, n'avez-vous pas honte de vous intéresser à quelqu'un qui ne s'intéresse à personne?

DILARA.

Mais tu ne lui rends pas justice ; son grand défaut est de n'avoir point de caractere. Il n'ose ni aimer, ni contrarier personne. Il adopte par facilité les idées de tous les gens qu'il voit, & cette foiblesse peut le conduire à faire bien des fautes, quoique de fort bonne foi ; il se croit très-incapable d'en commettre une seule.

THAÏS.

Oui, Madame, il eſt dans la confiance qu'il eſt infaillible : cette préſomption eſt puniſſable ; c'eſt un contre-ſens dans l'ordre de l'humanité, qu'un être ſi parfait.

DILARA.

Je voudrois ne le déſabuſer qu'en lui faiſant connoître l'amour.

THAÏS.

Vous n'y parviendrez pas ; vous êtes trop vraie, trop ſenſible. Il faut du manége, de l'artifice, de la fauſſeté : mais il a de la vanité, dites-lui qui vous êtes ; qu'il connoiſſe en vous une puiſſante Fée.

DILARA.

ARIETTE.

Je veux qu'il m'aime
Pour moi-même.
Il eſt vrai, je le rendrai faux ;
Et pour qu'il ſoit ſage,
Je veux faire uſage
De ſes propres défauts.
On n'empêche pas les mépriſes
Lorſque l'on donne des avis ;
Quand on reconnoît ſes ſottiſes,
On en retire les profits ;
Après bien des orages,
Après bien des naufrages,
Memnon réfléchira,
Pour lors il m'aimera :

La vivacité de ſa tête
Se calmera par le malheur;
Il verra qu'une femme honnête
Peut ſeule former notre cœur.

THAÏS.

Vous me permettez donc de lui tendre bien des piéges ? Vous laiſſez libre carriere à mon eſpiéglerie ?

DILARA.

Ce ſera ſeconder mes vûes.

THAÏS.

J'y vais travailler dans l'inſtant.

SCÈNE II.

DILARA, *ſeule.*

FAUT-IL que les hommes, pour devenir parfaits, ſoient obligés de payer un tribut de ſottiſes à l'humanité ?

SCÈNE III.

MEMNON, DILARA.

MEMNON.

Vous avez eu la bonté, Madame, de me faire dire que je vous rencontrerois dans les jardins ; vous vouliez sans doute me rendre la promenade plus agréable ?

DILARA.

Comment donc, Memnon, je ne vous croyois pas si galant !

MEMNON.

Moi, Madame ? je dis des galanteries tant qu'on veut, cela ne tire point à conséquence.

DILARA.

Vous commencez à n'être pas si fade.

MEMNON.

Et pourquoi le serois-je ? cela ne convient qu'à l'amour, & vous n'êtes que mon amie.

DILARA.

Vous n'en avez pas de meilleure.

ARIETTE.

Votre bonheur m'intéresse,
Et si j'en étois maîtresse,
Il ne varieroit jamais,
Tous vos jours seroient parfaits :

Mais la douceur de la vie,
Lorſqu'on peut la partager
Avec une tendre amie,
Eſt moins ſujette à changer.

MEMNON.

Ah ! je vous voir venir, vous allez me propoſer de me marier ?

DILARA.

Memnon, c'eſt ce que vous pourriez faire de mieux. Un garçon eſt un être iſolé qui ne retire d'agrément dans la ſociété, qu'en proportion de ceux qu'il y porte.

MEMNON.

ARIETTE.

Moi, me marier ? non, Madame,
Non, non, j'oſe vous l'affirmer ;
Il faut aimer ſa femme,
Et je n'en veux jamais aimer :
Lorſque j'en vois une jolie,
Je me dis : Ces traits paſſeront,
Les ans entaſſés faneront
Cette peau fraîche, ſi polie,
Ces grands yeux-là s'érailleront,
Ces beaux cheveux noirs blanchiront.
Pour que ma tête ſe maintienne,
Je me ſers de ce moyen-là,
Et me repréſente la ſienne
Telle qu'un jour elle ſera.
Moi, me marier ? non, Madame,
Non, non, j'oſe vous l'affirmer ;
Il faut aimer ſa femme,
Et je n'en veux jamais aimer.

DILARA.

DILARA.

Vous avez le caractere facile, rien n'eſt ſi dangereux. Le manége de la plupart des femmes fait qu'on prend ſouvent pour bonté de cœur, ce qui en eſt l'oppoſé.

MEMNON.

Et non, non, je les ai étudiées, Madame, & d'ailleurs je me connois, je ſuis ſûr de reſter toujours garçon ; je ſerai ſobre, pour que ma ſanté ſoit toujours égale, mes idées toujours nettes & lumineuſes. Tout cela eſt ſi facile, en vérité, qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir. A l'égard de ma fortune, elle eſt inébranlable ; mon bien eſt ſolidement placé ſur le Receveur-Général de la ville de Ninive. J'ai de quoi vivre indépendant ; vous m'avouerez que c'eſt le plus grand de tous les biens. Je ne ſerai jamais dans la cruelle néceſſité de faire ma cour. Je n'envierai perſonne, perſonne ne m'enviera ; voilà qui eſt encore très-aiſé. J'ai des amis, je les conſerverai, puiſqu'ils n'auront rien à me diſputer : je n'aurai point d'humeur avec eux, ni eux avec moi ; tout cela eſt ſans difficulté.

DILARA.

Memnon, je vous livre à votre raiſon ſublime ; puiſſe-t-elle être toujours à vos ordres, dans les occaſions où je prévois que vous en aurez beſoin.

SCÈNE IV.

MEMNON, *seul.*

ARIETTE.

EN vain le rocher immobile
Eſt frappé par les aquilons,
De même ma raiſon tranquille
Brave le choc des paſſions;
Le Ciel, noirci par un orage,
N'eſt pas fait pour m'intimider;
C'eſt un tableau, que mon courage
Prend du plaiſir à regarder.
En vain le rocher immobile
Eſt frappé par les aquilons,
De même ma raiſon tranquille
Brave le choc des paſſions.

Il eſt vrai que j'ai peu d'expérience, & que j'ai ouï citer des Héros qui avoient bravé des tempêtes & s'étoient laiſſé prendre aux chants des Syrenes.

SCENE V.

THAIS, MEMNON.

THAÏS, *dans l'éloignement.*

ARIETTE.

PAUVRE victime,
Quel triſte ſort !
Quel eſt mon crime ?
Quel eſt mon tort ?

MEMNON.

J'entends les ſons plaintifs d'une femme. Si c'eſt une imprudence de les aimer, c'eſt un crime impardonnable de les rendre malheureuſes.

THAÏS.

(*Suite de l'Ariette, ou deuxieme couplet.*)

Mes foibles charmes
Font mes malheurs ;
Coulez mes larmes
Pour les bons cœurs.

MEMNON

Elle me touche, approchons-la, peut-être ſeroit-il poſſible d'adoucir ſes peines..... Vous paroiſſez infortunée ; ſans doute ce n'eſt pas ſans ſujet qu'il vous échappe des plaintes.

THAÏS.

Eloignez-vous, je vous en conjure ; j'ai pris tous les hommes dans une telle averſion, que la vue d'un ſeul ranime mes chagrins.

MEMNON.

Hé bien, ce que vous penſez pour les hommes, je le penſe pour les femmes. Nous ſommes deux êtres ſinguliers dans notre eſpece.

THAÏS.

Cette ſingularité pourroit nous rapprocher.

MEMNON.

N'allons pas ſi vîte, je vous prie : c'eſt apparemment d'un Amant que vous vous plaignez.

THAÏS.

C'eſt un monſtre.

MEMNON.

S'il a tort avec vous, il eſt inexcuſable : mais n'avez-vous pas quelques légers reproches à vous faire ? quelquefois il ſe trouve des femmes qui n'ont pas toujours raiſon.

THAÏS.

Notre malheur eſt de vous plaire à vous autres hommes, & notre tort eſt de vous croire.

MEMNON.

Mais ſi vous ne nous plaiſiez pas, & ſi vous ne vouliez pas nous croire, quel rôle joueriez-vous ?

THAÏS.

Nous pourrions nous ennuyer, je l'avoue; mais cela vaut mieux que de pleurer.

MEMNON.

Je n'en sais rien. Sachons donc les procédés de votre perfide Amant.

THAÏS.

ARIETTE DIALOGUÉE.

Je n'ai jamais trompé personne,
Non, jamais, jamais;
Mais, mais, mais
Quand on est trop bonne,
Qu'on se prépare de regrets!

MEMNON.

Après, après.

THAÏS.

Assan me vantoit sa constance;
Je n'avois pas d'expérience,
Ses sermens me parurent vrais.

MEMNON.

Après, après.

THAÏS.

Je m'armai de résistance,
Mais mon cœur avec le sien
Fut bientôt d'intelligence.

MEMNON.

Fort bien, fort bien.

THAÏS.

Dès qu'il fut heureux, il fut traître,
L'Amant soumis devint un maître;
Il me maltraita,
Me persécuta;
L'amour le quitta,
Le mien me resta.

MEMNON.

Le vilain homme que cela.

THAÏS, *à part.*

Il s'attendrit, il y viendra.
(*haut.*)
Je n'ai jamais trompé personne,
Non, jamais, jamais;
Mais, mais, mais
Quand on est trop bonne,
Qu'on se prépare de regrets!

MEMNON.

Il faut cesser de le voir, il faut vous séparer de lui.

THAÏS.

Cela n'est plus possible, j'ai fait la sottise de l'épouser.

MEMNON.

Voilà la fureur des honnêtes femmes.

THAÏS.

Je ne m'en prends qu'à vous.

MEMNON.

A moi? je ne vous ai jamais vue.

THAÏS.

Vous ne connoiſſez pas Thaïs, eſclave de Dilara?

MEMNON.

Vous ne vous êtes jamais préſentée à mes yeux que voilée. Vous a-t-elle renvoyée ?

THAÏS.

Hélas ! oui, à cauſe de vous. Elle me vantoit ſans ceſſe vos bonnes qualités, votre franchiſe, combien une femme ſeroit heureuſe avec vous. Je la contrariois toujours, & lui diſois autant de mal de vous qu'elle m'en diſoit de bien.

MEMNON.

ARIETTE.

Hé pourquoi donc vouloir détruire
Le bien que l'on penſe de moi ?
Que vous ai-je fait pour me nuire,
Dites-moi donc pourquoi ? pourquoi ?
Si quelquefois l'amour entraine,
Sans trop ſavoir pourquoi,
On ne doit pas ſentir de haine
Sans bien ſavoir pourquoi.

THAÏS.

Je n'aurois pas été ſi animée contre vous, ſi vous l'euſſiez été moins contre notre ſexe; j'ai cru de mon devoir de venger tout le corps.

MEMNON.

Je ne déclare point la guerre aux femmes; je conviens, je ſais qu'il y en a de fort reſpectables;

mais vous m'avouerez auſſi qu'il s'en trouve quelques-unes qui ne cherchent qu'à nous attraper; j'ai ſeulement avancé, je me ſuis vanté que je ne donnerois jamais dans le piége de ces dernieres.

THAÏS, *à part.*

(*haut.*)

C'eſt ce que nous verrons. Je déſirerois bien avoir été auſſi en garde contre la ſéduction de vous autres hommes.

ARIETTE de pleurs.

Si ſi ſi ſi j'a j'avois ſu ſu les les craindre,
Je je je ne ne ſerois pas
Si fort fort fort à plaindre,
Mais mais je ſuis trop trop franche, hé hé hélas!

MEMNON.

Votre chagrin me déſeſpere.

THAÏS.

C'eſt c'eſt vous qui cauſez mes malheurs.

MEMNON.

Parlez, que faut-il faire
Pour mettre fin à vos douleurs?

THAÏS, *à part.*

Il s'y prend.

MEMNON.

Quoi?...

THAÏS.

Pour toujours dans mon ame
Le temps fera couler des pleurs.

MEMNON.

Votre état me pénetre l'ame.

THAÏS.

Laiſſez, laiſſez couler mes pleurs.

MEMNON.

Quel effet les pleurs d'une femme
Produiſent ſur les bons cœurs!
Je ne puis voir couler vos pleurs.

THAÏS.

Lai laiſſez couler mes pleurs.

MEMNON.

Votre époux ne vous aime plus, à ce que vous prétendez (c'eſt ce que je ne conçois pas): êtes vous aſſez ſimple pour l'aimer encore?

THAÏS.

Depuis que ma ſituation vous intéreſſe, je l'aime beaucoup moins.

MEMNON.

Vous n'imaginez pas combien je ſuis flatté que vous m'ayez cette obligation.

THAÏS.

Je ſens que je ne pouvois la tenir que de vous.

MEMNON.

N'y auroit-il pas quelque moyen d'engager Aſſan au divorce?

THAÏS.

C'eſt une ame vile que l'intérêt y feroit conſentir.

MEMNON.

A quoi l'argent seroit-il bon, s'il ne nous servoit pas à récompenser ceux que nous aimons, & à nous débarrasser de ceux que nous craignons? Tenez, voila deux cents sequins d'or qui auront peut-être plus de charmes que vous, aux yeux de votre vilain mari.

SCÈNE VI.

ASSAN, THAIS, MEMNON.

TRIO.

ASSAN.

LE trait est obligeant;
Vous autres, esprits sages,
Voilà donc vos usages?
Pour brouiller les ménages,
Rompre les mariages,
Vous donnez de l'argent;
Le trait est obligeant.

THAÏS, MEMNON.

Ah! quel malheur extrême!
Il a tout entendu.

ASSAN.

Oui, j'ai tout entendu.

THAÏS.

Ah! vous voilà perdu:
Il a tout entendu.

MEMNON.

Ah ! me voilà perdu :
Il a tout entendu.

ASSAN.

Oui, j'ai tout entendu,
Je le ſais par moi-même,
Je n'en ai rien perdu.

ASSAN, THAÏS.

Ah ! vous voilà perdu.

MEMNON.

Ah ! me voilà perdu.

ASSAN.

Voilà ce grand Philoſophe, ce ſublime Memnon au deſſus de toutes les paſſions, qui ſe vantoit de ne donner dans aucun écart, ce modele de l'humanité ! je vais dans toute la ville faire ſon apologie.

MEMNON.

Que vous reviendra-t-il de me perdre ?

ASSAN.

Le plaiſir de vous démaſquer.

THAÏS.

Aſſan, mon cher Aſſan....

ASSAN.

Vraiment, vraiment, mon cher Aſſan, ce n'eſt pas avec des prieres qu'on me touche.

MEMNON.

Si l'intérêt pouvoit vous fléchir ?

ASSAN.

L'intérêt eſt un bon ami qui conſole, qui conſole toujours dans le beſoin.

MEMNON.

Eh bien, voilà cinquante ſequins.

ASSAN.

Comment cinquante ſequins! n'eſtimez-vous que cela votre réputation?

THAÏS.

Oh! elle vaut bien le double.

MEMNON.

Eh bien, en voilà cent.

ASSAN.

Non, non, la renommée d'un Sage auſſi reſpectable eſt d'un prix ineſtimable.

MEMNON.

Prends donc toute la bourſe.

TRIO DIALOGUÉ.

THAÏS, ASSAN.

Nous vous rendons grace,
Monſeigneur Memnon,
On vous mettra dans la claſſe
Des Sages d'un grand renom.

MEMNON.

Je penſe
Que pour ſe moquer de moi
Ils ſont tous deux d'intelligence.

THAÏS, ASSAN.

Nous avons bien de quoi.

MEMNON.

Oh ! de bon cœur j'enrage.

THAÏS, ASSAN.

L'excès de vos bontés....
Vos libéralités
Feront rouler notre ménage ;
Quelle obligation !

MEMNON.

Vous n'êtes donc pas brouillés ?

THAÏS, ASSAN.

Non,
Nous vous rendons grace,
Monseigneur Memnon,
On vous mettra dans la classe
Des Sages d'un grand renom ;
Quelle obligation !

MEMNON.

Quelle confusion !

SCÈNE VII.

MEMNON, *seul.*

MALGRÉ toute ma prévoyance, je crois que je suis joué. Il est certain que j'aurois pu m'épargner cette conversation ; aussi, comment imaginer qu'il y a des fripons ? Je vois à présent que c'est manque de connoissance du monde.

SCÈNE VIII.

OSMIN, MEMNON.

OSMIN

QUE vous est-il arrivé, mon cher Maître? je ne vous trouve pas l'air aussi calme que de coutume.

MEMNON.

Ce n'est rien, j'ai été trompé & volé.

OSMIN.

Ho! mon cher Maître, la bonne nouvelle à porter à Dilara! Cette aventure doit un peu mortifier votre présomption. Est-ce un homme, une femme qui vous ont rendu ce petit service?

MEMNON.

L'un & l'autre : il m'en a coûté ma bourse.

OSMIN.

C'est-à-dire qu'au lieu de leur donner un cachet pour la premiere leçon, vous leur avez avancé le mois.

MEMNON.

Il ne me manquoit plus que d'être raillé par mon esclave.

OSMIN.

Si je ne craignois pas de vous voir tomber dans quelques nouvelles embuscades, je vous dirois que Zopire vous attend à dîner.

MEMNON.

Zopire, c'eſt mon intime ami.

OSMIN.

Il me ſemble que vous ne l'avez vu que deux fois.

MEMNON.

N'importe, nous nous ſommes tout d'abord pris de ſympathie.

OSMIN.

Sa réputation & celle des gens qu'il voit, ſont fort équivoques.

MEMNON.

Ne vas-tu pas trancher du Gouverneur. Zopire fait, à ce qu'on dit, une chere très-frugale; cela entre dans mon plan de régime: ſi je retournois chez moi, j'aurois l'eſprit occupé de ce qui vient de m'arriver; je ne mangerois pas, je tomberois malade. Va dire à Zopire, à mon intime ami, que je me rendrai chez lui, & que j'y ſerai très-ſobre.

OSMIN, *en ſortant.*

Mon Maître ne laiſſe pas que d'avancer dans ſes claſſes.

SCÈNE IX.

MEMNON, *seul.*

SANS contredit, il n'y a qu'un ami qui puisse consoler dans les traverses qui vous arrivent.

ARIETTE.

Comme on voit, après un orage,
Les regards du printems
Réparer le ravage
Causé par les autans;
Ainsi l'amitié consolante
Est à nos cœurs
Ce qu'à la terre renaissante
Est la saison des fleurs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre représente un Sallon, avec des tables de jeu.

SCÈNE PREMIERE.

MEMNON, LE JOUEUR.

(*Memnon paroît au milieu du Théatre à une table de Trictrac; les autres tables sont garnies de Joueurs*).

ARIETTE DIALOGUÉE.

MEMNON.

BEZETTE....

LE JOUEUR.

Double deux.

MEMNON.

Carme.

LE JOUEUR.

Sonnet, je prends mon coin.

MEMNON.

Quine, ce coup me charme.

LE JOUEUR.

Cependant vous n'irez pas loin.

MEMNON.

D'un terne j'aurois grand besoin.

LE JOUEUR.

Quel bruit ! vous me cassez la tête.

MEMNON.

C'est ma façon.

LE JOUEUR.

Attendez,
Je romps le dez.

MEMNON.

Cela n'est pas honnête.

LE JOUEUR *lui jette le cornet contre l'œil.*

Voilà de quelle façon
On doit payer cette parole.

MEMNON, *tombant.*

Ah ! je suis mort.

(*Les Joueurs de toutes les tables quittent, & viennent.*)

CHŒUR.

Quel malheur ! vous avez eu tort
De suivre votre transport,
Votre transport.

LE JOUEUR.

Je lui voulois apprendre à vivre.

CHŒUR.

Vous avez eu grand tort
De donner la leçon si fort.

LE JOUEUR.

Je crois avoir eu tort
De donner la leçon si fort.

SCÈNE II.

LE CHIRURGIEN, ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARIETTE DIALOGUÉE.

LE CHIRURGIEN.

J'accours pour voir qui l'on assomme ;
Je suis Chirurgien fameux ;
Par bonheur seroit-il mort d'homme ?
J'en crois voir un, tant mieux, tant mieux.

LE JOUEUR.

Visitez-le....

LE CHIRURGIEN.

Voyons mon livre.

LE JOUEUR.

Le visiter est plus pressé ;
S'il en est temps, qu'il soit pansé.

LE CHIRURGIEN, *il le visite.*

L'avis est bon, je vais le suivre ;
Il n'est pas mort.
Je le sens qu'il respire encor.

LE JOUEUR.

Je lui voulois apprendre à vivre.

LE CHIRURGIEN ET LE CHŒUR.

Ah ! vous avez eu tort
De donner la leçon si fort.

LE JOUEUR.

Je crois avoir eu tort
De donner la leçon si fort.

MEMNON.

Ah ! je me sens soulagé.

LE CHIRURGIEN.

C'est un petit accident qui n'aura pas de suite ; vous en serez quitte pour un œil.

MEMNON.

Comment ! mon œil est perdu ?

LE CHIRURGIEN.

Vous pouvez en faire votre deuil.

MEMNON.

Voilà qui est effroyable.

LE CHIRURGIEN.

Au contraire, un œil perdu fait qu'on voit mieux de l'autre : à qui devez-vous un aussi grand bonheur?

MEMNON.

A mon ami intime que voilà.

LE CHIRURGIEN.

Je vais vous appliquer un petit emplâtre qui vous donnera un air de coquetterie.

LE JOUEUR, *en lui donnant de l'argent.*

Tenez, Monsieur, il est juste que je vous satisfasse.

LE CHIRURGIEN.

C'est être exact ; donnez, qui casse les verres les paye.

SCÈNE III.

MEMNON, ACTEURS PRÉCÉDENS.

MEMNON.

OH ça, mon intime ami, si nous étions dans un pays où l'on portât des armes defensives, cela ne se passeroit pas si doucement; je tâcherois que vos deux yeux tinssent compagnie à celui que j'ai perdu. Toute réflexion faite, je n'ai que ce que je mérite; je me suis rendu à votre invitation, vous m'avez enivré; vous ne m'avez fait perdre la tête que pour me faire perdre mon argent, mon cher & intime ami; il est clair que vous & votre sequelle êtes tous de francs marauds.

LE JOUEUR.

Vous ne sentez pas la valeur de vos expressions.

MEMNON.

Au contraire, je vous prouve par-là que la connoissance m'est revenue.

LE JOUEUR.

Il s'agit de payer l'argent que vous devez.

MEMNON.

Oui, sans doute; quoiqu'il m'ait été gagné sans honneur, c'est cependant une dette d'honneur. Je vais vous donner des délégations sur le Gouver-

neur général de la ville de Ninive : cela s'appelle de l'or en barre.

(*Il va se mettre à une table pour écrire les billets.*)

SCÈNE IV.

OSMIN, ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARIETTE.

OSMIN.

AH ! mon cher Maître,
Devant vous
J'ose à peine paraître.
Ah ! mon cher Maître,
Vous allez être
En grand courroux.

MEMNON.

Quoi ? ....

OSMIN.

La nouvelle est malheureuse,
Vous serez confondu ;
Oui, l'aventure est désastreuse.
Ciel ! qui s'y seroit attendu ?

MEMNON.

Veux-tu finir ?...

OSMIN.

Cela m'oppresse ;
Ouf, ouf, cela m'oppresse :
Votre Receveur .... qui l'eût cru ?

MEMNON.

Hé bien ?....

OSMIN.

Cela m'oppreſſe ;
Votre Receveur .... qui l'eût cru ?
Avec la caiſſe
A diſparu.

MEMNON.

Ah ! je n'ai plus de reſſources....

LE JOUEUR, *aux autres.*

Mes amis, ne perdons pas la tête, & prenons ſur le champ nos meſures pour faire ſaiſir tous les effets, meubles & immeubles de Monſieur Memnon.

SCÈNE V.

MEMNON, OSMIN.

MEMNON.

QUOI ! le Receveur général de la ville de Ninive m'emporte tout mon bien ? Je vais ſur le champ au Palais de M. le Gouverneur lui demander juſtice ; il eſt fort près d'ici.

OSMIN.

Mon cher Maître, permettez-moi de vous repréſenter que dans une Cour on regarde un peu à la figure, & la vôtre, en vérité, n'eſt pas dans un moment brillant.

MEMNON.

Comment ?....

OSMIN.

Allons, allons, il eſt certain que vous n'avez pas un viſage de préſentation.

MEMNON.

Le Gouverneur eſt trop équitable pour me punir d'un accident. Il ne peut pas me rendre mon œil, mais il peut me faire rendre mon bien.

DUO.

MEMNON.

Mon affaire eſt trop d'importance,
Pour être un moment en balance,
Le Palais
Eſt tout près,
Je vais....

OSMIN.

Y recevoir des camouflets.

MEMNON.

Je punirai ton inſolence.

OSMIN.

Le matin, tout à ſon devoir,
Le Gouverneur ſe délaſſe le ſoir;
Il ne voudra pas vous entendre.

MEMNON.

Quand un malheureux veut le voir,
Il ſe délaſſe à le défendre.

OSMIN.

Mais, mais il donne bal ce soir.

MEMNON.

N'importe, je parie
Qu'il voudra bien me recevoir.

OSMIN.

Craignez la raillerie.

MEMNON.

Le Palais
Est tout près;
J'y vais....

OSMIN.

Y recevoir des camouflets.

SCÈNE VI.

Le Théatre change, & repréſente un bel appartement du Gouverneur, préparé pour un bal; le Gouverneur y eſt entouré de la compagnie la plus brillante.

LE GOUVENEUR, ACTEURS PRÉCÉDENS.

CHŒUR.

POUR notre Gouverneur aimable
Inventons de nouveaux plaiſirs;
Le bonheur d'être ſecourable
Doit rendre plus doux ſes loiſirs.

LE GOUVERNEUR.

Mes bons, mes vrais amis, vous faites mon bonheur, en regardant ma maiſon comme la vôtre; je la conſacre le matin à rendre la juſtice, & le ſoir à vous y attirer pour tâcher de vous y amuſer.

(*On danſe un Ballet.*)

ARIETTE.

LE GOUVERNEUR.

Des Juges l'eſprit trop auſtere
Se deſſéchoit par gravité;
L'amour fit naître la beauté,
De là vient le déſir de plaire,

Qui ſut polir leur caractere,
Sans alterer leur équité.

CHŒUR.

Pour notre Gouverneur aimable
Inventons de nouveaux plaiſirs ;
Le bonheur d'être ſecourable
Doit rendre plus doux ſes loiſirs.

SCÈNE VII.

LE SECRÉTAIRE DU GOUVERNEUR, ACTEURS PRECÉDENS.

LE SECRÉTAIRE.

SEIGNEUR, quoique vous ne donniez audience que le matin, j'ai laiſſé à la porte un homme de diſtinction qui me paroît dans le déſeſpoir.

LE GOUVERNEUR.

Il n'y a point d'heures marquées chez moi pour ſoulager les malheureux; on peut le faire entrer.

UN ACTEUR.

Que pour notre bonheur vos jours puiſſent ſe prolonger au delà du terme des nôtres!

SCÈNE VIII.

MEMNON, LE SECRÉTAIRE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARIETTE.

MEMNON.

JUSTICE, Juſtice;
Daignez m'être propice,
Monſeigneur
Le Gouverneur;
Voici ce qui m'arrive:
De la ville de Ninive
Le Receveur général,
Par ſon évaſion furtive,
Me prive
De ma rente, & du capital.
Juſtice, Juſtice;
Daignez m'être propice,
Monſeigneur
Le Gouverneur.
Cet infidele débiteur,
Ce vrai diſſipateur
Me fait banqueroute;
Par ce malheur,
Aux créanciers que je redoute
Je ne puis faire honneur.
Juſtice, Juſtice;
Daignez m'être propice,
Monſeigneur
Le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Monſieur Memnon, quoique vous ſoyez un peu défiguré, je vous reconnois; votre malheur me touche, & je vais prendre toutes les précautions poſſibles pour que votre fortune ne ſoit pas entiérement perdue.

(*à ſa Compagnie.*)

Meſdames, allez vous mettre à table; je vous rejoindrai auſſi tôt que j'aurai donné des ordres pour cette affaire.

UNE DAME, *en s'en allant.*

Quoi! c'eſt-là ce Memnon, qu'on m'avoit dit être ſi bel homme! eh! l'horreur!

UNE AUTRE DAME.

Ah! bon ſoir, Monſieur Memnon, je ſuis bien aiſe de vous voir, Monſieur Memnon: à propos, Monſieur Memnon, pourquoi avez-vous perdu un œil? (*elle ſort.*)

LE SECRÉTAIRE.

Parlez-donc, Monſieur Memnon, je vous trouve un plaiſant borgne, de vous adreſſer plutôt à M. le Gouverneur qu'à moi qui ſuis ſon Secrétaire, & encore plus plaiſant de demander juſtice d'un honnête banqueroutier que j'honore de ma protection, & qui eſt le neveu de la femme de chambre de ma Maîtreſſe. Abandonnez cette affaire-là, Monſieur Memnon, ſi vous ne voulez pas perdre l'œil qui vous reſte.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

MEMNON, OSMIN.

ARIETTE.

MEMNON.

CE dernier coup m'assomme.

OSMIN.

Je vous l'avois bien dit.

MEMNON.

Ce coup m'abasourdit.

OSMIN.

Comme vous il m'assomme.

ENSEMBLE.

Eh quoi ? c'est donc ainsi,
Que dans ce monde-ci
On traite un honnête homme.

MEMNON.

D'un vaisseau battu par les flots
Je suis une image effrayante ;
De tous côtés on me tourmente,
Et je cherche en vain le repos.
Hommes pervers, hommes coupables,
Ames perfides & sans foi,
Non, vous n'êtes point mes semblables,
Non, non, vous causez mon effroi ;
Loin de vos trames détestables,
Je vais m'ensevelir chez moi.

OSMIN.

Oui, ſans doute, il faut diſparaître,
Oui, oui, vous avez bien raiſon;
Je vais promptement, mon cher Maître,
Mettre en état votre maiſon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre repréſente l'appartement de Memnon, dont les murailles ſont preſque toutes nues ; pluſieurs Tapiſſiers ſont ſur des échelles, occupés à décrocher le peu de meubles qui reſtent.

SCÈNE PREMIERE.

L'HUISSIER, UN TAPISSIER, ACTEURS PRECÉDENS.

ARIETTE.

L'HUISSIER.

NE laiſſez tabouret ni chaiſe,
Démeublez tout,
Enlevez tout.

CHŒUR.

Démeublons tout,
Enlevons tout.

UN TAPISSIER.

Memnon ſera mal à ſon aiſe,
S'il ne veut pas reſter debout.

L'HUISSIER.

Que cela lui p aiſe ou dépiaiſe,
Ne laiſſez tabouret ni chaiſe,
Démeublez tout,
Enlevez tout.

CHŒUR.

Démeublons tout,
Enlevons tout.

SCÈNE II.

OSMIN, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

OSMIN, *à des Crocheteurs chargés de meubles.*

ARRÊTEZ donc, Meſſieurs; où portez-vous ces meubles? ils appartiennent à mon Maître.

L'HUISSIER.

Un débiteur qui ne peut pas payer, n'eſt que le gardien des effets de ſes créanciers, lorſqu'ils veulent bien les lui donner.

SCÈNE III.

OSMIN, *ſeul.*

HÉ bien, à préſent ma charge de Concierge eſt devenue ſans fonctions, & je n'aurai pas de peine à mettre la maiſon en état.

SCÈNE IV.

MEMNON, OSMIN.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

MEMNON, *regardant ſa maiſon démeublée.*

QUEL objet douloureux ! où ſuis-je ?
Eſt-ce bien ici ma maiſon ?

OSMIN.

C'eſt elle, & c'eſt ce qui m'afflige :
Elle eſt pire qu'une priſon.

MEMNON.

Quoi ! pour me repoſer, je n'ai plus que la terre !

OSMIN.

Et pour vivre nous n'avons rien.

MEMNON.

Mes meubles étoient tout mon bien.

OSMIN.

Ils ſont partis ſans inventaire.

MEMNON.

Eſt-ce bien ici ma maiſon ?
Quel objet douloureux ! où ſuis-je ?

OSMIN.

C'eſt elle, & c'eſt ce qui m'afflige,
Elle eſt pire qu'une priſon.

ARIETTE.

MEMNON.

C'eſt mon imprudence,
C'eſt ma confiance
Qui cauſe mon adverſité;
L'infortune m'accable,
Mon ſort eſt effroyable,
Je ne l'ai que trop mérité.
Ce matin, ô choſe incroyable!
Je me faiſois fort d'échapper
Aux femmes, aux excès de la table.
Le jeu me ſembloit déteſtable,
Toute querelle abominable,
La Cour un lieu fait pour tromper.
Avant la nuit une Beauté m'attrappe,
On me fait boire, & ma raiſon s'échappe:
Je veux jouer, je me fais crever l'œil;
Je vais à la Cour pour me plaindre,
On m'y raille ſans ſe contraindre:
Quelle leçon pour mon orgueil!
C'eſt mon imprudence,
C'eſt ma confiance
Qui cauſe mon adverſité;
L'infortune m'accable,
Mon ſort eſt effroyable,
Je ne l'ai que trop mérité.

OSMIN.

Il eſt certain, mon cher Maître, qu'il ne vous reſte plus rien à perdre, par conſéquent je n'ai plus rien à gagner avec vous; cependant je vous demande la permiſſion de vous ſervir toujours;

votre malheur m'attache de plus en plus à votre perſonne.

MEMNON.

Je ne ſuis donc pas tout-à-fait à plaindre, il me reſte encore un ami.

OSMIN.

J'apperçois une banquette que ces Meſſieurs ont laiſſée, parce qu'elle ne valoit pas la peine d'être emportée. Eſſayez de vous y repoſer un moment; je vais viſiter votre cave, pour ſavoir ſi elle eſt auſſi dégarnie que le reſte de la maiſon.

SCÈNE V.

MEMNON, *ſeul.*

MON malheur eſt épuiſé, il ne peut plus trouver de priſe ſur moi.

ARIETTE.

Pourquoi me laiſſerois-je abbattre?
L'infortune n'eſt rien,
Et quand nous ſavons la combattre,
Nous en faiſons un bien.
De la miſere aviliſſante
Ma force me garantira;
La terre, en mere bienfaiſante,
De mes travaux me nourrira.
Nous te devons ce que nous ſommes,
O terre! ouvrons toujours ton ſein,
Mais, pour l'honneur du genre humain,
N'ouvrons jamais le cœur des hommes.

SCÈNE VI.

DILARA, MEMNON.

DILARA.

MEMNON, je suis informée de votre désastre; mais ce qu'il y a de plus affreux pour vous, c'est d'avoir mal connu les hommes, & vous vous y êtes mépris si souvent, que vous ne devez plus croire à l'amitié.

MEMNON.

Madame, est-ce vous qui me désabuserez?

DILARA.

Oui, sans doute: croyez-vous que je paroisse à vos yeux pour manquer de respect au malheur? Cette maison n'est plus la vôtre, que la mienne vous en serve.

MEMNON.

Madame, je reçois avec reconnoissance cette preuve de votre bon cœur; mais je n'en profiterai pas; je suis déterminé à me passer de tous les hommes, & mon bonheur commence au moment où je renonce à leur secours.

DILARA.

Et comment ferez-vous?

MEMNON.

Je leur vendrai les miens; je ne rougis point du

mot, je vais me mettre en ſervice dans quelque métairie.

ARIETTE.

DILARA.

Venez commander dans la mienne,
Vous ſeul y donnerez la loi;
Que mon cœur ſenſible parvienne
A fixer vos jours près de moi;
Les fautes que vous avez faites
Ont dû vous corriger;
La plus preſſante de mes dettes
Eſt de vous obliger.
Quand l'adverſité vous accable,
Vos torts doivent être oubliés.
Je deviens votre redevable,
De l'amitié bien véritable
Les malheureux ſont créanciers.

MEMNON.

Je ne ſuis point malheureux, Madame, & même je ne puis plus l'être. Je n'aurai que l'apparence de la ſervitude, & mon ame ſera indépendante, pourvu que je faſſe ſans inſolence les travaux dont on me chargera. Mon prétendu Maître me paiera mon ſalaire, & je dormirai avec moins d'inquiétude que lui.

ARIETTE.

Le maître d'une ferme
Eſt moins heureux que ſes valets;
Pour le paiement d'un terme
On ne me fera point de frais.

Je trouverai ma ſoupe prête
Lorſque je reviendrai des champs ;
Pendant les nuits, grêle, tempête,
Eclats de tonnere, ouragans,
Ne renverſeront point ma tête,
Et me ſeront indifférens.
Quand le jour, venant à paraître,
Fera voir le dégât des vents ;
Je dirai, tant pis pour mon Maître,
Je n'en paierai pas les dépens.

DILARA.

Ah ! Memnon, vous n'êtes pas ſi inſenſible que vous le croyez.

MEMNON.

On l'a trop été pour moi, pour que je ne le ſois pas pour les autres.

DILARA.

Comment, ſi je perdois ma fortune, ſi mes terres étoient dévaſtées, s'il ne reſtoit pas la moindre reſſource, quoi ! vous ne ſeriez pas ému ?

MEMNON.

Je le ſerois beaucoup plus que je ne le ſuis de tout ce qui m'eſt arrivé.

DILARA.

Vous avez donc de l'amitié pour moi ?

MEMNON.

De l'amitié, Madame, ah ! tout au moins.

DILARA.

Eh bien ! pourquoi me privez-vous donc du bonheur ſi doux de vous être utile ?

MEMNON.

C'eſt que je vous aimerois trop, & que je ne veux aimer perſonne, pas même moi. J'ai été ſi ſouvent attrapé, que je me défie de tout le monde.

DUO.

DILARA.

Apprenez à me connoître,
Et liſez mieux dans mon cœur.

MEMNON.

Ce regard tendre eſt peut-être
Encore un appât trompeur.

DILARA.

Apprenez à me connoître.

MEMNON.

Je crains trop de vous connoître.

DILARA.

Ah! liſez mieux dans mon cœur.

MEMNON.

Je vous donnerois mon cœur.

MEMNON.

Permettez-moi de m'éloigner de vous, Madame; mon infortune met une trop grande diſtance entre vous & moi.

DILARA.

C'eſt à moi de la faire diſparoître. Une réſerve extrême eſt le partage de l'infortune. Vous tâchez de me cacher vos ſentimens & l'honnêteté même

me détermine à vous faire l'aveu des miens; c'eſt un hommage que je rends à votre adverſité.

MEMNON.

Madame, ſeroit-il vrai ?... Mais ne nous abuſez-vous point vous-même ? La bonté de votre cœur ne vous trompe-t-elle pas ? Enviſagez-moi bien; la main cuiſante du chagrin s'eſt appeſantie ſur moi; un accident cruel me défigure, & je dois être un objet rebutant pour un ſentiment plus tendre que celui de la ſimple amitié.

DILARA.

Memnon, vos malheurs vous font paroître plus intéreſſant, & la perte de votre figure me rend plus ſûre de votre fidélité.

SCÈNE VII.

THAIS, DILARA, MEMNON, OSMIN.

THAÏS.

MEMNON, vous pouvez du comble de la disgrace, passer au comble du bonheur. Tout ce qui vous est arrivé n'est qu'un enchaînement d'épreuves faites exprès pour vous corriger.

MEMNON.

Puis-je savoir à qui j'ai tant d'obligation ?

THAÏS.

A la Fée Utile, dont vous avez fait la conquête.

MEMNON.

Ses déclarations ne sont pas fades.

THAÏS.

Elle vouloit vous rendre aimable.

MEMNON.

Et c'est pour y parvenir qu'elle m'a rendu borgne.

THAÏS.

En l'épousant vos yeux verront également.

OSMIN.

Il faut que cette Fée ait l'esprit bien fait, car il n'y a pas de femme qui ne trouve que pour un mari c'est encore trop d'un œil.

THAÏS.

Venez commander avec elle dans un Palais superbe, dont les trésors immenses seront inépuisables.

DILARA.

Memnon, que je prends part à ce changement de fortune!

MEMNON.

Ah! Dilara, me conseillez-vous de l'accepter?

ARIETTE.

DILARA, THAÏS, OSMIN.

Vous ne pouvez mieux faire,
Vous avez tout perdu;
Par cette heureuse affaire,
Tout vous sera rendu.

MEMNON.

Je puis beaucoup mieux faire.

DILARA.

Si vous croyez mieux faire,
Votre cœur vous dira
Ce qu'il faut qu'il préfere;
Tenez-vous-en bien là.

MEMNON.

Oui, je m'en tiendrai là.

THAÏS, OSMIN.

Beau palais, bonne chere,
Objet tendre & friand,
Douces nuits du mystere,
Jour serein & riant.

MEMNON.

Le jour ſerein n'éclaire
Que l'amour bien content.

DILARA.

Memnon, vous ſaurez plaire.

MEMNON.

Mais aimerois-je autant ?

THAÏS, DILARA, OSMIN.

Vous ne pouvez mieux faire,
Votre cœur vous dira
Ce qu'il faut qu'il préfere.

MEMNON.

Mon cœur m'a dit déjà
Ce qu'il faut qu'il préfere.

DILARA.

Tenez-vous-en bien là.

MEMNON.

Oui, je m'en tiendrai là.

MEMNON.

Si les promeſſes de la Fée ne ſont pas trompeuſes, ſi elle fait ſuccéder aux malheurs qui m'ont accablé, les avantages les plus brillans, ſerois-je forcé de l'épouſer ?

THAÏS.

Sans doute, elle n'eſt point aſſez généreuſe pour permettre qu'une autre touche ſes revenus.

MEMNON.

Et vous, charmante Dilara, si je reste tel que je suis, persisterez-vous toujours à me vouloir du bien ?

DILARA.

En douter seroit me faire injure.

MEMNON.

Me voilà décidé ; que la Fée garde ses trésors ; ils ne me tentent point ; je ne suis devenu vertueux que depuis que je suis pauvre, & je ne connois le bonheur que depuis que je vous aime.

THAÏS.

Vous l'entendez, qu'il ne soit plus question de Dilara, qu'elle disparoisse devant la Fée.

DILARA.

Memnon, Memnon, une puissance supérieure me force à vous quitter.

OSMIN.

Il ne fait pas bon ici pour moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

THAIS, MEMNON.

DUO.

MEMNON.

Juste Ciel ! on nous sépare,
Fée inhumaine & barbare.

THAÏS.

Calmez-vous, calmez-vous.

MEMNON.

M'outrager de la sorte !

THAÏS.

Vous deviendrez plus doux,
Plus doux.

MEMNON.

La fureur me transporte.

THAÏS.

Calmez-vous, calmez-vous.

MEMNON.

Rien n'est égal à mon courroux.

THAÏS.

Votre ame est bien échauffée ;
Je prédis, malgré cela,
Que vous aimerez la Fée
Tout autant que Dilara.

MEMNON.

L'annonce eſt une chimere,
Elle excite ma colere.

THAÏS.

Et pourtant arrivera.

(*Elle ſort.*)

MEMNON.

Et jamais n'arrivera.

SCÈNE IX.

MEMNON, *ſeul.*

RÉCITATIF OBLIGÉ.

LA cruelle m'échappe & me livre à moi-même :
Je ſuis ſeul, c'eſt l'affreux ſignal
De la miſere extrême.
De ce qu'on nomme amis, l'abandon eſt total ;
Tous ces murs dépouillés annoncent l'indigence ;
Ah ! le malheur me les fait remarquer.
Quand Dilara charmoit ces lieux par ſa préſence,
Rien ne paroiſſoit y manquer.

AIR VIF.

Dilara, vous m'êtes ravie ;
S'il faut renoncer à vous voir,
Je ne puis ſupporter la vie,
Et je ſuccombe au déſeſpoir.

(*Il ſe jette ſur la banquette, & la tête dans ſes mains.*)

SCÈNE X.

SCÈNE X, *& derniere.*

Le Théatre change, & repréſente un Palais ſuperbe; Dilara paroît ſur un tróne, avec ſa baguette de Fée, Thaïs & Oſmin à ſes pieds; elle eſt environnée de la Cour la plus brillante.

MEMNON, DILARA, THAIS, OSMIN.

MEMNON, *qui n'a plus d'emplâtre.*

QUEL changement! quel prodige! la lumiere frappe également mes yeux.... Ah! dans la Fée je reconnois Dilara. . . . .

DILARA.

Oui, Memnon, c'eſt moi-même qui t'ai caché mon nom & ma naiſſance : je t'aimois, mais je voulois te rendre digne de moi. Je t'ai fait paſſer par les épreuves des malheurs, j'ai fait ſervir tes fautes à corriger ton trop de confiance. Tu as remporté une victoire plus difficile; quand tu m'as cru une ſimple mortelle, tu m'as ſacrifié les offres les plus ſéduiſantes: pour t'en récompenſer, reçois ma main, partage mon pouvoir, & n'oublie jamais tes imprudences. Souviens-toi ſur-tout, que s'il faut ſe défier des hommes, il faut encore plus ſe défier de ſoi-même.

MEMNON.

Ah! divine Fée, il n'y à plus qu'une ſeule choſe dont je ſuis certain, c'eſt de ne jamais ceſſer de vous adorer.

THAÏS.

Seigneur Memnon, nous avons un petit compte à faire enſemble, c'eſt moi qui tantôt ai eu l'adreſſe de vous eſcamoter un grand nombre de ſequins.

OSMIN.

C'eſt la premiere leçon qu'on vous a donnée.

MEMNON.

Il eſt juſte de la payer; que cette ſomme ſerve à vous marier.

QUATUOR.

DILARA, MEMNON, THAÏS, OSMIN.

Quand on veut éclairer une ame,
L'amour eſt un bon Précepteur;
C'eſt l'objet ſeul de notre flamme
Qui forme ou corrompt notre cœur;
Le choix nous attire le blâme,
Ou nous conduit au vrai bonheur.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LA PETITE IPHIGÉNIE,

PARODIE DE LA GRANDE,

EN UN ACTE, ET EN VERS,

MÊLÉE DE CHANTS,

Repréſentée ſur le Théatre de la Comédie Italienne en 1757.

ACTEURS.

IPHIGÉNIE.
ISMENIE.
EUMENE.
ORESTE.
PILADE.
THOAS.
UN ESCLAVE.
ARBAS.
PRÊTRESSES.

La Scène se passe dans le Temple de Diane.

LA PETITE IPHIGÉNIE,

PARODIE DE LA GRANDE.

SCÈNE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *seule.*

UN ſonge cauſe en moi de ſiniſtres penſées,
Je n'ai rêvé la nuit que de glaces caſſées;
Ce terrible accident, qui m'afflige beaucoup,
Me menace aujourd'hui de quelque mauvais coup.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

IPHIGÉNIE.

Est-ce toi que je vois, ô ma chere Iſmenie ?
Viens-tu pour conſoler la triſte Iphigénie ?

ISMENIE.

Ce jour pour vous, Madame, eſt un jour ſolennel ;
Le Roi vient de trouver un malheureux mortel,
Sans mouvement, ſans force, étendu ſur le ſable :
Thoas prend de ſes jours un ſoin inconcevable ;
Il cherche à ranimer cet homme languiſſant,
Par les bonnes façons d'un cœur reconnoiſſant,
Pour le mettre en état qu'on lui coupe la gorge.

IPHIGÉNIE.

Jouet infortuné des terreurs qu'il ſe forge,
Il ne cherche qu'à voir couler le ſang humain ;
Et moi, je ſuis contrainte à lui prêter la main.

ISMENIE.

Il falloit ſuppoſer, dans l'emploi qu'on vous donne,
Que vous n'aviez encor ſacrifié perſonne.
Peut-on être touché du ſort de la beauté
Qui plonge dans les cœurs ſon bras enſanglanté ?
On auroit pu ſauver cette image effrayante,
Vous en auriez été bien plus intéreſſante.

IPHIGÉNIE.

Diane, devois-tu me transporter ainsi,
Pour me faire jouer un pareil rôle ici ?
Je n'ai pas un cœur fait pour dépeupler le monde ;
Un songe met le comble à ma douleur profonde.

ISMENIE.

Mettez-le donc en chant, si vous le racontez ;
Vos rêves sont plus beaux lorsque vous les chantez.

IPHIGÉNIT.

Tu sauras le dernier en lisant les mensonges
Dans le Dictionnaire à l'usage des songes.
Eclairs, mugissemens, spectres, pâles flambeaux,
Gémissemens, terreurs, lieux funebres, tombeaux,
Horreur, bruit souterrain, la terre qui s'entr'ouvre,
Un fantôme sortant de l'Enfer qu'on découvre,
Abîme, accens plaintifs, poignards, lambeaux sanglans,
Ombre, crimes, remords, effroi, genoux tremblans,
Autel, temple, cyprès, coupable encens, Idole,
Ou pere, ou mere, ou sœur, ou frere qu'on immole ;
Voilà quel est mon songe, & tu reconnois là
L'histoire de tous ceux que l'on a faits déjà.

SCENE III.

EUMENE, IPHIGÉNIE, ISMENIE, THOAS.

EUMENE.

MADAME, dans ces lieux le Tyran va paraître;
Il sent une frayeur dont il n'est pas le maître;
N'est pas hardi qui veut: le croiriez-vous? il craint
Cet étranger mourant, qui ne doit qu'être plaint,
Et vient comme un devoir presser le sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Grands Dieux! si votre loi vous semble une injustice,
Faites-moi triompher du farouche Thoas:
Que ce Tyran, sensible à mes foibles appas,
Ne fasse plus d'un meurtre un auguste mystere,
Et puisse en me voyant désirer le contraire.
Inspirez-moi ces tours & ces mots caressans
Qui séduisent l'esprit & captivent les sens;
Répandez dans mes yeux cette mélancolie
Qui ne blesse les cœurs que pour donner la vie;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMENIE.

Thoas vient, vous pourrez parler des Dieux ensemble.

SCÈNE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

THOAS.

Si je viens vous trouver, c'eſt parce que je tremble, Madame.

IPHIGÉNIE.

C'eſt un mal où vous êtes ſujet.

THOAS.

En dormant ou veillant, quelque ſiniſtre objet
A mon cœur effrayé vient donner des ſecouſſes;
Je crois à chaque inſtant voir l'enfer à mes trouſſes.
J'entends que dans ma cave on roule des tonneaux;
Lorſque je ſuis couché, l'on tire mes rideaux;
Des fantômes hideux, croyant faire merveilles,
Viennent, dès que je dors, me crier aux oreilles.
Vous, qui ſavez parler à tout ce monde-là,
Il faut abſolument faire ceſſer cela.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, les eſprits ſont les mortels qu'on immole.

THOAS.

Qu'ils ſe plaignent plus bas, leur concert me déſole.
Mais il faut immoler le nouvel étranger.

IPHIGÉNIE.

D'un ſi funeſte emploi daignez me dégager.

THOAS.

Je me connois, Madame, en physionomie,
Ce n'est qu'un garnement de fort mauvaise vie;
Cet homme là m'effraie, & mon cœur allarmé
Se glace en le voyant.

IPHIGÉNIE.

Il est donc bien armé?

THOAS.

Non, il est garrotté, mais il n'aime qu'à mordre;
On voit dans ses discours un esprit en désordre:
Je le crois querelleur, il fait à tous momens,
Aux hommes comme aux Dieux, de vilains complimens.
J'ai remarqué sur-tout, qu'au fort de sa colere,
Bien souvent il s'écrie: Hélas! ma chere mere!
On dit que des Démons, sans cesse autour de lui,
L'entourent de serpens pour le rendre poli.
J'ai cru, pour dissiper sa noire extravagance,
Devoir lui demander son nom & sa naissance:
Il garde le secret.

IPHIGÉNIE.

Je pense qu'il fait bien,
Pour le faire mourir, son nom ne sert à rien:
Est-il jeune?

THOAS.

Oui vraiment.

IPHIGÉNIE.

Sa mort me désespere.
O Ciel! est-ce donc là ce que j'en devrois faire?

THOAS.

Ah! je me laſſe enfin d'être tant combattu ;
Adorer & frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Par ces vers convaincans, vous m'avez décidée ;
Oui, par la cruauté ma piété guidée,
Va trouver déſormais ce ſacrifice beau,
Et l'on va ſur l'Autel apporter le couteau.

THOAS.

Un changement ſi prompt marque peu de ſcrupule.

IPHIGÉNIE.

Pouvez-vous à ma voix ne pas être crédule ?

THOAS.

Je ſuis né défiant, cependant vous verrez
Si j'empêcherai rien de ce que vous ferez.
Vous pourrez me tromper ſans avoir de l'adreſſe,
Je ne reparoîtrai que pour finir la piece.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

ISMENIE.

Vous avez carte blanche, il faut en profiter.

IPHIGÉNIE.

Je ne ſais pas d'où vient il ſe fait déreſter.
Ce Tyran eſt au fond une bonne perſonne ;
Lorſqu'il fait le méchant, c'eſt un air qu'il ſe donne,

EUMENE.

Mais vous avez promis d'exercer votre emploi,
Et vous allez enfin agir de bonne foi;
Dans votre miniſtere il faut de la droiture.

IPHIGÉNIE.

Ah! mon cœur ſuit toujours la voix de la nature.

ISMENIE.

Moi, c'eſt ce que je fais, c'eſt ma divinité,
Ses loix furent toujours les Dieux de la beauté.

IPHIGÉNIE.

J'entends quelqu'un hurler; Prêtreſſe de Diane,
Je dois avec prudence éviter tout profane;
Les hommes ſont pour nous des dangers trop certains,
Nous reviendrons pourtant leur délier les mains.

SCÈNE VI.

ORESTE, *ſeul.*

JE deviens furieux, Deſtin, quand je te nomme,
Tu ne fais qu'un coquin ſouvent d'un honnête homme;
Mon exemple en fournit une affreuſe leçon;
Je ſuis un miſérable, & ſuis né bon garçon;
Je ſuis doux, & ſouvent je me mets en colere;
J'adore mes parens, & j'ai tué ma mere;
Je cours les champs, portant en mon cœur le remord,

Et je rencontre un chien enragé qui me mord ;
Je le deviens moi-même, & répands l'épouvante.
Pilade, d'une humeur ſenſible & prevenante,
Veut bien m'aimer malgré ce petit défaut-là ;
Mais le Deſtin maudit n'approuve pas cela.
Par l'ordre d'Apollon, je viens ſur ce rivage,
Je cours toutes les mers pour avoir une image,
Et je perds mon ami d'abord en arrivant.
Mon infortune, ô Ciel ! t'amuſe trop ſouvent,
Mais ces carreaux ſont teints, & cette colonnade....
Je me connois au ſang, c'eſt celui de Pilade.
Les Dieux ſans doute ont cru qu'avec de l'amitié
Le malheur ne pouvoit m'accabler qu'à moitié.

SCÈNE VII.

PILADE, ORESTE.

PILADE.

RETROUVE ton ami.

ORESTE.

Je ne t'attendois guere.

PILADE.

Ton étoile & les Dieux m'ont taillé des croupieres,
Je ſuis tombé dans l'eau, cela me porte au cœur,
L'amitié s'affadit avec cette liqueur.

ORESTE.

Je te revois, Pilade, & ma joie eſt ſi tendre,
Qu'à l'inſtant mon accès de rage va me prendre.

PILADE.

Sauve qui peut.

ORESTE.

Je vois tout l'enfer ſous mes pas.

PILADE.

La belle vue!

ORESTE.

O Ciel! je ſens entre mes bras
Un ſerpent venimeux, qui me pique & me glace:
Quelle femme, grands Dieux! me fait donc la grimace?

PILADE.

Tu lui rends bien.

ORESTE.

Un ſpectre eſt là pour l'appuyer;
C'eſt Egiſte, oui, c'eſt lui qui lui ſert d'Ecuyer!
Mais quel objet hideux m'embarraſſe & m'arrête!
Il gémit... Ah! qu'il a de cornes à la tête!
Que vois-je? c'eſt mon pere.

PILADE.

Il n'eſt donc pas changé?

ORESTE.

Dans quel nouveau revers me trouvé-je plongé?
O déſeſpoir! je ſuis accablé par Pilade;
Il me ſuit.

PILADE.

Au contraire, & je fuis, camarade.

ORESTE.

Je n'avois qu'un ami, qu'un ſeul, je l'ai perdu.

PILADE.

Je ſuis ici.

ORESTE.

Viens donc.

PILADE.

Je crains d'être mordu.

ORESTE.

Ainſi tout l'univers craint & fuit ma préſence,
Ma fureur s'en accroît.

PILADE.

La Prêtreſſe s'avance,
Ceſſez d'être en colere, on vient vous égorger.

ORESTE.

Tu m'avertis à temps, & je vais m'arranger.

SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PILADE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

VOTRE ſang va bientôt couler pour la Déeſſe;
Je viens vous immoler, mais avec politeſſe.
Ici les étrangers dans mes mains ſont remis,
Et c'eſt moi qui leur fais les honneurs du pays.
Prêtreſſes, à l'inſtant je veux qu'on les déchaîne,
Je dois agir ainſi pour que rien ne les gêne.

PILADE.

J'ai de l'esprit, Madame, & je vous entends bien.

IPHIGÉNIE.

Nous pouvons à présent commencer l'entretien;
Votre sort m'intéresse, & je suis affligée
De vous faire mourir; mais j'y suis obligée,
Mon cœur est la victime, & mon bras l'instrument.

PILADE.

Hom, cet instrument-là ne me plaît nullement.

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi donc parler à votre camarade:
Il est triste.

PILADE.

Il a tort.

IPHIGÉNIE.

Qu'a-t-il?

PILADE.

Il est.... malade
D'esprit.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Puis-je savoir?

PILADE.

Vous saurez qu'aujourd'hui.

IPHIGÉNIE.

Vous avez la fureur de répondre pour lui;
C'est lui que j'interroge.

ORESTE.

ORESTE.

Et maugrebleu, Madame,
Tuez-nous sans rien dire.

IPHIGÉNIE.

Il a glacé mon ame;
Cet enfant-là paroît assez mal élevé :
A ce pauvre garçon qu'est-il donc arrivé ?

PILADE.

Madame, s'il n'a pas la réplique gentille,
C'est qu'il a maintenant des chagrins de famille;
Tout le monde n'est pas en place comme vous.

IPHIGÉNIE.

Oui, j'exerce un emploi bien amusant, bien doux.

ORESTE.

Vous nous faites languir; quel sujet vous arrête ?

IPHIGÉNIE.

Cela viendra, Seigneur, mais soyez plus honnête.
Vous êtes tous deux Grecs, si j'en crois vos habits ?

PILADE.

Oui...

IPHIGÉNIE.

Venez m'embrasser, c'est aussi mon pays.

PILADE.

Ah ! quel plaisir !

IPHIGÉNIE.

Allons, contez-moi des histoires;
Agamemnon jouit du fruit de ses victoires.

ORESTE.

Il ne vit plus.

IPHIGÉNIE.

De quoi le pauvre homme eſt-il mort ?

ORESTE.

Il ſe portoit fort bien.

IPHIGÉNIE.

Ah ! vous m'étonnez fort.

ORESTE.

Un cruel aſſaſſin.....

IPHIGÉNIE.

Quelle main ſanguinaire
A fait ce mauvais coup ?

ORESTE.

Son épouſe adultere.

PILADE.

On peut, lorſqu'on eſt belle, avoir quelques amans;
Mais tuer les maris ; ils ſont ſi bonnes gens !

IPHIGÉNIE.

Ciel, Clitemneſtre ! Oreſte a-t-il bien pris la choſe ?

PILADE.

Vous deviez ſur ce nom avoir la bouche cloſe.

IPHIGÉNIE.

On voyoit dans ſon air, étant encore enfant,
Qu'un jour il pourroit être un fort mauvais plaiſant.

ORESTE.

Il eſt l'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Ah ! qu'a-t il donc pu faire ?

PILADE.

Madame, il en agit fort mal avec ſa mere.

IPHIGÉNIE.

Fi, ce garçon doit faire une mauvaiſe fin ;
Que cherche-t-il ?

ORESTE.

La mort qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O Ciel ! qu'entends-je ? Oreſte eſt privé de la vie !
Mon unique reſſource, hélas ! m'eſt donc ravie ?
Remettons-nous ; il faut reprendre mon diſcours.
(*haut.*)
Electre, que fait-elle ?

ORESTE.

Elle pleure toujours.

PILADE.

Cela compoſe au moins une aimable famille,
Bien gaie.

IPHIGÉNIE, *à part, à une Prêtreſſe.*

O déſeſpoir ! approchez-vous ma fille,
Menez ces étrangers dans l'endroit préparé,
Où celui qu'on immole eſt toujours bien paré.

PILADE.

En voyant ces ſoins-là, ma triſteſſe eſt complette ;
Je vais faire aujourd'hui ma derniere toilette.

SCÈNE IX.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

ORESTE, Oreſte eſt mort !

ISMENIE.

Ce n'étoit qu'un vaurien.

IPHIGÉNIE.

Il ſeroit devenu peut-être homme de bien ;
Hélas ! en ce moment que mon malheur te touche.
Mais as-tu remarqué ce Grec dur & farouche !
Pour cet infortuné qui brave le trépas,
J'éprouve un ſentiment que je ne connois pas ;
Quoiqu'il ait l'air d'un fou, cet homme ſait me plaire.

ISMENIE.

Il me paroît avoir un joli caractere.
Lequel des deux enfin devons-nous poignarder ?

IPHIGÉNIE.

Sauvons celui que j'aime.

ISMENIE.

On peut le haſarder.

IPHIGÉNIE.

Non, qu'ils partent tous deux ; mais il faut du myſtere.

ISMENIE.

Pour bien mener cela, fiez-vous à mon pere;
Mon pere, roturier, sans rang, sans dignité,
Les envelloppera dans son obscurité.

IPHIGÉNIE.

Ton pere est ennuyeux, je crains qu'il ne paroisse.

ISMENIE.

On ne le verra pas, j'en parlerai sans cesse,
Et cependant jamais on ne saura son nom.

IPHIGÉNIE.

Va donc trouver Thoas, & dis-lui pour raison,
Que ces deux étrangers ont l'ame trop profane
Pour avoir l'honneur d'être immolés à Diane;
Et que je juge, avant de les sacrifier,
Qu'il faut avoir grand soin de les purifier.

EUMENE.

C'est une menterie.

IPHIGÉNIE.

Oui, mais c'est une adresse,
Un privilége acquis qu'approuve la sagesse,
Et ce motif m'excuse en cette extrémité:
Qui sert les malheureux, sert la Divinité.

SCÈNE X.

ORESTE, PILADE, IPHIGÉNIE.

PILADE.

Suivant de ces climats les funeſtes maximes,
Vous aviez commandé qu'on parât les victimes,
Et nous reparoiſſons ainſi que nous étions,
Libres de nous ſauver, ſi nous le ſouhaitions.

IPHIGÉNIE.

Venez à cet autel de meurtre & de vengeance;
Venez-y concevoir un rayon d'eſpérance.
Mes bienfaiſantes mains, épargnant votre ſang,
Ne vous plongeront pas un couteau dans le flanc;
Vous irez tous les deux revoir votre patrie.

PILADE.

Madame, en vérité, vous êtes bien polie.

SCÉNE XI.

ISMENIE, ACTEURS PRECÉDENS.

ISMENIE.

MADAME, je voudrois vous parler en ſecret.

IPHIGÉNIE.

Eloignez-vous.

(*Oreſte & Pilade ſe retirent au fond du théatre.*)

ISMENIE.

Je viens vous dire avec regret
Qu'à les ſauver tous deux il ne faut pas prétendre;
Thoas aime le ſang, il veut en voir répandre:
Choiſir, à la Prêtreſſe eſt tout ce qu'il permet;
Mais ſi vous m'en croyez, délivrez le mieux fait.

IPHIGÉNIE, *à Oreſte & Pilade.*

Rapprochez-vous. Les Dieux ont fait tourner la chance,
Ils ſe ſont irrités de ma condeſcendance;
Un de vous deux mourra, le choix m'en eſt remis.
(*à Oreſte.*)
Et pour être ſauvé, c'eſt vous que je choiſis.

PILADE.

Miſéricorde! ô meurtre!

IPHIGÉNIE, *à Pilade.*

Ah! je vois votre joie,
Je vous laiſſe un inſtant pour qu'elle ſe déploie,

Ma main avec douceur remplira mon devoir.

(*à Oreſte.*)

Vous, vous regagnerez votre pays ce ſoir,
Je vous en ſuis garant; mais daignez me permettre
D'aller écrire avant un petit mot de lettre;
Vous ſerez bien exact à la remettre au moins.

(*à Pilade.*)

Enſuite mon enfant, vous aurez tous mes ſoins.

(*elle ſort.*)

SCÈNE XII.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

AINSI nous voilà donc aux petits ſoins enſemble.

ORESTE.

M'aimes-tu ?....

PILADE.

Quand tu dis que tu m'aimes, je tremble;
La Prêtreſſe au contraire, au lieu de menacer,
En m'annonçant la mort, ſemble me careſſer.

ORESTE.

Parle donc, je te trouve un plaiſant perſonnage;
De prétendre mourir.

PILADE.

Ce n'eſt pas mon uſage.

ORESTE.

Je t'ai toujours connu pour un ambitieux.

PILADE.

Eſt-ce ma faute à moi ? va, ne t'en prends qu'aux Dieux :
Pourquoi m'envierois-tu ma petite fortune ?

ORESTE.

La vie eſt un fardeau dont le poids m'importune ;
Je demande la mort, c'eſt à moi qu'on la doit,
Et tu veux aujourd'hui me faire un paſſe-droit.

PILADE.

A l'honneur qu'on me fait, ami, je ſuis ſenſible ;
Mais je t'aime & voudrois, s'il étoit bien poſſible,
Tout à l'heure te voir à l'autel attaché ;
Va, je te céderois ma place à bon marché.

ORESTE.

Tu m'aimes ! ah ! j'en prends tous les Dieux pour arbitres :
Tu veux être immolé, parle, quels ſont tes titres ?
As-tu dix fois par jour le tranſport au cerveau ?
Tout l'Univers pour toi devient-il un tombeau ?
As-tu jamais roſſé perſonne dans ta vie ?
Des ſpectres viennent-ils te tenir compagnie ?
Es-tu né comme Oreſte, inſenſé, forcené,
Et vois-tu ſur tes pas tout l'enfer déchaîné ?

PILADE.

On ne peut pas avoir tous les biens en ce monde.

ORESTE.

Eh! dis-moi donc sur quoi ta vanité se fonde?

PILADE.

Pour me laisser mourir j'embrasse tes genoux.

ORESTE.

Et je me jette aux tiens pour un bonheur si doux.

PILADE.

Non, je ne le veux point.

ORESTE.

Un refus de la sorte
Agite tous mes sens, le courroux me transporte,
Je m'en vais t'assommer.

PILADE.

Ah! ne badinons point,
Tu traites l'amitié toujours à coups de poing.

ORESTE.

Je veux aimer ainsi: je vais à la Prêtresse,
Déclarer qui je suis.

PILADE.

Ah! ton cerveau se blesse.

ORESTE.

Et si sa main balance, ô terre! entr'ouvre-toi;
Et vous qui m'écoutez, ô Cieux! écrasez-moi.

PILADE.

Je sais Œdipe aussi. Vos victimes sont prêtes;
O monts! écrasez-nous; cieux! tombez sur nos têtes.

ENSEMBLE.

ORESTE.

Si tu reçois la mort, si je puis le souffrir,
Je dis qui m'a fait naître, & qui j'ai fait mourir.

PILADE.

L'amitié, l'amitié, voilà ce qui m'enivre;
Je ne suis pas sorti de mon pays pour vivre.

SCÈNE XIII.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PILADE.

IPHIGÉNIE.

PEUT-ON savoir pourquoi vous avez tant crié?

ORESTE.

Madame, ce n'étoit qu'un débat d'amitié.

PILADE.

Il parloit doucement avec son camarade.

IPHIGÉNIE.

Ce commerce du moins ne me paroît pas fade.

ORESTE.

Pour parler franchement, je suis jaloux de lui,
Je vous le dis tout net; & s'il meurt aujourd'hui,
Je ne me charge pas de rendre votre lettre.

IPIGÉNIE.

Dans vos fidelles mains je venois la remettre:
Eh quoi! vouloir mourir, Seigneur, y pensez-vous?

PILADE.

Madame, il ſeroit mal de diſputer des goûts.

IPHIGÉNIE, *à Oreſte.*

Vous pouvez préférer une mort rigoureuſe,
Au ſoin de me ſervir & de me rendre heureuſe?
Vous n'êtes pas galant, & c'eſt me faire tort.

PILADE.

Il n'aime point le ſexe.

IPHIGÉNIE.

Il mérite la mort;
Je ne puis y penſer ſans en être ſaiſie.
(*à Pilade.*)
Mais ne ſentez-vous pas un peu de jalouſie?

PILADE.

Non....

IPHIGÉNIE, *à Oreſte.*

Pour payer l'honneur qu'il daigne vous céder,
Dites-lui, s'il ſe peut, adieu ſans le gronder.

ORESTE.

Adieu, mon cher ami, pardonne mes reproches.

PILADE, *bas à Oreſte.*

Je n'aurai pas toujours mes deux mains dans mes poches;
Laiſſe-moi faire, va, je te délivrerai.
(*à part.*)
Je ne ſais pourtant pas comme je m'y prendrai.

SCÈNE XIV.

IPHIGÉNIE, PILADE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

POUR ſortir de ces lieux il ne faut pas attendre ;
Electre eſt la perſonne à qui vous devez rendre
Ce billet important.

PILADE.

Par quel haſard heureux
La connoiſſez-vous donc ?

IPHIGÉNIE.

Vous êtes curieux !
Eſclave, prenez ſoin de conſerver ſa vie ;
Vous ſavez les chemins, & je vous le confie.

PILADE.

Vous le verrez bientôt ; c'eſt un garçon d'eſprit
Qui reviendra vous faire un bien joli récit.

SCÉNE XV.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

IPHIGÉNIE.

JE conçois pour ce Grec un malheureux préſage,
Et j'ai peur qu'il ne faſſe un bien mauvais voyage;
Je ne ſaurai jamais quand il s'embarquera.

ISMENIE.

Sans être remarqué, croyez qu'il partira.

IPHIGÉNIE.

Je crains qu'il ne s'égare ou bien qu'on ne l'arrête.

ISMENIE.

Pourquoi?

IPHIGÉNIE.

Son conducteur m'a l'air d'être un peu bête;
J'ai remis l'étranger en de mauvaiſes mains.

ISMENIE.

Faut-il dont tant d'eſprit pour ſavoir les chemins?

IPHIGÉNIE.

Mais je vais être inſtruite; enfin je vois Eumene.
Le Grec eſt-il parti?

SCÈNE XVI.

EUMENE, IPHIGÉNIE, ISMENIE.

EUMENE.

Vous m'en voyez en peine ;
On l'attend au vaisseau ; personne n'est venu.

IPHIGÉNIE.

Ah ! je n'en doute point, mon projet est connu.

ISMENIE.

A de vaines frayeurs pourquoi livrer votre ame ?
Vous connoissez Thoas, rassurez-vous, Madame ;
Thoas est soupçonneux, & n'approfondit rien.

IPHIGÉNIE.

Il est vrai ; mais on vient : ah ! c'est l'esclave.

SCÈNE XVII.

L'ESCLAVE, IPHIGÉNIE, ISMENIE.

IPHIGÉNIE.

Eh bien !
Ce Grec dont je vous ai confié la conduite,
N'a-t-il point rencontré d'obstacles dans sa fuite ?
Vogue-t-il sur les eaux, & le vent est-il bon ?

L'ESCLAVE.

Il eſt plus avancé, Madame, il eſt au fond.

IPHIGÉNIE.

Adieu ma lettre.

L'ESCLAVE.

Un bruit, & de chevaux & d'armes,
Nous a fait ſans raiſon concevoir des alarmes,
Et, quoique nous fuſſions tous deux hommes de cœur,
J'avouerai franchement que nous avons eu peur.
On devient imprudent en manquant de courage;
Nous nous ſommes cachés dans un antre ſauvage,
Où les flots en courroux viennent briſer leurs cours,
Qui ſans doute du Grec ont abſorbé les jours.
L'appelant vainement, j'ai cru devoir conclure,
Qu'il falloit regarder, malgré la nuit obſcure:
Je n'ai rien apperçu, je me ſuis effrayé;
Ainſi vous voyez bien que notre homme eſt noyé.

IPHIGÉNIE.

Ah! je n'en doute pas, la preuve en eſt trop claire,
Et les Dieux par ce trait m'annoncent leur colere.

ISMENIE.

Pour fuir la mort, Madame, un Grec prend bien des ſoins,
Et revient dans l'inſtant qu'on y penſe le moins.

EUMENE.

Voilà tout mon eſpoir, qu'il ſoit auſſi le vôtre.

IPHIGÉNIE.

Puiſque cet homme eſt mort, qu'on m'aille chercher l'autre :
On l'amene, ſortez. Voici le beau morceau,
Qui ſeroit plus touchant, s'il étoit plus nouveau.

SCÈNE XVIII.

ORESTE, IPHIGÉNIE.

ORESTE.

POUR me percer le cœur m'appelez-vous ? j'arrive.

IPHIGÉNIE *chante.*

» C'eſt au pied du rocher que défend cette rive «.

ORESTE.

C'eſt l'Opéra tout pur, & nous nous égarons.

IPHIGÉNIE.

Allez, allez toujours, nous nous retrouverons.

ORESTE.

Oui, la Scène a trente ans plus que la Tragédie,
On l'a toujours chantée ; ainſi la Parodie
Doit l'être tout de même.

IPHIGÉNIE.

Oui, c'eſt-là mon projet,
Et cela vaudra mieux pour le fond du ſujet.

IPHIGÉNIE.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Mon petit miniſtere
Vous fera du chagrin ;
Je crains de vous déplaire,
En vous perçant le ſein :
Que ne ſuis je maîtreſſe
Des climats où je ſuis !
Les gens de votre eſpece
N'y ſeroient pas détruits.

ORESTE.

Air : *Contre un engagement.*

D'un propos gracieux
Vous ferez le contraire ;
Loin d'appaiſer les Dieux,
Redoutez leur colere ;
A votre âge, ma chere,
Lorſqu'on veut bien agir,
On ne doit jamais faire
Mourir que de plaiſir.

IPHIGÉNIE.

Air : *Un mouvement de curioſité.*

De vous ſauver j'aurois beaucoup d'envie,
Si ce bienfait pouvoit ſe pardonner :
Tuer un homme, ah ! quelle barbarie !
A cet emploi pourquoi me deſtiner ?
C'eſt mon devoir d'ôter ici la vie ;
Il me ſeroit plus doux de la donner.

ORESTE.

Air : *Adieu donc, Dame Françoiſe.*

Eh pourquoi, bonne Prêtreſſe,
Me traiter ſi rudement ?
Avec ce regard charmant
Auriez-vous l'ame traîtreſſe ?
Ah ! dans un ſi doux moment,
La nature vous dément.
Eh pourquoi, bonne Prêtreſſe,
Me traiter ſi rudement ?

IPHIGÉNIE, *tendrement.*

Air : *Muſette du Ballet de Jouvence.*

C'eſt aſſez, je crains de vous entendre.
La pitié pourroit me ſurprendre ;
Oui, je cours trop de danger ;
Par égard pour une ame trop tendre,
Ah ! permettez-moi de vous égorger.

ORESTE.

Air : *Je ſuis dans un certain je ne ſais quoi.*

Vous m'en priez trop galamment.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Que ſon ſort m'intéreſſe !

ORESTE.

Tuez-moi donc par ſentiment.

IPHIGÉNIE.

Je plains votre jeuneſſe.

ORESTE.

En vous voyant, belle Prêtreſſe,
Mon cœur ſe trouble malgré moi.

IPHIGÉNIE.

Je ſens un certain je ne ſais qu'eſt-ce ?

ORESTE.

Je ſens un certain je ne ſais quoi.

IPHIGÉNIE.

Air : *Elle eſt morte la Vache à Panier.*

Que dit-on, chez vous d'Iphigénie ?

ORESTE.

Ah ! ſon ſort doit me faire trembler,
On l'a tuée en cérémonie,
Elle eſt morte, il n'en faut plus parler ;
Je n'y puis ſonger
Sans m'affliger,
Sans me troubler ;
Elle eſt morte, la pauvre Iphigénie,
Elle eſt morte, il n'en faut plus parler.

IPHIGÉNIE.

Air : *Un jour ſur la fougere, &c.*

Diane fut propice,
Et vint à ſon ſecours.

ORESTE.

On ſait qu'un ſacrifice
A terminé ſes jours ;
Mon ame déſolée
Gémit de ſon trépas ;
La pauvre enfant fut immolée.

IPHIGÉNIE.

La pauvre enfant n'en mourut pas.

ORESTE.

Air : *Allons la voir à Saint-Cloud.*

Puiſqu'elle reſpire encor,
Mon deſtin eſt moins funeſte.

IPHIGÉNIE.

D'où peut naître ce tranſport ?

ORESTE.

Ah ! quel plaiſir pour Oreſte !

IPHIGÉNIE.

Vous m'avez dit qu'il étoit mort.

ORESTE.

Madame, je n'avois pas tort,
Ce n'étoit qu'une adreſſe
Pour faire durer la Piece.

IPHIGÉNIE.

Air : *M. de la Paliſſe eſt mort.*

Il n'a pas fini ſon ſort,
Ah ! que j'en ſerois ravie !

ORESTE.

La preuve qu'il n'eſt pas mort,
C'eſt qu'il eſt encore en vie.

IPHIGÉNIE.

Air : *Chant d'Opera.*

Expliquez-vous.

ORESTE.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Achevez, je vous prie.

ORESTE.

Vous voyez mon trouble & mes pleurs ;
Reconnoiſſez Oreſte à ſa folie,
Et plus encore à ſes malheurs.

ENSEMBLE.

IPHIGÉNIE.

Quoi ! je te revois mon frere,
Mon frere, mon frere.
Mon frere, c'eſt toi,
Le ſort ne m'eſt plus contraire.

ORESTE.

Quoi ! je te revois ma chere,
Ma chere, ma chere ;
Quel plaiſir pour moi,
Chere ſœur, c'eſt toi.

ENSEMBLE.

Air : *Ah ! Madame Enroux, &c.*

ORESTE.

Ah ! ſi je ſuis fou,
A préſent c'eſt d'aiſe ;
Sautons-nous au cou ;
A préſent c'eſt d'aiſe
Que ton frere eſt fou.

IPHIGÉNIE.

Je retrouve un fou,
Mais je me pâme d'aiſe,
Sautons-nous au cou ;
Je me pâme d'aiſe,
Quoique tu ſois fou.

ORESTE.

Je vais tout préparer pour nous ſauver tous deux.

IPHIGÉNIE.

Allez....

SCÈNE XIX.

IPHIGÉNIE, *seule.*

ÇA, reprenons le ton majeſtueux :
Mon frere eſt retrouvé, c'eſt toujours quelque choſe;
Je regrette à préſent l'autre Grec, & pour cauſe;
Mais je vais avant peu me voir dans mon pays,
Je ſuis en âge encor d'y faire des amis.

SCÈNE XX.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

ISMENIE.

MADAME, attendez-vous au ſort le plus contraire,
Au coup le plus affreux rien ne peut vous ſouſtraire ;
Vos deſſeins ſont connus du barbare Thoas,
Le malheureux Oreſte eſt dans les mains d'Arbas.

SCÈNE XXI.

IPHIGÉNIE, ISMENIE, THOAS, *& ſuite.*

THOAS.

AH, ah ! vous voilà donc, Prêtreſſe dégourdie ?
Vraiment votre conduite eſt tout-à fait jolie.
J'apprends en ce moment comme vous en uſez ;
C'eſt aux dépens des Dieux que vous vous amuſez ;
Au lieu de les tuer, vous retenez les hommes.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! dans mon pays voilà comme nous ſommes.
La nature eut toujours un grand pouvoir ſur moi ;
Son agréable étude eſt mon unique emploi,
C'eſt la premiere loi, c'eſt la ſeule peut-être,
C'eſt la ſeule du moins qui ſe faſſe connoître ;
Elle eſt de tous les temps, elle eſt de tous les lieux ;
Elle regle à la fois les hommes & les Dieux.

THOAS.

Une telle morale avec votre état jure ;
Prêtreſſe, vous citez trop ſouvent la nature.

IPHIGÉNIE.

On cite ce qu'on aime.

THOAS.

On m'a fort bien inſtruit ;
Vous tramiez des complots, vous en perdez le fruit.

IPHIGÉNIE.

Je n'ai jamais formé de complots sur la vie;
La défiance marche avec la tyrannie.
Guéris-toi, s'il se peut, des soupçons que tu prends,
Je voulois seulement écrire à mes parens.

THOAS.

La chose est toute simple; étoit-il nécessaire
D'avoir tant de finesse, & d'en faire un mystere?
J'aurois, si vous m'eussiez dit vos petits secrets,
Pris soin de vous donner un Courrier tout exprès.
Mais sur ces étrangers j'ai des droits légitimes,
Et vous devez tous deux les prendre pour victimes.

IPHIGÉNIE.

Monsieur, vous tenez-là de fort mauvais propos.

THOAS.

Où sont les étrangers? répondez en deux mots.

IPHIGÉNIE.

Tu devrois le savoir; un vil Tyran qui tremble,
Devroit en espions être mieux, ce me semble.
Un des deux dans ce Temple est encor retenu,
L'autre est déjà parti, ce fait-là t'est connu,
Tu devois l'empêcher; mais chez toi tu demeures,
Pourquoi faire, dis-moi?

THOAS.

J'ai dormi vingt-quatre heures:
Mais que cet étranger paroisse sans tarder;
Je le vois, à mes yeux il faut le poignarder.

SCÈNE XXII.

ORESTE, *suivi des Prêtresses*, ACTEURS PRÉCÉDENS.

IPHIGÉNIE.

Qui, moi le poignarder ? apprends qu'il est mon frere.

THOAS.

Ah ! quand cela seroit, il ne m'importe guere.
Obéissez, Madame, & qu'il faute le pas.

IPHIGÉNIE.

O Ciel ! vous l'entendez, & vous ne tonnez pas !

ORESTE.

Ton ame à mon aspect d'effroi n'est pas atteinte ?
De mon sang sur mon front voit la majesté peinte,
Au nom d'Agamemnon, Tyran, baisse les yeux.

THOAS.

Oui, c'est un nom vraiment bien beau, bien précieux,
Qu'une race où le crime est une maladie.
La femme, le mari, le fils, tout s'expédie ;
Moi, je vais te traiter de la même façon
Que si j'avois l'honneur d'être de sa maison.

ORESTE.

Tu n'es qu'un plat Tyran, dont la fureur oisive
Joint à l'emportement une action tardive ;

Tu menaces toujours sans rien effectuer ;
Dis, pourquoi reviens-tu ?

IPHIGÉNIE.

Pour se faire tuer.

THOAS.

Madame, doucement, cela vous plaît à dire.
Mais je veux avant moi que l'étranger expire :
Que la religion conduise votre main ;
Armez-vous du couteau, plongez-le dans son sein.

ORESTE.

Paresseux ne peux-tu faire cela toi-même ?

THOAS.

Cela compromettroit ma puissance suprême ;
Pour servir mon courroux, Gardes, obéissez.

IPHIGÉNIE.

Qu'allez-vous faire ? ô Ciel ! Profanes, frémissez.
Quoi, l'on a donc ici d'assez vilaines ames,
Pour y faire périr les hommes par les femmes ?
Et moi, je souffrirois un pareil contresens !
Non, vous m'en puniriez, Dieux justes, Dieux puissans.
Qu'oses-tu commander dans ton aveugle rage ?
L'excès de mon malheur me rend tout mon courage.
Prêtresses, avec soin gardez ce garçon-là,
Dans votre solitude il vous désennuiera,
Et vos attentions seront bien reconnues :
Si quelque frere un jour peut vous tomber des nues

Vous me le céderez ; l'arrangement eſt doux ;
Je le prendrai pour moi, prenez le mien pour vous.

THOAS.

Mais qui peut faire ici cet affreux tintamarre ?

SCÈNE XXIII.

ARBAS, ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARBAS.

Sauvez-vous, s'il ſe peut, Seigneur, de la bagarre ;
Ce Palais eſt rempli de farouches Soldats.

THOAS.

D'où diable ſortent-ils ?

ARBAS.

Je ne le comprends pas.

THOAS.

Avant de réprimer cette révolte impie,
Moi-même à l'étranger je vais ôter la vie.

SCÈNE XXIV, *& derniere.*

PILADE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

PILADE.

JE viens à point nommé punir tes cruautés;
Reconnois un Héros, meurs, Tyran.

THOAS.

Arrêtez;
Parce que je ſuis bon, faut-il que l'on me tue?
Tenez, arrangeons-nous: emportez la ſtatue,
Laiſſez-moi vivre en paix, partez, tout eſt d'accord;
Enſanglanter la Scène, oh! c'eſt un peu trop fort.

ORESTE.

Mais à mes noirs tranſports je ne ſuis plus en proie,
Je me trouve moins fou, ma tête ſe nettoie;
Ma ſœur, je vais ceſſer d'être un objet d'effroi,
Et les Diables, je penſe, ont pris congé de moi.

PILADE.

Comment, c'eſt-là ta ſœur?

ORETE.

Oui, c'eſt Iphigénie.

PILADE.

Tant mieux pour moi; vraiment, peſte qu'elle eſt jolie!
Elle part avec nous?

IPHIGÉNIE.

Rendons graces aux Dieux,
La loi de la nature eſt donc la loi des Cieux?

AU PUBLIC.

Meſſieurs, loin de vouloir, dans cette Parodie,
Lancer des traits méchans contre la Tragédie,
Nous reſpectons l'Auteur, dont le brillant pinceau,
A placé l'amitié dans un cadre ſi beau;
Qui, malgré ſes ſuccès, échappant à l'ivreſſe,
Pour les mieux mériter, a corrigé ſa Piece;
Et qui, comme un prodige, offre à tous ſes rivaux
Un Auteur triomphant qui connut ſes défauts.
Les larmes du Public conſacrent ſa mémoire;
L'Actrice inimitable en partage la gloire.
Trop heureux le Théatre, où l'Auteur & l'Acteur,
Par des talens égaux, charment le Spectateur!
D'un mérite ſi rare, Admirateurs modeſtes,
En les parodiant, nous ramaſſons leurs reſtes.

TRIO.

ORESTE, IPHIGÉNIE.

Embarquons-nous,
Jouiſſons tous
D'un ſort plus tranquille,
Bien nous en prend
Que le Tyran
Soit bon & facile:
Tout ſert nos vœux;
A vivre heureux

THOAS.

Prince des fous,
Embarquez-vous,
Laiſſez-moi tranquille;
Dans vos propos,
Dans vos complots,
Je ſuis inutile,
Tout ſert vos vœux,
Soyez heureux;

ORESTE, IPHIGÉNIE.

Tout enfin nous exhorte ;
Faisons gaiement
Le dénouement ;
Le plaisir me transporte.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Hélas ! mon cher,
Que j'ai souffert
Dans ce lieu funeste !
J'ai, malgré moi,
Fait un emploi
Que mon cœur déteste,
Mais, dès ce jour,
Envers l'amour
J'expierai mon crime ;
Loin de ces lieux,
J'aimerois mieux
Moi-même être victime.

THOAS.

Mais que d'ici l'on sorte ;
Faites gaiement
Le dénouement ;
Que le Diable vous emporte.

THOAS, *seul.*

Prince des fous,
Embarquez-vous ;
Adieu, triste Oreste ;
Dans ces climats
Laissez Thoas ;
Il faut qu'il y reste :
Si j'étois mort,
Pourrois-je encor
Régner en Tauride ?
Je dois céans
Régner long-temps,
Et l'Histoire en décide.

(On reprend le Trio qui finit.)

FIN.

LA

LA NOUVELLE TROUPE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN VERS;

MÊLÉE DE CHANTS ET DE DANSES,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi 9 Août 1760.

ACTEURS.

Monſieur BRÉCOUR, Chef de Troupe.
Madame BRÉCOUR, ſon épouſe.
ARISTE.
UN MAITRE DE BALLET.
Un autre MAITRE A DÉCLAMER.
UN POETE SATIRIQUE.
UN PAYSAN.
UN ARLEQUIN.
UN PIERROT.
JUSTINE, Débutante pour le Tragique.
CATINON, Débutante pour la Danſe.
Mlle. DESGLANDS, Débutante pour le Chant.
Mademoiſelle JULIE.
ROSALIE.
HORTENSE.
ROSETTE.

LA NOUVELLE TROUPE, COMÉDIE.

Le Théatre repréſente une Salle de Comédie.

SCÈNE PREMIERE.

PIERROT, *battant la caiſſe.*

Ecoutez-moi, Meſſieurs, Meſdames ;
Le ſieur Brécour fait à ſavoir,
Pour le plaiſir des hommes & des femmes,
Qu'en cette ville il eſt d'hier au ſoir.
(*Il rebat la caiſſe ; ce qui attire.*)

SCÈNE II.

JULIE, ROSALIE, HORTENSE, ROSETTE, PIERROT.

PIERROT, *sans les voir.*

LE ſieur Brécour arrive exprès de Lombardie
Pour établir en ce pays
Un Théatre de Comédie.
Il recevra des Acteurs à tout prix;
Mais il veut que ſur-tout les femmes ſoient jolies.
Le ſieur Brécour, afin d'y parvenir,
Me charge de bien avertir
Qu'il permet les amans & les tracaſſeries.

JULIE.

Mon cher ami, pourrois-je lui parler?

HORTENSE.

Je crois à ce Monſieur un bien bon caractere.

ROSALIE.

J'ai ce qu'il faut pour être un ſujet néceſſaire.

ROSETTE.

A ce Théatre-là je prétends exceller.

PIERROT.

Je le crois, vous avez le bonheur de me plaire;
Je vais chercher mon Maître, & le faire venir.

JULIE.

Non, je te ſuis plutôt, je veux le prévenir.

ROSETTE.

Le prévenir! ſi donc, ne ſoyez pas ſi bête.

JULIE.

Pourquoi donc?

ROSALIE.

Ce ſeroit ſe jeter à la tête.
Nous gâterions ces Meſſieurs-là.

JULIE.

Mais le Chef d'une Troupe a bien quelque avantage.

ROSETTE.

C'eſt à lui de venir nous rendre ſon hommage,
Et, s'il ſait ſon devoir, ſans doute il y viendra.

JULIE.

En vérité, je vous trouve charmante,
Avec votre fierté.

ROSETTE.

Mais elle me convient.

JULIE, *ironiquement.*

A titre d'Actrice excellente.

ROSETTE.

Ah! ſans l'être, on vaut mieux que vous.

JULIE.

Impertinente!

ROSETTE.

Les geſtes ſont de trop.

JULIE.

Je ne sais qui me tient...

ROSETTE.

Moi, s'il faut qu'une fois ma bile soit émue,
Je rabattrai vos airs & vos tons menaçans.

HORTENCE.

Courage, ferme, allons, donnez en pleine rue
Une scène à tous les passans.

JULIE.

Nous nous trouverons seule à seule,
Et j'en aurai raison.

ROSALIE.

Qu'elle aigreur dans l'accent!
Vous êtes trop commere.

JULIE.

Et pour vous, trop bégueule.

ROSALIE.

Bégueule! quelle horreur! ah! quel terme offensant!

ROSETTE.

Peut-on vous reprocher un pareil caractere,
Vous qui donnez souvent dans le défaut contraire?

JULIE.

Mademoiselle enfin court après les bons mots,
Voilà de quoi son bel esprit s'occupe.

ROSETTE.

Pour vous, vous n'êtes pas si dupe.

JULIE.

Vous aurez la bonté d'expliquer ces propos.

ROSETTE.

Vos amis en feront bien mieux le commentaire.

JULIE.

Et moi, je saurai bien vous apprendre à vous taire.

ROSETTE.

Ah ! Ciel ! vous me faites trembler.

JULIE.

Oui, oui, nous rabattrons ce ton de raillerie.

ROSETTE.

Au secours ! au secours ! on en veut à ma vie ;
On veut m'empêcher de parler.

SCÈNE III.

BRÉCOUR, LES SUSDITES, PIERROT.

BRÉCOUR.

Qui peut donc exciter tant de criailleries ?

PIERROT.

Ce sont quatre bonnes amies
Qui désireroient fort s'engager avec vous.

BRÉCOUR.

Il paroît qu'elles sont d'un commerce bien doux.

ROSALIE.

Le sieur Brécour m'a l'air d'un plaisant froid & fade.

BRÉCOUR.

Pierrot, pendant que je vais être ici,
Empêchez nos voisins de jouer la parade.

PIERROT.

Très-volontiers : entrez, entrez, Messieurs, voici
Le vrai jeu, le grand jeu pour les belles Princesses.
C'est ici qu'avec agrément
On développe les finesses
Du beau sexe doux & charmant;
Venez voir la nouvelle Piece,
Elle commence en ce moment.
Si chaque Belle ici vient avec son Amant,
A coup sûr nous aurons la presse.

SCENE IV.

BRÉCOUR, HORTENSE, JULIE, ROSETTE, ROSALIE.

BRÉCOUR.

Vous avez des talens, & je n'en doute pas;
J'en découvre un sur-tout dont je fais très-grand cas,
C'est que vous êtes fort jolies.

ROSALIE.

Nous le savons, & cependant
Nous n'en sommes pas moins polies.

BRÉCOUR.

On en aura pour vous un zele plus ardent ;
Une jolie Actrice eſt toujours applaudie ;
Lorſqu'elle a des façons, elle enchaîne les cœurs,
Elle fait attirer bien plus de ſpectateurs
Que la meilleure Comédie ;
Une Troupe avec vous ſe paſſeroit d'Auteurs :
Des regards agaçans, une mine folâtre,
Un ſourire équivoque à nos petits Seigneurs,
Font la fortune d'un Théatre.

ROSETTE.

Je ſais ce rôle-là ſur le bout de mon doigt.

BRÉCOUR.

Mais je le juge aſſez ; eſt-ce dans la Finance
Que ſont vos vrais amis ?

ROSETTE.

Mais oui.

BRÉCOUR.

Cela ſe doit,
Et j'admire votre prudence.
Et les vôtres à vous ?

HORTENSE.

Ils ne ſont pas François.

BRÉCOUR.

Je vous en félicite ; une fille qui penſe,
Et qui veut avoir du ſuccès,
Doit faire aux Etrangers les honneurs de la France.
Et vous ?

JULIE.

Pour moi, bornée aux ſentimens,
J'y mets mon plaiſir & ma gloire.

ROSETTE.

On n'a pas de peine à la croire;
Elle n'a pas de diamans.

ROSALIE.

Moi, je n'ai que des partiſans.

BRÉCOUR.

Tant mieux, tant mieux, cela remplit bien le parterre;
D'ailleurs je compte bien, vraiment,
Qu'entre vous amicalement
Vous ne manquerez pas de vous faire la guerre;
Cela fait des partis qui prennent des billets:
Chaque jour produira des cabales nouvelles;
J'eſpere payer tous mes frais
Avec l'argent de vos querelles.

HORTENSE.

Rayez cela de vos papiers,
Nous n'avons jamais eu de diſputes enſemble.

BRÉCOUR.

Quels rôles jouerez-vous?

(*Toutes quatre enſemble.*)

Je jouerai les premiers.

BRÉCOUR.

Vous êtes d'accord, ce me ſemble.

SCÈNE V.

Madame BRÉCOUR, ACTEURS PRÉCÉDENS.

Madame BRÉCOUR.

A ce qu'il me paroît, vous me comptez pour rien,
Monsieur Brécour, moi qui suis votre épouse.

BRÉCOUR.

Ma chere femme, il s'en faut bien,
Pour me faire enrager je vous compte pour douze.

Madame BRÉCOUR.

J'ai grand tort en effet; quoi! sans mon agrément,
Vous prenez des sujets en femmes?

ROSETTE.

Doucement,
Vous ne savez pas qui nous sommes.

BRÉCOUR.

Eh bien! faites le choix des hommes,
Et nous aurons chacun notre département.

Madame BRÉCOUR.

Non, s'il vous plaît, ma modestie
Souffriroit d'agréer dans une compagnie,
Des hommes; on diroit que ce sont des Amans:
J'ai seulement pris soin, dans mes heures perdues,
De mettre au rang de mes recrues
Un Orchestre formé de soixante instrumens.

BRÉCOUR.

De ſoixante inſtrumens ! la peſte !
Me voilà ruiné.

ROSETTE.

Que Madame eſt modeſte !

ROSALIE.

Madame a du talent pour les momens perdus.

HORTENSE.

De ceux qu'on ne perd pas que feroit-on de plus ?

Madame BRÉCOUR.

Monſieur Brécour a tant de négligence,
Qu'il faut y ſuppléer.

JULIE.

Que de reconnoiſſance
Ce mari-là vous doit !

BRÉCOUR.

J'en ſens bien les douceurs.

Madame BRÉCOUR.

J'ai cru devoir encor prendre douze Danſeurs.

ROSETTE.

Comment ! la troupe en eſt nombreuſe.

BRÉCOUR.

En revanche, je parierois
Qu'elle n'a pas choiſi une ſeule Danſeuſe.

Madame BRÉCOUR.

Peut-on ſavoir l'emploi que ces Dames auront ?

HORTENSE.

Madame, on vous connoît, & l'on vous rend justice,
Les rôles qui vous déplairont
Seront les nôtres.

Madame BRÉCOUR.

Moi, je suis sans artifice,
Et je n'ai point la passion
De jouer tout sans nulle exception;
Mais je réclame dans les Pieces
Les rôles de douceur & de vivacité.
J'aime à représenter les petites Maîtresses :
Les grands airs, le bon ton & la naïveté
Ont des nuances, des finesses
Que je saisis avec sagacité.
Douairieres d'Empereurs, Païsannes, Princesses,
Agnès au dehors simple, avec l'esprit adroit;
Prudes au cœur sensible, ayant un air bien droit,
Ridicules enfin de toutes les especes,
Sont des rôles brillans, pleins de délicatesses,
Qui m'appartiennent de plein droit.

JULIE.

Vous formez à vous seule une troupe.

Madame BRÉCOUR.

Sans doute.

BRÉCOUR.

Vous avez bien raison, je sais ce qu'il m'en coute.

Madame BRÉCOUR.

Eh quoi ?

BRÉCOUR.

De n'avoir pas un instant de repos ;
Quand je suis avec vous, ma tête est si troublée
De vos discussions & de tous vos propos,
Que je me crois à l'assemblée.

Madame BRÉCOUR.

Qui ? moi ? je vous cede toujours,
Et de vos volontés je fais mes loix formelles.
C'en est assez, Mesdemoiselles,
Nous n'avons pas besoin de vos secours ;
Sortez.

BRÉCOUR.

Je vois bien que Madame
A beaucoup de respect pour mes arrangemens.

ROSETTE.

Moi, je m'en tiens à mes engagemens ;
Je sors, mais sans adieu.

Madame BRÉCOUR.

La colere m'enflamme.

JULIE.

Et moi je ne veux pas vous laisser un Amant.

HORTENSE.

Monsieur, vous me ferez raison de votre femme ;
Elle ne pourra pas vous tromper un moment,
Je la suivrai par-tout.

Madame BRÉCOUR.

Ah ! je tombe en foiblesse.

ROSALIE.

Moi, je compte, belle Princeſſe,
Vous arracher un jour les yeux tout doucement.

SCÈNE VI.

Madame BRÉCOUR, BRÉCOUR.

Madame BRÉCOUR.

POUR compoſer une troupe comique,
Réconcilions-nous, & cherchons des ſujets;
Il faut trouver un Maître de Ballets,
Un Compoſiteur de Muſique,
Un Poëte ſaillant, pour faire des couplets,
Quelqu'un pour les chanter d'une façon qui pique,
Un Acteur pour jouer les rôles de Valets,
Et qui ſoit naturel ſans paroître gothique;
Un bon Décorateur qui ménage les frais,
Des Buraliſtes ſûrs, des Actrices ſans clique,
Un Parterre poli, qui n'ait point de ſifflets,
Et ſur-tout un Auteur qui ſoit bien ſatirique.

SCÈNE VII.

UN MAITRE DE BALLET, Monsieur & Madame BRÉCOUR.

LE MAÎTRE DE BALLET.

JE suis certain de l'accueil le plus doux,
Et viens, dans cet espoir, me présenter à vous :
Je suis une excellente emplette ;
J'ai parcouru les terres & les mers ;
De tout ce que j'ai vu j'ai fait une gazette ;
Je n'ai point employé la prose ni les vers ;
J'ai voulu me servir d'un langage uniforme,
Qui puisse être entendu chez les peuples divers.
J'en retrace les mœurs, les vices, les travers ;
Je donne à cette histoire une nouvelle forme ;
C'est un tableau vivant des usages, des airs ;
Ils sont en action, au lieu d'être en maximes ;
En un mot, j'ai voulu réduire en pantomimes
Les ruses dont l'amour se sert dans l'univers,
Et j'en fais des ballets sublimes.

BRÉCOUR.

C'est un projet nouveau, curieux & moral,
Qu'un *prospectus* de mœurs en gavottes nouvelles.

Madame BRÉCOUR.

Sur-tout lorsque l'on fait, en peintures fidelles
Y garder le costume & le national :
J'aimerois, par exemple, un Ballet pastoral.

LE

LE MAÎTRE DE BALLET.

Ce ſeroit prendre une inutile peine :
Un Ballet paſtoral peint la fidelité ;
Je ne ſaurois, en vérité,
Où poſer le lieu de la ſcène.

BRÉCOUR.

Oui, c'eſt dépayſer la danſe abſolument.

Madame BRÉCOUR.

Mais cependant en France on aime conſtamment.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Les amours de deux mois y ſont triſtes & fades ;
J'ai réfléchi long-temps ſur le cœur des François ;
Il faudroit, pour pouvoir les peindre avec ſuccès,
Qu'un Ballet fût tout en paſſades.

BRÉCOUR.

Vous ſaiſiſſez bien les objets.

LE MAÎTRE DE BALLET.

J'ai ſur tous les climats compoſé des ſujets ;
Par exemple, j'ai peint une intrigue Eſpagnole.
Un Amant vient danſer un pas bien langoureux
Au triſte ſon de la viole ;
Il trace dans ſes pas ſon martyre amoureux :
Au bout d'un certain temps, une Beauté divine
Ouvre une jalouſie, & ſe rend à ſes vœux ;
Une échelle de corde auſſi-tôt l'achemine ;
Je fais exécuter alors un pas de deux,
Que l'Orcheſtre diſcret accompagne en ſourdine.

BRÉCOUR.

Pour un moment si glorieux,
Une sourdine ici paroîtroit fort bizarre ;
Le François fait souvent sonner une fanfare,
Pour annoncer qu'il est heureux.

SCÈNE VIII.

PIERROT, Mademoiselle CATINON, LES SUSDITS.

PIERROT.

MONSIEUR, je vous amene une jeune Danseuse.

Madame BRÉCOUR.

Elle n'est point trop mal, & me plairoit très-fort.

BRÉCOUR.

Taisez-vous, vous savez qu'elle est de mon ressort.

Mademoiselle CATINON.

Je me trouve donc bien heureuse.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Elle est jolie, & faite au tour.

Mademoiselle CATINON, *elle fait un entrechat.*

Ah ! je dois faire peur, je suis si fatiguée.

BRÉCOUR.

Peste ! qu'est-elle donc quand elle est reposée ?

Mademoiſelle CATINON.

La nuit au bal j'ai danſé juſqu'au jour.

PIERROT.

C'eſt ma couſine au moins, elle eſt aſſez gentille;
Je lui reſſemble un peu; mon pere m'a conté
Que les femmes de ma famille
Se diſtinguent toujours par leur légéreté.

Mademoiſelle CATINON.

Mais il eſt vrai, je ſuis aſſez légere.

PIERROT.

Vous ſautez joliment, vous tenez de ma mere:
Mais elle a bien d'autres talens.

Mademoiſelle CATINON.

Oui, j'ai joué la Comédie
Dès l'âge de cinq à ſix ans,
Et je m'y ſuis vue applaudie,
Sur-tout dans les rôles décens.

Madame BRÉCOUR.

Oh! c'eſt une vertu; voyons que je contemple.
Mais vous n'en ſerez pas plus riche au moins.

BRÉCOUR.

Tant mieux;
Elle étudiera plus.

Madame BRÉCOUR.

C'eſt un mauvais exemple.

BRÉCOUR.

Qui par bonheur n'eſt pas contagieux;
Nous jouerons quelque jour enſemble.

Mademoiſelle CATINON.

Je m'en flatte.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Par la danſe il faut débuter,
Je veux que ſon talent dans tout Paris éclate.

Mademoiſelle CATINON.

Eh bien! que voulez-vous me faire exécuter?

LE MAÎTRE DE BALLET.

Quelque morceau de conſéquence:
Entendez-vous un peu votre art?

Mademoiſelle CATINON.

Peut-être mieux que vous. Eh! mais, il croit, je penſe,
Qu'on n'a jamais danſé que ſur le Boulevart.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Je ſerois très-fâché de vous mettre en colere.

BRÉCOUR.

Point de querelle au moins, j'aime la paix.

Mademoiſelle CATINON.

Moi, je ne me fâche jamais;
Mais, Monſieur eſt un fat, ſoit dit ſans lui déplaire.

Madame BRÉCOUR.

Eſt-ce ainſi que devroit parler une écoliere?

Mademoiſelle CATINON.

Ecoliere!....

Madame BRÉCOUR.

Monſieur eſt Maître de Ballets;

Il a d'ailleurs la figure agréable,
Par conſéquent il eſt fort eſtimable;
J'eſtime les hommes bien faits.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Regardez-moi, Mademoiſelle,
(*en chantant.*)
Voyez comme je fais ce pas.

Madame BRÉCOUR.

Il a vraiment la jambe belle.

LE MAÎTRE DE BALLET, *en chantant.*

Là, là, remarquez bien mes bras.

Madame BRÉCOUR *à Mademoiſelle Catinon.*

En feriez-vous bien autant?

Mademoiſelle CATINON.

Je ne le pourrois pas;
Monſieur me paroît un modele;
Je vais eſſayer cependant.
(*elle danſe.*)

LE MAÎTRE DE BALLET.

Fort bien; cela s'appelle un talent ſurprenant.

BRÉCOUR.

C'eſt Zéphyre amoureux, qui, dans un lieu champêtre,
Vient careſſer les fleurs que le printems fait naître.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Danſé par vous, un pas eſt toujours neuf.

Mademoiſelle CATINON.

Puis-je ſavoir ce que Madame en penſe?

Madame BRÉCOUR.

Hon, hon...

Mademoiſelle CATINON.

Monſieur Brécour aura plus d'indulgence.

BRÉCOUR.

(*haut.*) (*à part.*)

Pour moi, Mademoiſelle.... Ah! que ne ſuis-je veuf!

LE MAÎTRE DE BALLET.

Dans une danſe vive êtes-vous auſſi forte?

Mademoiſelle CATINON.

Non, je ſuis trop peſante.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Et moi je n'en crois rien.
Voyez mes entrechats.

Madame BRÉCOUR.

Faites-en de la ſorte.

Mademoiſelle CATINON.

Je ne pourrai jamais les paſſer auſſi bien.

Madame BRÉCOUR.

J'en ſuis au comble de la joie.

Mademoiſelle CATINON *danſe une entrée vive.*

LE MAÎTRE DE BALLET.

Ah! Ciel! quelle légéreté!
Comme tout ſon corps ſe déploie!

BRÉCOUR.

Elle joint la juſteſſe à la vivacité;
C'eſt un ballon que la terre renvoie.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Vos triomphes seront complets ;
Bien loin de vous compter parmi les écolieres,
Je compte retirer grand fruit de vos lumieres,
Et nous composerons ensemble les Ballets.

Mademoiselle CATINON.

Je pourrai vous aider peut-être.
Je me charge des pas de deux ;
Ils seront plus voluptueux
Que ceux du plus habile Maître.

(*elle sort en dansant.*)

SCENE IX.

Mademoiselle DESGLANDS, Monsieur & Madame BRÉCOUR, LE MAITRE DE BALLET.

Mademoiselle DESGLANDS *au Maître de Ballet.*

J'ose à peine me présenter,
Et ma timidité me fera tort peut-être ;
Malgré cela je voudrois débuter.

BRÉCOUR.

C'est moi qui suis ici le Maître,
Et non, Monsieur ; on doit me distinguer à l'air.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Et plus encore à l'âge.

Madame BRÉCOUR.

Oui, le fait eſt très-clair.

BRÉCOUR.

Quel eſt votre talent ?

Mademoiſelle DESGLANDS.

Monſieur, je me préſente
Pour chanter.

Madame BRÉCOUR.

Ah ! fort bien, c'eſt mon département ;
J'ai la voix belle & fort touchante ;
Ma fille, je m'en vais vous juger promptement.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Si vous voulez, je vais, en ce moment,
Chanter avec Mademoiſelle.

Madame BRÉCOUR.

Quoi ! vous ſavez chanter !

LE MAÎTRE DE BALLET.

Mais l'excès de mon zele
M'a fait tenter tous les moyens
De tâcher d'amuſer le Public reſpectable.
Heureux, ſi des efforts auſſi vifs que les miens
Peuvent le décider à m'être favorable !

Madame BRÉCOUR.

Vraiment, il faut vous employer.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Peut-être avec ſuccès pourra-t-on m'eſſayer ;
J'eſpere y réuſſir, aidé de vos lumieres.

Madame BRÉCOUR.

N'en doutez plus, j'aime à voir les progrès
Des Débutans.

BRÉCOUR.

Ma femme a les belles manieres.

Mademoiſelle DESGLANDS.

Je me flatte, Monſieur, de trouver quelque accès
Auprès de vous.

BRÉCOUR.

Sans doute, & c'eſt ſur vos attraits
Que mon engagement ſe fonde.

LE MAÎTRE DE BALLET *à Madame Brécour.*

Je voudrois de Madame avoir une leçon.

Madame BRÉCOUR.

Volontiers, mais chantez d'abord une chanſon.

LE MAÎTRE DE BALLET.

AIR NOTÉ.

Zéphyre dans une plaine
Careſſe toutes les fleurs,
La douceur de ſon haleine
Semble animer leurs couleurs;
L'Amour volant près des Belles
Produit les mêmes effets,
Et le mouvement de ſes ailes
Donne la vie à leurs attraits.

Madame BRÉCOUR.

Aucun talent n'eſt comparable au vôtre,
De ce Théatre-ci vous ſerez le ſoutien.

BRÉCOUR.

En effet, il chante assez bien,
Il me fera dormir tout comme un autre;
Mais afin de me réveiller,
Je compte sur la Débutante.

Mademoiselle DESGLANDS.

Ah! daignez ne me pas railler,
Je suis déjà toute tremblante.

Madame BRÉCOUR.

Avec raison cela se dit d'abord,
C'est une regle accoutumée.

BRÉCOUR.

Mademoiselle oublie encor
De dire qu'elle est enrhumée.

Mademoiselle DESGLANDS.

AIR NOTÉ.

Quand le tonnerre éclate dans les airs,
Le Rossignol se tait dans un bocage :
Le calme vient après l'orage;
Le Rossignol l'annonce à l'Univers,
En recommençant son ramage.

Madame BRÉCOUR.

Elle chante passablement.

BRÉCOUR.

Elle a le son de voix charmant.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Ses cadences sont très-brillantes;

Ah ! les femmes ſont étonnantes
Pour embellir tous les talens.

Madame BRÉCOUR.

Sous votre heureux pinceau, nos traits ſont reſſemblans.
Je juge que Mademoiſelle
Ne doit pas ſe borner à des airs dérachés.

Mademoiſelle DESGLANDS.

C'eſt pourtant la mode nouvelle.

Madame BRÉCOUR.

Pluſieurs gens en ſont plus touchés :
J'aime mieux les grands monologues ;
Les tendres ſentimens ont ſur moi du pouvoir ;
Et de tout temps me furent analogues.

BRÉCOUR.

Oui, j'ai cru m'en appercevoir.

Madame BRÉCOUR.

Zirphé me tranſporte & m'enchante,
Lorſqu'elle dit, d'une façon touchante,
Pourquoi me refuſer le plaiſir de vous voir ?

Mademoiſelle DESGLANDS.

Je vais, en le chantant, eſſayer de vous plaire.
(*Elle chante.*)
Pourquoi me refuſer le plaiſir de vous voir ?
Cher enchanteur, volez, rempliſſez mon eſpoir.

Madame BRÉCOUR.

Vous chantez trop en écoliere :
Votre ame ne ſent rien, & c'eſt-là le grand point ;
Et vous ne geſticulez point ;
Regardez-moi, voilà tout le myſtere :
(*Elle chante.*)

Pourquoi me refuſer le plaiſir de vous voir ?
Cher enchanteur, volez, rempliſſez mon eſpoir.

Mademoiſelle DESGLANDS.

Vous y mettez toute l'ame poſſible.

LE MAÎTRE DE BALLET.

De votre voix j'admire les éclats.

Madame BRÉCOUR.

On réuſſit toujours lorſque l'on eſt ſenſible.

BRÉCOUR.

Ce que j'en aime, ſont ſes bras.

Madame BRÉCOUR.

C'eſt un talent involontaire,
Produit par le reſſort de l'amour qui m'éclaire.
(*Elle chante.*)

Amour, que veux-tu de moi ?
Mon cœur n'eſt pas fait pour toi.

LE MAÎTRE DE BALLET.

J'en diſois tout autant avant de vous connoître.

BRÉCOUR.

A ce qu'il me paroît, vous ne vous gênez pas.

Madame BRÉCOUR.

En demeurant, Monsieur fera peut-être
Diversion à nos débats.

BRÉCOUR.

Oui, pourvu qu'avec vous Mademoiselle reste.

Mademoiselle DESGLANDS.

Ce partage, Monsieur, a pour moi des appas;
C'est vous prouver combien je suis modeste.
(*Elle sort.*)

LE MAÎTRE DE BALLET, *à Brécour.*

Elle tire sur vous.

Madame BRÉCOUR.

Sans doute.

BRÉCOUR.

Eh bien! tant mieux:
Avant peu nous serons sans façon tous les deux.

SCENE X.

JUSTINE, LES SUSDITS.

JUSTINE *arrive en chantant.*

POULIDO Pastourello,
Perleto des amoux,
De la rose noubello
Effaças les couloux.

BRÉCOUR.

La gaieté vous annonce.

JUSTINE.

Elle seule m'amene ;
J'en fais ma principale loi ;
Depuis que je suis née, elle a des droits sur moi ;
De mon pays elle est la Souveraine.

BRÉCOUR.

Elle est drôle.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Je crois qu'elle joue à ravir.

Madame BRÉCOUR.

Toutes ces gaietés-là rarement ont de l'ame ;
D'où venez-vous ?

JUSTINE.

Madame,
J'arrive d'Avignon exprès pour vous servir.

Madame BRÉCOUR.

Comment ! vous êtes seule ?

JUSTINE.

Oui....

Madame BRÉCOUR.

Ciel ! quelle indécence !

JUSTINE.

Mais je ne suis pas fille, & je suis en puissance
De mari.

Madame BRÉCOUR.

Pouvez-vous donc être si gaie ?

JUSTINE.

Oui,
Pour m'éloigner plutôt de lui,
J'ai pris d'abord la Diligence.

Madame BRÉCOUR.

Vous m'inſpirez de l'inclination;
Vous ſerez mon conſeil.

BRÉCOUR.

La belle fonction!
A-t-on eu des égards pour vous pendant la route?

Madame BRÉCOUR.

Mais elle en mérite ſans doute.

JUSTINE.

J'étois avec d'honnêtes gens,
Polis, attentifs, obligeans.
En femmes, nous avions d'abord deux Provençales,
Mere & fille, venant toutes deux à Paris.
La mere excitoit tous nos ris,
Par ſes leçons grammaticales.
Ma fille, vous allez voir les plus beaux eſprits;
Comme moi, prenez garde à l'accent du pays
Dans les ſyllabes principales.
En hommes, nous avions deux Juges Bas-Normands,
Un Officier Gaſcon, d'environ quarante ans,
La ſœur d'un Avocat, précieuſe & ſavante;
De plus un gros Prieur de la ville du Mans,
Qui revenoit des eaux avec ſa Gouvernante.
Les deux Normands parloient de procès appointé;
Le Gaſcon, d'intrépidité;

Les Provençales, peu farouches,
Du matin jusqu'au soir chantoient avec gaieté;
Le gros Prieur ronfloit d'un air de dignité;
Et la Gouvernante, aux yeux louches,
Les avoit sur son Maître incessamment tournés,
Et prenoit son mouchoir, pour écarter les mouches
Qui se plaçoient sans cesse sur son nez.

BRÉCOUR.

Ne lui trouvez-vous pas une mine comique?

LE MAÎTRE DE BALLET.

Je suis certain qu'elle aura du succès.

Madame BRÉCOUR.

Eh! Messieurs, c'est pour rien l'applaudir à l'excès.

JUSTINE.

Le dernier jour vit naitre une histoire tragique:
Les Normands, disputant tous deux sur un procès,
Pour trouver des raisons firent beaucoup de gestes.
Dans la chaleur de leur débats,
Un coup de poing des plus funestes
Jeta la Provençale à bas:
C'étoit la mere; avec un grand fracas,
Elle nous dit qu'elle étoit fort caduque.
Monsieur, poursuivit-elle, en parlant au Gascon,
Tuez-moi, sans façon,
Cette vieille perruque.
Elle s'évanouit, afin de nous toucher;
Aussi-tôt la fille s'écrie:
Eh! ma mere! ma mere! arrête donc, Cocher!
Messieurs,

Messieurs, Messieurs, de l'eau de la Reine d'Hongrie !
Le Prieur s'éveille en sursaut.
Qu'est-ce donc qui peut faire un si grand tintamarre?
Alors le Gascon parlant haut,
Se met à crier, gare, gare,
Faites-moi place, il faut qu'en cet endroit
La vengeance éclatante aborde à pleine voiles.
Je veux, du seul bout de mon doigt,
Faire aller ce Normand visiter les étoiles.
Moi je vais t'apprendre à parler,
Et dans l'instant te bien gauler,
Repartit le Normand d'une façon brutale.
Le Gascon le voyant fâché,
Sent ralentir sa valeur martiale,
Recule, tombe, écrase un serin panaché,
Que caressoit la jeune Provençale.
Sandis, je savois bien que je tuerois quelqu'un.
Cet événement m'est commun.
Mon serin, que j'aimois autant qu'une personne !
Qui me consolera jamais de son trépas?
(*en accent Normand.*)
Il ne faut pas que cela vous étonne,
Cet habitant de la Garonne
Ne s'entend à tuer que ceux qu'il ne voit pas.

Madame BRÉCOUR.

A vous entendre, je parie
Que vous jouez très-bien la comédie.

JUSTINE.

Passablement, Madame.

Madame BRÉCOUR.

Je voudrois
Que vous eussiez le don de chanter une ronde.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Un rien ne suffit pas pour attirer le monde.

JUSTINE.

Peut-être j'y réussirois.

BRÉCOUR.

On ne peut pas toujours donner des Comédies.
Quelquefois on veut s'attendrir ;
Je désirerois découvrir
Une Actrice qui sût jouer des Tragédies.

JUSTINE.

Avec le temps on pourra me former.

BRÉCOUR.

Que l'on fasse venir le Maître à déclamer.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LES SUSDITS.

ARLEQUIN.

LE voilà tout porté.

BRÉCOUR.

Voilà votre écoliere.

ARLEQUIN.

Mais je lui donnerai volontiers des leçons.

JUSTINE.

Vous me ferez plaisir.

BRÉCOUR.

Montrez-lui la maniere
De jouer le tragique, & donnez-lui les tons.

Madame BRÉCOUR.

Vous allez sur mes droits, & je veux la premiere
Lui montrer à chanter une ronde en dansant.

ARLEQUIN.

Vous voulez dégrader le genre intéressant;
Une ronde toujours doit être la derniere.

Madame BRÉCOUR.

C'est parler comme un Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout de bon! je croyois avoir l'air de Tarquin.

Madame BRÉCOUR, *à Justine.*

Chantez.

ARLEQUIN.

Non, déclamez.

JUSTINE.

Auquel obéirai-je?

BRÉCOUR.

Ma femme a tort; mais c'est un privilége
Dont elle doit jouir incontestablement.
Commencez par chanter un couplet de guinguette;
Ensuite, ainsi que Monsieur le souhaite,
Vous pourrez réciter des Vers pompeusement.

Madame BRÉCOUR.

Enfin, mon cher mari me cede & rend les armes;
Je le vois de mon ſentiment.

ARLEQUIN.

Je veux bien vous céder à cauſe de vos charmes.

JUSTINE, *à Brécour.*

Je vais me conformer à votre jugement.

RONDE.

Air : *En revenant de Nanterre*, &c.

Tout le long de la riviere,
Un jour la jeune Margot
Portoit de chez la Meûniere
Du lait à ſon fils Jacquot.

ARLEQUIN.

Madame, recevez mon amour ſans courroux;
Ou mon trépas.... O Ciel! Princeſſe, qu'avez-vous?
Vous répandez des pleurs!

JUSTINE.

Ah! je crains ma foibleſſe.
Vous voulez enlever mon cœur à la ſageſſe.

(*chantant.*)

Je veux, Beauté printaniere,
T'embraſſer, lui dit Charlot;

CHŒUR.

Ah! cria la Laitiere,
Prends donc garde à mon pot.

ARLEQUIN.

Me feriez-vous, Madame, eſpérer du retour ?

JUSTINE.

Je veux, Beauté printaniere,
T'embraſſer, lui dit Charlot ;
Puis il agit de maniere
Qu'on ne le crut pas un ſot.

CHŒUR.

Ah ! cria la Laitiere,
Prends donc garde à mon pot.

(*déclamant.*)

Hélas ! je penche trop du côté de l'amour.

ARLEQUIN, *déclamant.*

Ah ! de ce côté-là tombez, tombez, Madame.
Quand je ſuis un Héros, devenez une femme ;
Ma conſtance & le temps obtiendront mon bonheur.

JUSTINE.

(*déclamant.*)

Ne le crois pas ; je ſuis une Reine d'honneur.

(*chantant.*)

Charlot, pour ſe rendre maître,
La preſſa ſans dire mot ;
Charlot, tu me prends en traître,
Mon pied ſort de mon ſabot.

CHŒUR.

Ah ! maman vient peut-être,
Et j'ai caſſé mon pot.

(*déclamant.*)

Je ſais bien quel parti prit autrefois Lucrece.

ARLEQUIN.

Vous me citez en vain l'Hiſtoire de la Grece.

JUSTINE.

A ce qu'il me paroît, vous êtes un grand Grec;
Mais n'eſpérez pas voir ma ſageſſe en échec;
Car je n'eus de ma vie une ſeule foibleſſe.

ARLEQUIN.

Vous avez dû ſouvent vous ennuyer, Princeſſe.

BRÉCOUR.

Sur cette Actrice-là je fonde un grand eſpoir;
Je crois qu'on peut la recevoir.
En qualité de Chef, ſouffrez qu'on vous embraſſe;
C'eſt un droit, je l'attends de vous comme une grace.

JUSTINE.

Volontiers.

Madame BRÉCOUR.

Dépêchez.

BRÉCOUR.

Un moment, je finis.

ARLEQUIN.

Et moi donc, s'il vous plaît.

JUSTINE.

Je vous dois cet hommage.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Ah! je dois réclamer auſſi cet avantage.

BRÉCOUR.

Enfans, ainſi toujours puiſſiez-vous être unis!

Madame BRÉCOUR.

O Ciel ! quel eſt ce perſonnage ?
Je vous laiſſe avec lui, ſon air ne me plaît pas.

LE MAÎTRE DE BALLET.

Je vous ſuis ; c'eſt, je crois, le parti le plus ſage.

JUSTINE.

Je me ſauve.

ARLEQUIN, *à Juſtine.*

Selon l'uſage,
Madame, acceptez donc mon bras.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XII.

ARISTE, BRÉCOUR.

ARISTE.

CETTE derniere piece eſt un coup qui m'aſſomme,
Et je joins, malgré moi, la colere au mépris.

BRÉCOUR.

Qui peut vous irriter, Monſieur ?

ARISTE.

Un honnête homme
Ne peut plus à préſent s'amuſer à Paris :
Les Spectacles pour moi j'adis avoient des charmes ;
Je n'y puis plus aller ſans me mettre en courroux.
On tire à bout portant ſur nous ;

Et la Philoſophie y paſſe par les armes.
Un Auteur ſoutenu par des Comédiens,
Nous a fait au fauxbourg un guerre cruelle :
En un mot, il n'eſt pas juſqu'aux Italiens,
Qui ſe donnent les airs d'entrer dans la querelle.

BRÉCOUR.

Ils ſuivent en cela les coutumes, les mœurs :
Vous devez remarquer, vous qui ſemblez ſi ſage,
Que les petits, ſuivant l'uſage,
Sont les ſinges des grands Seigneurs.

ARISTE.

On a vu leur audace auſſi-tôt confondue :
Leur petit Philoſophe, avec tout ſon eſprit,
Etoit ſi petit, ſi petit,
Qu'en un inſtant on l'a perdu de vue.

BRÉCOUR.

Pour moi, je m'attendois qu'il ſeroit triomphant ;
Car c'étoit un ſi bon enfant !

ARISTE.

La haine contre nous paroît univerſelle ;
Mes confreres & moi, nous ſommes avertis
Que de tous les côtés nous ſommes inveſtis,
Et le corps de réſerve eſt chez Polichinelle.

BRÉCOUR.

On vous prend, à ce que je vois,
Pour des Philoſophes de bois.

ARISTE.

Nous ſommes en fureur contre ces rapſodies ;
Il ne nous manque plus que de voir l'Opéra
Nous faire auſſi des avanies.
De la Philoſophie un jour on donnera
Un ballet en quatre parties.

BRÉCOUR.

Ce ſeroit la premiere fois
Qu'en ce pays on verroit la Logique.

ARISTE.

La Morale n'auroit pas plus beau jeu, je crois.

BRÉCOUR.

L'Acte brillant ſeroit celui de la Phyſique.

ARISTE.

Revenons, s'il vous plaît, au Drame des François ;
Si vous en donnez un qui ſoit auſſi cauſtique,
Monſieur l'Entrepreneur, vous ſerez ſans ſuccès.

BRÉCOUR.

J'adore, je l'avoue, une Piece critique,
Dont chaque trait porte un coup bien mortel,
Et fait crier : Ah ! c'eſt Monſieur un tel.

ARISTE.

J'avois toujours penſé qu'un Poëte comique
Ne devoit ſe permettre aucun trait perſonnel.

BRÉCOUR.

Sa plume, dans le fond, eſt fine & délicate.

ARISTE.

Oui, très-légérement il donne un coup de patte,
Et fait, dans des Vers assez bons,
Dire en douceur aux gens qu'ils sont tous des fripons.
S'il n'avoit point de goût pour la Littérature;
Mais point du tout, c'est sa profession:
D'où peut donc lui venir ce fond d'aversion?

BRÉCOUR.

Que voulez-vous? en lui c'est la belle Nature.

ARISTE.

C'est elle qui réprouve un si cruel dessein.
Les Lettres & les Arts sont formés dans son sein,
Leur union feroit l'ornement de la terre,
A l'Univers entier ils donneroient des loix:
Mais en se divisant, en se faisant la guerre,
Ils dégradent leur être, & perdent tous leurs droits.
Vous avez admiré souvent un beau parterre;
Ce qui charme les yeux, c'est l'accord du détail;
Les fleurs que l'on y voit, différentes entre elles,
Sont toujours fraîches, toujours belles,
Tant que le doux Zéphyr en caresse l'émail:
Mais quand l'Aquilon se déchaîne,
Leur éclat est en grand danger;
Tout ce qu'il a jonché, se fane sur l'arène;
Le parterre détruit ne vaut pas un verger.
Poëtes, Orateurs, Artistes, Géometres,
Doivent se garantir de l'Aquilon fougueux.
La concorde qui regne entre eux,
Est le Zéphyr qui fait fleurir les Lettres.

BRÉCOUR.

Je ſuis moins ſcrupuleux, je ſuis Entrepreneur.

ARISTE.

On peut dans tout état être un homme d'honneur;
Je ſuis paſſionné pour les Vertus morales.

BRÉCOUR.

Vous devez donc m'eſtimer fort.

ARISTE.

Chériſſez-vous autant les Vertus ſociales?

BRÉCOUR.

Je ſuis un bon enfant.

ARISTE.

Cela ſe voit d'abord.
Vraiment, vous avez des principes.

BRÉCOUR.

De tout Paris j'eſtime le Cenſeur,
C'eſt de Caton un digne ſucceſſeur,
Et je le place au rang des fameux prototypes
Qui frondent les mauvaiſes mœurs.

ARISTE.

Voilà la Comédie; elle doit ſans ſcrupule
Pourſuivre, par des traits & piquans & railleurs,
La nouveauté de chaque ridicule:
Mais dans un certain terme elle doit s'arrêter,
Chercher à faire rire, & non à révolter.

BRÉCOUR.

Je ne ſais pas d'où vient l'on ſe révolte.
Jadis Moliere a fait la loi.
Des abus de ſon ſiecle il faiſoit la récolte,
Et les drapoit ; d'un Auteur c'eſt l'emploi.

ARISTE.

Ce Moliere, Monſieur, reſpectoit les perſonnes.

BRÉCOUR.

Par les alluſions on les devinoit bien.

ARISTE.

Oui, mais ſes Pieces étoient bonnes.

BRÉCOUR.

Celle-ci ne leur cede en rien.

ARISTE.

Oui, toute l'intrigue en eſt priſe.
D'ailleurs, eſt-ce un grand mal que de chérir les Arts ?
Pourquoi partir de là pour fronder Cidaliſe,
Et pour l'accabler de brocards ?
Le bon goût n'eſt donc plus une choſe permiſe ?
Ce qui donne naiſſance à l'émulation,
C'eſt l'accueil que l'on fait à tous les gens célebres :
Ils ont dans tous les temps tiré leur Nation,
Et de la barbarie, & du ſein des ténebres.
L'intérêt conduit peu les hommes à talens ;
Le cas que l'on en fait, peut, plus que l'on ne penſe,
Contribuer à les rendre excellens
L'eſtime des honnêtes gens
Eſt leur premiere récompenſe.

BRÉCOUR.

Et la mienne, c'eſt de l'argent.
Je déſirerois fort une Piece ſemblable ;
Je trouverois l'Auteur fort obligeant.

ARISTE.

L'éclat n'en ſera pas durable.

BRÉCOUR.

Elle a beaucoup valu, voilà le principal.
Qu'un Ouvrage, entre nous, ſoit critique ou moral,
Ou qu'on l'approuve, ou qu'on le fronde,
Cela me ſera très-égal,
Pourvu qu'il amene du monde.

ARISTE.

Suivez le ſort de cet Auteur :
Sans craindre les ſifflets, ſans craindre les huées ;
Semblable à votre ami, rentrez dans les nuées.
Son Ouvrage eſt une vapeur
Qui cache le Soleil parcourant ſa carriere ;
Mais bientôt à ſes feux le nuage eſt ouvert,
Et l'orage qu'il a ſouffert
Semble augmenter encor l'éclat de ſa lumiere.

BRÉCOUR.

Il faut lui paſſer cet accès,
C'eſt un homme qui vient de perdre ſon procès.

SCÈNE XIII.

UN PAYSAN, Monsieur & Madame BRÉCOUR.

LE PAYSAN.

Bon jour, Monsieu ; dites-nous où c'qu'est l'Maître
D'la Comédie & de l'Opira ?

BRÉCOUR.

C'est moi :
Que me veux-tu ?

LE PAYSAN.

Je sis charmé de vous connoître,
Je vous dirons d'abord.... mais....

BRÉCOUR.

Quoi ?

LE PAYSAN.

(*Il prend le chapeau de Brécour, & lui met sur la tête.*)
Morguiais, boutez dessus, j'avons d'la pouliteſſe.

BRÉCOUR.

Peste soit du manant.

LE PAYSAN.

Et palsanguois l'chapio
Est fait pour couvrir le carvio,

N'vous gênais pas pour nous : à vous donc je m'adraisse
Pour avoir de l'emploua, Monsieu, dans vot'troupio.

BRÉCOUR.

Dans mon troupeau ! que veux-tu dire ?

LE PAYSAN.

Dans vot'troupio d'thiatre : eh quoi ! ça vous fait rire ?
J'crais cependant que j'parlons clar & net.

Madame BRÉCOUR.

Il veut dire la Troupe.

LE PAYSAN.

Hé ben ! c'est la mêm'chose ;
Troupe ou troupio, bonnet blanc, blanc bonnet ;
I'n'faut pas pour ça qu'on nous glose.
Enfin tant y a que not'cousin Julien,
Qu'est... comme dit-on ça ? vot'Machiniste.

BRÉCOUR.

Eh bien ?

LE PAYSAN.

Il m'a dit qu'vous cherchiais des chanteux ; je m'propose
En qualité de Mugicien.

BRÉCOUR.

Pour l'Opéra ?

LE PAYSAN.

Sans doute.

Madame BRÉCOUR.

Il a de la figure.

LE PAYSAN.

Vous vous y connoiſſais, voyais cette encolure.

Madame BRÉCOUR.

Je crois qu'il chantera fort bien.

BRÉCOUR.

Ce Payſan ?

Madame BRÉCOUR.

Oui, j'en ai bonne augure.
Avez-vous de la voix ?

LE PAYSAN.

Oh ! pis qu'un enragé.
J'avons du creux, bonne poitreine :
Hem, hem ! & Guieu maſci, j'nons pas la courte haleine.

Madame BRÉCOUR.

Allez, vous ſerez engagé.

BRÉCOUR.

Y penſez-vous ?

Madame BRÉCOUR.

C'eſt mon affaire.
Vous ſavez notre accord, c'eſt à vous de vous taire.

LE PAYSAN.

Pour fardonner en bais car, en bais mol,
Saugul'ois, j'valons un roſſignol
D'Arcadi'royal de muſique ;
Eh ! pargué, je ferions la nique

A tous

A tous tant qu'ils ſont tous ; comptez qu'j'irons not'train :
Avant l'âge d'quinze ans j'ons chanté dans l'eutrain,
Et pis j'ons ſoufflé d'l'orgue, où j'ons fait des merveilles ;
Pis j'ons vu l'Opira, j'l'ons vu pus d'une fouas,
Et je m'ſouviens ben d'tout ; j'crais entendre les vouas
Corner encore à mes oreilles.
Les Acteurs étiont bons, j'les ont examinés :
Car, morgué, je ne ſis pas bête.
Un biau Prince d'abord venoit chanter du nez ;
Sa Princeſſe, d'un air honnête,
Les bras en l'air, les yeux tournés,
L'y répondoit en chantant de la tête ;
Et pis y avoit un Roua droit comme un eſtafier,
Stila chantoit d'la gorge ; & pis y avoit un chantre,
Qui, pour ſe donner l'air ſorcier,
S'battoit les flancs, tiroit la voix d'ſon ventre :
Ah ! qu'c'étoit biau ! morgué, dis-je à part moua ;
Si j'étions-là ; je ſerions dans not'centre.

Madame BRÉCOUR.

Tu chanterois comme eux ?

LE PAYSAN.

Oui, comme eux, jarnigoua.
Ils avont leur mérite, & j'avons itou l'nôtre.
S'il faut crier, j'crirons tout comme un autre,
Au plus fiar.

Madame BRÉCOUR.

Et c'eſt-là les trois quarts du talent.

LE PAYSAN.

Oui, quand on guel'ben fort, on dit: C'eſt excellent;

BRÉCOUR.

Mais on n'entend point les paroles.

Madame BRÉCOUR.

Eh bien! voyez le grand malheur!
On ne perd que des fariboles.
Va, mon ami, tu ſeras grand Acteur,
Je t'en réponds.

LE PAYSAN.

Ah! queu glouare!

BRÉCOUR.

J'enrage.
Vous croyez qu'avec ce patois,
En prononçant comme au village,
Groſſiérement des Rouas, des Rouas,
Princeſſe, glouare.

Madame BRÉCOUR.

Oui, c'eſt le bel uſage.

BRÉCOUR.

Ce ridicule accent....

LE PAYSAN.

Mon accent eſt ſtila
Dont on ſe ſert à l'Opira;
Eh! pargué, c'eſt ce qu'on enſeigne,
Vous diriais: Regne, Amour; ſi donc: moi, j'dirois;
Raigne,

Raigne, Amour : v'la qu'est pu ronflant.
Vive des sons qui rempliſſent la bouche !
C'n'est pas l'cœur qu'il faut que l'on touche,
C'est l'oreille, morguais.

Madame BRÉCOUR.

C'est bien dit, mon enfant.
Cà, quel rôle veux-tu ?

LE PAYSAN.

Mais moi, je n'sais qu'vous dire.
Tout c'qu'ous voudrais ; un amour, un zerphire,
Queuqu'dieu, queuqu'diable, un zéros, un tyran;
Queuqu'enchanteux, un'nimphe d'bargerie,
Une Princeſſe, une furie ;
Le chouas m'est fort indifférent ;
J'allons, si vous voulais, eſſayer pluſieurs rôles.

Madame BRÉCOUR.

Oui....

BRÉCOUR.

Soit....

LE PAYSAN.

De l'Opira j'ons r'tenu les paroles ;
Car j'ons acheté le placard.
J'enfilerons les mots à ma mode, au haſard,
Com'ça s'pratique. Un Prince, amant d'une Princeſſe,
Font un moinoroqu'de tendreſſe.
Mais il faut, s'il vous plaît, vous tenir à l'écart.

En haute-contre.

Jarnigué, Princeſſe adorable,
Quand finirez-vous le tourment

D'un Zéros déplorable ?
Si c'eſt un crime d'être aimable,
Ah ! qui des deux eſt plus coupable ;
Vous de charmer ſi tendrement,
Moi d'aimer ſi parfaitement ?
Ah ! qui des deux eſt plus coupable ?
Jarnigué, Princeſſe adorable,
Quand finirez-vous mon tourment ? (*bis.*)
C'en eſt trop, terminons une ennuyeuſe vie.

En baſſe-taille.

Arrête, arrête, hélas ! quelle barbare envie !
Ah ! ne vous donnez point la mort,
Car vous feriez un grand tort
A la Princeſſe qui vous aime.

En haute-contre.

Qui m'aime, juſte Ciel ! Dieux ! qu'eu bonheur extrême !
Murmurez ... doux oiſiaux, coulais, charmans zophirs,
Volais, volais, ruiſſiaux, pour chanter mes plaiſirs. (*bis.*)

En baſſe-taille.

Ta tendre flamme eſt couronnée ;
Je viens de la part des Enfers
Pour ordonner ta deſtinée ;
De deux parfaits Amans l'agriable hymenée
Doit effrayer tout l'univers.
Deſcendez, deſcendez d'l'orlymp', troupe immortelle,
Sortez de vos antres profonds,
Que les joyeux plaiſirs, transformés en démons, (*bis.*)
Célebrent la terreur d'une flamme éternelle. (*bis.*)

En chœur.

Chantons, chantons, ſautons, ſautons,
Triomphe, gloire,

Chantons Cupidon,
Chantons la Victoire.

En deſſus.

Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom
Que le nom de la Victoire ;
Non, non, il n'eſt point de ſi joli nom
Que celui de Cupidon ;
De la Victoire, & de la Victoire.

Madame BRÉCOUR.

C'en eſt aſſez, comptez ſur moi,
Je vous donnerai de l'emploi.

SCÈNE XIV, *& deraiere.*

TOUS LES ACTEURS.

BRÉCOUR, *au Parterre.*

VOILA tous les Sujets de la Troupe nouvelle,
Meſſieurs, vous les pouvez rendre tous excellens;
Votre indulgence excitera leur zele,
Il n'appartient qu'à vous de créer les talens.
Si nos Acteurs ont le don de vous plaire,
De les fixer ici vous avez le pouvoir.
Que votre goût les forme & les éclaire,
Pour hâter leurs progrès, venez ſouvent les voir.

FIN.

FLEUR D'ÉPINE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Repréſentée par les Comédiens Italiens, le 23 Mars 1776.

ACTEURS (*).

LA FÉE SÉRAINE.
FLEUR D'ÉPINE, fille de Séraine.
TARARE, Prince.
DENTILLON, fils de Dentue.
DENTUE, Fée.

(*) Cette Piece fut faite pour M. le Comte de Noailles, qui la fit jouer sur son théatre ; M. l'Abbé Gauzargues, Maître de la Chapelle du Roi, en fit la musique. Madame Louis ayant demandé ce petit Drame à M. l'Abbé DE VOISENON, y fit une musique nouvelle. Après la mort de l'Auteur, cette Dame ayant communiqué son manuscrit à des Gens de Lettres, ils le lurent aux Comédiens Italiens ; la Piece fut reçue & jouée, la Musique fort applaudie, & le Poëme assez peu.

FLEUR D'ÉPINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente l'antre de la Fée Dentue ; on la voit près d'une grande chaudiere ſur le feu.

SCÈNE PREMIERE.

DENTUE, FLEUR D'ÉPINE.

DUO.

DENTUE.

ALLONS, finiſſez votre tâche,
Il faut travailler chez moi.

Hé bien ! hé bien !

FLEUR D'ÉPINE.

Madame,

Pourquoi
Me perſécuter ſans relâche ?

DENTUE.

Perſécuter eſt mon emploi.

Craignez que je ne me fâche;

Et moi d'abord que l'on ſe fâche,
Ah! ah! ah! rire eſt mon emploi.

Pleurer vous donne de la grace,
Et vous rend l'air intéreſſant.

J'ai le cœur ſi compatiſſant!
Travaillez, travaillez.

Voyez la pauvre enfant.

Vos larmes me font rire.

Ah! ah! ah! rire eſt mon emploi.

FLEUR D'ÉPINE.

Mais....

Hi, hi, pleurer eſt mon emploi.

Hi, hi.

Railler eſt de mauvaiſe grace.

Je ſuis laſſe.

Ah! quel martyre!

Hi, hi, pleurer eſt mon emploi.

DENTUE.

Après avoir pleuré, vous rêvez: je n'aime point les Princeſſes qui rêvent: elles ne ſavent rêver qu'à quelqu'un, & jamais à quelque choſe.

FLEUR D'ÉPINE.

Mais il me ſemble que quelqu'un eſt bien quelque choſe.

DENTUE.

N'allez-vous pas faire la belle raiſonneuſe?

FLEUR D'ÉPINE.

Pourquoi me tourmentez-vous ?

DENTUE.

Parce qu'en même temps j'en tourmente d'autres, & c'eſt un grand plaiſir de faire à la fois de la peine à pluſieurs perſonnes. Premiérement, je déſole votre mere, Fée bienfaiſante & inſipide, qui n'a d'autre caractere qu'une plate bonté, qu'elle exerce par habitude plus que par ſenſibilité. Secondement, il y a une Princeſſe à la Cour de Cachemire, qu'on nomme Luizante : elle a des charmes éblouiſſans, des yeux ſi prodigieuſement ardens, que ſes regards conſument tout le monde. Cet enchantement meurtrier ne pourra jamais ſe détruire, tant que vous ſerez en mon pouvoir.

FLEUR D'ÉPINE.

Ah ! que vous reviendra-t-il de tous les malheurs que cauſe Luiſante ?

DENTUE.

Ce qu'il m'en reviendra ? la douceur de mortifier une Beauté ; appellez-vous cela rien ? Une Princeſſe jeune, charmante, & peut-être née foible, dont aucun homme n'oſe approcher, ne doit pas laiſſer que de paſſer joliment ſon temps.

FLEUR D'ÉPINE.

Madame, vous n'y ſongeriez pas ſi vous occupiez mieux le vôtre. J'ai dans l'idée qu'on n'eſt méchant que faute d'être heureux.

DENTUE.

J'ai une antipathie pour tous ces chef-d'œuvres de traits réguliers, pour toutes ces femmes qui font l'entretien & la folie du jour. Elles ſont preſque toutes droites, dédaigneuſes, inanimées, & ſottes. Elles ont de grands yeux avec une ame nulle. Ce ſont des figures immobiles, dont le viſage ne joue jamais, & qui ſemblent être toujours en pied pour écouter des fadeurs & recevoir des hommages. Les laides, au contraire, ſont douces, prévenantes, polies & ſpirituelles. La Nature fit les Belles pour le profit de la vanité, & les Laides pour le charme de la ſociété.

FLEUR D'ÉPINE.

Je ne vois pas cependant que vous ſoyez fort ſociable.

DENTUE.

Taiſez-vous, impertinente, & laiſſez-moi compoſer ce breuvage. Je le deſtine à rendre la forme humaine à tous les ingrats que j'ai métamorphoſés; qu'on aille me chercher du charbon.

FLEUR D'ÉPINE.

Avec mes mains?

DENTUE.

Voulez-vous que ce ſoit avec les miennes?

FLEUR D'ÉPINE.

Quel emploi pour.....

DENTUE.

Oui, pour des mains de Princeſſe; mais le noir

les fera paroître plus blanches encore, & peut-être ce sera un jour une coquetterie.

FLEUR D'ÉPINE, *à part.*

Il faut obéir ; ah ! quelle destinée !

(elle va chercher du charbon.)

DENTUE.

Je jouis de son humiliation : voilà qui est bien, jetez-le dans le feu, & soufflez.

FLEUR D'ÉPINE.

Mais....

DENTUE.

Soufflez donc, vous dis-je.

FLEUR D'ÉPINE *souffle.*

Aye, la respiration me manque,

DENTUE.

Toutes ces Beautés-là ont un cœur, & point de poulmons.

ARIETTE.

Je tourne sans cesse
Ce philtre enchanteur ;
Ma gloire m'en presse
Autant que mon cœur.
Puissante magie,
Prends tous les traits
De la sympathie,
Triomphe & soumets ;
L'eau bouillonne,
Le chaudron
Résonne,
Le charme est bon.

DENTUE.

Il faut, pour ma tranquillité, que j'aille faire ma ronde : j'ai lieu de craindre quelque conſpiration.

FLEUR D'ÉPINE.

Peut-être me tirera-t-on d'ici malgré vous.

DENTUE.

Ne vous en flattez pas ; il faudroit pour cela qu'on m'enlevât la jument ſonnante & le chapeau lumineux ; ce qui n'eſt pas aiſé. La jument ne peut pas faire le moindre mouvement, qu'il ne ſe forme un carillon de deux mille ſonnettes. Le chapeau lumineux eſt auſſi difficile à dérober ; je le tiens ſous la clef, & de plus il jete une lumiere, une lumiere ſi éclatante, qu'elle affoiblit celle du ſoleil. Je vois très-clair, & je ne ſuis pas ſourde ; ainſi jugez, ma petite Fleur d'Épine, ſi nous ſommes à la veille de nous ſéparer ; prenez votre parti, & cherchez à me plaire ; occupez-vous à tourner perpétuellement ce breuvage, entendez-vous, bel objet ?

(Elle ſort.)

SCÈNE II.

FLEUR D'ÉPINE, *seule.*

Suis-je assez accablée d'humiliation ! & le Prince Tarare m'abandonne, lui qui me fait tant de sermens d'amour, qui m'a rendue crédule, parce qu'il m'a rendue sensible, lui qui auroit tant de tort d'être aimable, s'il étoit infidele ; il me laisse dans cette caverne affreuse, qui me paroîtroit un palais si je pouvois l'y voir ; oui, le jour m'y sembleroit beau.

ARIETTE.

Sensible & tendre,
Je dois attendre
Bien ou tourment
De mon Amant.
S'il est volage,
Le jour finira,
Sous un nuage
Il restera.
Mais s'il n'est point parjure,
Ah ! pour moi quel bonheur !
L'Univers, changeant de couleur,
Brillera d'une clarté pure.
Un Amant est un enchanteur
Qui rend au monde sa parure ;
Et le contentement du cœur
Embellit toute la Nature.

SCENE III.

TARARE, FLEUR D'ÉPINE.

TARARE.

MA chere Fleur d'Épine, eſt-ce bien vous que je revois ?

FLEUR D'ÉPINE.

Tarare .... ô Ciel ! c'eſt lui : vous m'aimez donc encore, vous ne m'avez donc point oubliée ? je ne ſuis pas à plaindre.

DUO DIALOGUÉ.

TARARE.

Je revois ce que j'aime,
Ah ! quel moment heureux !

FLEUR D'ÉPINE.

Par quel pouvoir ſuprême
Etes-vous en ces lieux ?

TARARE.

Un cœur bien amoureux
N'a recours qu'à lui-même.

FLEUR D'ÉPINE.

Quelle frayeur extrême !
Vous allez périr à mes yeux.

TARARE.

TARARE.

Non, non, un cœur bien amoureux
Eſt aſſez courageux
Pour braver l'Enfer même.

FLEUR D'ÉPINE.

Non, non, votre erreur eſt extrême,
Vous allez périr à mes yeux.

FLEUR D'ÉPINE.

Sans doute une Puiſſance ſupérieure à celle de Dentue vous conduit, vous protége, & va briſer mes chaînes ?

TARARE.

Je n'ai d'autre protection que celle de l'Amour; d'autre Génie tutélaire que mon courage.

FLEUR D'ÉPINE.

Ah ! vous allez tomber au pouvoir de notre implacable ennemie : fuyez, épargnez-moi le déſeſpoir de vous perdre pour jamais.

TARARE.

Je fuis, mais c'eſt avec vous.

FLEUR D'ÉPINE.

Cela n'eſt pas praticable ; on ne peut ſortir des états de la Fée qu'en lui raviſſant le chapeau lumineux & la jument ſonnante ; ſon pouvoir y eſt attaché, & vous ne changerez pas les loix du Deſtin ; les obſtacles ſe multiplieront ſur vos pas, & vous périrez ſans pouvoir me ſauver.

ARIETTE.

TARARE.

A l'Amour tout eſt poſſible ;
Il n'abandonne jamais
Un cœur qu'il forma ſenſible :
Nous méritons ſes bienfaits.
L'air tendre & doux qu'il fait paraître
Rend ſon empire plus certain ;
En careſſant il regne en Maître ;
Sa volonté fait le Deſtin.
A l'Amour tout eſt poſſible,
Il n'abandonne jamais
Un cœur qu'il forma ſenſible :
Nous méritons ſes bienfaits.

FLEUR D'ÉPINE.

Mais empêchera-t-il que les ſonnettes de la jument ſonnante n'avertiſſent qu'on l'enleve ? & d'ailleurs comment emporter le chapeau lumineux ? L'obſcurité vous nuira au lieu de vous ſervir ; il répand une clarté qui vous décélera. Prince, fuyez, de grace ; ſi vous étiez abſent, je craindrois votre inconſtance : vous paroiſſez, & je ne crains que vos dangers. Au nom de l'amour le plus tendre, dérobez-vous aux fureurs de Dentue.... ô Ciel ! il n'eſt plus temps.

SCÈNE IV.

DENTUE, FLEUR D'ÉPINE, TARARE.

TRIO.

DENTUE.

UN garçon !
Un garçon !
Quelle choſe étrange !
Que Mademoiſelle s'arrange
Avec ce garçon !

TARARE ET FLEUR D'ÉPINE.

Ecartez le ſoupçon.

DENTUE.

J'écoute ce ſoupçon,
Il faut que je me venge,
Et que je le change.....

TARARE ET FLEUR D'ÉPINE.

Oh ! non, non, oh ! non, non.

DENTUE.

Non, non, je n'écoute perſonne,
A la fureur je m'abandonne.

TARARE ET FLEUR D'ÉPINE.

Oh ! non ; non, oh ! non, non.

DENTUE.

Que vient-il faire ici ?

TARARE.

Pardon, pardon.

DENTUE.

Oh! non, non, oh! non, non.
Jamais je ne pardonne;
A la fureur je m'abandonne,
Je veux avoir raiſon.

TARARE ET FLEUR D'ÉPINE.

Oh! non, non, oh! non, non.

DENTUE.

Vous ne venez ſans doute que pour ce bel objet?

TARARE.

Madame, je vous proteſte que j'ai trop l'uſage du monde pour m'attacher à de jeunes Princeſſes.

DENTUE.

Hé bien! mon enfant, vous avez du goût, & cela eſt bien rare dans un homme de votre âge.

TARARE.

Madame....

FLEUR D'ÉPINE, *bas à Tarare.*

Prenez garde, vous allez nous perdre.

DENTUE.

Allons, expliquez-vous, quel ſujet vous amene ici?

TARARE.

Madame, c'eſt que j'ai beaucoup d'amis, à qui vous avez, dit-on, fait changer de figure.

DENTUE.

Mon ami, il eſt bon de vous dire que nous autres Fées, nous ne pouvons changer les hommes qu'en bêtes.

FLEUR D'ÉPINE.

Il y en a beaucoup qui vous épargneront les frais de la métamorphoſe.

DENTUE.

Voulez-vous bien lui laiſſer l'avantage de s'expliquer ? Avouez, mon enfant, que l'amitié dont vous vous vantez n'eſt que le prétexte de votre entrepriſe.

TARARE.

Madame....

DENTUE.

A votre âge, mon cher enfant, l'amitié dicte les beaux diſcours ; mais c'eſt l'amour qui fait faire les voyages.

TARARE.

Eh bien, je vous l'avouerai.

DENTUE.

Et c'eſt pour Mademoiſelle que vous êtes ici.

FLEUR D'ÉPINE.

Non, je vous le jure.

DENTUE.

Mais c'eſt pour vous ou pour moi.

TARARE.

Vous avez raiſon, & ſi j'oſois, je vous déclarerois....

DENTUE.

Comme il balbutie!... que cette timidité eſt flatteuſe pour celle qui la cauſe!

TARARE.

Madame, je vous jure que c'eſt l'effet de la plus grande paſſion....

DENTUE.

Ah! le pauvre enfant! cela ſort du Collége apparemment; je ne l'en eſtime pas moins.

FLEUR D'ÉPINE, *qui eſt à tourner le breuvage.*

Vraiment il a reçu une bonne éducation.

DENTUE.

On ne vous demande point votre avis, tournez ce breuvage, & ne dites mot.

FLEUR D'ÉPINE.

Mais à préſent que vous avez fait une conquête, vous n'en avez plus beſoin.

DENTUE.

Une petite Bourgeoiſe telle que vous, ne ſait pas qu'une Fée conſidérable, quoiqu'elle n'aime qu'un Amant, doit pour ſa dignité en avoir pluſieurs; cela entre dans l'état de ſa maiſon. Hé bien, mon garçon, vous êtes donc épris de mes charmes?

TARARE.

Il m'eſt impoſſible de vous cacher à quel point j'en ſuis étonné.

DENTUE.

Je le crois bien : mais comment, ſans m'avoir vue, avez-vous pu devenir amoureux de moi ?

TARARE, *embarraſſé.*

Madame, je n'ai plus qu'un mot à répondre : je n'oſe vous dire que....

FLEUR D'ÉPINE.

C'eſt ſur votre portrait.

DENTUE.

Aurez-vous la bonté de vous taire, Mademoiſelle ? il eſt aſſez grand pour parler tout ſeul. Mon portrait exiſte donc ?

TARARE.

Oui, Madame....

DENTUE.

Et vous le portez ſans doute ?

TARARE.

Non, Madame, c'eſt un portrait en deſſus de porte.

DENTUE.

Une autre que moi vous demanderoit qui vous êtes ; mais je ne ſuis touchée que du mérite perſonnel.

TARARE.

Madame, je vous proteſte que je ſuis Prince.

DENTUE.

Vous êtes mieux, vous êtes jeune.

TARARE.

On me nomme Tarare.

DENTUE.

Tarare....

TARARE.

C'eſt parce que ce n'eſt pas mon nom ; je fais comme bien d'autres.

DENTUE.

Et vous ne vous repentez pas d'aimer ?

TARARE.

Ah ! Madame, j'ai aimé trop tard.

ARIETTE.

On ne doit compter
D'exiſter
Que de l'inſtant qu'on aime.
Si la clarté du jour
Eſt un bien ſuprême,
C'eſt pour un cœur plein d'amour.
Quel plaiſir ! quand on ſoupire,
De pouvoir dire :
Je vois, j'admire
La Beauté dont je ſuis l'empire.
Chaque regard eſt un ſerment,
Elle me voit, elle m'entend,
Et dit elle-même :
On ne doit compter
D'exiſter
Que de l'inſtant qu'on aime.

DENTUE.

Vous m'enchantez.... vous me tranſportez....

Cependant j'aime à filer une paſſion ; il faut que vous ayez la patience d'attendre juſqu'à ce ſoir.

TARARE.

Ce ſoir ? miſéricorde !

DENTUE.

Je conçois que cela va vous paroître un ſiecle ; mais j'ai des formalités indiſpenſables à remplir ; je ſuis accablée de parens qui ne ſont point mes amis, & je ſuis obligée de les prier amicalement ; il faut faire courir des billets, ordonner des préparatifs, & tout cela ne ſe fait pas auſſi vîte que vous faites la conquête d'un cœur.

(*On entend une mélodie de ſonnettes.*)

Mais cette mélodie m'inquiete ; c'eſt la jument ſonnante, voudroit-elle m'échapper ? veut-on me la ravir ? je vais m'en informer.

ARIETTE.

Je craindrai peu qu'on me chagrine,
Si vous n'êtes jamais léger ;
Dans mon abſence, il faut ſonger
Au bonheur que je vous deſtine,
Et ce ſoir l'heure du Berger
Sonnera pour vous en ſourdine :
Mais plus mon cœur vous aime,
Et plus il eſt jaloux,
Tendreſſe, amour, courroux,
En moi tout eſt extrême.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE V.

TARARE, FLEUR D'ÉPINE.

TARARE.

EN quelle affreuſe extrémité m'avez-vous réduit ? Fleur d'Épine, c'eſt votre ouvrage.

FLEUR D'ÉPINE.

Si Dentue nous eût ſoupçonnés, nous périſſions tous deux.

TARARE.

Croyez-vous que ma perte ſoit moins inévitable ? Pourriez-vous me voir de ſang froid recevoir ſa main ?

FLEUR D'ÉPINE.

Je me croirai toujours ſûre de votre cœur ; je vous verrai, je vous parlerai, vous vivrez enfin, & je ſongerai que vous devrez vos jours à cette feinte ; elle me deviendra chere.

TARARE.

Sera-t-il en mon pouvoir de me déguiſer ſans ceſſe ? Mon imagination aura beau ne vous pas perdre de vue, quand je me trouverai dans le ſilence vis-à-vis de la Fée ; oh ! Fleur d'Épine, il eſt des momens où l'on n'a pas le talent de feindre.

FLEUR D'ÉPINE.

Mais Prince, ne me trompez-vous pas vous-même ? Puis-je imaginer que j'aye la préférence ſur la Prin-

ceſſe Luizante, ce prodige de beauté ? Peut-être n'avez-vous oſé pénétrer dans ce lieu redoutable que pour emporter le chapeau lumineux, enmener la jument ſonnante, en faire l'hommage à la Princeſſe, & m'abandonner au repentir d'avoir été crédule ; j'en mourrois de douleur.

ARIETTE.

TARARE.

Le Soleil trop ardent dévore
L'eſpérance des Laboureurs ;
Plus douce & plus tendre, l'Aurore
De nos prés forme les couleurs.
Le Soleil le cede à Luizante,
Par ſes feux on eſt conſumé ;
Fleur d'Épine eſt l'aube naiſſante,
Par les ſiens on eſt ranimé.

FLEUR D'ÉPINE.

Qu'il eſt affreux, en nous aimant, de reſter au pouvoir de la Fée !

TARARE.

Je perds toute eſpérance ; je n'ai aucun enchantement pour oppoſer au pouvoir de Dentue. Pourquoi faut-il qu'elle connoiſſe ſeule un art qui la rend ſi terrible ?

FLEUR D'ÉPINE.

Le déſeſpoir de ſe faire aimer fit déſirer à Dentue de ſe rendre redoutable, & lui en fit trouver les moyens : qui pourroit après cela envier ſa puiſſance ?

SCÈNE VI.

TARARE, LA FÉE SÉRAINE, FLEUR D'ÉPINE.

ARIETTE.

SÉRAINE, *en vieille.*

Mes chers enfans,
Soyez compatiſſans;
La faim, la ſoif, me preſſent,
Daignez me ſoulager;
Jamais les maux ne ceſſent
De m'affliger.
Je ſuis infirme, vieille & bonne,
Il ne faut pas qu'on m'abandonne;
Ne refuſez jamais perſonne,
On ne ſait pas à qui l'on donne:
L'humanité,
La charité.
Bien plus qu'on ne penſe,
Trouvent récompenſe.
Mes chers enfans,
Soyez compatiſſans.

FLEUR D'ÉPINE.

Ah! ma chere bonne, ma reſpectable vieille, vous ignorez où vous êtes, & vous demandez des ſecours à des malheureux qui en ont plus beſoin que vous.

SÉRAINE.

Je gage que c'eſt l'amour qui cauſe vos malheurs; on n'en connoît point d'autres à votre âge: hélas! la vieilleſſe changeroit bien ces petits bonheurs contre ces grands chagrins de la jeuneſſe.

FLEUR D'ÉPINE.

Ah! Madame, vous n'avez donc jamais aimé?

SÉRAINE.

Ah! que ſi fait, mon enfant, j'ai aimé, & plus qu'une autre; eſtimez-moi aſſez pour le croire: j'ai le cœur tendre & la tête vive; avec cela une jolie femme fait faire bien du chemin; il eſt vrai qu'elle court riſque d'en faire un peu de ſon côté, & le chemin eſt moins ennuyeux quand on ne voyage pas ſeul.

TARARE.

Ma bonne, je conçois qu'autrefois vous avez fait cas d'un compagnon de voyage.

SÉRAINE.

Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir encore; j'ai bien des jours où je ne parois pas mon âge; n'en dites mot au moins, j'ai un Amant, telle que vous me voyez; dès qu'il eſt abſent je deviens vieille, dès qu'il revient je rajeunis.

ARIETTE.

C'eſt l'état de notre cœur
Qui détermine notre âge;
A vingt ans dans la froideur,
On eſt vieux ſe croyant ſage;

Mais c'eſt toujours le printems :
Quand la tendreſſe eſt extrême,
Un regard de ce qu'on aime
Suſpend les ailes du Temps.

SÉRAINE.

Vous penſez comme moi ; les Fées vous feront proſpérer : vous n'avez donc pas quelques petits ſecours à me donner ?

TARARE.

Je n'ai que ce diamant, que je vous offre de bon cœur.

SÉRAINE.

Hé bien, moi, je vous fais préſent de ce paquet de ſel, c'eſt le ſymbole de la ſageſſe. J'y joins ce petit pot de glue, qui vous ſervira peut-être à prendre autre choſe que des oiſeaux. Adieu, mes bons enfans, ne déſeſpérez de rien.

SUITE DE L'ARIETTE.

L'humanité,
La charité,
Bien plus qu'on ne penſe,
Trouvent récompenſe.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

FLEUR D'ÉPINE, TARARE.

FLEUR D'ÉPINE.

JE ne ſais ; mais la préſence de cette vieille m'inſpire une confiance qui me calme.

TARARE.

C'eſt peut-être l'Amour qui nous l'envoie ; ſans doute ſes préſens ſont myſtérieux, & leur objet ne peut être que d'arrêter les malefices de Dentue.

FLEUR D'ÉPINE.

J'imagine que le ſel jeté dans ce philtre en éludera l'effet, & je l'y jette promptement.

TARARE.

Et moi je ſais bien l'uſage que je ferai de la glue ; rentrez de grace chez Dentue, je crains qu'elle ne nous ſoupçonne.

DUO.

TARARE.

Aimons-nous, mais en cachette.

FLEUR D'ÉPINE.

Vous êtes ſûr du retour.

TARARE.

Moins cette retraite
Semble faite
Pour l'Amour.

FLEUR D'ÉPINE.

Plus elle eſt faite
Pour dérober au jour
Une ardeur diſcrete.
M'aimerez-vous toujours ?

TARARE.

Toujours, oui, toujours ;
Que nos ſoupirs ſoient nos diſcours.

FLEUR D'ÉPINE.

Crainte
Et contrainte
Font ſouvent luire les beaux jours.

ENSEMBLE.

Aimons-nous, mais en cachette,
Nous ſommes ſûrs du retour ;
Moins cette retraite
Semble faite, &c.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

DENTUE, FLEUR D'ÉPINE, TARARE.

ARIETTE.

DENTUE.

Tout eſt prêt à finir,
Vous allez voir venir
Ma famille à la noce;
Concombre & Caraboſſe
Seront dans un carroſſe,
Traîné par ſix guenons
Lorgnant leurs poſtillons.
La Reine Doublecroche,
Avec ſes noirs appas,
Marchera ſur les pas
De ma tante Bancroche,
Et le Génie épais,
Dont la race féconde
Peuple aujourd'hui le monde,
Fera briller ſes traits.

FLEUR D'ÉPINE.

Aſſurément, cela fera un beau coup d'œil.

TARARE.

Oui, l'enſemble ſera auguſte.

SCÈNE II.

DENTUE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

On entend une marche qui annonce tous les parens de Dentue ; il faut qu'il y ait des Nains, des Géans, des Boiteuses, des Bossus, & que toutes les figures soient ridicules. Quand ils sont arrivés, Dentue les fait asseoir sur des escabeaux, & chante.

ARIETTE.

DENTUE.

MA gentille
Famille,
Mes beaux parens,
Petits & grands,
Je vous confie
Qu'enfin je me marie,
Et je vous prie
A la cérémonie.
Mon époux est charmant,
Il est Prince vraiment;
Sa mine est séduisante;
Sa taille est élégante,
Je vous présente
Cet Amant,
C'est un mérite rare,
On le nomme Tarare.

Chœur de tous les Parens.

Tarare, Tarare, Tarare.

(*Il seroit à désirer que ce nom parût répété par les échos, & que la musique répétât les pies, les geais & les corbeaux.*)

FLEUR D'ÉPINE ET TARARE.

O Ciel ! quel tintamare !
Il n'est pas un corbeau,
Pas un seul étourneau,
Pas un oiseau,
Pas un écho,
Qui ne dise Tarare !

CHŒUR.

Tarare, Tarare, Tarare.

DENTUE.

Allons, beau Prince, il faut procéder à la cérémonie.

TARARE.

Madame, le Prince Dentillon est absent, & je vous avoue que je me sens quelque répugnance à devenir son beau-pere pendant qu'il n'y est pas ; il faut des procédés.

DENTUE.

Oui, mais il faut commencer par en avoir pour moi.

CHŒUR, *derriere le Théatre.*

D'un Prince doux & débonnaire
Célébrons le retour ;
Quel plaisir pour sa digne mere !
Ah ! l'heureux jour.

DENTUE.

Un Prince doux & débonnaire!...
C'eſt mon cher fils, ah! je renais.

CHŒUR.

Quel plaiſir pour ſa digne mere!

DENTUE.

Ah! je me reconnois.

TARARE, *à part.*

Me voilà ſans reſſource.

FLEUR D'ÉPINE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Tous les Parens enſemble.

Quel bonheur! nous allons revoir le couſin.

SCÈNE III.

DENTILLON, DENTUE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARIETTE.

DENTILLON.

Bon jour, belle maman;
Enfin, après un an,
J'ai fini mon voyage;
Enfin, après un an,
Bon jour, belle maman;
Dans mon grand équipage
Je reviens triomphant.

DENTUE.

Bon jour, mon bel enfant,
Mon petit Dentillon;
Mon joli papillon
A fini son voyage;
Enfin, après un an,
Il revient triomphant,
Embrasser sa maman.
Qu'il est beau cet enfant !

FLEUR D'ÉPINE, TARARE, ET LES PARENS.

Qu'il est sot, cet enfant !

DENTILLON.

Voilà précisément
Ce qu'en chaque village
J'entendois en passant;
On me rendoit hommage,
On rioit de bon cœur,
Et l'on chantoit en chœur :
Le joli personnage,
L'agréable Seigneur.

LE CHŒUR,

Le joli personnage,
L'agréable Seigneur.

DENTUE.

Mon petit ami, avez-vous tiré parti de vos voyages? avez-vous étudié les mœurs?

DENTILLON.

Les mœurs? qu'est-ce que cela?

TARARE.

C'est un mot qui a vieilli.

DENTILLON.

J'entends, qui eſt devenu populaire; tout ce qui m'a frappé, ç'a été de voir des filles qui ſe paſſoient de maris, & des veuves qui ne pouvoient pas s'empêcher d'en reprendre.

DENTUE.

Je reſſemble aux dernieres, & vous voyez dans le Prince Tarare un jeune homme qui, ce ſoir, doit être votre beau-pere.

DENTILLON.

Ah! ah! Madame, vous voulez donc encore vous mêler d'être ſenſible? Il y a pourtant cinquante ans au moins que vous aimez ſans diſcontinuer. Il faut aſſurément que vous ayez le cœur infatigable.

DENTUE.

Mon cher enfant, lorſqu'une femme eſt bien née, ſon cœur demande toujours de l'exercice.

DENTILLON.

Voilà notre famille pompeuſe toute portée; je vous ferai interdire par avis de parens, ſi vous ne conſentez pas à mon mariage avec Fleur d'Épine.

FLEUR D'ÉPINE, *bas à Dentillon.*

Commencez par l'interdiction.

DENTUE.

Eh bien, petit enfant gâté, il faut faire tout ce que vous voulez; Fleur d'Épine ſera votre femme, je ne l'avois pourtant deſtinée que pour être votre ſervante.

DENTILLON.

Oh! cela ne l'en empêchera pas.

DENTUE.

Allons, il me paroît que vous êtes d'accord, & que vos caracteres ſe conviennent ; accélérons le temps de nos mariages. Vous, mes couſines, Fée Grognon, Fée Quand-quand, Fée Loucha ; & vous, mes couſins, allez faire une bonne collation, pour vous mettre en état d'attendre le ſouper plus patiemment.

DENTILLON.

Oui, mais je veux auparavant que notre joie éclate par la contredanſe des Fées, autrement dite la Cochinchinoiſe.

TOUS LES PARENS.

Très-volontiers.

(On danſe un Ballet ridicule, appelé la Cochinchinoiſe, & quand il eſt fini, ils ſe retirent tous.)

SCÈNE IV.

TARARE, DENTUE, DENTILLON, FLEUR D'ÉPINE.

TARARE.

MADAME, vous avez une famille qui a bien des graces.

DENTILLON.

Comment donc ? avez-vous remarqué que nos cousins dansent à cloche-pied ?

DENTUE *va examiner le chaudron.*

O Ciel ! le breuvage est trouble, le charme est manqué : à qui puis-je m'en prendre ? Quelque Génie nuisible est-il venu traverser mes enchantemens ? L'univers ressentira l'excès de ma colere ; je vais renverser l'ordre de la Nature.

ARIETTE.

Je prétends déplacer la Lune,
Le matin il fera nuit brune ;
Je ferai voir au plus hardi
Les étoiles en plein midi.
Je confondrai les douze signes,
Je verserai tous les épics,
Et je ferai même encor pis,
Je grêlerai toutes les vignes.

TARARE.

Madame, quand vous aurez empêché le monde de boire du vin, que vous en reviendra-t-il ? N'avez-vous pas d'autres moyens de vous faire du bien qu'en faisant du mal aux autres ?

DENTILLON.

Mais en effet, ma mere, je ne vois pas là de quoi tant se chagriner.

FLEUR D'ÉPINE.

Madame votre mere ne se chagrine jamais, elle se fâche.

DENTUE.

Avez-vous oublié que ce qui est dans ce vase est un enchantement dont ma puissance dépend ? Il faut, pour le recommencer, que je m'absente ; si je m'absente, je serai obligé de laisser la clef qui renferme le chapeau lumineux ; il ne m'est pas permis de la porter au delà de chez moi ; & si je la laisse, qui en sera le dépositaire ?

DENTILLON.

Belle demande, ce sera moi ; je m'y exposerai d'autant plus volontiers, qu'aucune Puissance ne peut me l'ôter par violence ; il faut que je la donne sans que je résiste, & certainement cela n'arrivera pas, parce que personne n'est à mon gré.

FLEUR D'ÉPINE, *à part.*

Par représailles.

ARIETTE.

DENTUE.

Je vais dans la forêt prochaine
Chercher de la vervaine ;
Le fait eſt avéré,
La recette eſt certaine,
Avec de la vervaine
Tout ſera réparé.
Tandis que je dois être abſente,
Veille ſur la jument ſonnante ;
Garde comme tes yeux
Le chapeau lumineux ;
Ta vie eſt dépendante
De ce dépôt précieux.

DENTUE.

Tenez, voilà la clef qui les renferme.

DENTILLON.

Oh ! dame, je ne réponds pas de ne la pas perdre ; on a voulu me donner la clef des Sciences, je ne ſais pas ce qu'elle eſt devenue.

DENTUE.

Je vais l'attacher à votre boutonniere ; ſi vous la perdez, on ſe moquera de vous.

DENTILLON.

Ah ! je voudrois bien voir cela pour la rareté du fait.

DENTUE.

Et vous, Tarare, donnez-moi le bras, aidez-

moi dans mes recherches; plutôt elles seront faites, & plutôt nous serons époux.

TARARE, DENTILLON, FLEUR D'ÉPINE.

Hon, hon, hon.

SCENE V.

FLEUR D'ÉPINE, DENTILLON.

DENTILLON.

Une clef & une femme; voilà deux choses bien difficiles à garder.

FLEUR D'ÉPINE.

Vous ne devez pas être inquiet ni de l'une, ni de l'autre; la clef est attachée à votre boutonniere, & je tiens à vous par mon cœur.

DENTILLON.

Mais voilà la premiere fois de votre vie que vous me dites des douceurs; il faut que vous ayez envie de me tromper.

FLEUR D'ÉPINE.

Je n'oserois tenter une entreprise si difficile.

DENTILLON.

J'ai cependant ouï dire à ma mere, que rien n'est plus aisé d'attrapper que les gens d'esprit.

FLEUR D'ÉPINE.

En ce cas, vous avez raison d'être défiant.

DENTILLON.

Voilà préciſément pourquoi je vais vous attacher à la baſque de mon habit avec un beau ruban ; je ſerai ſûr alors que vous ne pourrez pas vous échapper.

FLEUR D'ÉPINE.

La précaution eſt inutile.

DENTILLON *l'attache.*

Du moins elle ne peut pas nuire ; nous voilà liés enſemble, cela doit faire un joli coup d'œil.

FLEUR D'ÉPINE.

Oui, dans les tableaux il faut des oppoſitions.

DENTILLON.

Voyons à préſent ſi perſonne ne nous écoute.

(*Il fait le tour du théatre très-rapidement, & Fleur d'Épine le ſuit en courant.*)

FLEUR D'ÉPINE.

Monſieur, vous allez trop vîte.

DENTILLON.

Oh dame ! voyez-vous, c'eſt que je mene les femmes grand train ; à préſent aſſeyons-nous ſur ce banc de gazon, & raiſonnons à tête repoſée ſur les fêtes de mon mariage.

FLEUR D'ÉPINE.

Madame votre mere, qui a l'honneur d'être Fée, n'a qu'à conſulter les Génies.

DENTILLON.

Où ſont-ils ces Meſſieurs ? on en entend toujours parler, & jamais on ne les trouve.

FLEUR D'ÉPINE.

C'eſt cependant à eux qu'il faut s'adreſſer quand on veut avoir de bonnes paroles.

DENTILLON.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, les paroles m'ennuient.

FLEUR D'ÉPINE.

Vous ſerez dédommagé par la muſique.

DENTILLON.

La muſique m'endort.

FLEUR D'ÉPINE.

Cela eſt bon à ſavoir.... Un ballet pantomime ?

DENTILLON.

Je crois voir une aſſemblée de fous.

FLEUR D'ÉPINE.

Il faut donc ſe contenter d'une belle illumination.

DENTILLON.

Cela me fait mal aux yeux.

FLEUR D'ÉPINE.

Un joli feu d'artifice ?

DENTILLON.

Les fuſées me font peur.

FLEUR D'ÉPINE.

Vous me paroiſſez un petit homme bien facile à amuſer.

DENTILLON.

Ah ! ah ! voyez-vous, je ne ſuis pas Prince pour rien.

FLEUR D'ÉPINE.

Je ſuis de votre avis ; tous ces préparatifs-là ſont inutiles. (*à part.*) Tâchons de l'endormir.

(*Elle ſe leve, & détache ſon ruban, ſans que Dentillon le voie ; après elle ſe raſſied.*)

ARIETTE.

Lorſque l'on s'aime,
A-t-on beſoin, pour être heureux,
De jeux,
De feux ;
Non, non, pour combler tous ſes vœux,
On n'a beſoin que de ſoi-même ;
Un regard amoureux
Vaut mieux
Qu'un Opera bien ennuyeux,
Et des Duo ſi langoureux ;
Les éclats d'un feu qui s'élance,
Pif pouf, pif pouf, pouf dans les airs,
Offrent la reſſemblance
D'un bonheur dont la conſiſtance
Dure auſſi peu que les éclairs :
Dans d'obſcures retraites ;
Les ramages charmans
Des Roſſignols & des Fauvettes

Sont plus au ton des doux sermens,
Que les tambours & les trompettes;
Ils effarouchent les Amans.

SCÈNE VI.

TARARE, FLEUR D'ÉPINE, DENTILLON, *endormi*

TARARE, *s'approchant doucement.*

Fleur d'Épine, Fleur d'Épine, je me suis échappé à l'insçu de Dentue.

DENTILLON, *se réveillant à moitié.*

Plaît-il ?

FLEUR D'ÉPINE.

Ce n'est rien, qu'avez-vous ?

(*Tarare se cache derriere un feuillage.*)

DENTILLON.

J'ai cru qu'on vous appeloit.

FLEUR D'ÉPINE.

Non, c'est un écho qui me répondoit.

DENTILLON.

Ne voilà-t-il pas qui est bien curieux ? des échos, des échos, on ne trouve que cela dans le monde.

FLEUR D'ÉPINE.

Il seroit bien doux d'être le vôtre.

DENTILLON.

Je suis tenté de le faire parler.

DUO EN ÉCHO.

DENTILLON.

Écho.

TARARE.

Écho.

DENTILLON.

Que Fleur d'Épine eſt belle !

TARARE.

Belle !

DENTILLON.

Lorſque j'aurai reçu ſa foi,
Qui des deux doit être infidele ?

TARARE.

Elle.

DENTILLON.

Qui pourroit ſe jouer à moi ?

TARARE.

Moi.

DENTILLON.

J'empêcherai qu'elle n'échappe ;
Le mariage, au lieu d'être un bonheur.
Eſt donc une attrape ?

TARARE.

Une attrape.

DENTILLON.

Mais je la contiendrai par la terreur.

TARARE.

Terreur.

DENTILLON.

DENTILLON.

Elle fera, ſuivant ton oracle trompeur,
Les plaiſirs d'un autre.

TARARE.

D'un autre.

DENTILLON.

Non, Fleur d'Épine, en dépit de ſon cœur,
Deviendra la nôtre.

TARARE.

La nôtre.

DENTILLON.

Allons, allons, cet écho-là n'a pas le ſens commun.

FLEUR D'ÉPINE.

Il répéte ce que vous dites.

DENTILLON.

J'aime mieux dormir.

FLEUR D'ÉPINE.

Je vais, ſi vous voulez, vous chanter le ſommeil de Perſée.

DENTILLON.

Oh! non pas, s'il vous plaît, je veux du nouveau, même quand je dors.

FLEUR D'ÉPINE.

Vous allez être ſatisfait.

ARIETTE très-lente.

(Pendant cet air, Dentillon s'endort, Tarare s'approche, & Fleur d'Épine, en chantant, détache la clef, qu'elle donne à Tarare.)

FLEUR D'ÉPINE.

Au bord d'une onde pure
Que le ſommeil eſt doux !
Les oiſeaux viennent tous
Se joindre à ſon murmure ;
Pour toute la Nature,
Que le repos eſt doux !

L'Amour ſans ceſſe veille,
Et quand un jaloux dort,
Le bonheur prend l'eſſor,
Et vient dire à l'oreille :
Montrez que l'Amour veille
Tandis qu'un jaloux dort.

TARARE, *en ſortant.*

Montrons que l'Amour veille
Tandis qu'un jaloux dort.

FLEUR D'ÉPINE, *bas.*

Tout va bien, levons-nous bien doucement, & tâchons de le ſuivre.

DENTILLON, *ſe réveillant.*

Comment donc, Mademoiſelle, pourquoi avoir dénoué le ruban qui vous tenoit ? Où allez-vous comme cela ?

FLEUR D'ÉPINE.

J'allois rejoindre l'Écho.

DENTILLON.

Elle alloit rejoindre l'Écho ! il faut être bien ignorante : ne ſavez-vous pas qu'un écho n'a point de corps ?

FLEUR D'ÉPINE.

Oh ! il n'y a point de regle ſans exception.

DENTILLON.

Mais voici bien autre choſe, je n'ai plus ma clef .... ſeroit-elle tombée ?

(*Il cherche.*)

Je ne la trouve pas ; c'eſt vous qui l'avez.

FLEUR D'ÉPINE.

Non, c'eſt l'Écho.

DUO.

DENTILLON.

Ah ! quelle aventure affreuſe !
Je n'ai plus mon paſſe-par-tout.

FLEUR D'ÉPINE.

Ah ! quelle aventure heureuſe !
Il n'a plus ſon paſſe-par-tout.

DENTILLON.

Ciel ! quel dégoût !
Je ſuis à bout ;
Ah ! quelle aventure affreuſe !

FLEUR D'ÉPINE.

Ah ! quelle aventure heureuſe !

DENTILLON.

Mon paſſe-par-tout.

FLEUR D'ÉPINE.

Son paſſe-par-tout.

SCÈNE VII.

DENTUE, DENTILLON, FLEUR D'ÉPINE.

TRIO.

DENTUE.

AH ! quelle aventure affreuſe !
Je ſuis furieuſe ;
Tarare a quitté ces lieux
Avec la jument ſonnante
Et le chapeau lumineux.

DENTILLON, DENTUE.

La choſe eſt accablante.

FLEUR D'ÉPINE.

Je la trouve charmante.

DENTUE.

Par quel événement,
Par quel enchantement,
Avez vous laiſſé prendre
Cette clef qu'il falloit défendre
Contre notre ennemi ?

DENTILLON.

Oh dame ! oh dame !
Je m'étois endormi.

FLEUR D'ÉPINE.

Ah ! je ris de toute mon ame.

DENTUE.

Mon fils, vous n'êtes qu'un ſot.

DENTILLON.

Qui ? moi, je ne ſuis qu'un ſot ?

DENTUE.

Un ſot.

FLEUR D'ÉPINE.

C'eſt-là le mot.

DENTUE.

Allons, tous mes parens, tous mes amis, accourez à ma voix ; Tarare n'eſt pas loin, il faut le joindre, & le combattre.

SCÈNE VIII.

ACTEURS PRÉCÉDENS.

(*Tous les mauvais Génies & les Fées malfaiſantes paroiſſent.*)

CHŒUR.

Allons, combattons ſans tarder :
Mais qui viendra nous commander ?
Dentillon, l'honneur vous regarde.

DENTILLON.

Non, jamais je ne me hasarde ;
Je ne sais commander
Que l'arriere-garde.

SCÈNE IX, *& derniere.*

SÉRAINE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

SÉRAINE.

PAROISSEZ, Génies bienfaisans, venez défendre Fleur d'Épine & Tarare.

(Les Genies bienfaisans paroissent, ils poursuivent les ennemis ; le combat se passe derriere le théatre. La Ferme s'ouvre, on voit les Génies malfaisans, les mauvaises Fées enchaînées ; Dentue & Dentillon sont à leur tête, & la Fée Séraine paroît sur un trône éclatant.)

SÉRAINE.

Dentue, perds tout espoir, & vous, Fleur d'Épine, ma tendre & chere fille, je vous rends votre Amant.

FLEUR D'ÉPINE.

Quel comble de bonheur ! c'est à l'auguste Fée Séraine, c'est à ma tendre & respectable mere que je dois ma délivrance.

SÉRAINE.

Oui, ma fille ; j'ai voulu que l'adversité servît à

votre éducation ; je sentois plus vos souffrances que vous-même, mais elles vous étoient nécessaires ; elles formoient votre ame, & la rendoient compatissante. Tous les Princes, pour être parfaits, devroient commencer par être malheureux.

DENTUE.

O Ciel ! c'est mon implacable ennemie ! où pourrai-je cacher ma honte ?

SÉRAINE.

Nulle part ; je viens de désenchanter les Amans à qui tu avois fait perdre la forme humaine ; j'ai transporté ici les Beautés qu'ils aimoient ; ils vont s'unir en ta présence, & tu seras sans cesse à leur suite, pour avoir le tourment de les voir toujours heureux.

DENTILON.

Ma chere mere & moi, nous allons jouer un joli personnage.

DUO.

FLEUR D'ÉPINE, TARARE.

Quel bonheur se répand sur nous !
Il est l'ouvrage de Séraine ;
Amour, que ton triomphe est doux,
Quand la vertu forme ta chaîne !
Nos jours, en dépit de la haine,
Dans les plaisirs couleront tous ;
Et nous dirons aux cœurs jaloux,
Pour augmenter encor leur peine :
Quel bonheur se répand sur nous !
Il est l'ouvrage de Séraine.

SÉRAINE.

Je vais vous transporter dans la Cour du Roi de Cachemire; Fleur d'Épine, vous y trouverez la Princesse Luizante; elle est votre sœur, elle sera délivrée de l'enchantement destructeur qui partoit de ses yeux; elle donnera la main au Prince Phénix, frere de votre époux; vous serez tous heureux, je jouirai de votre bonheur; c'est en le méritant que vous me récompenserez de mes bienfaits.

CHŒUR.

L'Amour remporte la victoire,
Qu'il regne à jamais dans nos cœurs!
Qu'il triomphe par ses faveurs!
Que notre bonheur soit sa gloire!

Fin du second & dernier Acte.

ÉSOPE

ET

THALIE;

DIVERTISSEMENT

MÊLÉ D'ARIETTES.

ACTEURS.

ÉSOPE.

THALIE, en vieille.

L'OPERA, en homme décrépit.

CLARISSE.

L'AMOUR.

La Scène eſt à Cythere.

ÉSOPE
ET
THALIE,
DIVERTISSEMENT.

SCÈNE PREMIERE.

ÉSOPE, THALIE, L'OPÉRA.

DUO.

L'OPÉRA ET THALIE.

AH ! que l'on a de peine
Quand on ne peut marcher
Sans prendre haleine,
Ni sans broncher !
Cythere eſt un voyage
Trop fatigant pour nous ;
C'eſt bien dommage,
Car il eſt doux.
Ah ! que l'on a de peine
Quand on ne peut marcher
Sans prendre haleine,
Ni sans broncher !

ÉSOPE.

Bonnes gens, quel ſujet en ces lieux vous attire ?
Le Dieu qui donne ici la loi
N'admet que la jeuneſſe en ſon brillant Empire ;
Vous ne lui venez pas demander de l'emploi ?

THALIE.

Je vous entends ; vous voulez dire
Que pour en obtenir il faut vous reſſembler.

ÉSOPE.

J'ai la charge que je déſire ;
Je donne des conſeils.

L'OPÉRA.

Il ne faut que parler
Pour cela.

THALIE.

Je pourrois être auſſi conſeillere ;
Mais loin de l'ambitionner,
Je déſire tout le contraire :
Oublier des conſeils vaut mieux que d'en donner.

ÉSOPE.

Chez l'Amour que venez-vous faire ?

THALIE.

J'y viens reſpirer l'air natal ;
Il rétablit les corps qui s'affoibliſſent ;
Aux jeunes gens il eſt ſouvent fatal ;
Il eſt trop vif pour eux, on les voit qui vieilliſſent.
Dans un âge avancé, c'eſt un vrai cordial,
C'eſt en le reſpirant que les vieux rajeuniſſent.

ÉSOPE.

Eh bien, s'il a sur vous cette efficacité,
On pourra la vanter comme une belle cure.

THALIE.

Est-ce Ésope qui parle ? & par quelle aventure
Méconnoît-il les traits de ma divinité ?

ÉSOPE.

J'avouerai franchement que sur votre figure
Je ne m'en serois pas douté.

THALIE.

J'ai vu le temps où j'étois votre amie ;
Vos fables même ont embelli ma Cour ;
Alors qui vous eût dit qu'un jour
Vous méconnoîtriez Thalie !

ÉSOPE.

Vous ! Thalie ?

THALIE.

Eh ! sans doute.

ÉSOPE.

Elle est sur le retour.
Comment est-on immortelle & vieillie ?
Je ne le conçois pas, je parle sans détour.

ARIETTE.

De ses atteintes cruelles
Le Temps frappe les humains ;
Il emporte sur ses ailes
Et les jours & les destins.

S'il fait la guerre ſans ceſſe
Aux mortels trop malheureux,
Sa faulx tranchante s'abaiſſe
Et n'oſe toucher aux Dieux.

THALIE.

Mon immortalité ſe trouve un peu fanée,
Et je n'en ſuis pas étonnée:
Mon ami, je n'ai plus d'Amans;
On vieillit, quand l'ennui file tous les momens.
Ce mot ſi doux, je vous adore,
Eſt ſi perſuaſif, rend le cœur ſi content;
Il flatte, il careſſe, il honore
Celui qui le prononce & celle qui l'entend.
Pour les plaiſirs délicats & timides
C'eſt le vrai mot de ralliement,
Et de l'impreſſion des rides
Il fait nous garantir par le raviſſement.
Mais ſommes-nous abandonnées?
Notre jeuneſſe a l'air de ſe flétrir;
Faute d'encens nous paroiſſons vieillir,
Et cet oubli pour nous a le poids des années.
L'Amour, cet enchanteur, eſt le tréſor des Cieux;
Lui ſeul nous fait ce que nous ſommes,
Et s'il eſt le bonheur des hommes,
Il eſt l'amuſement des Dieux.

ÉSOPE.

Je ne vous crois pas ſans reſſource,
Et vous rajeunirez.

THALIE.

Eh ! c'eſt bien mon deſſein ;
Il ne s'agit que d'un bon Médecin.

ÉSOPE.

Vous avez fort bien fait de venir à la ſource.

THALIE.

Je ſais fort bien pourquoi je ſuis ſur mon déclin.

ARIETTE ET VAUDEVILLE.

La Gaieté, la Folie,
Du temps de nos aïeux,
De l'heureuſe Thalie
Suivoient le char joyeux :
A préſent on m'oublie ;
Par un retour fâcheux,
C'eſt la mélancolie
Qui regne dans mes jeux.
L'ennui que je reſpire
Se répand dans les cœurs ;
Le ſel de ma ſatire
Ne guérit plus les mœurs.
Je languis, je ſoupire,
Et, grace à mes Auteurs,
Au lieu de faire rire,
Je fais verſer des pleurs.

ÉSOPE.

Vous verrez quelque jour relever votre Empire.

L'OPÉRA, *en récitatif chanté très-lentement.*

Et moi, puis-je eſpérer, Seigneur,
De trouver en ces lieux un deſtin moins contraire ?

J'ai chanté le Dieu de Cythere,
Pourra-t-il me laiſſer expirer de langueur ?

ÉSOPE, *le contrefaiſant.*

Peut-être ce ſeroit une action prudente.

L'OPÉRA.

Je me ſuis fait un nom qui jamais ne mourra.

ÉSOPE.

Je crois vous reconnoître à votre voix traînante ;
Je ne me trompe point, vous êtes l'Opéra.

THALIE.

Oui, vous l'avez dit, c'eſt lui-même,
Toujours prêt à vous ennuyer.

L'OPÉRA, *ſans chanter.*

Eſt-ce de vous que je dois eſſuyer
Ce trait de raillerie extrême ?

THALIE.

Dites ce trait de vérité :
Ce grand écuyer de Pégaze
Peut à peine à préſent achever une phraſe ;
C'eſt un écuyer démonté.

ÉSOPE.

A votre mal ne cherchez pas deux cauſes,
Vous débitez trop lentement ;
En chantant plus rapidement,
Vous trouveriez le temps de dire plus de choſes.

L'OPÉRA.

Je chanterois alors moins noblement.

ÉSOPE.

Dites moins triſtement, toujours avec maniere,
C'eſt ſur la ſyllabe premiere
Que vous portez le ſentiment.

(*Il chante.*)

Lieux char-mans où j'ai vu la Beau-té que j'a-dore;
De ſes traits enchan-teurs je viens m'en-tretenir;
A mes yeux c'eſt l'o-ffrir encore,
Que de m'en rappeler le ten-dre ſouvenir.

L'OPÉRA.

J'applaudis de bon cœur, voilà comme je chante.

THALIE.

Voilà pourquoi vous vous mourez.

ÉSOPE.

Plus que jamais vous vous ranimeriez
Avec une muſique animée & piquante.

L'OPÉRA.

Je perdrois de ma dignité.

THALIE.

Ainſi votre nobleſſe en votre vétuſté.

ÉSOPE.

Je penſe qu'il eſt condamnable
D'avoir pour un parti des ſentimens ſi vifs.
Je vais réciter une Fable
Qui vous pourra prouver que le goût véritable
N'a d'autres ennemis que les goûts excluſifs.

LE FLEURISTE, Fable.

Un Amateur Fleuriſte
Ne cultivoit que des œillets;
Toute autre fleur lui ſembloit triſte:
Le coup d'œil ne changeoit jamais.
Vous contrariez la Nature,
Lui dit un de ſes vrais amis:
Ce clair ruiſſeau, dont l'onde pure
Serpente dans nos prés fleuris,
En faiſant naître la verdure,
Sait en varier le tapis.
Tout reſſemble à cette prairie:
Pourquoi limiter nos déſirs?
Ce tableau changeant de la vie
Nous en preſcrit tous les plaiſirs.

L'OPÉRA.

Quoi que vous en diſiez, avec éclat j'exiſte.

ÉSOPE.

J'en ſais tout au mieux la raiſon:
Vous êtes dans les mains d'un Médecin très-bon.

L'OPÉRA.

Quel eſt-il?

ÉSOPE.

Votre Machiniſte.

L'OPÉRA, *en ſortant.*

Très-humble ſerviteur.

THALIE.

Vous l'avez bien priſé;

Depuis long-temps il menace ruine,
Et l'Opéra n'eſt qu'un vieux corps uſé
Qui ne vit plus que par machine.

ÉSOPE.

Quelle jeune Beauté tourne vers nous ſes pas?
Pour avoir audience elle n'attendra pas.

SCÈNE II.

CLARISSE, THALIE, ÉSOPE.

CLARISSE.

SEIGNEUR, j'arrive du Parnaſſe,
On me renvoye en ce ſejour.
Je voudrois qu'Apollon me donnât quelque place,
Et je viens implorer le credit de l'Amour.
Je m'adreſſe au Dieu qui ſait plaire,
Il en fournit tous les moyens;
Les habitans du Pinde & de Cythère
De tous les temps furent concitoyens.

ÉSOPE.

Ces deux Etats du moins ont fait une alliance;
D'où réciproquement vient toute leur ſplendeur:
Apollon eſt des Arts le premier inventeur,
Ils tiennent de lui leur naiſſance;
Mais l'Amour en eſt l'inſpecteur,
Il en fait la revue, il aſſigne leurs claſſes;
Il les colore avec le ſentiment,

Et, toujours Dieu de l'agrément,
Sous l'habit transparent des Graces,
Il est libre modestement.

THALIE.

Vous étiez au Parnasse, il falloit voir Thalie.

CLARISSE.

C'étoit bien mon dessein, ma bonne ; mais on dit
Qu'elle est tombée en discrédit.
En grand secret je vous confie
Qu'avec le Dieu des Vers elle est en brouillerie,
Et le sujet de la division
Est une jeune Muse arrivant d'Italie,
Qu'il voit en petite maison.

THALIE.

C'est un jeune Seigneur à présent qu'Apollon.

CLARISSE.

La nouvelle Maîtresse, & piquante & jolie,
A renversé la vielle Comédie,
Qui, dans le fond, n'étoit qu'un fort triste sermon.
Si vous saviez combien les Muses qu'on estime
Sont gothiques dans leurs appas !
Ce sont les chastes Sœurs, un semblable régime,
En vérité, ne les rajeunit pas.

ÉSOPE.

Le Parnasse pour vous n'a donc pas eu de charmes ?

CLARISSE.

Les ridicules m'en ont plu.

THALIE.

Les ridicules?

CLARISSE.

Oui; voici ce que j'ai vu :
A l'esprit des railleurs tout y prête les armes;
Le mien conduit par la gaieté,
M'a d'abord fait chercher la Muse qui fait rire;
Néant! de son Palais elle avoit déserté;
Il a fallu m'y faire écrire.
Débutantes & Débutans
Ont assiégé la porte en même temps.
Prenant un ton naïf, une Beauté très-faite,
De quarante ans étalant les attraits,
Avec une taille indiscrete,
Se présentoit pour les Agnès.
Une femme hideuse, un peu bossue & maigre,
Plus que la taille encore ayant l'esprit tortu,
Joignoit une voix rauque à son caractere aigre,
Crioit : Je viens jouer les dragons de vertu.
Bien pensé, répondit un garçon morfondu,
Avec vous la vertu fait toutes les avances,
Elle vous a donné toutes ses dépendances.
Pour moi, quoique je sois un homme tout uni,
Sans effort je subjugue & la Blonde & la Brune;
Ainsi donc je jouerai l'homme à bonne fortune.
Je crois que vous auriez un talent infini,
A dit brusquement un gros homme,
Pour jouer le Menteur avec le Fat puni.
Monsieur est-il Comédien aussi,
Ai-je dit en douceur? Oui, de Paris à Rome,

Il n'eſt point d'Acteur plus plaiſant ;
Mais le rôle où l'on me renomme,
Eſt le rôle de Complaiſant.

ÉSOPE.

Afin que ſes talens fuſſent en évidence,
Il en falloit faire l'expérience.

CLARISSE.

Oh ! je n'avois garde vraiment :
Il m'a fait tant de peur avec ſa complaiſance,
Que je me ſuis eſquivée à l'inſtant.
Pour rencontrer Thalie ayant perdu ma peine,
Je me ſuis préſentée aux yeux de Melpomene
Elle étoit occupée à vanter ſa vertu.

THALIE.

Choſe de ſtyle.

CLARISSE.

Et, d'un air très-ſévere,
Pour la rime peignoit ſon cœur bien combattu.
Les termes principaux de ſon dictionnaire
Etoient les mots de cri, de gloire & de vertu.
» Le cri des paſſions étourdit la vertu,
» Le cri du repentir ramene la vertu.
» De l'amour paternel le cri bien entendu
» Rend l'honneur conjugal quelquefois confondu.
» Et le cri de la gloire, en ce temps confondu,
» Par le cri de l'envie eſt bien interrompu.
» Le cri du ſentiment, le cri de l'innocence,
» Le cri de la douleur, le cri de la vengeance,
» C'eſt par le cri du cœur qu'on manque de vertu.

» La vertu qu'on attaque avec perſévérance,
» Ne jette bien ſouvent que le cri du ſilence.

ÉSOPE.

Voilà bien Melpomene avec ſon ſtyle uni.

CLARISSE.

Mon trop foible talent l'a peut-être terni.

ÉSOPE.

Vous en faites ſentir le prix tout au contraire,
Vous criez avec intérêt,
Et vous avez, à ce qu'il me paroît,
Tout le bourſoufflé néceſſaire.

CLARISSE.

Ce genre eſt bien triſte pour moi :
J'ai beaucoup de reſpect pour la Muſe tragique ;
Mais ſi l'on me donnoit à choiſir un emploi,
J'en prendrois un à l'Opéra comique.

THALIE.

Le choix eſt noble.

ÉSOPE.

Hé bien, pourquoi blâmer cela?

CLARISSE.

Cette place, entre nous, me plairoit plus qu'aucune :
La Muſe qui préſide à ce Théatre-là,
Eſt celle qu'Apollon voit en bonne fortune.

ÉSOPE.

Vous commettez une indiſcrétion ;
Vous ne connoiſſez pas Madame,
Sachez que c'eſt Thalie.

CLARISSE.

Oh bon!
Cette petite bonne femme,
Comment, ce seroit Thalie?

THALIE.

Oui.

CLARISSE.

Qui vous eût reconnue en habit de Douairiere?

THALIE.

Cet habit me convient, & Thalie aujourd'hui
Porte encor le deuil de Moliere.

ÉSOPE.

Quand ce deuil-là sera-t-il donc passé?

THALIE.

Lorsqu'on verra Moliere remplacé.

CLARISSE.

Puisque vous vivez en retraite,
Souffrez que je m'attache à votre sœur cadette.

ÉSOPE.

Pour vous y voir admise, il faut savoir chanter;
Avez-vous ce talent?

CLARISSE.

Bien foiblement....je tremble;
Mais je pourrois moins hésiter
Si nous chantions un petit air ensemble.

THALIE.

Esope est trop galant pour ne pas s'y prêter.

DUO.

ÉSOPE ET CLARISSE.

Ah ! quel effet contraire
Font ſur le ſentiment,
Ou les yeux d'une mere,
Ou les yeux d'un Amant !
Sous les yeux d'une mere
Le vrai bonheur s'altere,
La vie eſt un tourment:
Mais c'eſt un bien charmant,
Lorſque le cœur s'éclaire
Par les yeux d'un Amant.
Ah ! quel effet contraire
Font ſur le ſentiment,
Ou les yeux d'une mere,
Ou les yeux d'un amant !

CLARISSE.

Je vais chanter ſeule à préſent,
Je me ſens plus de confiance ;
Je me ſouviens d'une Romance
Dont le ſujet eſt naïf & plaiſant.

ROMANCE.

LISE en un bocage
Gardoit ſon troupeau ;
Elle étoit dans l'âge
Où tout eſt nouveau.
Mes moutons, dit-elle,
Se battent là-bas,
Jeune Paſtourelle,
Répondit Lucas,

C'eſt une querelle
Dont on ne meurt pas.

Lucas, qui l'adore,
Lui prend un baiſer;
La Bergere ignore
Ce que c'eſt qu'oſer.
Ah! Lucas, je tremble,
J'ai le cœur tranſi;
Ceſſons d'être enſemble;
Peut-être qu'ici
Le ſort nous raſſemble
Pour nous battre auſſi.

ÉSOPE.

Vous pouvez vous former avec un peu d'étude.

CLARISSE.

Je pourrois l'eſpérer ſi vous en preniez ſoin.

ÉSOPE.

L'Amour, pour vous donner cette douce habitude,
Eſt le Maître charmant dont vous avez beſoin.

CLARISSE.

Croyez-vous qu'il voulût m'apprendre?

ÉSOPE.

Qu'en penſez-vous?

CLARISSE.

Je crains avec raiſon:
Tant de talens ici ſont en lumiere!
Si j'oſe entrer dans la carriere,
Je perdrois tout à la comparaiſon.

Je ne ſais qu'un moyen pour être ſupportable,
Je les imiterai.

ÉSOPE.

Vous ſerez déteſtable.

CLARISSE.

Et pourquoi?

ÉSOPE.

L'imitation
Eſt une preuve inconteſtable,
Que des talens on a privation.
A ce propos, écoutez une Fable
Qui peut vous faire impreſſion.

LA FAUVETTE, Fable.

Revenant de voyage,
Une Fauvette un jour
Se repoſa dans un bocage,
Où les oiſeaux chantoient l'Amour;
Un ſi tendre, un ſi doux ramage,
Qu'elle eut peur de mal imiter,
Loin de lui donner du courage,
Servit à la déconcerter;
Je blâme ce ſilence,
Dit le Maître du lieu; vous pourrez contenter;
Le zèle attire l'indulgence;
C'eſt en chantant qu'on apprend à chanter.
Ne ſoyez que ce que vous êtes,
Ne copiez point: admirez
Des roſſignols de ces retraites

Les battemens réiterés.
Font-ils mépriſer les Fauvettes ?
Cherchez à plaire, & vous plairez.

THALIE.

Cet Apologue-là vous enhardit peut-être ?

CLARISSE.

J'en aime la moralité ;
Elle reſpire en tout la vérité :
Mais quel bonheur ! je vois mon Maître.

SCÈNE III.

L'AMOUR, THALIE, ÉSOPE, CLARISSE.

CLARISSE.

Vous qui régnez dans le ſacré vallon,
Que mon zèle à vos yeux tienne lieu de mérite :
Chez la Maîtreſſe d'Apollon
Je voudrois obtenir l'emploi de favorite.

L'AMOUR.

Elle entend trop ſes intérêts,
Pour ne pas redouter autant de gentilleſſe ;
Quand la Soubrette a vos attraits,
Les profits ne ſont pas ſouvent pour la Maîtreſſe.

THALIE.

Pour moi, je renonce à ce Dieu,
Et j'abandonne le Parnaſſe ;

On ne m'y touche plus qu'avec des mains de glace :
Je vais tâcher de trouver quelque lieu,
Quelque ſolitude profonde,
Où je n'entende plus parler
Des vices dont la terre abonde.
Puiſque je fais bâiller en cenſurant le monde,
Je fais ſerment de n'y jamais aller.
Et vous, petite mijaurée,
Chez la Muſe à la mode obtenez une entrée,
Brillez ſur un Théatre, où, ſans réflexion,
Le Muſicien tarabuſte
Le Dialogue & l'action,
Et ne fait pas attention
Si l'Auteur penſe faux, quand l'Acteur chante juſte.

L'AMOUR.

On voit dans ce diſcours l'eſprit de paſſion.

ARIETTE.

Dans le ſiecle heureux où nous ſommes,
On craint, on fuit le ton pédant ;
On réforme plutôt les hommes
En les raillant qu'en les grondant.
C'eſt en ſéduiſant que j'éclaire ;
L'eſprit ſauvage devient doux ;
En donnant le déſir de plaire,
Je ſais corriger mieux que vous.

THALIE.

Quoi! vous parlez raiſon, vous qui de la folie
Tenez ſi ſouvent vos attraits?

L'AMOUR.

J'étois jadis mieux connu de Thalie.

THALIE.

Vous prononcez mon nom, vous distinguez mes traits;
En me reconnoissant vous m'avez rajeunie.

L'AMOUR.

Voilà toujours ce que je fais.

ARIETTE.

L'hiver n'est rien que mon absence,
Mon retour échauffe le temps;
C'est moi, c'est ma douce influence
Qui peint les ailes du Printemps.
L'air du matin est mon haleine,
Je précede le char du jour;
Le calme que la nuit amene
Est le silence de l'Amour;
Et c'est alors que le Mystere,
Caché dans un heureux détour,
Pour fléchir la Sagesse austere,
Lui dit tout bas: Amour, Amour!

ÉSOPE.

Vous prêchez ma Philosophie,
Dieu charmant, & je veux vous consacrer ma vie.

L'AMOUR.

Pour l'amour de votre bonheur,
Je vais enfreindre mes usages:
Je romps bien plus de mariages

Que je n'en fais ; mais, en votre faveur,
Avec l'Hymen je me réconcilie,
Et je veux que ce soir vous épousiez Thalie.

ÉSOPE.

Muse, y consentez-vous ?

THALIE.

Vous êtes averti
Que depuis très-long-temps Thalie abandonnée
Est une veuve ruinée,
Par conséquent un fort mauvais parti.

ÉSOPE.

Il ne faut qu'un succès pour acquitter vos dettes.

THALIE.

Je le désire fort, mais à condition
Que ce ne sera pas avec des Ariettes.

ÉSOPE.

Je blâme cette aversion,
C'est un genre nouveau, qui de votre toilette
Doit être un meuble précieux ;
Ce sont des fleurs qu'une Coquette
Adroitement mêle dans ses cheveux.

THALIE.

Sans liaisons & sans pensées,
Les Ariettes sont des rimes entassées,
Que l'on place au hasard pour amener des sons,
Qu'on tourne & qu'on retourne en cent mille façons,
Brillante,

Petillante,
Sautillante,
Tendreſſe,
Promeſſe,
Careſſe.

D'abord que mon oreille entend
Que le cœur de Cloé s'agite,
Je ſuis ſûre qu'incontinent
On va me dire qu'il palpite.
En bonne foi, mes pinceaux ſont-ils faits
Pour des épithetes étiques?
Et dois-je charger mes portraits
De ces épluchures lyriques?

ÉSOPE.

Vous nous rapportez des défauts
Qu'il faut attribuer moins à l'Art qu'à l'Artiſte;
Dans ce genre un vrai beau réellement exiſte,
Vous en pourrez tirer des ornemens nouveaux.

ARIETTE.

La Muſique eſt la peinture
Des diverſes paſſions;
Elle prend dans la Nature
Toutes ſes expreſſions.
L'affreux ſouci d'un avare
Entaſſant, cachant ſon or;
Ce voleur qui ſe prépare
A dérober le tréſor;
La Bigotte qui clabaude,
La Coquette aux regards doux,
Le Vieillard jaloux qui rode,

Et

Et fait crier les verroux ;
Naïf, galant & comique,
Gracieux, lent, vif & fort,
Se rendent par la Musique,
Et sont de votre ressort.

THALIE.

Pour n'être pas au rang des Prudes incommodes,
Je veux bien en second lui donner un emploi ;
L'Ariette viendra de temps en temps chez moi
En qualité de Marchande de Modes.

CLARISSE.

Et moi, quel rôle aurai-je ?

L'AMOUR.

Un tout des plus flatteurs :
Pour mettre en vogue la Marchande,
En séduisant les yeux pour qu'elle s'achalande,
C'est vous qui porterez la corbeille de fleurs.

ÉSOPE.

Mon épouse, ayons soin de faire un bon ménage,
Et nous y parviendrons par la variété :
C'est des plaisirs que je vais faire usage,
Pour assurer votre fidélité :
Je veux d'un Apologue emprunter le langage,
Pour prouver cette vérité.

L'HYMEN, LE PLAISIR, ET L'AMOUR. *Fable.*

DEPUIS bien long-temps sur la terre,
L'Hymen, ennuyé dans sa Cour,
Etoit en guerre

Avec l'Amour ;
On détruisit leur haine
Par un moyen ingénieux :
Du plaisir on fit une chaîne
Qui les enveloppa tous deux.
Vous qui voulez femme fidelle,
Fixez-la par l'amusement ;
Qu'elle soit heureuse chez elle,
Vous ne lui verrez point d'Amant.

CLARISSE.

Je crois que la Raison va faire la grimace
En voyant Ésope amoureux.

ÉSOPE.

Si la Raison nous défend d'être heureux,
Elle perdra bientôt son crédit & sa place :
Nous serions souvent de grands sots,
Si nous n'étions que raisonnables.
C'est l'Amour seul qui sait corriger les défauts ;
Aimons, c'est le secret pour devenir aimable.

(*Un Divertissement général termine les Scènes.*)

FIN.

L'ART
DE
GUÉRIR L'ESPRIT,
COMÉDIE
EN UN ACTE, ET EN VERS,
MÊLÉE D'ARIETTES.

ACTEURS.

ORMOND, Auteur satirique.

Madame DERCILLAC.

MAGDELINETTE, Niece de Madame Dercillac.

La Scène se passe dans la maison qui est occupée par Madame Dercillac & par Ormond.

L'ART
DE
GUÉRIR L'ESPRIT,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

Madame DERCILLAC, MAGDELINETTE.

DUO.

Madame DERCILLAC.

IMPRUDENTE,
Imprudente ;

C'eſt vous,
C'eſt vous,
Oui vous,
Ce mot de tante
Excite mon courroux :
Ce ſera bien pis,
Je vous le dis,
Si l'on connoit votre famille ;

MAGDELINETTE.

MAIS, ma tante,
Mais, ma tante,
Qui vous rend ſi grondante,
Ma tante ;
Quoi ! ma tante,
Il eſt ſi doux
Pour ma tendreſſe !
Que ne me nommez-vous
Votre niece ?
Je vois qu'une pauvre fille
N'oſe avec mes habits

Madame DERCILLAC.

Je vous en avertis,
Vous resterez toujours fille,
Oui, c'est bien pis.

MAGDELINETTE.

Réclamer une famille ;

Oh ! c'est bien pis !

MAGDELINETTE.

Lorsque nous étions en Gascogne,
Ce nom de tante, hélas ! ne vous offensoit point.

Madame DERCILLAC.

Vous me la donnez belle, en Gascogne, en Gascogne ;
Il s'agit bien ici d'un autre point,
N'allez pas gâter ma besogne ;
Je veux vous marier.

MAGDELINETTE.

Hé ! je n'ai pas de bien.

Madame DERCILLAC.

Etant née à Clérac, je sais ce qu'il faut faire
Quand on veut établir une fille pour rien.

MAGDELINETTE.

Feindre d'être en service ici chez un Libraire,
Vous en peut-il suggérer un moyen ?

Madame DERCILLAC.

Mais le Libraire enfin est votre oncle & mon frere,
Et servir chez les siens n'est point un déshonneur :
Je veux que vous soyez la femme d'un Auteur,
D'un Auteur opulent.

MAGDELINETTE.

Eh ! c'est une chimere.

Madame DERCILLAC.

Mais n'avez-vous rien dans le cœur ?

MAGDELINETTE.

Non.

Madame DERCILLAC.

Cela me surprend, vous êtes une fille
Qui ne tenez pas de famille :
Après tout, c'est un grand bonheur.
Cet Auteur est Ormond.

MAGDELINETTE.

Cet homme dont l'humeur
Contre tout notre sexe est toujours courroucée ?

Madame DERCILLAC.

Oui, pour nous en venger, c'est chez son Imprimeur
Qu'à dessein je vous ai placée.

MAGDELINETTE.

Il déclare la guerre aux femmes ; cependant
Il me regarde.

Madame DERCILLAC.

Et vous, sans doute, en cet instant
Vous baissez les yeux ?

MAGDELINETTE.

Non.

Madame DERCILLAC.

Comment !

MAGDELINETTE.

Je m'étudie
A les rendre plus vifs, pour être plus jolie.

Madame DERCILLAC.

A votre âge, l'on doit n'avoir l'air que naïf;
Il ne faut pas qu'un regard vous échappe,
Comment voulez-vous qu'on attrape
Un homme pour mari, quand on a l'air si vif?

MAGDELINETTE.

Pourquoi dissimuler?

Madame DERCILLAC.

Vous voilà bien malade.

MAGDELINETTE.

J'en vois l'impossibilité
Gasconne & naïve.

Madame DERCILLAC.

Oui.

MAGDELINETTE.

C'est une mascarade.

Madame DERCILLAC.

Mon enfant, la naïveté
N'est souvent qu'une gasconnade.

MAGDELINETTE.

Le langage Gascon nuit à l'air innocent.

Madame DERCILLAC.

Mais vous ne l'avez pas, & je vous trouve habile;
Car moi, j'ai toujours pris une peine inutile
Pour me défaire de l'accent.

ARIETTE.

MAGDELINETTE.

Hé ! comment peut-on faire ?
Dites-le, s'il vous plaît,
Pour ſembler le contraire
De ce qu'on eſt ;
Mon caractere,
Vif & ſincere,
Ne peut diſſimuler.
Quand un Amant voudra me plaire,
Quand il viendra pour me parler,
Comment pourrai-je faire
Pour avoir un air indolent ?
Il me dira : Je vous adore ;
Maimez-vous bien ? Faudra-t-il, d'un ton lent,
Répondre, Monſieur, je l'ignore ;
Non, non, l'Amour ne peut diſſimuler,
Et quand un Amant ſait nous plaire,
Nous avons beau nous taire,
Empêchons-nous nos regards de parler ?

Madame DERCILLAC.

On ne regarde point, & la choſe eſt aiſée.

MAGDELINETTE.

Pas tant ; mais près d'Ormond vous réuſſirez mieux,
En diſant que le ſang nous unit toutes deux.

Madame DERCILLAC.

Sous le nom de ma niece on vous a propoſée,
Et tout d'abord il vous a refuſée.
Contre tout notre ſexe il eſt ſi prévenu,

Dans une telle horreur il a le mariage,
Qu'il s'eſt lié lui-même; & l'on eſt parvenu
A lui faire ſigner tout à votre avantage
Un dédit de vingt mille écus,
Si d'une autre que vous ſa main eſt le partage;
Même il offroit de donner plus.

MAGDELINETTE.

Mais cette averſion contre nous eſt étrange.

Madame DERCILLAC.

Il croiroit ſe déshonorer
S'il nous donnoit un extrait de louange;
Et c'eſt un enragé qui ne peut proſpérer,
Si quelque femme ne le change.

MAGDELINETTE.

J'y veux bien travailler; car enfin, tel qu'il eſt,
Je lui crois un bon cœur, ma tante.

Madame DERCILLAC.

Votre vue eſt donc bien perçante?
Mais je vais ſeconder ce projet qui me plaît:
Je ne ſuis à Paris que pour votre intérêt;
Pour mieux ſéduire Ormond, je ſuis bien médiſante,
C'eſt un genre borné que l'on peut épuiſer;
Préciſément, voilà ce que je tente,
Sur la méchanceté je prétends le blaſer.

MAGDELINETTE.

Et c'eſt bien fait, toutes tant que nous ſommes,
Nous inclinons vers la douceur.

Madame DERCILLAC.

Sans doute, ce ſeroit parler contre mon cœur,
Que de parler contre les hommes.

MAGDELINETTE.

J'entends.

Madame DERCILLAC.

En vous voyant s'il eſt un peu plus doux,
Nous le tenons; & je parie,
Ou qu'avant peu cet homme eſt votre époux,
Ou bien qu'avec une autre enfin il ſe marie,
Et les vingt mille écus en ce cas ſont à vous.

MAGDELINETTE.

Ce plan eſt trop ſenſé pour qu'on le contrarie.

Madame DERCILLAC.

Ormond paroît, tenez-vous dans ce coin,
Vous parlerez dans le beſoin.

SCÈNE II.

ORMOND, Madame DERCILLAC, MAGDELINETTE, *dans un coin.*

ORMOND.

MAdame Dercillac déjà prête? il me ſemble
Qu'il eſt de bien bonne heure.

Madame DERCILLAC.

Oui, le fait eſt certain;
Je dors peu.

ORMOND.

Quel bonheur d'être liés enſemble !
Nous médiſons dès le matin.

MAGDELINETTE, *à part.*

Je veux l'en corriger.

Madame DERCILLAC.

Mais ſur cette matiere
Il faut, autant qu'on peut, ne pas perdre un moment.

ORMOND.

J'y fais attention, & c'eſt bien ma maniere ;
Auſſi, j'agis conſéquemment.

ARIETTE.

Dans tout le monde
Que de travers !
Paris n'abonde
Qu'en faux airs ;
Rien ne m'échappe,
J'écris, je drape
Petits eſprits,
Petits écrits,
Petits deſſeins,
Petits moyens,
Petites femmes,
Petits Amans,
Petites flammes,
Petits tourmens,
Petits travaux,
Petits rivaux,
Petits propos,

Petits complots,
Tout eſt miſere,
Tout dégénere,
Juſqu'aux défauts.

MAGDELINETTE, *à part.*

Mais il m'amuſe, j'aime aſſez ce caractere.

ORMOND.

Cette petite fille eſt avec vous? Vraiment
Je la vois aſſez frequemment;
Elle loge chez mon Libraire.

Madame DERCILLAC.

Elle venoit m'offrir des nouveautés.

ORMOND.

Sans doute ce ſont des Brochures?

MAGDELINETTE.

Hé! ces Ouvrages-là ſont les mieux débités.

Madame DERCILLAC.

Ce ne ſont, la plupart, que des fadaiſes pures.

MAGDELINETTE.

Elles coutent, dit-on, peu de peine aux Auteurs.

ORMOND.

Oui, mais une grande aux Lecteurs:
J'aimerois mieux cent fois votre petite mine;
Elle eſt plus piquante & plus fine
Que ce fatras qu'ici vous avez apporté.

MAGDELINETTE.

Tout le monde le dit, Monſieur, je dois le croire.

Madame DERCILLAC, *bas.*

Petite fille, hé! donc, vous manquez de mémoire.

ORMOND.

Elle a dans les regards de la vivacité.

Madame DERCILLAC.

Oui, mais c'eſt une pareſſeuſe
Que l'on va renvoyer en province bientôt.

MAGDELINETTE.

Mais cependant.

ORMOND.

Vous la rendez honteuſe.

Madame DERCILLAC.

A ſon âge, c'eſt ce qu'il faut.
Promptement, détalez.

ORMOND.

Ah! ne vous en déplaiſe,
Il faut que j'examine un peu ce qu'elle vend.

(*Il parcourt pluſieurs Brochures.*)

TRAITÉ curieux & ſavant
Sur les Progrès de la Gaieté Françoiſe.

Madame DERCILLAC, *elle bâille.*

Oui, nous ſommes fort gais, à nos ſoupers ſur-tout.

MAGDELINETTE.

Théatre fort décent, où regne le bon goût.

ORMOND.

Celui des Boulevards, peut-être?

MAGDELINETTE.

Préciſément.

Madame DERCILLAC.

L'Auteur, comme un grand Maître,
Pour ſes Muſes a pris les Dames du canton.

ORMOND.

Et celui-ci ?

MAGDELINETTE.

C'eſt du friand, du bon ;
Toutes les Pieces ſont ſuperbes,
On peut les jouer de plain-pied.

Madame DERCILLAC.

Miſéricorde ! Ah, ce ſont des Proverbes !

ORMOND.

Si Sancho revenoit, il en auroit pitié.

MAGDELINETTE.

Dans les ſociétés on en fait grand uſage.

ORMOND.

On les vend ?

MAGDELINETTE.

Un écu.

ORMOND.

J'en offre un demi-franc.

MAGDELINETTE.

Le papier ſeul vaut davantage.

ORMOND.

Eh ! oui, morbleu, s'il étoit blanc.

MAGDELINETTE.

Je vais retourner chez mon Maître;
Un jour je vous verrai plus traitable peut-être.
(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ORMOND, Madame DERCILLAC.

ORMOND.

MADAME, auprès de vous je vais être proscrit.

Madame DERCILLAC.

Comment, qu'avez-vous donc pu faire?
J'exige l'aveu du délit.

ORMOND.

Contre tout votre sexe adorable & maudit
Quand je veux me mettre en colere,
De cette fille de Libraire
La mine me revient sans cesse dans l'esprit;
Je me surprends alors à moi-même contraire,
Je touche à la fadeur.

Madame DERCILLAC.

Le mal est éminent;
Mais rassurez-vous cependant,
On doit la marier la semaine prochaine,
Et l'emmener tout de suite à Clérac.
Si la chose n'est pas certaine,
Je ne suis pas Madame Dercillac.

ORMOND,

ORMOND, *avec trouble.*

On la marie !

Madame DERCILLAC.

Oui.

ORMOND.

Sera-t-elle heureuſe ?

Mademe DERCILLAC.

Voilà de quoi je ſuis peu curieuſe ;
Mais votre eſprit mordant a perdu ſon reſſort,
Et je lui veux du mien communiquer les flammes.

ORMOND.

Vous me rendrez ma force en prenant votre eſſor.

Madame DERCILLAC.

Oui, je déchirerai les hommes, vous les femmes.

ORMOND.

Moi, je ne fus jamais dupe de la Beauté :
Mais on m'en a conté des choſes incroyables.

Madame DERCILLAC.

Les hommes ſont bien pis, Monſieur, en vérité ;
Ils m'ont joué des tours pendables :
Laſſé de ſon épouſe, & ſans aucun égard,
Dorimont s'en ſépare, & fait ménage à part.

ORMOND.

Ce procédé fort ſage eſt exempt de tout blâme.

Madame DERCILLAC.

Comment ! il eſt jaloux d'un mot, d'un ſeul regard ;
En vérité, c'eſt une choſe infame

Que de tomber dans un pareil écart.
Le Public ne donne à sa femme
Que deux Amans !

ORMOND.

Oui, le tiers & le quart.

Madame DERCILLAC.

A ce trait, moins que vous je crains d'être méchante,
J'en suis honteuse.

ORMOND.

Allons, vous êtes défiante ;
Je ne tarirois pas sur votre compte.

Madame DERCILLAC.

Et moi,
Pensez-vous que je sois en reste sur le vôtre,
Moi, qui connois les hommes mieux qu'une autre ?
Ecoutez ce couplet, il a force de loi.

ARIETTE.

Les hommes se disent nos maîtres ;
Ah ! ah ! les plaisans maîtres !
Ah ! ah ! les drôles d'êtres !
Tout l'empire leur appartient ;
Le bel empire !
Nous n'avons qu'à sourire,
Quel est le sot qui ne soupire ?
Alors l'empire nous revient.
L'orgueil est leur premier domaine ;
Il n'en est point de différens ;
Sans égards si l'on ne les mene,
Ils sont esclaves ou tyrans ;

Trompeurs, ils penſent qu'on les trompe;
Crédules, quand ils ſont trompés;
Il faut que notre adreſſe rompe
Tous les droits qu'ils ont uſurpés.

ORMOND.

Ce couplet eſt de vous?

Madame DERCILLAC.

Fort à votre ſervice.

ORMOND.

Vous excitez ma verve, & je vais dans l'inſtant
Faire de votre ſexe un portrait éclatant;
En im-promptu, je vous rendrai juſtice.

Madame DERCILLAC.

C'eſt nous ſervir à notre goût;
Tenez, vous vous vantez.

ORMOND.

Oh! point du tout.

ARIETTE.

La femme eſt une eſpece étrange,
Elle arrange, dérange,
Prend un ſyſtéme en échange;
C'eſt ſon âge qui lui preſcrit
Ce qu'il faut faire.
Ne pouvant plus ſéduire & plaire,
Elle eſt ſévere,
Ou bel-eſprit;
Tout ſon partage eſt la foibleſſe;
Mais ſa force eſt dans ſa fineſſe;
Elle regagne par ſoupleſſe

Ce que lui refuſent les loix,
Pour pénétrer nos myſteres ;
Careſſante quelquefois,
Elle prend tous les caracteres ;
Tous les eſprits ſont à ſon choix,
Ses vertus mêmes ſont des piéges ;
Et lorſqu'à ſes manéges
Elle joint un joli minois,
Les raiſons acquierent du poids,
Et lui donnent des priviléges
Qui valent bien mieux que nos droits.

Madame DERCILLAC.

De ce portrait je ſuis ravie.

ORMOND.

Moi, je compte paſſer tous mes jours avec vous.

Madame DERCILLAC.

Notre cauſticité nous lie.

ORMOND.

Ah ! que ce lien ſera doux !

DUO.

Madame DERCILLAC & ORMOND.

Nos chaînes ſeront éternelles,
La médiſance nous unit.
Que ce commerce a de douceurs réelles !
Non, jamais rien ne l'affadit ;
Point de langueurs, point de je vous adore,
Il faut les laiſſer aux nigauds ;
Que dans vingt ans nos nœuds durent encore !
Tant qu'il exiſtera des ſots,
Nos chaînes, &c.

SCÈNE IV.

ORMOND, *seul.*

Cette femme fera la douceur de ma vie;
Son eſpece d'eſprit au mien redonnera
Et ſa force & ſon énergie;
Oui, mais je me ſouviens, avec ce beau plan-là,
Que Magdelinette eſt jolie.
Eh quoi! le ſouvenir toujours m'en reviendra!

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Ormond, deſcends dans toi-même,
Oſe interroger ton cœur:
Peux-tu, dans ce trouble extrême,
T'enviſager ſans frayeur?
Non, non, tu n'es plus le même,
Oſe interroger ton cœur;
O Ciel! quelle métamorphoſe!
Et quel eſt l'objet qui la cauſe?

ARIETTE.

Non, non, ſans contredit,
Il ne ſera pas dit
Que jamais mon eſprit
Renonce à l'Épigramme;
Pour qui? pour une femme.
Non, non, ſans contredit,
Il ne ſera pas dit
Qu'aucune ait ce crédit:
Mon cœur médite ma défaite;

Mais je prends le parti
De me battre en retraite,
Et mon cœur en aura menti.

ORMOND.

Oui, sans doute, j'ai vu plus d'une fois la preuve
Que l'absence détruit les charmes d'une erreur.

SCÈNE V.

MAGDELINETTE, ORMOND.

MAGDELINETTE.

DE la part de votre Imprimeur
Je vous apporte cette épreuve.

ORMOND, *troublé en la fixant.*

De la part de mon Imprimeur?

MAGDELINETTE.

(*à part.*)
Oui, Monsieur. Il a l'air farouche.

ORMOND, *à part.*

La voilà, ce n'est pas ma faute.

MAGDELINETTE *veut sortir.* (*à part.*)

Il me fait peur.

ORMOND.

Comment donc, vous sortez?

MAGDELINETTE.

Monsieur.

ORMOND, *la prenant par la main.*

Restez.....

MAGDELINETTE.

Je ne veux pas qu'aucun homme me touche.

ORMOND.

Ne craignez rien, vous attendrez
L'épreuve corrigée, & vous la reprendrez :
Asseyez-vous.

MAGDELINETTE.

Je ne suis jamais lasse.

ORMOND.

Si vous restiez debout, je serois inquiet.

MAGDELINETTE.

Vous le voulez ?

ORMOND, *à part.*

Qu'elle a de grace !
Quoi ! se peut-il qu'un si charmant objet
Ait l'état le plus vil au fond d'une boutique !

MAGDELINETTE, *à part.*

Quel dommage qu'il soit caustique !

ORMOND.

(*Il lit l'épreuve*) (*en regardant Magdelinette.*)
Que de fautes !.. Qu'elle a d'agrémens dans les yeux !
(*après une pause.*)

MAGDELINETTE.

Bon, le voilà qu'il corrige, tant mieux,
Je vais étudier ma leçon de musique.

ORMOND.

Comment, vous apprenez la muſique ?

MAGDELINETTE.

On veut bien
Se donner cette peine, & cela ſans ſalaire,
Car je n'en ai pas le moyen.

ORMOND, *à part.*

Aye! elle m'attendrit, cela me déſeſpere :
Chantez-donc.

MAGDELINETTE.

Daignez-vous être Muſicien ?

ORMOND.

Oui, ſans doute.

MAGDELINETTE.

Cela m'étonne,
Car vous paſſez pour être bien méchant ;
Et qui ne fait grace à perſonne,
N'a guere de goût pour le chant.

ORMOND.

Ah! ſi je ſuis méchant..., à préſent je l'oublie.

MAGDELINETTE.

Je le déſirerois.

ORMOND.

Chantez, je vous ſupplie,
Le ſon de votre voix doit être bien touchant.

ARIETTE.

MAGDELINETTE.

Les méchans ſont des vents d'orage ;
Leur eſprit amer & mordant
Souvent cauſe un plus grand ravage
Qu'un tonnerre toujours grondant.
L'eſprit doux eſt comme Zéphire
Qui careſſe l'émail des fleurs,
Tout s'empreſſe de lui ſourire,
Tout ſemble prendre ſes couleurs.
Les méchans, &c.

ORMOND.

Comment donc ? vous avez la cadence brillante.

MAGDELINETTE.

Mon talent eſt aſſez commun.

ORMOND.

Non, non, vraiment, votre voix eſt charmante ;
Elle va droit au cœur.

MAGDELINETTE.

Vous en avez donc un ?

ORMOND.

La queſtion eſt étonnante ;
Vous me croyez un monſtre.

MAGDELINETTE.

Hé ! mais....

ORMOND.

Sortez d'erreur.
Ah ! ſi j'ai la plume piquante,
Ce n'eſt que par bonté de cœur.

MAGDELINETTE.

Hé bien donc, Monsieur le bon homme,
Quoique différemment dans le monde on vous nomme,
Mon Maître, bien moins bon, s'impatiente, attend,
Corrigez votre épreuve.

ORMOND.

Oui, sans perdre un instant.

DUO.

(Ormond assis en revoyant l'épreuve, & regardant de temps en temps Magdelinette.)

ORMOND.	MAGDELINETTE.
Sa mine est riante ;	
(*Corrigeant.*)	Il s'impatiente.
Ce n'est pas cela ;	
Il faut un point là.	
(*Regardant Magdelinette.*)	
Quels traits ! quelle forme !	Bon, il se réforme,
Ah ! quelle fraîcheur !	J'aime la douceur.
(*Corrigeant.*)	
Quelle faute énorme !	Il est en fureur,
Maudit Imprimeur !	On revoit l'Auteur.

MAGDELINETTE, *se levant.*

Hé ! de grace, Monsieur, achevez votre ouvrage,
Ou je m'en vais.

ORMOND, *la faisant rasseoir.*

Encore un seul moment.

MAGDELINETTE.

J'y consens, mais pas plus.

ORMOND, *corrigeant.*

Juste ciel, quel tourment!
Quoi! vingt fautes à chaque page!
Un Auteur est martyr : quel état inhumain!
(*corrigeant.*)
Le printemps.... la jeunesse... ah! l'Amour de sa main
Semble avoir arrondi le tour de son visage.

MAGDELINETTE.

Mais mon Maître me grondera,
Monsieur, & vous en serez cause.

ORMOND.

Votre Maître! quel mot, & quelle étrange chose!
Quoi! vous avez un Maître avec ce minois-là?

SCÉNE VI.

Madame DERCILLAC, MAGDELINETTE, ORMOND.

Madame DERCILLAC.

EN fait de sottises humaines
Je vous apporte des trésors.
Préparez vos pinceaux pour des traits vifs & forts;
J'ai découvert des histoires certaines:
Le succès a payé mon travail assidu;
Je suis contente, & depuis trois semaines
Le ridicule a bien rendu.

ORMOND.

Je perds de jour en jour mon goût pour la satire.

Madame DERCILLAC.

Petite fille, allons, qu'on se retire.

MAGDELINETTE.

Je ne suis pas ici pour mon plaisir.

Madame DERCILLAC.

Décampez pour le mien.

MAGDELINETTE.

Très-volontiers, Madame.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ORMOND, Madame DERCILLAC.

ORMOND.

Vous la traitez trop mal.

Madame DERCILLAC.

Et vous trop bien, votre ame
Se dégrade, & l'amour est prêt à la saisir.

ARIETTE.

Hé donc? voilà ce Philosophe,
Hé donc? voilà ce grand Auteur,
Ce grand frondeur;
C'est celui qui nous apostrophe
Avec aigreur;

Hé donc ? voilà ce grand Auteur,
Un petit minois le dérange ;
C'eſt, c'eſt, le croiroit-on ?
Magdelinette qui le change,
Magdelinette qui nous venge,
Et lui fait perdre la raiſon.
Eh donc ?
Notre victoire eſt bien complette,
Du Sage ou de Magdelinette,
Lequel des deux eſt un oiſon ?
Eh donc ?

ORMOND.

Vous me raillez ſur ma foibleſſe extrême.

Madame DERCILLAC.

Vous me faites compaſſion.

ORMOND.

Vous ſeule aurez le droit de me rendre à moi-même.

Madame DERCILLAC.

La belle reſtitution !

ORMOND.

Avez-vous bien à cœur ma réputation ?

Madame DERCILLAC.

Comme la mienne.

ORMOND.

Il m'en faut un preuve.

Madame DERCILLAC.

Quoi ? . . .

ORMOND.

C'eſt vous demander une trop forte épreuve;
Mais c'eſt dans mon état un remede excellent.

Madame DERCILLAC.

Quel eſt-il ?

ORMOND.

Conſentez à devenir ma femme.

Madame DERCILLAC.

C'eſt un remede violent.

ORMOND.

Il me garantira du blâme :
Aſſurément, vous avez des appas;
Mais ſi je veux vous épouſer, Madame ;
C'eſt que je ne vous aime pas.

Madame DERCILLAC.

Quoi ! vous ne m'aimez pas ? vous êtes adorable.

ORMOND.

Retranchez tout remercîment.

Madame DERCILLAC.

En vérité, c'eſt un aſſortiment
Qui me paroît incomparable.

ORMOND.

Vous ne m'aimez pas non plus ?

Madame DERCILLAC.

Non, je vous le promets, la choſe eſt impoſſible:
J'entrevois cependant un obſtacle terrible,
Le dédit de vingt mille écus.

ORMOND.

En ce temps-ci, c'eſt une ſomme
Fort bonne à ménager.

Madame DERCILLAC.

Il faut être économe.
Dans la même maiſon logeons-nous tous les deux;
Là, nous nous renverrons la balle à qui mieux mieux;
Nous rirons aux dépens de toute la nature,
Tous nos traits réunis en ſeront plus ſanglans.
De portraits vigoureux, de portraits reſſemblans
Nous tiendrons la manufacture.
Rien ne ſe ſauvera de notre œil vigilant,
Et nous ferons un feu roulant,
D'où naîtra plus d'une bleſſure.

ORMOND.

Un tel détail, en vérité,
M'inſpire du dégoût pour la méchanceté.

Madame DERCILLAC, *à part.*

C'eſt mon deſſein..Changez votre plume en h ulette,
Contre le genre humain c'eſſez d'être en courroux,
Et chantez de petits vers doux
En l'honneur de Magdelinette.

ORMOND.

Ah! vous me rappelez à vous.

(*Il réfléchit.*)

Sans être unis pourtant ſi nous logeons enſemble;
On en pourroit cauſer.

Madame DERCILLAC.

Ne vous en flattez pas.

ORMOND.

Eh bien donc, j'y consens ; cependant il me semble
Qu'étant époux....

Madame DERCILLAC.

Il n'est qu'un cas
Qui me fera passer cette foiblesse :
Si par hasard un jour je vous trouve à mon gré,
Si je sens dans mon cœur un germe de tendresse,
Alors, pour l'étouffer, je vous épouserai.

ORMOND.

Je pense tout de même, & je suis rassuré.

SCÈNE VIII.

MAGDELINETTE, Madame DERCILLAC, ORMOND.

MAGDELINETTE.

MONSIEUR, je vous rapporte encore votre épreuve.

Madame DERCILLAC.

Voilà donc cet objet qui vous touche le cœur ?
La conquête est vraiment très-flatteuse & très-neuve :
Elle vous fera de l'honneur.

ORMOND.

Magdelinette, ici qui vous a ramenée ?

MAGDELINETTE.

MAGDELINETTE.

Mon Maître prétend comme-çà
Que vous avez la tête un tant soit peu tournée.

Madame DERCILLAC.

J'attesterai cette vérité-là.

MAGDELINETTE.

Il doit être content que Madame l'approuve;
Mais il se trompe peu dans ses expressions.

ORMOND.

Que condamne-t-il?

MAGDELINETTE.

Mais il trouve
Que le sens commun manque à des corrections.

ORMOND.

C'est bientôt dit, il faut qu'il me le prouve.

TRIO.

MAGDELINETTE.	ORMOND.	Madame DERCILLAC.
Tenez,		Prenons,
Prenez,		Lisons,
Examinez;	Mais en quoi donc?	Examinons;
(*Jetant les yeux sur l'épreuve.*)		
Ah! le drôle d'Ouvrage!	Mais en quoi donc?	Ah! le drôle d'Ouvrage!
L'Imprimeur a raison;	Expliquez ce langage.	L'Auteur n'est pas trop sage,
Ah! le drôle d'Ouvrage!	On me met en fureur;	Ah! le plaisant Auteur!
Ah! le drôle d'Auteur!		Ah! le plaisant Ouvrage!
Il se met en fureur.	Eh! oui, oui, j'enrage.	Ah! le drôle d'Auteur!
Ah! le drôle d'Ouvrage!		Ah! le drôle d'Ouvrage!

ORMOND.

Voyons donc ce qui peut vous paroître si drôle.

Madame DERCILLAC.

C'est vous.

ORMOND,

Qui, moi ?

MAGDELINETTE.

Oui, vous.

ORMOND.

Je joue un fort beau rôle.

Madame DERCILLAC.

Je vais lire ; écoutez avec attention,
Et sur-tout admirez votre production.
» Satire modérée, & très-sagement faite,
» Contre Macé, vieille Coquette «.

ORMOND.

Le mal que j'en ai dit part du fond de mon cœur.

Madame DERCILLAC *lit.*

Voyons. » L'Art impuissant ne peut cacher ses rides,
» Et les larmes du Temps couvrent ses yeux humides.
» Le dégoût .... Ah quelle fraîcheur !

ORMOND.

Mais vous n'y pensez pas.

Madame DERCILLAC.

Tenez, voyez la page.
Lisez ....

ORMOND.

Oui, le fait est certain.

Madame DERCILLAC *lit.*

» De ſes attraits fanés ignorant le ravage,
» A la minauderie elle a recours en vain :
» La jeuneſſe s'en moque.... Ah ! l'Amour de ſa main
» Semble avoir arrondi le tour de ſon viſage «.

ORMOND.

Mais, mais....

Madame DERCILLAC.

Liſez.

ORMOND.

Je ſuis tout interdit.

MAGDELINETTE.

C'eſt une déraiſon complette.

ORMOND.

Non, c'eſt diſtraction d'eſprit.
(*à part.*)
Magdelinette ! Magdelinette !

Madame DERCILLAC.

Ce ſtyle me paroît divin.
Vous êtes un grand Ecrivain.
Vos abſences d'eſprit me ſemblent confirmées.
Conſervez-vous encor vos généreux deſſeins ?

ORMOND.

Plus que jamais.

Madame DERCILLAC.

Je laiſſe les armées
En préſence ; Ormond, je vous plains.

ORMOND.

Quoi! vous ſortez?

Madame DERCILLAC.

Oui, dans le voiſinage
Je ſais une maiſon convenable à tous deux,
Et je veux la louer ſans tarder davantage.
Quand nous l'habiterons, que nous ſerons heureux!

ORMOND.

Votre impatience eſt très-grande.

Madame DERCILLAC.

(*à Magdelinette.*)
Juſqu'au revoir.... Je vous le recommande.
(*elle ſort.*)

SCENE IX.

MAGDELINETTE, ORMOND.

MAGDELINETTE.

Quoi! vous voilà tout ſtupéfait
Pour une légere mépriſe?
A l'Imprimeur que faut-il que je diſe?
Etes-vous devenu muet?

ORMOND.

Oui, je me ſuis trompé, mais c'eſt par votre faute.

MAGDELINETTE.

Ma faute, à moi? mais, mais comment?

ORMOND.

Je vous ai regardée, & très-certainement
C'eſt la ſottiſe la plus haute,
La plus irréparable au moins.

MAGDELINETTE, *feignant de pleurer amérement.*

Je ne ſuis qu'une pauvre fille;
Mais j'ai du cœur, je ſuis d'une honnête famille.
Devois-je être traitée auſſi groſſiérement?

ORMOND.

Me voilà bien, voici des larmes;
Il ne me manquoit que cela.

MAGDELINETTE.

L'humiliation n'a guere d'autres armes;
Non, je ne ſuis pas faite à ces manieres-là.

ORMOND.

Si j'ai voulu vous fâcher, que je meure.
On lui dit des douceurs, & la voilà qui pleure.

MAGDELINETTE.

En effet, ce ſont-là des complimens bien doux.

ORMOND.

Sans doute, en corrigeant cette épreuve maudite,
Je tenois, malgré moi, mes yeux fixés ſur vous.
Mes mépriſes en ſont la ſuite;
Et tout préocupé de vos cruels attraits,
Je mettois par écrit tout ce que j'admirois.

MAGDELINETTE.

Je ne dois pas en être reſponſable;
Je ne vous priois pas de me regarder, moi.

ORMOND.

La choſe étoit inévitable;
Mon heure étoit venue, & je ſubis la loi.

ARIETTE.

Je ne me connois plus moi-même;
Mon humeur noire frondoit tout;
Aujourd'hui ce n'eſt plus mon goût:
Non, non, je ne ſuis plus le même,
Je ne puis m'en prendre qu'à vous.
Oui, c'eſt vous, c'eſt vous, oui, c'eſt vous;
Vous avez détruit mon ſyſtême;
J'étois cauſtique, & je ſuis doux:
D'où vient ce changement extrême?
Je ne puis m'en prendre qu'à vous.
De ma ſatire trop ſincère
Les Beautés redoutoient les coups;
Ah! j'avois bien affaire
Que vous vinſſiez me plaire,
Pour les ſouſtraire
A mon courroux.
Non, non, je ne ſuis, &c.

MAGDELINETTE.

Je ne puis m'empêcher de rire.

ORMOND.

Quoi! vous riez?

MAGDELINETTE.

Je n'en diſconviens point.
Je n'avois jamais ouï dire
Qu'on fît l'amour à coups de poing.

ORMOND.

Penſez-vous donc que ſans impatience
J'éprouve l'aſcendant que vous avez ſur moi ?
Mon caractere fait ſa derniere défenſe,
Et ſe révolte en recevant la loi.

ARIETTE.

MAGDELINETTE.

Quoi ! c'eſt une petite fille ;
Plus jeune que gentille,
Qui ſait rendre amoureux
Un bel-Eſprit hargneux.
Je veux vous entreprendre ;
Point de courroux ;
Je veux vous rendre
Tout doux, tout doux.
Quoi ! de l'impatience !
Il mord le frein, je penſe ;
Point de courroux,
Petit, petit, tout doux ; tout doux.
Il ne cherche plus noiſe ;
Bon, bon, bon, bon,
Il s'apprivoiſe,
Ah ! le joli garçon !
Quoi ! c'eſt une petite fille,
Plus jeune que gentille,
Qui fera danſer l'ours.
On veut s'échapper, qu'on demeure ;
Faites tout à l'heure
Patte de velours.

ORMOND.

Au fond, vous me traitez comme je le mérite.

MAGDELINETTE.

C'eſt mon intention.

ORMOND.

Loin que je m'en irrite,
Vous êtes vraie, & je vous aime ainſi :
Vous ne reſſemblez pas aux autres femmes.

MAGDELINETTE.

Si ;
J'ai tous leurs défauts, je m'en pique.

ORMOND.

On ne peut pas parler plus net.

MAGDELINETTE.

Vous autres gens de cabinet,
Vous manquez tous par la pratique.

ORMOND.

Je crois pourtant vous bien connoître.

MAGDELINETTE.

Non.

ORMOND.

Vous ête douce ?

MAGDELINETTE.

Non, je ſuis impérieuſe.

ORMOND.

Vous faites cas de la raiſon ?

MAGDELINETTE.

Comme çà.

ORMOND.

Sûrement vous êtes vertueuſe ?

MAGDELINETTE.

Oh ! cela va tout seul.

ORMOND.

Je me suis cru certain
Que vous étiez franche & naïve?

MAGDELINETTE.

Oui, quelquefois cela m'arrive;
Mais ce n'est jamais sans dessein.

ORMOND, *à part.*

Dans le sexe attirant & fin
La vertu même est une adresse.

MAGDELINETTE, *à part.*

Je crois que je le tiens.

ORMOND, *à part.*

Je paierai le dédit.

MAGDELINETTE.

Comment?....

ORMOND.

Je ne puis plus vous cacher ma foiblesse;
Et vous m'avez tourné l'esprit.

MAGDELINETTE.

Je m'en apperçois bien.

ORMOND.

Traîtresse!
Vous vous applaudissez en voyant ma tendresse;
Et je n'en fais l'aveu qu'avec dépit.

MAGDELINETTE.

Vos déclarations ſont tout-à-fait galantes.

ORMOND.

Elles ont moins de vérité
Quand elles ſont plus élégantes.
Mon amour à l'excès eſt tellement porté,
Et je ſuis ſi ſincere en vous rendant hommage,
Que ſi vous le voulez, le nœud du mariage....

MAGDELINETTE.

J'épouſerois quelqu'un qui fait
Des ſottiſes contre les femmes?
Ah! l'horreur! je prendrois avec moins de regret
Un Auteur qui feroit des Drames.

ORMOND.

Je me repens d'avoir excité leur courroux;
En un mot, je révoque & déteſte & ſupprime
Les vers dont vous voyez que je ſuis la victime.
Pour preuve que je veux ne vivre que pour vous,
Pour vous convaincre enfin d'une façon ſublime,
Ma main va déchirer....

MAGDELINETTE

Donnez-vous en bien garde.
Je m'en empare. Il faut qu'on garde
Un drapeau pris ſur l'ennemi.

ORMOND.

A tout je ſouſcrirai, pourvu qu'on me pardonne.

MAGDELINETTE.

Rompez, briſez vos plumes devant moi.

ORMOND.

Très-volontiers, c'eſt vous qui me faites la loi.

(*Après avoir rompu les plumes*).

Vous me trouvez docile?

MAGDELINETTE.

Oui, oui, je vous en loue.

Vous êtes mon captif à préſent.

ORMOND.

Je l'avoue.

MAGDELINETTE.

Approchez, recevez mes fers.

(*Elle lui lie les mains avec des rubans couleur de roſe*).

ORMOND.

Je prétends les porter aux yeux de l'Univers.

MAGDELINETTE.

Vous n'en êtes pas quitte : oh! la choſe eſt unique;
A préſent il faut faire à mon ſexe outragé
Réparation authentique.

ORMOND, *à part.*

Certe, il eſt déjà trop vengé
En me tournant ſi fort en ridicule.

MAGDELINETTE.

Je vais vous donner la formule,
Et nous prononcerons enſemble le ſerment.

ORMOND.

Oui, je vous le promets, & très-exactement.

ARIETTE.

ORMOND.

J'ai l'ame très-repentante
D'avoir dit du mal, en vers,
D'un ſexe qui nous enchante;
Le nôtre ſeul eſt pervers.
Je fais amende honorable,
Oui, je ſuis un miſérable
D'avoir oſé m'échapper
Contre un ſexe reſpectable
Qui ne ſait jamais tromper.
Beautés, qui me rendez tendre,
Ne redoutez plus mes traits;
Je veux m'armer pour défendre
Votre gloire & vos attraits.

ORMOND.

Hé bien! êtes-vous ſatisfaite?

MAGDELINETTE.

Oui, je veux bien tout oublier.

SCÈNE X, *& derniere.*

Madame DERCILLAC, MAGDELINETTE, ORMOND.

Madame DERCILLAC.

MIséricorde! Ormond s'humilier
Juſqu'à demander grace à Magdelinette!

MAGDELINETTE.

Oui, je le reçois Chevalier.

Madame DERCILLAC.

En honneur, c'eſt à quoi je ne m'attendois guere.

ORMOND.

Je fais gloire à jamais d'être ſon priſonnier.

Madame DERCILLAC.

Il lui faut accorder les honneurs de la guerre.

ORMOND.

A vos conditions en tout je me ſoumets.

MAGDELINETTE.

Que les Satires ſoient proſcrites déſormais.

ORMOND.

Je ne ferai que des Romances.

Madame DERCILLAC.

Juſte ciel! les fadeurs qu'il faudroit eſſuyer
Seroient de nouvelles offenſes.

C'eſt une hoſtilité pour moi que d'ennuyer.
(*tendrement.*)
Commencez bien plutôt par une Epitalame.

ORMOND.

Je vous entends; fort bien, Madame;
Mais vous avez aſſez d'eſprit
Pour comprendre....

Madame DERCILLAC.

Qu'il faut me payer le dédit?

ORMOND.

Oui, vous avez raiſon.

Madame DERCILLAC.

J'en ferai bon uſage.
Vous avez refuſé ma niece en mariage,
Monſieur l'Auteur, vous en ſouvient-il?

ORMOND.

Oui.

Madame DERCILLAC.

Vous n'avez pas voulu la voir.

ORMOND.

Et j'étois ſage;
Je craignois d'en être ébloui.

Madame DERCILLAC.

La prévoyance avoit de la juſteſſe;
Mais cependant, malgré cette précaution,
Vous ſerez l'époux de ma niece.

ORMOND

Moi?...

Madame DERCILLAC.

Oui, je vous le dis, & j'en ſuis caution.

ORMOND.

Non, Madame, voilà ma femme, mon amante,
Et c'eſt Magdelinette.

Madame DERCILLAC.

Hé donc, je ſuis ſa tante.

ORMOND.

Elle eſt votre niece ?

MAGDELINETTE.

Oui vraiment.

ORMOND.

En vérité, cela m'enchante.

Madame DERCILLAC.

Avec tout votre enchantement,
Vous êtes plus heureux que ſage en ce moment.
Vous comptiez épouſer une ſimple Servante;
Vous vous déshonoriez philoſophiquement.

ORMOND.

Moi, je ne trouvois pas l'affaire humiliante.
Je ſens que la Beauté, pour être conquérante,
N'a pas beſoin d'ancêtres.

Madame DERCILLAC.

Je le crois.
Une Magdelinette, avec mine piquante,
Lorſque l'on veut ſe ſouſtraire à ſes loix,
Eſt puiſſante, belligérante:
Mais vous n'en ſerez pas le ſot,
De vos vingt mille écus je vous donne quittance;

Je ne les ai gagnés, je penſe,
Que pour en compoſer ſa dot.

ORMOND.

Mais daignera-t-elle y ſouſcrire ?

MAGDELINETTE.

Vaincre vos préjugés, eſt ce que je déſire.
Je n'y puis réuſſir qu'en m'uniſſant à vous.
Au fond de votre cœur j'aurai le don de lire ;
Je préviendrai vos vœux, j'étudierai vos goûts,
Et vous ſerez forcé de dire
Qu'il n'eſt point de bonheur ſans nous.

ORMOND.

C'eſt à vous que je dois un nouveau caractere,
Et vous en tirerez le fruit.
O ! vous, hommes chagrins, que tout objet aigrit,
Et qui ne reſpirez que la Satire amere,
Qu'un heureux changement faſſe votre profit.
Vous vous corrigerez, ſi vous cherchez à plaire :
Aimez, c'eſt l'Amour ſeul qui peut guérir l'eſprit.

TRIO.

Si l'Amour eſt un Empirique,
Ses ordonnances font effet ;
Qui voudra les mettre en pratique,
En ſera toujours ſatisfait.
C'eſt un Médecin néceſſaire ;
Quand on eſt heureux & diſcret,
Au cœur qui devient ſon ſalaire
Il donne auſſi-tôt ſon ſecret.

FIN.

PROLOGUE.

PROLOGUE,

COMPOSÉ

POUR LE MARIAGE

DE

M. LE COMTE DE***,

Et qui n'a point été exécuté.

ACTEURS.

L'ORDONNATEUR.
UNE JEUNE FEMME.
UNE VIEILLE.
UN JEUNE HOMME.
LE BARON DE L'ANTIQUAILLE.
Monſieur CHEVILLARD, Poëte.
Monſieur DES ACCORDS, Muſicien.
Monſieur DE LA COULISSE, Machiniſte.
Monſieur DE LA GAMBADE, Maître de Danſe.
LA MARQUISE DE VIEUX PRÉ.
UN MEUNIER.
SON FILS.
TROIS MARCHANDS.
DES PAYSANS.
TROIS PAYSANNES.

La Scène ſe paſſe ſur un grand chemin.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIERE.

L'ORDONNATEUR, UNE JEUNE FEMME, LA MARQUISE, UN JEUNE ÉTOURDI, LE BARON, Monsieur CHEVILLARD, Monsieur DES ACCORDS, Monsieur GAMBADE, Monsieur DE LA COULISSE.

L'ORDONNATEUR.

MESDAMES & Messieurs, il s'agit ici d'une affaire très-importante. Notre Prince souverain marie son petit-fils : ces choses-là n'arrivent pas tous les jours.

LA MARQUISE.

Je le crois bien, cela ne feroit pas rire celui qui gouverne ses Finances.

LA JEUNE FEMME.

Il est certain qu'il a effacé du Dictionnaire le mot, donner.

L'ORDONNATEUR.

Il a l'esprit de sa place; il en est plus respectable. Je désirerois avoir aussi l'esprit de la mienne. Je suis l'Ordonnateur des fêtes du mariage; c'est comme qui diroit premier Gentilhomme de la Chambre. La Cour de mon Prince est aussi alerte à critiquer que celle de Versailles; & je voudrois la mettre dans la nécessité d'être contente de tout ce que je donnerai.

LE BARON.

Ma foi, ma foi.... la chose est bien facile; il n'y a qu'à ne donner que de l'ancien.

LA JEUNE FEMME.

Monsieur le Baron de l'Antiquaille, cela plairoit autant que vous me plaisez à moi.

LA VIEILLE.

Allons, allons, il y a peut-être des moyens d'avoir tous les suffrages.

L'ORDONNATEUR.

Voilà précisément pourquoi je vous assemble; & j'ai voulu tenir la séance sur un grand chemin, en plein air, afin que de tous les avis que vous me donnerez, autant en emporte le vent.

LE JEUNE HOMME.

Cela formera un tribunal de grande considération.

LE BARON.

Vous avez raison, Monsieur l'Ordonnateur; je ne suis pas né d'hier, & j'ai vu quelque-

fois de bons effets produits par des causes très-ridicules.

L'ORDONNATEUR.

Je vous suis obligé : premiérement, je compte donner six Opéra.

(*Ici tout le monde bâille en chœur*).

Sont-ce là vos avis?

Monsieur DE LA COULISSE.

Cherchez un autre Machiniste.

L'ORDONNATEUR.

Allons, allons, Monsieur de la Coulisse, vous ne connoissez pas vos forces.

Monsieur DE LA COULISSE.

Monsieur, vous les croyez apparemment comme les vôtres.

Monsieur GAMBADE.

Comment Monsieur veut-il que je fasse les ballets? A présent on en veut deux dans chaque acte; cela, de bon compte, en formera soixante.

L'ORDONNATEUR.

Eh! non, non, mon cher Monsieur Gambade, je coupe les actes de l'Opéra comme une aune d'étoffe. Voilà Monsieur Chevillard que je charge de cette opération; c'est le premier Poëte de la province pour retrancher, & le dernier pour composer.

Monsieur CHEVILLARD.

Monsieur, vos louanges me couvrent de confusion.

LA MARQUISE.

Sans doute c'eſt du Lulli que vous nous donnerez ?

L'ORDONNATEUR.

Sans contredit, Madame.

LA JEUNE FEMME.

Ah, fi ! l'horreur !

LE JEUNE HOMME.

Vous voulez donc faire périr tout le monde ?

L'ORDONNATEUR.

Voilà, Monſieur des Accords qui change les ſymphonies, & qui compoſe des airs nouveaux pour les divertiſſemens.

LE BARON.

Comment ôter une ſeule note du grand Lulli ? Que veulent dire tous ces airs fanfreluchés, en comparaiſon de la bourée, de la forlande, & de la mariée.

(*Il fait quelques pas pour danſer, & tombe.*)

LA JEUNE FEMME.

Vous repréſentez en effet la vieille danſe, en tombant ſur le nez.

LE JEUNE HOMME.

Notre cher Ordonnateur, nous vous tympaniſerons, ſi vous ne nous donnez pas des Opéra nouveaux dans le goût purement Italien.

L'ORDONNATEUR.

Eh! vous en aurez auſſi; je fais venir tout exprès un Compoſiteur d'Allemagne.

LA MARQUISE.

Pour détruire le bon genre.

LA JEUNE FEMME.

Ah! Madame, je crois qu'il y a long-temps que vous lui avez dit adieu.

LA MARQUISE.

Vous n'êtes qu'une mijaurée, ma petite Dame; je ne vous trouve pas plus de conſiſtance qu'à une Ariette.

LE JEUNE HOMME.

A propos d'Ariettes, ne donnez-vous pas quelqu'Opéra comique?

L'ORDONNATEUR.

Ah! ſans doute, il m'en pleut de tous les côtés.

LE BARON.

Ces pluies-là ne reſſemblent pas à celles qui tuent les bêtes.

L'ORDONNATEUR.

Il eſt vrai que ces ſortes d'Ouvrages ſont bien ſouvent comme le limon du Nil.

LE BARON.

Ma foi, ma foi, j'en ſuis aſſez partiſan, quand ils renferment une morale bien lourde. Oh! ma foi, ma foi, cela n'eſt pas mauvais.

L'ORDONNATEUR.

J'avoue que la plupart des Auteurs d'Opéra comiques écrivent comme s'il avoient des vûes pour prêcher un Carême devant le Roi ; mais les Opéra comiques que je vous donnerai feront gais.

LA JEUNE FEMME

Je meurs de peur qu'ils ne soient trop libres.

L'ORDONNATEUR.

J'imagine en effet que vous aimez mieux les gens libres que les choses libres.

LE BARON.

Ne donnez point d'Opéra nouveaux.

LA MARQUISE.

Point d'Opéra comiques, à moins qu'ils ne soient gaillards, & fort gaillards.

LA JEUNE FEMME.

Point d'Opéra comiques, à moins qu'ils ne soient très-austeres.

L'ORDONNATEUR.

Ecoutez donc, vous m'embarrassez fort; je vous consulte pour me donner les moyens de réunir tous les suffrages ; je vois que tout ce qui est approuvé par les uns, est frondé par les autres : je ne sais plus quel parti prendre.

SCÈNE II.

LE MEUNIER ET SON FILS, *qui portent leur Ane pendu comme un luſtre*, ACTEURS PRÉCÉDENS.

DUO.

LE MEUNIER ET SON FILS.

Pour que Monſieur notre Ane
Soit de meilleur débit,
Je le portons comme une manne
En gens de grand eſprit;
Gai, vif, fringant & leſte,
Il cabriolera,
S'ébaudira,
Et preſte, preſte, preſte,
Comme il dira,
Comme il rira;
Oh! la malpeſte,
Comme on l'admirera,
Comme on l'achetera!
Pour que Monſieur notre Ane
Soit de meilleur débit,
Je le portons comme une manne
En gens de grand eſprit.

L'ORDONNATEUR.

Cette aventure eſt ſinguliere; voyons un peu ce que cela va devenir, Meſſieurs; voilà les plaiſirs du grand chemin.

SCÈNE III.

UN VILLAGEOIS, ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE VILLAGEOIS.

PAR la ſanguenne, mon compere Nicolas, queu projet as-tu donc, en portant cet animal comme s'il étoit ton meilleur ami?

LE MEUNIER.

Comment! mon pauvre Lucas, ça te paroît extraordinaire de voir un âne que l'on porte. Tu n'as donc jamais été dans le monde? La différence eſt que je le portons par les jambes, & qu'à la ville on porte ces Meſſieurs-là ſur les épaules.

L'ORDONNATEUR, *à part.*

Allons, allons, le Meûnier a raiſon; c'eſt la voiture de bien du monde.

LE MEUNIER.

Mais, queulle eſt votre idée?

LE FILS DU MEUNIER.

Monſieur Nicolas, j'allons mon pere & moi à la foire de Lagny pour y vendre notre bête aſine; & vous ſentais bien que lorſqu'il ſera repoſé, je le vendrons pour un cheval d'Eſpagne.

LE VILLAGEOIS.

Morguenne, il eſt aiſé de voir que le plus âne des trois n'eſt pas celui qu'on penſe.

LE MEUNIER.

Eh bien, pour le coup, v'la un lardon qui m'ouvre l'eſprit; allons, cadet, mets la bête ſur pied, & monte deſſus. Grand marci, notre compere Lucas.

LE VILLAGEOIS.

Au revoir, mon compere Nicolas.

SCÈNE IV.

L'ORDONNATEUR, *ſeul.*

CE Meûnier-là n'eſt pas comme vous autres, il n'abonde pas dans ſon ſens.

SCÈNE V.

LE MEUNIER *rentre, marchant devant l'Ane ſur lequel ſon fils eſt monté.*

ARIETTE.

LE FILS DU MEUNIER.

JE ne frappons pas de main morte,
Détale, allons, claque en avant!
Hy han, hy han;
Je ſavons que t'as la voix forte,
Mais ta jambe eſt à l'avenant.
Détale, allons, claque en avant,
Hy han, hy han;

Tu portes le fils de ton Maître,
Hy han, hy han.
Tu portes à préſent,
Tu trouvais plus plaiſant
De l'être ;
Détale, claque en avant,
Hy han, hy han.

SCÈNE VI.

TROIS MARCHANDS.

LE PLUS VIEUX.

O Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ? cela eſt-il poſſible ? Quel renverſement de mœurs ! quelle indécence ! quel ſcandale ! Hola ! ho ! jeune homme, qui menez laquais à barbe griſe, deſcendez promptement ; c'eſt au vieillard à monter, c'eſt à vous de le ſuivre.

LE MEUNIER PERE.

Morgué, Monſieu, vous penſais en brave homm Que voulais-vous ? la jeuneſſe d'à préſent eſt ſi.... Jacquaut, deſcends, que je monte à ta place.

LE MARCHAND.

Serviteur, mon ami ; & vous jeune homme, ne manquez jamais de reſpect aux gens qui ſont plus vieux que vous.

SCÈNE VII.

TROIS PAYSANNES, ACTEURS PRÉCÉDENS.

LES TROIS PAYSANNES, *ensemble.*

COMMENT, ce vieillard monte ?
Queu honte
De voir clocher ce jeune fils !
Queu honte !
Et de voir le vieillard assis,
Queu honte !

UNE DES TROIS FILLES.

Vieux n'a rien à perdre, mais
Un jeune homme doit être frais.

UNE DES TROIS.

Vieux qui faites le beau
Sur votre âne assis comme un veau,
Vous pensez être sage ;
Mais on n'est bon à rien
Alors qu'on a votre âge ;
Votre fils peut faire du bien.

TOUTES TROIS.

Queu honte !
Marchez, suivez ;
Que sur votre âne il monte,
Et cessez de faire le veau.

LE MEUNIER PERE.

Apprenez qu'il n'eſt plus de veau à mon âge, & que je ſuis dans la ſaiſon où l'on doit ſe ménager.

UNE DES TROIS FILLES.

C'eſt ménager un tréſor dans lequel il n'y a plus qu'un ſou marqué.

LE MEUNIER.

C'eſt bien à vous à parler, vous autres filles, qui n'êtes des tréſors que de fauſſe monnoie.

LES TROIS FILLES.

Monte à la place de ton pere, grand nigaud.

LE FILS.

Voyais-vous, j'aurions peur de fatiguer mon cher pere.

LE MEUNIER.

Mon fils, il faut les faire taire, mets-toi en croupe.

LES TROIS FILLES.

Nous ſommes charmées d'avoir rétabli l'ordre.

SCÈNE VIII.

L'ORDONNATEUR, *ſeul.*

VOILA un Meûnier & ſon fils qui eſſuient bien des contradictions. Ces deux bonnes gens me reſſemblent.

SCÈNE IX.

LE MEUNIER ET SON FILS, *en croupe.*

DUO.

LE MEUNIER ET SON FILS.

ENCORE un peu de courage,
Allons d'un meilleur train ;
Notre voyage
Touche à sa fin.

LE MEUNIER.

Comme il a le trot rude !

LE FILS.

Oui, c'est son habitude,
Il bronche à chaque pas.

ENSEMBLE.

Ah ! la maligne bête !
(Elle s'arrête,)
Frappons à tour de bras.
Comme il a le trot rude !
Oui, c'est son habitude,
Le vilain animal,
Comme il est volontaire !
Comme il va mal !
Le maudit animal
Va se rouler à terre.
Il choppe à chaque pas,
Frappons à tour de bras.

SCÈNE X.

TROIS PAYSANS, ACTEURS PRÉCÉDENS.

UN DES TROIS.

PARLEZ donc, compere, ces gens-là ſont bien extravagans.

LE SECOND.

Ce pauvre baudet va mourir ſous leurs coups.

LE TROISIEME.

Monter deux à la fois ſur cette malheureuſe boutrique !

UN DES TROIS.

Un vieux domeſtique méritoit plus de pitié.

UN AUTRE.

Ne nous arrêtons pas, compere, que veux-tu? Sans doute qu'ils vont vendre ſa peau à la foire.

SCÈNE XI.

LE MEUNIER ET SON FILS.

LE MEUNIER.

PARBIEU il faut avoir le cerviau bien de travers, pour oſer ſe flatter de contenter tout le monde.

LE FILS.

Il eſt vrai, mon cher pere, que juſqu'à préſent nous n'avons contenté perſonne.

LE MEUNIER.

Eſſayons ſi par queuque moyen j'y pourrions parvenir; deſcendons tous les deux.

SCÈNE XII.

ARIETTE.

UN PASSANT.

AH! ah! hi, hi, la drole d'hiſtoire!
J'en ris de tout mon cœur.
Ah! ah! hi, hi, la drole d'hiſtoire!
J'en ris de tout mon cœur.
Un Meûnier, grand Docteur,
Qui pourra bien le croire?
De ſon âne eſt le ſerviteur.
Qui de l'âne ou du maître

Eſt fait pour ſe laſſer ?
Peut-être
Veulent-ils le faire enchâſſer.
Ha ! ha ! hi, hi, la drole d'hiſtoire !
Qui pourra jamais croire
Qu'il ſoit deux auſſi grands benets ?
Oh ! le beau trio de beaudets !
(*Il ſort.*)

SCÈNE XIII, *& derniere.*

LE MEUNIER, L'ORDONNATEUR.

LE MEUNIER.

AH ! palſanguenne je ſis âne, je l'avoue ; quelque parti que je prenions, on ſe gauſſe de nous. J'avons commencé par porter notre âne, on nous a ri au nez ; je l'avons mis ſur pied, & j'ons fait monter mon fils, on me l'a reproché. Je l'ons fait mettre pied à terre, j'ons monté à ſa place, les filles m'avont chanté pouille. Je nous ſommes mis en croupe, on a crié au meurtre ; je ſommes deſcendus, & j'lons laiſſé marcher ſeul, on nous a traités de baudets. Oh ! que dorénavant on me blâme, on me loue ; qu'on parle, ou qu'on ne diſe mot, j'en ferons à notre tête, & je croyons que je ferons bien.

L'ORDONNATEUR.

Meſſieurs, voilà un Meûnier que je prends pour le Chef de mon Conſeil. Quelque choſe que je

faſſe pour réuſſir, il y a cent contre un à parier qu'on me critiquera. Je vais prendre le parti que tout homme en place doit adopter. C'eſt d'avoir pour objet l'utilité publique, de ſe moquer des propos, & de faire l'impoſſible pour rendre heureux ceux qui les tiennent.

VAUDEVILLE.

Quelque choſe que l'on faſſe,
On eſt critiqué toujours.
Faut-il qu'on s'en embarraſſe ?
Moquons-nous des ſots diſcours.
Pour mériter la louange,
Ne négligeons jamais rien.
Si le Public prend le change,
Laiſſons dire, & faiſons bien.

❀

Pour que chacun nous admire,
En vain l'on ſe met en frais.
L'homme qui ne ſait pas lire,
Aime à trouver tout mauvais.
Faut-il qu'on ſe décourage ?
Non, vraiment, n'en faiſons rien,
Prenons un parti plus ſage,
Laiſſons dire, & faiſons bien.

❀

Soyez Abbé, Militaire,
Financier ou Magiſtrat,
Epoux ou Célibataire ;
Ayez charge ou point d'état,
Quelque parti que l'on prenne,
On n'eſt approuvé ſur rien.

Loin de nous en mettre en peine,
Laiſſons dire, & faiſons bien.

Donnons muſique Françoiſe,
Ou du pur Italien;
Donnons horreurs à l'Angloiſe,
Ou du genre mitoyen,
Ariettes, Vaudevilles,
Nous n'aurons grace ſur rien:
Avec gens ſi difficiles,
Laiſſons dire, & faiſons bien.

L'Envie a créé l'engeance
Des Frondeurs plats & mordans;
Et Politique & Finance,
Tout doit paſſer par leurs dents.
Sont-ils dignes qu'on s'en fâche?
Ne les conſultons ſur rien,
Ils troubleroient votre tâche,
Laiſſez dire, & faites bien.

Fin du Prologue.

L'HÔTEL GARNI,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN VERS;

MÊLÉE D'ARIETTES.

ACTEURS.

JACQUES GROESBÉRY, Maître de l'Hôtel.
JACQUELINE GROESBERY.
Madame GUERASLY, Provençale.
Mademoiselle GUERASLY.
LE JEUNE COMTE DE GUÉRASLY.
MILORD STREFORD.
LE COMTE DE CRANSDOFF.
Monsieur POUSSE-SANS-RIRE, Maître d'Armes.
JULIE, Chanteuse.
PINCE-CORDE, premier Garçon de l'Hôtel.
JAVOTTE, Servante.
MARGOT, autre Servante.
Madame CROQUE-NOTTE.
Monsieur BONHOMME, pere de Croque-Notte.
Mademoiselle HORTENSE, fille de Madame Croque-Notte.
Monsieur PATIENT, Mari de Madame Croque-Notte.
PIERROT, Valet d'écurie.

La Scène se passe dans l'Hôtel garni; on lit cette inscription au dessus de la porte :

GRAND HÔTEL DE LA PAIX.

L'HOTEL GARNI,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JACQUES GROESBERY, *seul.*

ARIETTE.

C'est ici l'Hôtel de la Paix,
Et le bruit qu'on y fait m'enchante;
Le jour on y boit, on y chante,
Et la nuit n'a pas moins d'attraits.
Que sans cesse il tonne sur terre,
Chez moi l'on s'amuse si fort,
Ou si profondément l'on dort,
Que l'on n'entend point le tonnerre.

C'est ici l'Hôtel de la Paix,
Et le bruit qu'on y fait m'enchante;
Le jour on y boit, on y chante,
Et la nuit n'a pas moins d'attraits.

SCÈNE II.

MILORD STRÉFORD, *derriere le théatre.*

Jacques, Margot, Ketti, moi vainement appelle.

UNE AUTRE VOIX.

Jacques, Jacques.

JACQUES.

On y va.

UNE PROVENÇALE, *derriere le théatre.*

Groësbery, Groësbery; ces miſérables-là
Me feront tourner la cervelle.

UN ALLEMAND, *derriere le théatre.*

Groësbery.

UNE ANGLOISE, *derriere le théatre.*

Ketti.

UNE AUTRE, *derriere le théatre.*

Groſſe Margot.

JACQUES.

Où ma maudite femme eſt-elle,
Et ma ſervante, & le valet Pierrot?

MILORD, *à la fenêtre.*

Ketti.

UN ALLEMAND *à la fenêtre.*

Du vin.

JACQUES.

Jacqueline, Margot.
Je ſuis ſeul, oui, tout ſeul, & tout le monde appelle.

SCÈNE III.

MARGOT, PIERROT, Monſieur JACQUES.

ARIETTE.

MARGOT ET PIERROT.

QUE voulez-vous, Monſieur Jacquot?

JACQUES.

Depuis une heure en vain je crie.

MARGOT ET PIERROT.

Vous ne criez pas aſſez haut.

JACQUES.

Vous allez me mettre en furie.

MARGOT ET PIERROT.

A préſent vous parlez trop haut.

JACQUES.

Quelle inſolence!

MARGOT ET PIERROT.

Patience.

JACQUES.

Je ſuis furieux:
D'où venez-vous tous deux?

MARGOT ET PIERROT.

Silence.

JACQUES.

Ah ! si je m'en croyois....

MARGOT.

Vous le prenez ainsi,
Je retourne à l'ouvrage.

PIERROT.

Et moi j'y vais aussi.

JACQUES.

Non, restez, ou mort de ma vie.

PIERROT.

Mais vous devez savoir par cœur
Que je suis valet d'écurie,
Pour être votre serviteur.

JACQUES.

Va-t-en.

PIERROT, *en sortant.*

Jusqu'à ce soir.

SCÈNE IV.

JACQUES, MARGOT.

JACQUES.

ET vous, ma mie,
Je vous défends d'aller davantage avec lui.

MARGOT.

Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui ?

ARIETTE.

Vous êtes incommode ;
On se querelle, vous grondez ;
On se raccommode,
Vous réprimandez :
J'aime ma Patrie ;
Quand elle publie
La paix,
Je la fais.

JACQUES.

Dans l'écurie.

Je ne veux pas t'arrêter plus long-temps ;
Les Dames qui logent céans
T'ont demandée, ainsi va remplir ton office.

MARGOT.

C'est consumer mes jours dans un triste service ;
Que celui des femmes.

JACQUES.

Vraiment.
Le nôtre te plaît mieux.

MARGOT.

Ah ! malheureuſement,
Madame, par une injuſtice,
A gardé ce département.

ARIETTE.

JACQUES.

Jacqueline,
Jacqueline,

Madame JACQUES, *dans la couliſſe.*

Plaît-il ?

JACQUES.

Coquine,
Deſcendez.

Madame JACQUES.

Je ſuis en affaire.

JACQUES.

Craignez ma colere,
Deſcendez.

SCÈNE V.

Madame JACQUES, Monsieur JACQUES, MARGOT.

Madame JACQUES.

Que me veux-tu donc, petit homme ?

JACQUES.

Petit homme ! ah ! vraiment voilà comme l'on nomme
Un mari que l'on veut tromper.

Madame JACQUES.

Qui ! moi, qui te chéris, qui t'aime,
Moi, la douceur & l'innocence même,
Tu crois que je veux t'attraper !

JACQUES.

Oh ! non, tu n'oserois.

Madame JACQUES, *à part.*

Peut-être.

JACQUES.

Je voudrois savoir la raison
Pourquoi vous me laissez tout seul à la maison ?

Madame JACQUES.

C'est pour que vous soyez le Maître.

JACQUES.

Vous passez la journée avec les étrangers.

Madame JACQUES.

Ce ſont des devoirs paſſagers
Qu'il faut bien que je ſatisfaſſe.
Je viens de les mener, pour leur faire plaiſir,
Voir les préparatifs que l'on fait à la place.

MARGOT.

Pour les conduire ils pouvoient me choiſir;
Vous vous appropriez mes fonctions, Madame,
Et vous m'enlevez mes profits.

JACQUES.

Elle a raiſon, je ſuis de ſon avis.

Madame JACQUES.

Ah! parce que je ſuis une trop bonne femme,
Monſieur Jacque, avec moi vous faites l'entendu;
Mais, jour de Dieu! prenez-y garde,
Mon caractere étant une fois refondu,
On ne ſait pas à quoi l'on ſe haſarde.

JACQUES.

Je m'en doute, mon cher mouton;
Mais votre peine eſt trop conſidérable,
Il vous faut du ſecours.

Madame JACQUES.

Jacques, changez de ton,
Et, s'il ſe peut, ſoyez plus équitable.
Du matin juſqu'au ſoir vous êtes ſerviable
Pour les femmes de cet hôtel.

JACQUES.

Sans doute mon devoir eſt tel.

Madame JACQUES.

Et le mien eſt d'avoir des égards pour les hommes;
Ainſi, reſtons comme nous ſommes.

MARGOT.

Sur ce pied-là, donnez-moi mon congé.

JACQUES.

Non, reſte pour doubler Madame.

Madame JACQUES.

Moi je viens d'arrêter une très-forte femme,
Pour que vous ſoyez ſoulagé.
Margot, va la chercher, elle eſt à la cuiſine.

MARGOT.

Je l'ai vue, elle a bonne mine,
Et vous en ſerez ſatisfait:
Elle eſt grande, robuſte, encore plus agiſſante;
Les Dames en ſeront contentes, en effet.
Auprès des hommes, moi, je ferai ſans regret,
En qualité de premiere ſervante,
L'ouvrage que Madame fait.

SCÈNE VI.

Madame JACQUES, Monsieur JACQUES.

Madame JACQUES.

MONSIEUR Jacques, je veux chasser cette coquine.

JACQUES.

Et moi je prétends la garder.

Madame JACQUES.

Je prétends qu'elle sorte, oui, je m'y détermine;
Et vous pourrez fort bien la suivre sans tarder.
Je ruinerai vos affaires,
Si je me sépare de vous.
Songez que vous n'avez de bien que mes douaires;
Vous êtes mon cinquieme époux.

JACQUES.

Vous avez un talent marqué pour le veuvage.

Madame JACQUES.

En me remariant, j'en perds tout l'avantage.
Quoique vous paroissiez fait pour vivre cent ans,
On se met sur les rangs d'avance;
Et tous les jours, nombre de courtisans
Me demandent la survivance.

JACQUES.

Vous déférez peut-être à l'usage nouveau;
Eh! c'est un usage bien beau,

Qui

Qui met les dignités vraiment dans le commerce.
L'ancien eſt ſurvivancier;
Il ſe repoſe; & le dernier
Eſt revêtu de la charge, & l'exerce.

Madame JACQUES.

Quand me donnerez-vous votre démiſſion?

JACQUES.

Jamais, & je ſerai maître dans ma maiſon.
Je veux être toujours abſolu, deſpotique,
Et j'entends que le trouble ou la tranquillité
De l'intérieur domeſtique
Dépende de ma volonté.

ARIETTE.

Un Mari dans ſon ménage
Doit déterminer le temps;
Sa colere eſt un orage,
Sa douceur eſt un printemps.
La femme, en baiſſant la tête,
Eſt comme un foible arbriſſeau
Qui ſe plie à la tempête,
Et fleurit quand il fait beau.

Madame JACQUES.

Un ménage doux & tendre
Eſt le portrait d'un jardin;
Zéphyre, ſoir & matin,
Doit toujours s'y faire entendre.
Une femme eſt une fleur;
C'eſt l'hiver quand on l'attriſte;
Son printemps eſt le bonheur,
Et l'Epoux eſt le Fleuriſte.

SCÈNE VII.

MARGOT, JAVOTTE, Madame JACQUES, Monsieur JACQUES.

MARGOT.

Vous voyez le sujet dont Madame a parlé.

Madame JACQUES.

N'est-ce pas un beau brin de fille?

JACQUES.

Elle a le teint un peu hâlé.

Madame JACQUES.

Mais son air est décent.

JAVOTTE.

C'est par-là que je brille;
J'ai le bras fort, & le service uni:
Mon enjouement me donne accès auprès des Dames,
Et, vrai trésor pour un hôtel garni,
Je suis fort renommée en service pour femmes.

Madame JACQUES.

Ma fille, vous pourrez soulager mon mari.

JACQUES.

Je veux savoir où vous avez servi.

Madame JACQUES.

Oh! c'est une fille accomplie,
Dans toutes les maisons on en fait très-grand cas.

JAVOTTE.

Sans doute, & j'ai ſur moi trente certificats.
Je vais vous raconter l'hiſtoire de ma vie.
Ma premiere condition
Fut chez une groſſe Meûniere,
Qui prit de moi ſi bonne opinion,
Que ſon garde-moulin ne fut plus néceſſaire.
Elle mourut; j'eus le cœur déchiré.
De là j'allai chez un Curé,
A qui je plus d'abord par mon air d'alégreſſe;
Mais il me prit en grippe, & je m'en ſéparai,
Parce que je donnois trop de ſoins à ſa niece.
Je vins enſuite à Rouen; j'entrai le premier jour
Chez M. Trigaudin, Procureur à la Cour.
Sa femme m'eſtimoit, quoiqu'elle fût bégueule;
Mais on me fit la guerre à propos de couverts.
L'étude prétendoit que j'avois à moi ſeule
Plus de profit que tous les Clercs.
Je partis pour Paris; une Actrice accomplie,
De qui la voix alloit en *a mi la*,
Me vit, me prit, & me goûta.
Je devins avec elle habile en harmonie;
Mais, le jour trop funeſte à ce théatre-là,
J'eus le malheur d'être bannie,
Parce que je voulois éteindre l'incendie
En jetant ſur le feu tous les vieux Opéra.

Madame JACQUES.

Puiſque vous n'aimez pas la muſique ancienne,
Vous chanterez avec l'Italienne
Qui nous loue un appartement.

JACQUES.

Non, Madame, je vous en prie,
Vous allez sur mes droits par cet arrangement :
Elle & moi tous les jours nous chantons en partie.

JAVOTTE.

Mais en quoi m'emploierez-vous donc?

Madame JACQUES.

On vous retient pour être au service des Dames.

MARGOT.

Et moi des hommes.

Madame JACQUES.

C'est selon.

JACQUES.

Je vais sur mes talens composer des Programmes,
Et dans Paris je donnerai leçon.

Madame JACQUES.

Pour moi qui sais la langue Italienne,
L'Angloise, l'Allemande, & les parle fort bien,
A tous les Etrangers j'enseigne ici la mienne ;
Ils recherchent mon entretien.
A mon accent Anglois on me croit une Angloise.
Je me dis Allemande avec un Allemand,
Avec un Provençal je deviens Marseilloise,
Et je serois Flamande avec un gros Flamand.
C'est par l'accent marqué des divers idiomes,
Que j'attire l'argent des différens royaumes.

ARIETTE EN QUATUOR.

MARGOT, JAVOTTE.

Accordez-vous,
Que ferons-nous ?

JACQUES.

Femme très-chere.

Madame JACQUES.

Petit époux.

MARGOT ET JAVOTTE.

Que ferons-nous ?

JACQUES.

Point de colere.

Madame JACQUES.

Soyez plus doux.

MARGOT ET JAVOTTE.

Accordez-vous.

Madame JACQUES.

Je m'humanise ;
Mais pour peu
Que l'on me contredise,
Je prends feu,
Je m'indigne,
J'égratigne :
Petit époux,
Soyez plus doux.

JACQUES.

Brillant comme un éclair,
Mon œil lance le tonnerre,

Et comme une mine ſous terre
Je fais ſauter en l'air
Femme très-chere.

Madame JACQUES.

Petit époux.

JACQUES.

Point de colere.

Madame JACQUES.

Soyez plus doux.

MARGOT ET JAVOTTE.

Accordez-vous,
Que ferons-nous ?

SCÈNE VIII.

MILORD STRÉFORD, ACTEURS PRÉCÉDENS.

MILORD.

MAIS on s'étrangle ici, j'eſpere;
Moi n'entendis jamais charivari pareil;
Il commence à ſe faire
Avant le lever du ſoleil.
Votre Hôtel promettoit un bien fort beau, fort rare,
Eſt intitulé lui : » Grand Hôtel de la paix «.
Faites mieux, & beaucoup ce jour, & déſormais,
De nommer lui l'Hôtel du tintamare.

Madame JACQUES, *avec l'accent Anglois.*

Ah! mon mari, Milord, eſt violent beaucoup;
En l'épouſant ai fait un grand ſottiſe.

MILORD.

Ménage votre femme, entends-tu pour le coup?
Ne veux point voir maltraiter mon païſe.

MARGOT.

Moi, Milord, vous ſaurez....

MILORD.

Tais-toi, fille, entends-tu?
Et quand ſuis ici moi, va-t-en faire mon chambre.

JAVOTTE.

Quel homme!

MILORD.

A ton air, toi doutes de ton vertu:
Du Parlement ai l'honneur d'être Membre,
Ne me trompe jamais.

JAVOTTE.

Mais....

MILORD.

Quoi!

JAVOTTE.

Si nous parlions?

MILORD.

Ne parle point, va voir l'heure propice
A laquelle il faudra que d'ici nous allions
Aſſiſter dans la place à la grande artefice.

Madame JACQUES.

Parle fort bien, avez grand raiſon vous.

JACQUES.

Ma femme & moi vous tiendrons compagnie.

MILORD.

Non point du tout avec vous, je vous prie :
A Londres, toute femme eſt l'igale de nous;
Mais ne prenons pas garde à Meſſieurs les époux;
Les laiſſons inconnus dans leur petit office,
Et, ſans les charger, voulons-nous
Avoir toujours le bénéfice.

JACQUES, *à part.*

Je ſuis tout prêt à m'échapper.

Madame JACQUES.

Parlez bas vous, je crois....

MILORD.

Ah! point d'effronterie;
Dans la cuiſine allez préparer le ſouper.
(*à Madame Jacques.*)
Demeurez vous, de peur qu'on ne m'ennuye;
Le mari doit fournir, pour ſon honneur,
Le néceſſaire de la vie,
La femme doit en faire le bonheur.

JACQUES, *en ſortant.*

Depuis un mois qu'ici ce Milord tient ſéance,
Il ſait déjà les uſages de France.

SCÈNE IX.

MILORD STRÉFORD, Madame JACQUES.

MILORD.

AI traité le mari fort poliment, je crois.

Madame JACQUES.

Ah! du moins sans cérémonie.

MILORD.

M'importunoit très-fort, avois un grand envie
De vous dire à quel point aime votre minois;
Et c'est pour le premiere fois
Que me trouve avec vous selon mon fantaisie.

Madame JACQUES.

Gardez, vous, ces douceurs pour une plus jolie.

MILORD.

Oh! point du tout, parle de bonne foi,
Aime vous grandement.

Madame JACQUES.

Me parle de tendresse,
Peut-être seulement par pure politesse,
Parce que loge vous chez moi.

MILORD.

Oh! point du tout, mon cœur loge chez vous,
Madame,
Bien plus que ma personne; en avez du courroux
Peut-être?

Madame JACQUES.

Oh! point du tout, Milord.

MILORD.

Par bonté d'ame,
Craignez peut-être un peu de fâcher votre époux?

Madame JACQUES.

Oh! point du tout.

MILORD, *d'un air flegmatique.*

En ai bien plus de flamme,
Et me transporte vivement.

Madame JACQUES.

C'eſt ſans vous déranger.

MILORD.

Jamais ne me dérange;
Ai le tranſport d'amour, mais toujours froidement;
Se diſloquer les os à moi paroît étrange:
Pour faire croire ici qu'on aime fortement,
Ce n'eſt qu'à tours de bras qu'on donne la louange.
N'aime-t-on qu'en geſticulant?
L'éloquence en amour eſt troublée, interdite;
Et quand le cœur ſur les levres habite,
L'amant en regardant en dit plus qu'en parlant.

SCÈNE X.

MARGOT, MILORD, Madame JACQUES.

MARGOT.

JE viens vous informer que votre chambre eſt faite, Milord.

MILORD, *très-flegmatique.*

Mal-à-propos reviens ici ſoubrette.

MARGOT.

Milord....

Madame JACQUES.

Ne parle point, évite mon courroux.

MILORD.

Va défaire mon chambre à préſent, laiſſe-nous.

MARGOT, *ſortant.*

Aiſément cela ſe peut faire.

SCÈNE XI.

Madame JACQUES, MILORD STRÉFORD.

Madame JACQUES.

Avez l'air, vous, de vous mettre en colere
Pour prendre du repos.

MILORD.

Madame, pour le coup,
Suis cette fois en colere beaucoup.
Mais reprends, s il vous plaît, ma principale affaire;
C'eſt de ſavoir ſi moi pourrai vous plaire.

Madame JACQUES.

Pour s'amuſer Milord me parle ainſi.

MILORD.

Ne m'amuſe jamais, on pourra vous le dire;
Dans Londres on a pu vous inſtruire
Au ſujet de Milord Stréford.

Madame JACQUES.

Vous nomme-vous Milord Stréford?

MILORD.

C'eſt mon nom par toute la terre.

Madame JACQUES.

Devez être vous le Milord
Le plus connu de l'Angleterre.

SCÈNE XII.

LE COMTE DE CRANSDOFF, MILORD STRÉFORD, Madame JACQUES.

LE COMTE.

EH! mais, Milord, ne finir-vous jamais?

MILORD.

Etes Allemand, vous?

LE COMTE.

Fous être bien Anglois,
M'être permis, je crois, d'être né d'Allemagne.

MILORD.

Les volontés ſont libres.

LE COMTE.

Serviteur.

Madame JACQUES.

Eh! Monſir, avré fait le derniere campagne?

LE COMTE.

Etre Allemande auſſi?

Madame JACQUES.

N'avre point cet honneur;
Mais avre été le gouvernante
Tour-à-tour de ſix Tréfonciers.

LE COMTE.

Des caves ſavoir donc bien le gouvernemente,
Et fous poufoir prouver preſque ſeize quartiers:
A mes regards fous paroître charmante,
Et fous m'avrés l'air d'être un bon petit vivante.
Moi ſentir que très-fort vous prendre d'amitié;
Votre jouli perſonne en ça faire pitié.

Madame JACQUES.

Etre un bonheur pour moi grand bien conſidérable
Que le tendre amitié d'un Seigneur reſpectable.

LE COMTE.

Non, vous dis, voir bien vous qu'être moi dans le deuil;
Etre de mes amis que toujours moi le porte;
Etre un vrai Baſilic, moi tuer d'un coup d'œil,
Lorſqu'aimer quelqu'un moi, dans l'inſtant il eſt morte.

MILORD.

Plaiſantez-vous?

LE COMTE.

Eſt le pur vérité;
Jeter ſur mes amis un tel fatalité.
M'être pris à l'abord d'un ſentimente forte
Pour le Baron de Criquendorff,
Morte en trois jours d'un pleuriſie;
Etoit l'intime ami du Baron de Bouſſdorf,
Etranglé d'un eſquinancie;
Me conſolir avec le Baron Gruſticorff,

Etre mort d'un hydropisie ;
M'attachir trop au Prince Bourbandorff,
Assommé d'une appoplexie ;
Eprouvir tous les maux, excepté la pepie ;
Et pour mettre le comble au malheur de ma vie,
N'être que mon épouse Anne de Brutendorff,
Qui s'attirir tout mon antipathie.

Madame JACQUES.

Faire très-sagement, & moi l'approuvir fort.
Moi vous quitter pour un momente ;
Pendant ce temps causer avec Milord,
Moi revenir bien promptimente.

SCÈNE XIII.

LE COMTE CRANSDROFF, MILORD STREFORD.

LE COMTE, *après un long silence.*

MILORD, avrés l'air triste & le sourcil froncé.

MILORD.

Pense à part moi, Monsieur le Comte,
Qu'en un état bien policé
Mérite vous exécution prompte.

LE COMTE.

Milord, pensir tout de même façon,
Précisément être le seul raison
Que m'avoir de bon gré fait quitter mon patrie.

MILORD.

On doit fort louer vous de cette attention :
Abandonner la Germanie
Pour venir dépeupler une autre Nation !
Un homme tel que vous, quand il a le cœur bon,
Sans héſiter, ſoi-même s'expédie.

LE COMTE.

Avoir pris ce parti, Milord,
Sans la paſſion authentique
Qu'avoir en façon de tranſport
Pour le vin & pour la muſique.

MILORD.

A chaque ami que perde vous,
Chante & bois ?

LE COMTE.

Mon douleur être fort altérante,
Etre ſouvent amoureux & jaloux;
Mon jalouſie être encore chantante;
Exécutir tous deux un bien jouli morceau,
Qu'avre compoſer moi dans l'excès de colere,
Pour avré vu ma femme avec un M....
Le dépit de trouver l'infidélité claire,
Me fit tirer de mon cerveau
Une muzette en forme de rondeau:
Allons chantir, Milord.

MILORD.

Non pas.

LE COMTE,

LE COMTE.

Lire la note
Au moins.

MILORD.

Chante tout seul.

LE COMTE.

Ne jetir qu'un regard
Pour jugir qu'être aisé d'en faire une gavotte ;
Dame, être là le fin de l'Art.

(*Il chante.*)

SCÈNE XIV.

Madame JACQUES, JACQUES, MILORD, LE COMTE.

Madame JACQUES.

A ce qu'il me semblir, chantir Monsieur le Comte.

MILORD.

C'est la douleur qui le surmonte.

Madame JACQUES.

Monsir avre l'honneur, en un istant si doux,
De vous présentir mon époux.

JACQUES.

J'aspire, Monseigneur, à votre bienveillance.

LE COMTE.

Mais que l'obtenir vous avre un grand apparence,
Et me ſentir pour vous grand inclination.

Madame JACQUES.

Ah! Monſir, être vous bien bon.

MILORD.

Madame, moi vous complimente;
Mais comme dans une maiſon
Monſieur le Comte eſt un contagion,
Je déclare aujourd'hui que mon chambre eſt vacante.
(*Il ſort.*)

Madame JACQUES.

Je me garderai bien de m'en déſeſpérer.
Ce bon Milord étoit triſte à faire pleurer.

LE COMTE.

Avre l'ame joyeuſe?

Madame JACQUES.

La.

LE COMTE.

Mon joie en eſt grande,
Et chantir tous les trois un chanſon Allemande.
La parole être de Geſſner,
Et Glouc avre compoſé l'air.

TRIO.

JACQUES, Madame JACQUES, LE COMTE.

Aimer & boire,
D'un honnête homme être la gloire;

L'Amour aime à venir, mais aime à s'en aller ;
Empruntir moi la voix des Belles
Pour l'appeler,
Et dans le vin tremper ſes ailes,
Pour l'empêcher de s'envoler.
Aimer & boire,
D'un honnête homme être la gloire.

LE COMTE.

Retournir m'affliger dans mon appartement.

(*Il ſort.*)

SCÉNE XV.

JAVOTTE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

JAVOTTE.

UNE Dame, Monſieur, arrive en ce moment ;
Elle amene avec elle & ſon fils & ſa fille ;
L'un eſt joli, l'autre eſt vraiment gentille :
Ils font en cet hôtel leur établiſſement.

Madame JACQUES.

Je veux bien me charger du fils.

JACQUES.

Et moi du reſte.

JAVOTTE.

La mere me paroît reſpirer la gaieté,
A le ton Provençal avec un air modeſte.

Madame JACQUES.

Provençale & modeſte, ah ! quelle rareté !
En ce pays j'ai très-long-temps été.

JACQUES.

Vous êtes naturaliſée.

Madame JACQUES.

Ah ! je m'y ſuis au moins familiariſée.
J'en prendrai le jargon pour les fixer ici.

JAVOTTE.

Vous ferez très-bien, les voici.

SCÈNE XVI.

Madame GUÉRASLY, SON FILS, SA FILLE, ACTEURS SUSDITS.

Madame GUÉRASLY.

SI j'en crois vos billets, venus juſqu'en Provence,
Tous les âges, tous les états,
A dater des Bergers juſques aux Potentats,
Peuvent trouver chez vous tout à leur convenance.

Madame JACQUES, *en Provençale.*

Madame, vous verrez que nous ne trompons pas.

Madame GUÉRASLY.

Ma chere, je crois voir que vous n'êtes pas ſotte.
Seriez-vous ma compatriote ?
Votre petit accent me charme en vérité.

Madame JACQUES.

Madame, mon bonheur me fit naître à Marseille.

Madame GUÉRASLY.

Mon cœur me l'avoit dit.

Madame JACQUES.

Et moi, de mon côté,
Avec plaisir je vous rends la pareille.

Madame GUÉRASLY.

Avouez que Marseille est un beau port de mer,
Où le Négociant se distingue & s'exerce?

Madame JACQUES.

Madame la Marquise a l'air
D'être une branche du commerce.

Madame GUÉRASLY.

J'en ai toujours fait très-grand cas.
C'est-là votre mari sans doute?

Madame JACQUES.

Certe, à votre service.

Madame GUÉRASLY.

Il ne me déplaît pas;
Son air promet.

JACQUES.

J'ajoute
Qu'il tient parole....

Madame GUÉRASLY.

Eh bien, mon cher ami
Je n'en loge pas moins ici.

JACQUES.

Je tâcherai que vous soyez contente.

Madame GUÉRASLY.

Mais aurez-vous assez de logement?

Madame JACQUES.

Nous en pourrions donner à toute la Provence;
Et pour le bel appartement,
Madame, vous aurez toujours la préférence.
Mademoiselle apparemment
A le bonheur de vous avoir pour mere?

Madame GUÉRASLY.

Oui, c'est une innocente, & je n'en sais que faire.

JACQUES.

Moi je ne ferois pas de même.

Madame JACQUES.

Allons, tais-toi,
Monsieur Jacques.

Madame GUÉRASLY.

Je veux la coucher près de moi.

Madame JACQUES.

Pour Monsieur votre fils, qui paroît raisonnable,
J'ai ce qu'il faut.

JACQUES.

Tais-toi,
Madame Jacques.

Madame GUÉRASLY.

C'est un enfant véritable.

Madame JACQUES.

Ah! quel enfant! il a déjà l'air d'en avoir.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Madame s'y connoît, à ce que je puis voir.

Madame JACQUES.

Pour deviner je ſuis une femme admirable.

Madame GUÉRASLY.

A leur perfection je voudrois bien pourvoir,
Et d'un de vos billets je vais faire lecture,
Pour ſavoir en effet ſi vous avez en main
Ce que vous annoncez.

Madame JACQUES.

Oui, la choſe eſt très-ſûre.
Jamais je ne promets en vain.

Madame GUÉRASLY *lit le billet.*

» Meſdames & Meſſieurs, Jacques Grosberg annonce
» Qu'il tient l'hôtel nommé grand Hôtel de la Paix,
» Nom cher, & que la bouche avec le cœur prononce.
» Princes, Barons, Ducs, Allemands, Anglois,
» Y trouveront en abondance
» Tout ce qu'on peut imaginer
» Pour toute ſorte de dépenſe.
» Ceux qui voudront s'y ruiner,
» Y feront des amis éclairés & ſenſibles,
» Qui prendront ſoin de leur donner
» Toutes facilités poſſibles ".

Madame GUÉRASLY.

Pour des commodités, vous donnez des dangers.

JACQUES.

C'eſt l'article des étrangers.

Madame JACQUES.

Je vais lire à préſent l'article de la France.

(*Elle lit.*)

» Les François de tous les cantons,
» Lyonnois, Provençaux, Picards, Normands;
Bretons,
» Pour ajouter un charme à leur adoleſcence;
» Tant les filles que les garçons,
» A l'Hôtel de la Paix recevront des leçons
» De toutes les façons,
» Maîtres de Langues & de danſe,
» Maîtres de jeu, Maîtres de chant,
» Maîtres de harpe, Maîtres d'armes,
» Maîtres à minauder pour acquérir des charmes,
» Et Maîtres de bons mots pour devenir méchant ".

Madame GUÉRASLY.

Ces deux derniers ſont inutiles;
Il s'apprennent tous ſeuls. Les ſeuls Arts difficiles
Sont ceux qui donnent des talens.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Mais un Maître d'armes, ma mere,
Me paroît le premier & le plus néceſſaire.

JACQUES.

J'en ai dans cet hôtel un des plus excellens;
Qu'on aille le chercher.

Madame JACQUES.

Vous voulez donc vous battre?

LE JEUNE GUÉRASLY.

Pourquoi non?

Madame GUÉRASLY.

J'ai bien peur qu'il ne soit libertin.

Madame JACQUES.

J'aime son petit air mutin;
Il pourra dans Paris faire le diable à quatre.

SCÈNE XVII.

POUSSE-SANS-RIRE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

POUSSE-SANS-RIRE, *en plastron.*

JE descends de ma salle, où je donnois leçon,
Et pour venir à bout du plus fier adversaire
Tout en douceur je montrois la façon;
Je viens pour vous offrir mon petit ministere.

Madame GUÉRASLY.

Votre Maître est vraiment un fort joli garçon.

Madame JACQUES.

Il n'est pas de mon choix.

JACQUES.

Il n'en eſt pas moins bon:
Il eſt du mien, & c'eſt tout dire.

Madame GUÉRASLY.

Peut-on vous demander ſon nom?

POUSSE-SANS-RIRE.

Je me nomme Pouſſe-ſans-rire,
Et mon ſang-froid eſt plus dangereux que le feu.

Madame GUÉRASLY.

Je vous trouve pourtant la mine un peu fluette.

POUSSE-SANS-RIRE.

Tous mes confreres font l'aveu
Que je ſuis le premier pour la botte ſecrete.

JACQUES.

Il eſt vrai qu'il en a la réputation.

Madame GUÉRASLY.

Voilà votre écolier.

POUSSE-SANS-RIRE.

Oh! le joli plaſtron!

LE JEUNE GUÉRASLY.

A l'Hôtel de la Paix pourquoi tirer des armes?

POUSSE-SANS-RIRE.

Qu'entends-je! quel diſcours! *Per Jovem, per Cœlum,*
Ignorez-vous ces mots pleins de nerf & de charmes?
Si vis pacem, para bellum.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Je ne sais, mais j'ai dans l'idée
Que j'apprendrai peu de chose avec vous.

POUSSE-SANS-RIRE.

Je ne sais qui me tient.... J'étouffe mon courroux;
Mais du feu des combats mon ame est possédée.
Si vous m'eussiez vu m'escrimer
Le jour que je fus reçu Maître!
Le nombre d'ennemis servoit à m'animer;
Aussi ferme qu'un roc, plus vif que le salpêtre,
Avec ardeur je m'avançois,
Mes regards dardoient la lumiere;
Une tierce au premier, une quarte au second,
Une feinte, une double feinte;
L'adversaire fuyoit pour éviter l'atteinte,
Zeste, j'étois dessus d'un bond.
Je joignois la force à la grace,
Je parois en faisant & la roue & le rond,
Je cassois les fleurets, je faisois une passe,
Et j'étendois de guerre lasse
Mes assaillans tout de leur long.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Votre simple récit m'enflamme;
Qu'on me donne un fleuret, nous allons voir beau jeu.

Madame GUÉRASLY.

Mon fils me charme, il a les yeux en feu.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Ils annoncent celui qui pétille en mon ame;

Attendez-vous à vous voir bien preſſé,
Monſieur Pouſſe-ſans-rire.

POUSSE-SANS-RIRE.

A l'inſtant même en garde,
Ayez le corps bien effacé,
Regardez-moi comme je vous regarde.
Ha!... parez celle-ci; bon, parez celle-là.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Songez à vous là.

POUSSE-SANS-RIRE.

Bon.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Ah!

POUSSE-SANS-RIRE.

Trois pas en arriere.

LE JEUNE GUÉRASLY.

J'en fais quatre en avant, ha! ha!
A la troiſieme boutonniere.

POUSSE-SANS-RIRE.

Parez vous-même, allons par déſeſpoir,
Revenez & pouſſez & d'eſtoc & de taille,
Je n'ai jamais eu peur de recevoir.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Vous voilà contre la muraille.

POUSSE-SANS-RIRE.

Je vous fais la paſſe au collet.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Je vous désarme, moi, le triomphe est complet.

POUSSE-SANS-RIRE.

Ah! Madame, Monsieur le Comte
Est un sujet très-singulier
Pour le combat particulier.

LE JEUNE GUÉRASLY.

Oui, j'ai le coup-d'œil juste & la botte très-prompte.

JACQUES.

Il tient de vous, Madame, apparemment.

Madame JACQUES.

Il faut donner un Maître à cette grande fille.

Madame GUÉRASLY.

Avez-vous un Maître à danser?

POUSSE-SANS-RIRE.

C'est-là mon vrai talent, & c'est en quoi je brille.
Si vous voulez je vais la commencer.

Madame GUÉRASLY.

Etes-vous aussi fort en danse qu'en parade?

POUSSE-SANS-RIRE (*il ôte son plastron*).

Ma danse a fait plus d'une passion.
Pousse-sans-rire alors ne sera plus mon nom;
Quand je montre à danser, je me nomme Gambade.
Allons, Mademoiselle, un petit menuet.

Mademoiselle GUÉRASLY.

J'ai peur....

GAMBADE.

Vous avez tort, il faut de l'assurance;
Ayez d'abord un petit air coquet
En faisant votre révérence.

(*Ils dansent.*)

Bon, plus droite, tournez, voyez ce pas nouveau,
Regardez-moi, faites-vous belle :
Là, doucement comme un bateau,
Et de la grace naturelle.
Fort bien, en vérité, je suis très-satisfait.
Que de choses, grand Dieu, renferme un menuet!

LE JEUNE GUÉRASLY.

On m'a donné dans la Provence
Quelque teinture de la danse;
Exécutons un pas de trois.

GAMBADE.

Très-volontiers, & je prévois
Que vous savez danser & vous battre avec grace.

Madame GUÉRASLY.

Mon fils, je crains que vous ne soyez las.

Madame JACQUES.

Non, quand on réussit, Madame, on se délasse.

(*On exécute un pas de trois.*)

Madame JACQUES.

A merveille, à merveille.

Madame GUÉRASLY.

A préſent, mes enfans;
Allez mettre ordre à mon bagage,
Et qu'on ne perde rien de tout mon équipage.

Mademoiſelle GUÉRASLY.

Ma mere, j'aurai l'œil ſur la boîte à rubans.

LE JEUNE GUÉRASLY *pouſſe une botte, & fait un entrechat.*

(*Il pouſſe la botte.*) (*l'entrechat.*)

Ah! ah!..... Je joins l'agréable à l'utile.

GAMBADE.

Et je vais faire, moi, des écoliers en ville.

(*Ils ſortent tous deux en pouſſant des bottes, & en faiſant des entrechats.*)

SCÈNE XVIII.

Madame GUÉRASLY, Madame JACQUES, JACQUES.

Madame GUÉRASLY.

MADAME, votre hôtel eſt parfait, merveilleux;
On y rencontre tout.

Madame JACQUES.

Mais c'eſt ce qu'il faut faire.
Mon mari s'y prend de ſon mieux
Pour qu'une femme ici trouve ſon néceſſaire.

JACQUES.

En cela je fais mon devoir.

Madame GUÉRASLY.

Il eſt vrai qu'on n'a qu'à le voir,
Il a l'air d'un bien honnête homme.
Puis-je, ſans qu'il m'en coute une trop groſſe ſomme,
Donner de temps en temps ici quelque concert?

Madame JACQUES.

Jacque & moi nous chantons tous deux à livre ouvert.

JACQUES.

On aſſure en effet que j'ai la voix paſſable.

Madame GUÉRASLY.

Ah! j'ai pour la muſique un goût inconcevable.
Vous êtes un homme charmant;
Me voilà donc déjà ſûre de la vocale.

Madame JACQUES.

Et même de l'inſtrumentale;
Nous jouons de la harpe.

Madame GUÉRASLY.

Ah! quel événement!
De la harpe! c'eſt juſtement
De la harpe que je raffolle.
Mes amis, le plaiſir me coupe la parole.

Madame JACQUES.

Pour augmenter encor votre raviſſement,
Notre premier garçon joue auſſi de la harpe.

JACQUES.

JACQUES.

Oui, vous verrez un drôle bien bâti,
Qui n'a pas ſon bras en écharpe.

Madame JACQUES.

Dans l'inſtant, qu'il ſoit averti.

Madame GUÉRASLY.

Trois harpes! que je ſuis heureuſe!
Je vais dans cet hôtel être toujours joyeuſe.
Les jours me paroîtront n'être que des inſtans;
Et raccourcir les jours, c'eſt prolonger les ans.
Le Ciel n'accorde une vieilleſſe heureuſe
Qu'à des eſprits ſereins & qu'à des cœurs contens.
La Fortune & toute ſa pompe
N'engourdit les chagrins que pour quelques momens
Ils renaiſſent bientôt plus vifs & plus cuiſans:
On éprouve alors, qu'elle trompe,
Et qu'il faut la placer au rang des Charlatans.

SCÈNE XIX.

Monsieur PINCE-CORDE, JULIE, ACTEURS SUSDITS.

PINCE-CORDE.

Nous apportons de quoi faire de la musique.

Madame GUÉRASLY.

Sur-tout point de concert Français.

Madame JACQUES.

C'est cependant une ressource unique
Pour donner des morceaux qu'on n'entendra jamais.
Ce sont des lambeaux que l'on tire
Des Opéra morts de consomption.
Ce prodige vaut bien la peine qu'on l'admire;
C'est une résurrection.

JACQUES.

Si vous voulez, je vais, Madame,
Vous chanter un air tout nouveau,
Dont les paroles sont en l'honneur de ma femme.

Madame GUÉRASLY.

Vous en êtes l'Auteur?

JACQUES.

Oui.

Madame JACQUES.

Cela sera beau

JACQUES *chante en s'accompagnant.*

Je vois des Amans ſans ceſſe
Tournailler autour de vous ;
Je vois que plus on s'empreſſe,
Plus vous faites les yeux doux.
Je crie en vain & je tempête,
J'apperçois votre air moqueur ;
Chez moi vous n'avez qu'une tête,
Loin de moi vous n'avez qu'un cœur.

Madame JACQUES.

Cet éloge flatteur mérite une réponſe ;
Le ſujet fournit trop pour demander du temps.

Madame GUÉRASLY.

Ce début-là promet.

Madame JACQUES.

Il tient ce qu'il annonce ;
Et le titre ſera l'hiver & le printemps.

(*Elle chante, & s'accompagne.*)

Un Epoux, pour ſa femme, eſt le mois de Décembre ;
Un Amant eſt le mois de Mai :
Le premier attriſte la chambre,
L'Amant rend l'appartement gai.
Avec l'Epoux on eſt à plaindre,
Point de gaieté, jamais de jeu,
On eſt glacée auprès du feu ;
L'Amant vient, on le laiſſe éteindre.

Madame GUÉRASLY.

Oh ! pour cela rien n'eſt ſi vrai ;
J'en ai trente fois fait l'eſſai.
Mais quelle eſt cette Demoiſelle ?

JACQUES.

C'eſt la Chanteuſe de l'hôtel,
Dont le talent eſt rare & naturel.

Madame GUÉRASLY.

Elle a bien des Amans ſans doute, étant ſi belle.

JULIE.

Si j'en avois, j'aurois ſoin de les fuir.

Madame GUÉRASLY.

Oui, ceux qui ſe feroient haïr.

Madame JACQUES.

Mon enfant, ſavez-vous que la vertu fuyante
Eſt comme une ceriſe à la branche pendante.
Des gens peſans elle brave l'aſſaut,
Sans mérite elle s'y dérobe;
Mais celui qui ſaute aſſez haut,
L'attrape, la cueille, & la gobe.

JULIE.

Madame, l'on pourroit juger,
A votre phyſionomie,
Que quelquefois, en votre vie,
Vous avez rencontré plus d'un homme léger.

Madame JACQUES.

Chantez, ou gardez le ſilence.

JACQUES.

Elle parle pourtant fort juſte quelquefois.

PINCE-CORDE.

Nous allons tous les deux chanter une Romance.

JACQUES.

Nous accompagnerons tous trois.

ROMANCE.

JULIE.

LISE en un bocage
Gardoit ſon troupeau ;
Elle étoit dans l'âge
Où tout eſt nouveau.
Mes moutons, dit-elle,
Se battent là-bas.
Jeune Paſtourelle,
Répondit LUCAS,
C'eſt une querelle
Dont on ne meurt pas.

Sans qu'ils s'effarouchent,
Ces petits oiſeaux,
Quand leurs becs ſe touchent,
Semblent bien plus beaux.
J'admire l'adreſſe
Qui rend l'un vainqueur ;
Le vaincu careſſe,
Et tant de douceur
Me plaît, m'intéreſſe,
Et parle à mon cœur.

LUCAS, qui l'adore,
Lui donne un baiſer ;
La Bergere ignore
Ce que c'eſt qu'oſer.

Ah ! Lucas, je tremble,
J'ai le cœur transi,
Cessons d'être ensemble ;
Peut-être qu'ici
Le sort nous rassemble
Pour nous battre aussi.

SCÈNE XX.

JAVOTTE, ACTEURS PRÉCÉDENS.

JAVOTTE.

Une grande Musiciene
Débarque ici dans le moment,
Et demande un appartement.
La voici, je la crois Chanteuse Italienne.

SCÈNE XXI.

Madame CROQUE-NOTE, SA FILLE, Monsieur BON-HOMME, Monsieur PATIENT, ACTEURS PRÉCÉDENS.

Mademoiselle CROQUE-NOTE.

MESDAMES, vous voyez une Beauté qui plaît;
Je fournis tous les jours quelque tendre anecdote,
Et toute l'Europe connoît
Mademoiselle Croque-note.

Madame JACQUES.

Cette figure-là promet;
Elle a l'air d'une double croche.

Mademoiselle CROQUE-NOTE.

J'ai trente Opéra dans ma poche.
Mon pere que voilà, sans cesse est sur mes pas.
J'ai dans ma tête deux cents rôles,
Cette fille-là sur mes bras,
Et mon mari sur les épaules.

BON-HOMME.

Et nous n'en sommes pas moins las.

JACQUES.

Et vous venez loger ici sans doute?

Mademoiſelle CROQUE-NOTE.

Oui: j'ai demandé ſur la route
Un hôtel où l'on fît bonne chere gratis.
En faveur de la paix, on dit que c'eſt le vôtre,
Et je le préfere à tout autre,
Ne voulant point diſputer ſur le prix.

SCÈNE XXII, *& derniere.*

LE COMTE DE CRANSDORFF, ACTEURS SUSDITS.

LE COMTE.

Tout du plus loin vous avre reconnue,
Mamſelle Croque-note, & venir tout d'abord.

Mademoiſelle CROQUE-NOTE.

Ah! Monſieur Croquedoff, c'eſt vous, je vous ſalue.

Madame JACQUES.

Vous la connoître?

LE COMTE.

Oui, moi l'avre vue à Francfort
Chez un grand Colonel.

Madame JACQUES.

Aimer la vous très-fort,
Pour m'en débarraſſir.

LE COMTE.

La choſe être impoſſible.

JACQUES.

Mademoiſelle a l'air d'avoir un cœur ſenſible.

Monſieur PATIENT.

J'ai ſoupçonné qu'elle avoit pour Amant
Certain Colonel.

Mademoiſelle CROQUE-NOTE.

Non, c'étoit ſon régiment.

Madame GUÉRASLY.

Mais parlons de muſique un peu, je vous ſupplie.

Madame JACQUES.

Volontiers, c'eſt ma paſſion.

LE COMTE.

La muſique Allemande être la plus joulie.

Madame JACQUES.

Monſieur le Comte avre tort & raiſon;
La muſique Allemande avre plus d'harmonie,
L'Italienne avre plus de folie,
La Françoiſe bonne, avre un grand expreſſion.

Monſieur BON-HOMME.

Il faut d'abord exprimer la tendreſſe.
Notre orcheſtre ſera Chanteur, Acteur, Auteur.
Il faut d'abord ſonder le goût du Spectateur
Par un morceau François d'une grande nobleſſe.

JAVOTTE.

C'eſt donc moi qui le chanterai?

JACQUES.

Tout en m'accompagnant, moi je vous répondrai.

Madame JACQUES.

De toute eſpece de muſique
Notre Concert doit ſe former,
Afin qu'on puiſſe le nommer
Le Concert encyclopédique.

JAVOTTE.

Vous allez admirer ma compoſition;
En voici la partition.
On ne dira pas que je pille,
Car cela ne reſſemble à rien.

Monſieur BON-HOMME.

Ah! voici du François, je le reconnois bien;
Le triomphe de la Courtille.

JAVOTTE *chante comme à l'Opéra.*

Que la Courtille eſt un ſéjour charmant!
Depuis la paix, ce lieu ſeul peut me plaire;
J'ai ce matin pris congé de ma mere,
Pour dire ici bonjour à mon Amant.
Que la Courtille eſt un ſéjour charmant!

JACQUES *chante.*

Pour moi Javotte eſt le prix de la gloire,
A ſa ſanté que j'aime à boire
Du vin clairet!
Je regne au cabaret,
Mieux qu'un Héros dans l'Hiſtoire.
Pour moi Javotte eſt le prix de la gloire.
Quand je viens ici,
Je ſuis ſans ſouci;
Et de tomber par terre
Me cauſe moins de chagrin,

Que d'y voir tomber mon verre
Quand il eſt plein.
Pour moi Javotte eſt le prix de la gloire,
A ſa ſanté que j'aime à boire !

CHŒUR D'HOMMES.

Aimons,
Buvons ;
Quand notre Maîtreſſe
A de la tendreſſe,
Aimons.
Eſt-elle infidelle,
Ingrate ou cruelle ?
Buvons,
Aimons,
Buvons.

CHŒUR DES FEMMES.

Aimons,
Chantons,
Qu'un Amant bien tendre
Nous force à nous rendre,
Aimons ;
Mais s'il ſe dégage,
Et s'il eſt volage,
Chantons.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Aimons,
Buvons,
Chantons.

LE COMTE.

Du muſique Allemande à préſent eſt le tour.

Madame JACQUES.

Dire tous deux un p'tit chanſon d'amour.

LE COMTE *chante.*

Le petit Dieu qui portir flèche,
Allumir un feu dans mon cœur,
Qui le brûlir d'un grand ardeur,
Et ton œil en être la mêche.

Madame JACQUES *chante.*

Toi pouvoir brûlir ſans craindre,
Ste grande incendie eſt un jeu;
Quand moi voir embraſir le feu,
S'avoir mieux comment l'éteindre.

Madame GUÉRASLY.

Pour moi, j'aime un chant plus naïf.

JULIE.

Il faut du naturel pour qu'un morceau vous plaiſe.
Je vais en chanter un moins vif;
C'eſt la fidélité Françoiſe.
Ecoutez cette fable en beau récitatif.

(*Elle chante.*)

Deux tourterelles
De la fidélité
Paroiſſoient les modeles.
On mit le mâle en liberté,
Sa compagne fut priſonniere.
Libre, le mâle s'envola:
Sa femelle, voyant cela,
Avec la voliere
Entiere
Se conſola.

Ah ! que de Belles
Sont fidelles
Comme les tourterelles !

Madame GUÉRASLY.

Maintenant donnez-nous un air Italien.

JACQUES.

C'eſt juſtement en quoi ma femme ſe ſurpaſſe.
Je l'accompagnerai.

Madame JACQUES.

Je chanterai donc bien.

Madame GUÉRASLY.

Mettez-y bien toute la grace.

Madame JACQUES.

Ah ! je n'ai garde d'oublier
De donner le coup de goſier.

(*Elle chante.*)

Madame GUÉRASLY.

En vérité, c'eſt à merveille.

Madame CROQUE-NOTE.

Notre concert réuſſit à l'excès.
Afin de récréer l'oreille,
Je veux, en finiſſant, couronner le ſuccès.

(*Elle chante à ſon choix un air Italien.*)

Madame JACQUES.

Vous voyez qu'il n'eſt point de muſique mauvaiſe.
Il faut admettre également
Italienne, Allemande & Françaiſe.

Nous devons nos plaiſirs à cet accord charmant;
L'excluſion eſt une duperie.
Le mépris ou l'idolatrie,
Pour ce qui vient de l'Etranger,
Tombe dans le même danger,
Et tourne contre la Patrie.

FIN.

SCÈNE DÉTACHÉE.

Mademoiſelle FONTANGE *en cabriolet*,
Monſieur JASMIN *en cabriolet*.

Mademoiſelle FONTANGE.

GARE donc.

JASMIN.

Gare.

Mademoiſelle FONTANGE.

Hom, mon cheval m'emporte.

JASMIN.

Vous m'accrochez.

Mademoiſelle FONTANGE.

Vous allez me verſer.

JASMIN.

Pourquoi voulez-vous me paſſer?

Mademoiſelle FONTANGE.

Mais une femme de ma ſorte
Ne ſe laiſſe point fracaſſer,
Et je vais deſcendre bien vîte.

JASMIN.

Moi, pour vous présenter la main,
Dans l'instant je me précipite.

Mademoiselle FONTANGE.

Que vois-je ? C'est Monsieur Jasmin,
A qui l'on a donné le nom de sa pommade,
Coiffeur adroit, parfumeur cher & fin
Du beau quartier de l'Estrapade.

JASMIN.

C'est vous que je rencontre en cette promenade !
Je vous cherchois, & je vous trouve enfin ;
C'est Mademoiselle Fontange.

Mademoiselle FONTANGE.

Eh ! oui.

JASMIN.

Votre demeure est sur le Pont-au-Change ;
Votre cabriolet est votre magasin ;
Vous vendez les rubans, c'est moi qui les arrange.

Mademoiselle FONTANGE.

Vous êtes un homme charmant.

JASMIN.

Toutes les femmes me le disent,
Et je leur parle lestement,
Sans que jamais elles s'en formalisent.

Mademoiselle FONTANGE.

Vous avez bien raison ; il faut
Toujours savoir ce que l'on vaut.

JASMIN.

J'ai perfectionné cette belle Science.
Je confonds tous les rangs; il n'eſt pas un ſeul
Que je ne traite une femme de Cour
Comme une femme de Finance.

Mademoiſelle FONTANGE.

Eh bien, cela les divertit.
Vous êtes Philoſophe?

JASMIN.

Et de plus, Bel-Eſprit.
Sur un Ouvrage un Lecteur fait des notes,
Il en eſt peu qui, malgré tout leur cours,
Dans mon département ne retombent toujours;
J'en ſuis l'exécuteur, j'en fais des papillotes.

Mademoiſelle FONTANGE.

C'eſt être des Auteurs Lieutenant-Criminel.

JASMIN.

Je ſais tirer de toutes les ſornettes
Que l'on débite à toutes les toilettes,
Un avantage perſonnel.
A force d'en entendre, on vient à s'y connoître:
Un fat eſt un miroir propre à nous corriger;
On ne le devient pas quand on ſait le juger.
Un ſot que l'on obſerve enſeigne à ne pas l'être.

Mademoiſelle FONTANGE.

Vous avez bien des Précepteurs:
Quant à moi j'étudie & les goûts & les mœurs;
J'examine avec ſoin quelle mode circule;

Ici tout eſt fureur, on fait un ridicule
Même de la ſimplicité.
Le bon goût tient à la frivolité.
Connoiſſant des eſprits la valeur intrinſeque,
J'ai, pour les éblouir, la premiere inventé
La coiffure à la Grecque.

JASMIN.

Tout eſt à la Grecque aujourd'hui.

Mademoiſelle FONTANGE.

Il eſt très-vrai, juſqu'à l'ennui;
Cependant le Théatre, où le cœur ſe diſſeque
En ſentimens bien fins, mis en vers bourſoufflés,
N'a pu produire encore une Piece à la Grecque.

JASMIN.

Et les Comédiens en ſont tous déſolés.

Mademoiſelle FONTANGE.

Du moins les Créanciers auroient une hypotheque.

JASMIN.

En revanche, à la Grecque on met des galons d'or.

Mademoiſelle FONTANGE.

Oui, les habits ſont Grecs, les eſprits pas encor.

JASMIN.

Les femmes ſont plus Grecques que les hommes.

Mademoiſelle FONTANGE.

Oh! preſque en naiſſant nous le ſommes.
L'Hiſtoire d'Aſpaſie eſt pour nous un tréſor;
Elle orne avec ſuccès chaque bibliotheque.

JASMIN.

Elle vaut mieux que nos meilleurs Romans.

Mademoiſelle FONTANGE.

Cette Aſpaſie avoit beaucoup d'Amans;
Paris eſt plein de femmes à la Grecque.

JASMIN.

J'en fais un profit bien plus grand.

Mademoiſelle FONTANGE.

Oui, vous gagnez beaucoup.

JASMIN.

Mais auſſi je dépenſe.

Mademoiſelle FONTANGE.

A quoi?

JASMIN.

Comment, à quoi? pour l'honneur de la France;
Il faut bien ſoutenir mon rang;
La paix va rendre encor la choſe plus couteuſe.
Vous ne ſavez peut-être pas
Que j'entretiens une Danſeuſe
A moi tout ſeul?

Mademoiſelle FONTANGE.

Je vous plains dans ce cas,
Car tous les Etrangers y vont mettre l'enchere.
Hier matin je portois des rubans
Chez un de ces objets charmans;
J'y vis un beau Milord qui lui parloit d'affaire;
Il lui diſoit, d'un air rempli de ſentimens:
Aſpire moi beaucoup, Mamezelle, à vous plaire.

— Ah ! Milord finiſſez, je ne veux point d'Amans,
Je m'attacherois trop. — Ah ! point du tout, Mamzelle,
A vous promettre moi d'être vraiment épris
Très-fort d'une ardeur éternelle,
Pendant trois mois que doit reſter moi dans Paris.
Un Baron Allemand alors entra chez elle.
Chercher, Monſieur Milord, mon ange, à vous
tromper.
— Milord n'eſt pas Anglois, Baron, il eſt d'Ecoſſe.
— N'importir peu, venir tête à tête ſouper;
Avre renvoyé la carroſſe.
Mais, mais, en vérité, pour qui me prenez-vous,
Moi, pauvre brebis innocente ?
— Etre en effet un brebis tout charmante,
Sur-tout douce beaucoup, n'avre point de courroux;
Si fera le haſard, qu'étant appétiſſante,
Pouvoir être mangée un tantet par les loups.

JASMIN.

Y reſtâtes-vous ?

Mademoiſelle FONTANGE.

Non, je vendis ma corbeille;
Et j'y retourne de ce pas,
Pour voir ſi le haſard ne m'amenera pas
Une fortune encor pareille.

JASMIN.

Votre récit m'inquiete beaucoup.
Je vais chez ma Maîtreſſe; elle m'eſt très-fidelle;
Mais je ne pourrai pas, en arrivant chez elle,
M'empêcher de crier au loup.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
DES MATIERES
DU DEUXIEME VOLUME.

LA Fausse Prévention, Comédie en trois actes, & en vers. Page 1

La Coquette Incorrigible, Comédie en trois actes, & en vers. 89

Coulouf, Comédie en trois actes, & en prose, mêlée de Chants & de Danses. 187

COMÉDIES MÊLÉES D'ARIETTES.

Memnon, Comédie en trois actes, & en prose. 283

La Petite Iphigénie, Parodie de la Grande, en un acte, & en vers. 339

La Nouvelle Troupe, Comédie en un acte, & en vers. 385

Fleur d'Épine, Comédie en deux actes, & en prose. 439

Esope & Thalie, Divertissement mêlé d'Ariettes. 489

L'Art de guérir l'Esprit, Comédie en un acte, & en vers. 515

*Prologue composé pour le Mariage de M. le Comte De ***.* 561

L'Hôtel Garni, Comédie en un acte, & en vers. 581

Scènes Détachées. 639

Fin de la Table.

E R R A T A

DU DEUXIEME VOLUME.

PAGE 6, ligne 21, tu vas lui écrire, *lisez* tu lui vas écrire.
P. 200, l. 19, feriez, *lis.* ferez.
P. 219, l. 22, déterminer, *lis.* terminer.
P. 263, l. 7, précaution utile, *lis.* inutile.
P. 284, quoique de bonne foi ; il se croit, *lis.* quoique de bonne foi il se croie.
P. 324, aux excès de la table, *lis.* aux excès de table.
P. 330, l. 4, ne nous abusés, *lis.* ne vous abusez.
P. 356, l. 11, que je ne connois, *lis.* que je ne conçois pas.
P. 366, l. 17, faut-il dont, *lis.* faut-il donc.
P. 378, l. 14, avoit la majesté, *lis.* vois la majesté.
P. 384, l. 2, tout en fin, *lis.* tout a fuir.
P. 396, l. 23, qu'elle n'a pas choisi, *effacez* choisi.
P. 461, l. 4, ces petits, *lis.* ses petits.
P. 497, l. 20, votre noblesse en, *lis.* votre noblesse est.
P. 535, l. 26, le voilà qu'il corrige, *lis.* le voilà qui corrige.
P. 554, l. 19, après ce vers :

Pour vous convaincre enfin d'une façon sublime,

Ajoutez celui-ci :

Que je suis tout-à-fait guéri.

P. 578, l. 7, beaudets, *lis.* baudets.
P. 599, l. 6, paise, *lis.* païse.
Même page, l. 15, toi doutes, *lis.* toi, doute.
P. 610, l. 2, mais que l'obtenir, *lis.* mais pour l'obtenir.